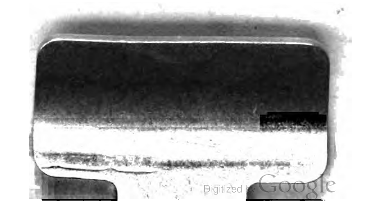

UC-NRLF
$B 257 549



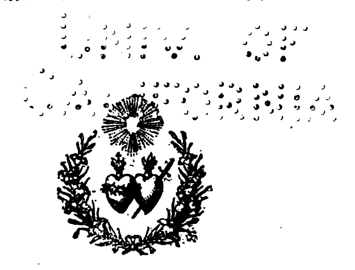


MANUEL

A L'USAGE DES ÉLÈVES

DE LA SEPTIÈME CLASSE

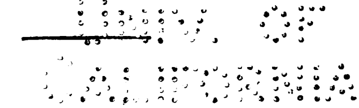
A. M. SS. CC. J. M. G.



PARIS
IMPRIMERIE GOUPY, G. MAURIN Succr.
71, RUE DE RENNES, 71

1895

EXERCICES ORTHOGRAPHIQUES



Premier Exercice.

Copiez le texte en indiquant à la suite de chaque mot les différentes sortes d'é qu'il renferme.

LES PLANTES ET LES ARBRES, LEUR UTILITÉ.

Admirez ces plantes qui naissent de la terre. Elles fournissent des aliments aux sains et des remèdes aux malades. Leurs espèces et leurs vertus sont innombrables. Elles ornent la terre, elles donnent de la verdure, des fleurs odoriférantes et des fruits délicieux. Voyez-vous ces vastes forêts, qui paraissent aussi anciennes que le monde ? Ces arbres s'enfoncent dans la terre par leurs racines, comme leurs branches s'élèvent vers le ciel. Leurs racines les défendent contre les vents, et vont chercher, comme par de petits tuyaux souterrains, tous les sucs destinés à la nourriture de leur tige. La tige elle-même se

revêt d'une dure écorce, qui met le bois tendre à l'abri des injures de l'air. Les branches distribuent en divers canaux la sève que les racines avaient réunie dans le tronc. En été, ces rameaux nous protègent de leur ombre contre les rayons du soleil ; en hiver, ils nourrissent la flamme qui conserve en nous la chaleur naturelle. Leur bois n'est pas seulement utile pour le feu : c'est une matière douce, quoique solide et durable, à laquelle la main de l'homme donne sans peine toutes les formes qu'il lui plaît, pour les grands ouvrages de l'architecture et de la navigation. De plus, les arbres fruitiers, en penchant leurs rameaux vers la terre, semblent offrir leurs fruits à l'homme. Les arbres et les plantes, en laissant tomber leurs fruits ou leurs graines, se préparent autour d'eux une nombreuse postérité.

FÉNELON.

Deuxième Exercice.

(Suite du précédent.)

LE CHANT DU ROSSIGNOL.

L'homme préfère les oiseaux qui ont reçu le don du chant ; le rossignol les efface tous quand sa voix s'élève dans nos

bosquets après la chaleur du jour ; c'est une agréable nouveauté, sur le soir, d'entendre le rossignol commencer à chanter seul, et continuer bien avant dans la nuit. On croirait qu'il connaît ses succès et que c'est par complaisance pour l'homme, autant que pour sa satisfaction propre, qu'il se plaît à chanter quand tous les autres se taisent. Rien ne l'anime tant que le silence de la nature. C'est alors qu'il compose et exécute sur tous les tons. Il va du sérieux au badin, d'un chant simple au gazouillement le plus compliqué, des tremblements et des roulements légers à des soupirs languissants et plaintifs, qu'il abandonne ensuite pour revenir à sa gaîté naturelle. On est souvent tenté de connaître l'aimable musicien qui nous amuse si obligeamment le matin et le soir. On le cherche, et il se cache : les grands génies ont leurs caprices.

A l'entendre seulement, on lui prêterait une grande taille ; il semble qu'il faudrait une poitrine vigoureuse et des organes infatigables pour fournir et soutenir sans aucun affaiblissement, pendant plusieurs heures, des sons si gracieux et si forts, des agréments si multipliés et si piquants, en un mot, une musique si prodigieusement variée ; et cependant on trouve que c'est le

gosier d'un très petit oiseau, qui, sans maître, sans étude ni préparation, opère toutes ces merveilles !

Troisième Exercice.

Soulignez les h *muets.*

MÊME SUJET.

Le rossignol dédaigne de perdre sa voix au milieu des symphonies harmonieuses des autres chantres du printemps : il attend que la nuit ramène le silence, et se charge de cette partie de la fête du hameau qui doit se célébrer dans les ombres.

Il est une heure mystérieuse où les premiers silences de la nuit et les derniers moments du jour luttent sur les coteaux, aux bords des fleuves, dans les bois et dans les vallées. C'est à cette heure qu'il commence à préluder, quand les forêts ont retenu leurs mille voix, que pas un brin d'herbe, pas une mousse ne soupire, que la lune est dans le ciel, que l'oreille de l'homme est attentive ; alors le premier chantre de la création entonne les hymnes de l'Éternel. D'abord il frappe les échos des brillants éclats du plaisir : le désordre est dans ses chants ; il saute du grave à l'aigu, du doux

au fort ; il fait des poses ; il est lent, haletant, il est vif, c'est un cœur que la joie enivre. Mais tout à coup sa voix tombe, l'oiseau paraît sans haleine. Il recommence... Que ses accents sont changés ! Quelle tendre mélodie ! tantôt ce sont des modulations languissantes, quoique variées ; tantôt c'est un air un peu monotone, comme le refrain de ces vieilles romances françaises, chef-d'œuvre de simplicité et de mélancolie. Le chant est aussi souvent la marque de la tristesse que de la joie. L'oiseau qui a perdu ses petits chante encore ; c'est encore l'air du temps du bonheur qu'il redit, car il n'en sait qu'un ; mais, par un coup de son art, le musicien n'a fait que changer la clef, et la cantate du plaisir est devenue l'humble complainte de la douleur.

Quatrième Exercice.

*Soulignez les mots où l'*y *est employé pour deux* i *et ceux où l'*h *est aspiré.*

Les paupières servent à protéger les yeux. — Le prince de Tunis porte le titre de Bey. — Les anciens chantaient en s'accompagnant de la lyre. — L'Irlande est une île couverte de plaines verdoyantes. — Richelieu a fait construire le Palais-Royal.

— La physique est la science de la nature. — Les plaines de la Normandie sont giboyeuses. — Quand deux mots se prononcent de la même manière, on les nomme homonymes ; on les appelle synonymes quand ils ont la même signification. — La laine du mérinos est soyeuse. — Un bon soldat sait mourir pour son pays. — Il faut proportionner ses dépenses à ses moyens. — La géométrie a été inventée par les Egyptiens. — Une supposition se nomme encore une hypothèse.

L'honneur est comme la blanche fourrure de l'hermine, il ne supporte pas la moindre tache. — La reine Marie Stuart fut décapitée d'un coup de hache. — La faine est le fruit du hêtre. — Le hibou est un oiseau nocturne qui se nourrit de mulots et de rats. — La herse est un instrument aratoire qui déracine les mauvaises herbes.

Le haricot est un légume très nourrissant. — La honte est la compagne du déshonneur. — L'horizon est cette ligne qui borne nos regards et où le ciel semble toucher à la terre. — Laissez les hochets aux tout petits enfants. — David, avec sa harpe, calmait les fureurs de Saül. — L'histoire, en nous apprenant le passé, nous donne de l'expérience.

La Hollande s'appelle aussi les Pays-Bas. — Pendant l'hiver la terre se repose. — La première horloge date de Charlemagne. — Compter sans son hôte, c'est avoir une espérance vaine. — La paresse et l'intempérance conduisent directement à l'hôpital. — La haine est une mauvaise conseillère.

Cinquième Exercice.

Copiez le morceau suivant en soulignant les noms.

FÉNELON.

Son humeur était égale, sa politesse affectueuse et simple, sa conversation féconde et animée. Une gaieté douce tempérait en lui la dignité de son ministère, et le zèle de la religion n'eut jamais chez lui ni sécheresse ni amertume. Sa table était ouverte pendant la guerre à tous les officiers ennemis et nationaux que sa réputation attirait en foule à Cambrai. Il trouvait encore des moments à leur donner, au milieu des devoirs et des fatigues de l'épiscopat. Son sommeil était court, ses repas d'une austère frugalité. Il ne connaissait ni le jeu ni l'ennui : son seul délassement était la promenade, encore trouvait-il le secret de la

faire rentrer dans ses exercices de bienfaisance. S'il rencontrait des paysans, il se plaisait à les entretenir. On le voyait assis sur l'herbe, au milieu d'eux, comme autrefois saint Louis sous le chêne de Vincennes. Il entrait même dans leurs cabanes, et recevait avec plaisir tout ce que lui offrait leur simplicité hospitalière. Sans doute que ceux qu'il honora de semblables visites racontèrent plus d'une fois à la génération qu'ils virent naître que leur toit rustique avait reçu Fénelon.

LA HARPE.

Sixième Exercice.

(Suite du précédent.)

LES MOUCHES ET LES ARAIGNÉES.

Un jeune prince demandait un jour : « Pourquoi Dieu a-t-il créé les mouches et les araignées ? de pareils insectes ne sont d'aucune utilité aux hommes. Si j'en avais la puissance, je les ferais toutes disparaître de la terre. »

Son précepteur lui dit : « La création tout entière, cette grande ménagerie de Dieu, est si sagement disposée, que toutes les créatures, les plus petites même, ont

leur utilité, bien que nous ne puissions pas toujours le prouver d'une manière positive. — Soit, répartit le prince. Pour l'ensemble de la création, j'admets que les insectes peuvent être utiles; mais pour l'homme, ils sont un véritable tourment. — A l'homme aussi, répliqua le précepteur, Dieu peut donner des témoignages de sa bonté au moyen de la plus infime de ses créatures, et lui sauver même la vie par elle. — Cela me paraît tout à fait impossible, reprit le prince : comment voulez-vous que je puisse jamais devoir la conservation de mes jours à une mouche ou à une araignée ? »

Septième Exercice.

(Suite.)

Quelques années après, le prince, étant allé à la guerre, se vit un jour obligé de fuir devant l'ennemi.

Le soir, exténué de fatigue, il se coucha sous un arbre dans la forêt, et s'endormit. Un soldat ennemi, qui l'avait suivi de loin, entra dans la même forêt et arriva enfin jusqu'à lui. Déjà il se disposait à le frapper, lorsqu'une mouche s'étant posée sur la joue du prince, le piqua si vivement qu'il se réveilla en sursaut. Il aperçut son en-

nemi, tira son épée, et mit le soldat en fuite. Le danger passé, il alla se cacher dans une caverne de la forêt, et y passa la nuit. Une araignée tendit sa toile à l'entrée de la caverne. Au point du jour, elle avait fini, et deux soldats, qui cherchaient le fugitif, passèrent. Le prince les entendit converser entre eux : « Regarde, disait l'un, il se sera sans doute caché ici. — Non, répondait l'autre, il n'est pas possible qu'il y soit. Il aurait enlevé cette toile d'araignée en y entrant. » Lorsque les soldats se furent éloignés, le prince s'écria avec émotion, en levant les mains vers le ciel : « O mon Dieu ! combien je vous rends grâces : hier, vous m'avez sauvé la vie par le moyen d'une mouche; aujourd'hui, vous me la conservez par le moyen d'une araignée ! Oh ! oui, Seigneur, toutes les œuvres de votre main sont bien faites et nous devons les accepter avec humilité et reconnaissance. »

Huitième Exercice.

Souligner les noms communs.

DÉPART POUR LA CROISADE.

Dès que le printemps parut, rien ne put contenir l'impatience des croisés; ils se mirent en marche pour se rendre dans les

lieux où ils devaient se rassembler. Le plus grand nombre allait à pied : quelques cavaliers paraissaient au milieu de la multitude ; plusieurs voyageaient montés sur des chars traînés par des bœufs ferrés ; d'autres côtoyaient la mer, descendaient les fleuves dans des barques. Ils étaient vêtus diversement, armés de lances, d'épées, de javelots, de massues de fer, etc. La foule des croisés offrait un mélange bizarre et confus de toutes les conditions et de tous les rangs. On voyait la vieillesse à côté de l'enfance, l'opulence près de la misère ; le casque était confondu avec le froc, la mitre avec l'épée, le seigneur avec le serf, le maître avec le serviteur. Près des villes, près des forteresses, dans les plaines, sur les montagnes s'élevaient des tentes, des pavillons pour les chevaliers et des autels dressés à la hâte pour le service divin ; partout se déployait un appareil de guerre et de fête solennelle. D'un côté, un chef militaire exerçait ses soldats à la discipline ; de l'autre, un prédicateur rappelait à ses auditeurs les vérités de l'Evangile. Ici, on entendait le bruit des clairons et des trompettes ; plus loin, on chantait des psaumes et des cantiques. Depuis le Tibre jusqu'à l'Océan, et depuis le Rhin jusqu'au delà des Pyrénées, on ne rencontrait que

des troupes d'hommes revêtus de la croix, jurant d'exterminer les Sarrasins, et d'avance célébrant leurs conquêtes ; de toutes parts retentissait le cri des croisés : *Dieu le veut ! Dieu le veut !* MICHAUD.

Neuvième Exercice.

(Suite du précédent.)

PASSAGE DES ALPES PAR FRANÇOIS Ier.

On part : un détachement reste et se fait voir sur le mont Cenis et sur le mont Genèvre, pour inquiéter les Suisses et leur faire craindre une attaque. Le reste de l'armée passe à gué la Durance, et s'engage dans les montagnes, du côté de Guillestre. Trois mille pionniers la précèdent. Le fer et le feu lui ouvrent une route difficile et périlleuse à travers des rochers : on remplit des vides immenses avec des fascines et de grands arbres ; on bâtit des ponts de communication ; on traîne, à force d'épaules et de bras, l'artillerie dans quelques endroits inaccessibles aux bêtes de somme, les soldats aident les pionniers ; les officiers aident les soldats ; tous indistinctement manient la pioche et la cognée, poussent aux roues, tirent les cordages : on

gravit les montagnes; on fait des efforts plus qu'humains; on brave la mort, qui semble ouvrir mille tombeaux dans s vallées profondes que l'Argentière arros et où des torrents de glaces et de neiges fondues par le soleil se précipitent avec un fracas épouvantable. On ose à peine les regarder de la cime des rochers, sur lesquels on marche en tremblant par des sentiers étroits, glissants et raboteux, où chaque faux pas entraîne une chute, et d'où l'on voit souvent rouler au fond des abîmes et les hommes et les bêtes avec toute leur charge. Le bruit des torrents, les cris des mourants, les hennissements des chevaux fatigués et effrayés, étaient horriblement répétés par tous les échos des bois et des montagnes, et venaient redoubler la terreur et le tumulte.

On arriva enfin à une dernière montagne, où l'on vit avec douleur tant de travaux et tant d'efforts prêts à échouer. La sape et la mine avaient renversé tous les rochers qu'on avait pu aborder et entamer; mais que pouvaient-elles contre une seule roche vive escarpée de tous côtés, impénétrable au fer, presque inaccessible aux hommes? Navarre, qui l'avait plusieurs fois sondée, commençait à désespérer du succès, lorsque des recherches plus heureuses lui décou-

vrirent une veine plus tendre, qu'il suivit avec la dernière précision; le rocher fut entamé par le milieu, et l'armée, introduite au bout de huit jours dans le marquisat de Saluces, admira ce que peuvent l'industrie, l'audace et la persévérance. GAILLARD.

Dixième Exercice.

Copier le texte en soulignant les noms propres.

LA PRIÈRE.

A la prière de Moïse, je vois la mer laisser un libre passage aux enfants d'Israël et ensevelir dans ses flots la puissance de l'Egypte. A la parole de Josué, les remparts de Jéricho tombent, le Jourdain retient ses eaux, le soleil arrête sa course. Je vois Samuel faire gronder dans les airs les tonnerres destinés à le venger des mépris d'Israël ingrat et volage. Il parle aux éléments en souverain, écarte et rassemble les nuages, consume la terre par un souffle brûlant, et la ranime par des pluies fécondes.

Armé de la prière, Ezéchias porte le ravage et la désolation dans l'armée de Sennachérib. Couvert du bouclier de la prière, Israël se joue des projets d'Antiochus et de

Nicanor. Guidé par la prière, Judas Macchabée dissipe les ligues fatales de l'Egypte et de la Syrie.

La prière pénètre partout, elle obtient tout : elle pénètre dans les entrailles de la terre pour sauver Daniel de la fureur des lions; dans l'abîme de la mer, pour préparer un asile à Jonas, dans la fournaise de Babylone, pour défendre les adorateurs du vrai Dieu contre l'activité des flammes. Elle pénètre dans le sein des tombeaux pour rappeler à la vie le fils de la veuve de Sarepta; elle pénètre dans les prisons pour rompre les chaînes de Manassès et le replacer sur le trône de ses pères; elle pénètre dans le cœur des rois pour changer leurs desseins et désarmer leur colère. Esther, craintive et désolée, vient apporter à Dieu des soupirs qu'une loi sévère lui défend de porter au pied du trône. Esther parle à Dieu, Dieu parle à Assuérus, et le cruel Aman paye de son sang les projets et les complots sanguinaires qu'il avait formés. La prière pénètre dans les tribunaux pour confondre l'imposture et démasquer la calomnie. Injustement condamnée par tout un peuple, Suzanne prie, un prophète divin fait éclater son innocence. La prière surtout pénètre jusque dans le cœur de Dieu. Elle parle, elle est exaucée. Deman-

dez et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez. L'homme, en vous priant, ô mon Dieu ! ne fait qu'obéir à votre inspiration ; comment n'obtiendrait-il pas ce que vous l'excitez à vous demander ? Faibles et dépendants par nous-mêmes, nous devenons, en quelque sorte, maîtres de tout par la prière. Le P. DE NEUVILLE.

Onzième Exercice.

(*Suite du précédent.*)

LA FRANCE.

Ce vaste territoire qui s'étend des Alpes aux Pyrénées et de la Méditerranée à la mer du Nord ; ce mélange de plaines, de coteaux et de montagnes que découpent dans tous les sens les bassins de la Seine, de la Loire, du Rhône et de la Garonne, et qu'arrosent des centaines de rivières et des milliers de ruisseaux, comme les veines arrosent le corps humain ; ces immenses herbages de la Bretagne, ces forêts séculaires des Alpes, ces verts pâturages de la Touraine, ces riches vignobles de la Bourgogne et du Languedoc, ces oliviers et ces orangers de la Provence, ces moissons dorées qui flottent de tous côtés et qui

portent la plus grande récolte de blé qu'il y ait au monde; cette réunion, sous les mêmes lois, de tous les climats et de tous les peuples, ce résumé des Pays-Bas et de l'Espagne, de l'Angleterre et de la Suisse, de l'Allemagne et de l'Italie, cet assemblage vivant de toutes les diversités, c'est notre beau et cher pays, c'est la France !

Douzième Exercice.

Copiez les phrases suivantes en soulignant les noms propres.

L'histoire conserve le souvenir de plusieurs femmes qui se sont distinguées par leur vertu ou par leur courage. Qui n'a entendu parler de Judith qui arrêta Holopherne devant Béthulie ? Qui ne connaît la vertueuse Esther, et Clotilde, fille de Gondebaud, roi des Bourguignons, qui épousa Clovis, roi des Francs, et le convertit à la religion du Christ ?

La piété de sainte Radegonde, épouse de Clotaire Ier, nous console un peu des crimes qui ensanglantèrent notre pays sous les successeurs de Clovis. La reine Brunehaut, femme de Sigebert, roi d'Austrasie, lutta contre Frédégonde, femme de Chilpéric, roi de Neustrie, avec une telle fu-

reur, qu'on ne pense plus guère aux églises qu'elle fonda, ni aux belles chaussées dont elle sillonna son royaume.

La reine Blanche, mère de Louis IX, se signala par sa piété et sa sagesse et gouverna avec une grande fermeté pendant l'absence de son fils, qui était allé combattre les Musulmans, pour délivrer la Palestine du joug des infidèles, et qui mourut à Tunis, en Afrique, sans avoir pu triompher des disciples de Mahomet.

Pendant la guerre de Cent Ans, la France presque tout entière était tombée au pouvoir des Anglais. Une jeune fille de dix-sept ans, Jeanne d'Arc, née en Lorraine, délivra Orléans et la Champagne de la présence des Anglais et conduisit le roi Charles VII à Reims, où il fut sacré.

Environ cinquante ans plus tard, Jeanne Hachette soutint dans Beauvais deux assauts contre les troupes de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, et ôta à ce prince tout espoir d'enlever la place de vive force. Enfin, sous la Terreur, Charlotte Corday vint poignarder à Paris le sanguinaire Marat.

Treizième Exercice.

Copiez le texte suivant et soulignez d'un trait les noms communs et de deux traits les noms propres.

La France portait autrefois le nom de Gaule. Cette contrée a pour capitale Paris, qui s'appela d'abord Lutèce, c'est-à-dire la demeure au milieu de l'eau, parce que cette ville était alors resserrée dans l'île de la Cité. Aussi l'image de Paris est-elle un vaisseau qui flotte sur une mer agitée. Lutèce fut sauvée par sainte Geneviève, qui désarma le farouche Attila, roi des Huns.

Aujourd'hui, Paris s'étend au loin sur les deux rives de la Seine, et la splendeur de ses monuments excite l'admiration des étrangers. Le plus ancien de ses palais est le palais des Thermes, que l'empereur romain Constance fit construire dans le troisième siècle qui suivit la naissance du Christ.

Le Palais de Justice, appelé aussi palais de la Cité, a été la résidence des premiers rois de France. Sur la rive droite du fleuve s'élève le magnifique palais du Louvre, qui n'était d'abord qu'un rendez-vous de

chasse. François Ier abattit ce château et en recommença la reconstruction.

Le palais des Tuileries fut commencé en 1564 par la reine Catherine de Médicis, sur un terrain occupé par des fabriques de tuiles. L'architecte Philibert Delorme traça le plan du pavillon central, et les rois Henri IV, Louis XIII et Louis XVI y ajoutèrent les ailes.

L'Hôtel de Ville a été achevé par le roi Henri IV. La reine Marie de Médicis éleva le palais du Luxembourg, Louis XIV construisit l'Hôtel des Invalides. Le palais de l'Elysée fut élevé en 1728 pour le comte d'Evreux. Le palais du Corps législatif fut commencé en 1722 et terminé en 1832.

Quatorzième Exercice.

(*Suite*.)

Une femme de Lacédémone, pour consoler son fils qu'une blessure glorieuse avait rendu boiteux, lui disait : « Va, mon fils, tu ne saurais faire un pas qui ne te fasse souvenir de ta valeur. »

L'empereur Constantin, pressé par quelques courtisans de tirer vengeance des habitants d'Alexandrie qui avaient défiguré sa statue à coups de pierres, passa la main

sur son visage et dit : « Je ne suis point blessé. »

On vantait, en présence de Louis XI, un magnifique hôpital qu'avait fait bâtir un ministre connu pour ses concussions et ses rapines : « Il n'a fait que ce qu'il a dû, répondit le prince. Il était bien juste qu'après avoir fait tant de pauvres pendant sa vie, il leur donnât un logement après sa mort. »

Ce roi, ayant un jour rencontré l'évêque de Chartres sur un cheval richement harnaché : « Les évêques, lui dit-il, n'allaient pas ainsi autrefois. — Non, Sire, répondit l'évêque, du temps des rois Pasteurs. »

Henri IV, fatigué d'un long voyage et passant par Amiens, les députés de la ville vont le recevoir et le complimenter. L'orateur commence ainsi sa harangue : « Roi très grand, très bon, très clément, très magnanime. — Ajoutez aussi, dit le roi, très las. »

Un fameux médecin ayant quitté le calvinisme pour embrasser la religion catholique, il dit au duc de Sully : « Sully, mon ami, ta religion est bien malade, les médecins l'abandonnent. »

Quinzième Exercice.

(Suite.)

Après la bataille d'Ivry, un capitaine vint trouver le roi et lui dit : « Sire, trois mots : argent ou congé. » Henri IV répond aussitôt : « Capitaine, quatre mots : ni l'un ni l'autre. » Quelques jours après il lui fit donner l'un et l'autre.

Louis XIV consultait Bossuet pour savoir s'il était permis à un chrétien d'aller à la comédie : « Il y a de fortes raisons contre et de grands exemples pour, » répondit le prélat.

Mignard savait flatter, même sans pinceau ; il venait de faire pour la dixième fois le portrait de Louis XIV : « Mignard, vous me trouvez vieilli ? dit le roi. — Sire, je vois quelques victoires de plus sur le front de Votre Majesté.

Le grand Condé, ennuyé d'entendre un fat parler sans cesse de monsieur son père et de madame sa mère, appela un de ses gens et lui dit : « Monsieur mon laquais, dites à monsieur mon cocher de mettre messieurs mes chevaux à monsieur mon carrosse. »

Le duc de Luxembourg voyant le roi qui l'attendait en haut d'un escalier s'excusa

du retard : « Monseigneur, dit Louis XIV, quand on est chargé de lauriers comme vous, on monte difficilement. »

Philippe IV, ayant perdu le royaume de Portugal et quelques autres provinces, s'avisa de prendre le surnom de grand. On le représenta sous l'emblème d'un fossé, avec cette devise. « Plus on lui enlève, et plus il est grand. »

Turenne s'aperçut un jour, en se retournant, que des boulets qui venaient d'une éminence faisaient baisser la tête à plusieurs cavaliers, qui se redressaient aussitôt dans la crainte d'être réprimandés. « Mes enfants, dit-il, il n'y a pas de mal ; de telles visites méritent bien une révérence. »

Seizième Exercice.

(*Suite des précédents.*)

FONDATION DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Pierre le Grand fonda une capitale près de Narva, au milieu de ses nouvelles conquêtes ; c'était la ville de Pétersbourg, dont il fit depuis sa résidence et le centre du commerce. Elle est située entre la Finlande et l'Ingrie, dans une île marécageuse, autour de laquelle la Néva se divise en plu-

sieurs bras avant de tomber dans le golfe de Finlande : lui-même traça le plan de la ville, de la forteresse, du port, des quais qui l'embellissent, et des forts qui en défendent l'entrée.

Cette île inculte et déserte, qui n'était qu'un amas de boue pendant le court été de ces climats, et dans l'hiver qu'un étang glacé, où l'on ne pouvait aborder par terre qu'à travers des forêts sans route et des marais profonds, et qui n'avait été jusqu'alors que le repaire des loups et des ours, fut remplie, en 1703, de plus de trois cent mille hommes que le czar avait rassemblés de ses États. Les paysans du royaume d'Astracan et ceux qui habitent les frontières de la Chine furent transportés à Pétersbourg. Il fallut percer des forêts, faire des chemins, sécher des marais, élever des digues avant de jeter les fondements de la ville. La nature fut forcée partout. Le czar s'obstina à peupler un pays qui semblait n'être pas destiné pour les hommes.

Dix-septième Exercice.

Soulignez tous les noms masculins.

JOURS DE SOUFFRANCE DE LA GRANDE ARMÉE.

Le 6 novembre, le ciel se déclare. Son

azur disparaît. L'armée marche enveloppée de vapeurs froides. Ces vapeurs s'épaississent : bientôt c'est un nuage immense qui s'abaisse et fond sur elle, en gros flocons de neige. Il semble que le ciel descende et se joigne à cette terre et à ces peuples ennemis pour achever notre perte. Tout alors est confondu et méconnaissable : les objets changent d'aspect ; on marche sans savoir où l'on est, sans apercevoir son but ; tout devient obstacle. Pendant que le soldat s'efforce pour se faire jour au travers de ces tourbillons de vents et de frimas, les flocons de neige, poussés par la tempête, s'amoncellent et s'arrêtent dans toutes les cavités ; leur surface cache des profondeurs inconnues qui s'ouvrent perfidement sous nos pas. Là, le soldat s'engouffre, et les plus faibles, s'abandonnant, y restent ensevelis. Ceux qui suivent se détournent, mais la tourmente leur fouette au visage la neige du ciel et celle qu'elle enlève à la terre ; elle semble vouloir avec acharnement s'opposer à leur marche. L'hiver moscovite, sous cette nouvelle forme, les attaque de toutes parts : il pénètre au travers de leurs légers vêtements et de leur chaussure déchirée. Leurs habits mouillés se gèlent sur eux ; cette enveloppe de glace saisit leurs corps et roidit tous

leurs membres. Un vent aigre et violent coupe leur respiration ; il s'en empare au moment où ils l'exhalent et en forme des glaçons qui pendent par leur barbe autour de leur bouche.

Dix-huitième Exercice.

(*Suite.*)

Les malheureux se traînent encore, en grelottant, jusqu'à ce que la neige, qui s'attache sous leurs pieds en forme de pierre, quelques débris, une branche, ou le corps de l'un de leurs compagnons, les fasse trébucher et tomber. Là, ils gémissent en vain ; bientôt la neige les couvre; de légères éminences les font reconnaître : voilà leur sépulture ! La route est toute parsemée de ces ondulations comme un champ funéraire : les plus intrépides ou les plus indifférents s'affectent ; ils passent rapidement en détournant leurs regards. Mais devant eux, autour d'eux, tout est neige : leur vue se perd dans cette immense et triste uniformité; l'imagination s'étonne : c'est comme un grand linceul dont la nature enveloppe l'armée ! Les seuls objets qui s'en détachent, ce sont de sombres sapins, des arbres de tombeaux, avec leur funèbre ver-

dure, et la gigantesque immobilité de leurs noires tiges, et leur grande tristesse qui complète cet aspect désolé d'un deuil général, d'une nature sauvage, et d'une armée mourante au milieu d'une nature morte.....

La nuit arrive alors, une nuit de seize heures! Mais, sur cette neige qui couvre tout, on ne sait où s'arrêter, où s'asseoir, où se reposer, où trouver quelque racine pour se nourrir, et des bois secs pour allumer les feux! Cependant la fatigue, l'obscurité, des ordres répétés arrêtent ceux que leurs forces morales et physiques, et les efforts des chefs ont maintenus ensemble. On cherche à s'établir; mais la tempête, toujours active, disperse les premiers apprêts des bivouacs. Les sapins, tout chargés de frimas, résistent obstinément aux flammes; leur neige, celle du ciel, dont les flocons se succèdent avec acharnement, celle de la terre, qui se fond sous les efforts des soldats et par l'effet des premiers feux, éteignent ces feux, les forces et les courages.

Dix-neuvième Exercice.

(*Suite.*)

Lorsqu'enfin la flamme l'emportant s'é-

leva, autour d'elle les officiers et les soldats apprêtèrent leurs tristes repas: c'étaient des lambeaux maigres et sanglants de chair arrachés à des chevaux abattus, et, pour bien peu, quelques cuillerées de farine de seigle délayée dans de l'eau de neige. Le lendemain, des rangées circulaires de soldats étendus roides morts marquèrent les bivouacs; les alentours étaient jonchés des corps de plusieurs milliers de chevaux.....

Le 6 décembre, le ciel se montra plus terrible encore. On vit flotter dans l'air des molécules glacées; les oiseaux tombèrent roidis et gelés. L'atmosphère était immobile et muette; il semblait que tout ce qu'il y avait de mouvement et de vie dans la nature, que le vent même fût atteint, enchaîné et comme glacé par une mort universelle. Alors plus de paroles, aucun murmure, un morne silence, celui du désespoir et les larmes qui l'annoncent.

On s'écoulait dans cet empire de la mort comme des ombres malheureuses. Le bruit sourd et monotone de nos pas, le craquement de la neige, et les faibles gémissements des mourants, interrompaient seuls cette vaste et lugubre taciturnité. A peine la force de prier restait-elle; la plupart tombaient même sans se plaindre, soit fai-

blesse ou résignation, soit qu'on ne se plaigne que lorsqu'on espère attendrir, et qu'on croit être plaint.

Vingtième Exercice.

Soulignez les noms féminins.

Ceux de nos soldats jusque-là les plus persévérants se rebutèrent. Tantôt la neige s'ouvrait sous leurs pieds, plus souvent sa surface miroitée ne leur offrant aucun appui, ils glissaient à chaque pas et marchaient de chute en chute ; il semblait que ce sol ennemi refusât de les porter, qu'il s'échappât sous leurs efforts, qu'il leur tendît des embûches comme pour embarrasser, pour retarder leur marche, et les livrer aux Russes qui les poursuivaient, ou à leur terrible climat.

Et réellement, dès qu'épuisés ils s'arrêtaient un instant, l'hiver appesantissant sur eux sa main de glace se saisissait de cette proie. C'était vainement qu'alors ces malheureux, se sentant engourdis, se relevaient, et que, déjà sans voix, insensibles et plongés dans la stupeur, ils faisaient quelques pas tels que des automates ; leur sang se glaçant dans leurs veines, comme les eaux dans le cours des ruisseaux, alan-

guissait leur cœur, puis il refluait vers leur tête: alors ces moribonds chancelaient comme dans un état d'ivresse. De leurs yeux rougis et enflammés par l'aspect continuel d'une neige éclatante, par la privation du sommeil, par la fumée des bivouacs, il sortait de véritables larmes de sang; leur poitrine exhalait de profonds soupirs; ils regardaient le ciel, nous et la terre d'un œil consterné, fixe et hagard: c'étaient leurs adieux à cette nature barbare qui les torturait, et leurs reproches peut-être. Bientôt ils se laissaient aller sur les genoux, ensuite sur les mains; leur être vaguait encore quelques instants à droite et à gauche, et leur bouche béante laissait échapper quelques sons agonisants; enfin elle tombait à son tour sur la neige, qu'elle rougissait aussitôt d'un sang livide, et leurs souffrances avaient cessé.

Vingt et unième Exercice.

(*Suite*).

Leurs compagnons les dépassaient sans se déranger d'un pas, de peur d'allonger leur chemin, sans détourner la tête, car leur barbe, leurs cheveux, étaient hérissés de glaçons, et chaque mouvement était une

douleur. Ils ne les plaignaient même pas : car, enfin, qu'avaient-ils perdu en succombant, que quittaient-ils ? On souffrait tant ! on était encore si loin de la France ! si dépaysé par les aspects, par le malheur, que tous les doux souvenirs étaient rompus, et l'espoir presque détruit : aussi le plus grand nombre était devenu indifférent sur la mort, par nécessité, par habitude de la voir, par ton, l'insultant même quelquefois ; mais, le plus souvent, se contentant de penser, à la vue de ces infortunés étendus et aussitôt roidis, qu'ils n'avaient plus de besoins, qu'ils se reposaient, qu'ils ne souffraient plus ! et, en effet, la mort, dans une position douce, stable, peut être un événement toujours étrange, un contraste effrayant, une révolution terrible ; mais, dans ce tumulte, dans ce mouvement violent et continuel d'une vie toute d'action, de dangers et de douleurs, elle ne paraissait qu'une transition, un faible changement, un déplacement de plus, et qui étonnait peu.

Tels furent les derniers jours de la grande armée. Ses dernières nuits furent plus affreuses encore ; ceux qu'elles surprirent ensemble loin de toute habitation, s'arrêtèrent sur la lisière des bois : là, ils allumèrent des feux, devant lesquels ils res-

taient droits et immobiles comme des spectres ; ils ne pouvaient se rassasier de cette chaleur ; ils s'en tenaient si proches, que leurs vêtements brûlaient, ainsi que les parties gelées de leur corps que le feu décomposait. Alors, une horrible douleur les contraignait à s'étendre, et le lendemain ils s'efforçaient en vain de se relever.

PHILIPPE DE SÉGUR.

Vingt-deuxième Exercice.

Copiez le texte en soulignant une fois les noms masculins et deux fois les noms féminins.

LES ANIMAUX SONT DIGNES DE NOTRE ADMIRATION.

Mais tournons nos regards vers les animaux, encore plus dignes d'admiration que les cieux et les astres. Il y en a des espèces innombrables. Les uns n'ont que deux pieds, d'autres en ont quatre, d'autres en ont un très grand nombre. Les uns marchent, les autres rampent; d'autres volent, d'autres nagent; d'autres volent, marchent et nagent tout ensemble. Les ailes des oiseaux et les nageoires des poissons sont comme des rames qui fendent la vague de l'air ou de

l'eau, et qui conduisent le corps flottant de l'oiseau ou du poisson, dont la structure est semblable à celle d'un navire. Mais les ailes des oiseaux ont des plumes avec un duvet qui s'enfle à l'air, et qui s'appesantirait dans les eaux : au contraire, les nageoires des poissons ont des pointes dures et sèches qui fendent l'eau sans en être imbibées, et qui ne s'appesantissent point quand on les mouille. Certains oiseaux qui nagent, comme les cygnes, élèvent en haut leurs ailes et tout leur plumage, de peur de les mouiller, et afin qu'il leur serve comme de voile. Ils ont l'art de tourner ce plumage du côté du vent, quand le vent ne leur est pas favorable. Les oiseaux aquatiques, tels que les canards, ont aux pattes de grandes peaux qui s'étendent, et qui font des raquettes à leurs pieds pour les empêcher d'enfoncer dans les bords marécageux des rivières.

Vingt-troisième Exercice.

(*Suite.*)

Parmi ces animaux, les bêtes féroces, telles que les lions, sont celles qui ont les muscles les plus gros aux épaules et aux jambes : aussi ces animaux sont-ils souples agiles, nerveux et prompts à s'élancer.

os de leur mâchoire sont prodigieux à proportion du reste de leur corps. Ils ont des dents et des griffes qui leur servent d'armes terribles pour déchirer et pour dévorer les autres animaux.

Par la même raison, les oiseaux de proie, comme les aigles, ont un bec et des ongles qui percent tout. Les muscles de leurs ailes sont d'une extrême grandeur et d'une chair très dure, afin que leurs ailes aient un mouvement plus fort et plus rapide. Aussi ces animaux, quoique assez pesants, s'élèvent-ils sans peine jusque dans les nues, d'où ils s'élancent comme la foudre sur toute proie qui peut les nourrir.

D'autres animaux ont des cornes : leur plus grande force est dans les reins et dans le cou. D'autres ne peuvent que ruer. Chaque espèce a ses armes offensives ou défensives. Leurs chasses sont des espèces de guerres qu'ils font les uns contre les autres, pour les besoins de la vie.

Vingt-quatrième Exercice.

(Suite.)

Ils ont aussi leurs règles et leur police. L'un porte, comme la tortue, sa maison dans laquelle il est né; l'autre bâtit la sienne, comme l'oiseau, sur les plus hautes branches

des arbres pour préserver ses petits de l'insulte des animaux qui ne sont point ailés. Il pose même son nid dans les feuillages les plus épais, pour le cacher à ses ennemis. Un autre, comme le castor, va bâtir jusqu'au fond des eaux d'un étang l'asile qu'il se prépare, et sait élever ses digues pour le rendre inaccessible à l'inondation. Un autre, comme la taupe, naît avec un museau si pointu et si aiguisé, qu'il perce en un moment le terrain le plus dur pour se faire une retraite souterraine. Le renard sait creuser un terrier avec deux issues, pour n'être point surpris et pour éluder les pièges du chasseur.

Les animaux reptiles sont d'une autre fabrique. Ils se plient, ils se replient; par les évolutions de leurs muscles, ils gravissent, ils embrassent, ils serrent, ils accrochent les corps qu'ils rencontrent; ils se glissent subtilement partout. FÉNÉLON.

Vingt-cinquième Exercice.

Copiez le texte en soulignant les noms qui sont au singulier.

ACTION DE LA PROVIDENCE SUR TOUS LES ÊTRES.

Ouvrez les yeux, ô mortels; contemplez

le ciel et la terre, et la sage économie de cet univers. Est-il rien de mieux entendu que cet édifice? Est-il rien de mieux pourvu que cette famille? Est-il rien de mieux gouverné que cet empire? Cette puissance suprême qui a construit le monde, et qui n'y a rien fait qui ne soit très bon, a fait néanmoins des créatures meilleures les unes que les autres : elle a fait les corps célestes, qui sont immortels ; elle a fait les terrestres, qui sont périssables : elle a fait des animaux admirables par leur grandeur, elle a fait les insectes et les oiseaux, qui semblent méprisables par leur petitesse; elle a fait ces grands arbres des forêts, qui subsistent des siècles entiers; elle a fait les fleurs des champs, qui se passent du matin au soir. Il y a de l'inégalité dans ses créatures, parce que cette même bonté qui a donné l'être aux plus nobles ne l'a pas voulu envier aux moindres; mais, depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, sa providence se répand partout. Elle nourrit les petits oiseaux, qui l'invoquent dès le matin par la mélodie de leurs chants; et ces fleurs dont la beauté est si tôt flétrie, elle les habille si superbement durant ce petit moment de leur être, que Salomon dans toute sa gloire n'a rien de comparable à cet ornement. Vous, hommes que Dieu a faits à son

image, qu'il a éclairés de sa connaissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie, et que vous soyez les seules de ses créatures sur lesquelles les yeux toujours vigilants de sa providence paternelle ne soient pas ouverts? N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux?

BOSSUET.

Vingt-sixième Exercice.

Soulignez les noms qui sont au pluriel.

LE PÊCHEUR NAPOLITAIN.

En parcourant la plage qui s'étend sous le tombeau de Virgile, au pied du mont Pausilippe, et où les pêcheurs de Naples tirent leurs barques sur le sable et raccommodent leurs filets, nous vîmes un vieillard encore robuste. Il embarquait ses ustensiles de pêche dans son caïque peint de couleurs éclatantes et surmonté à la poupe d'une image sculptée de saint François. Un enfant de douze ans, son seul rameur, apportait en ce moment dans la barque deux pains et un fromage dur, luisant et doré comme les cailloux de la plage, quelques figues et une cruche de terre qui contenait l'eau.

La figure du vieillard et celle de l'enfant nous attirèrent. Nous liâmes conversation. Le pêcheur se prit à sourire quand nous lui proposâmes de nous recevoir pour rameurs et de nous mener en mer avec lui.

— « Vous n'avez pas les mains calleuses qu'il faut pour toucher le manche de la rame, nous dit-il. Vos mains blanches sont faites pour toucher des plumes et non du bois : ce serait dommage de les durcir à la mer. — Nous sommes jeunes, répondit mon ami, et nous voulons essayer de tous les métiers avant d'en choisir un. Le vôtre nous plaît parce qu'il se fait sur la mer et sous les cieux. — Vous avez raison, répliqua le vieux batelier. C'est un métier qui rend le cœur content et l'esprit confiant dans la protection des saints. Le pêcheur est sous la garde immédiate du Ciel. L'homme ne sait pas d'où viennent le vent et les vagues. Le rabot et la lime sont dans la main de l'ouvrier, les richesses et les faveurs sont dans la main du roi, mais la barque est dans la main de Dieu. »

LAMARTINE.

Vingt-septième Exercice.

Souligner une fois les noms qui sont au singulier et deux fois ceux qui sont au pluriel.

LES ALPES.

Les Alpes forment une chaîne de montagnes qui s'étend sur un espace de trois cents lieues, depuis l'embouchure du Rhône, vers Marseille, jusqu'aux plaines de la Hongrie. Les anneaux de cette chaîne s'abaissent aux deux extrémités, pour se confondre insensiblement avec la plaine ; au milieu de leurs masses, elles s'élèvent à des hauteurs inaccessibles aux pas et presque aux regards de l'homme. Leurs sommets, qui sont dentelés comme les créneaux d'une forteresse naturelle, se dessinent en blancheur éblouissante le matin, rose à midi, violette le soir, sur l'azur foncé du ciel.

Quand on les aperçoit de soixante ou quatre-vingts lieues de distance, en face des plaines de l'Italie ou de la France, elles inspirent le même sentiment, tiré de l'infini en hauteur, que la mer ou le firmament inspirent de l'infini en étendue. C'est un spectacle qui écrase le spectateur, et qui, de terreur en terreur, d'admiration en

admiration, porte la pensée de l'homme jusqu'à Dieu, pour qui seul rien n'est haut, rien n'est vaste. Mais l'homme est anéanti sous l'architecture de ces montagnes, et il jette un cri. Ce cri est une confession de sa petitesse et un hymne à la grandeur de l'architecte.

Vingt-huitième Exercice.

(Suite du précédent.)

Il m'arrive souvent, par une de ces belles nuits que l'été nous donne, de faire dans la campagne de longues promenades qui se prolongent bien avant dans la nuit. Je longe les sentiers ombrageux où le clair de lune pénètre à peine, où l'obscurité règne, malgré la clarté du firmament. Là, mes regards sont attirés par de petites lumières éparses sous des touffes de verdure et étincelantes comme des diamants. J'admire ces jolies étoiles du gazon et j'ai de la peine à me persuader qu'elles sont formées par de petits animaux qui ont la forme d'un ver. Mais ce n'est pas seulement sur la terre que l'on remarque ces phénomènes ; ils se produisent sur l'eau, bien loin au milieu de l'immensité de l'Océan. La nuit est obscure, le calme règne, les vaisseaux laissent à peine une trace qui marque leur passage ;

tout à coup, la mer, unie comme une glace, s'illumine et brille d'un éclat que l'on ne peut définir... Partout mille parcelles éblouissantes se pressent les unes contre les autres, faisant jaillir la lumière : ce sont aussi de petits animaux qui produisent ces vives lueurs. Le marin considère ce spectacle avec admiration et se souvient peut-être de son village et du vallon où il remarquait aussi ces lumières que nous appelons vers luisants.

Vingt-neuvième Exercice.

Souligner les noms qui suivent la règle générale de la formation du pluriel.

UTILITÉ DE L'HISTOIRE.

Ce n'est pas sans raison que l'histoire a toujours été regardée comme la lumière des temps, le dépositaire des événements, le témoin fidèle de la vérité, la source des bons conseils et de la prudence, la règle de la conduite et des mœurs. Sans elle, renfermés dans les bornes du siècle et du pays où nous vivons, resserrés dans le cercle étroit de nos connaissances particulières et de nos propres réflexions, nous demeurons toujours dans une espèce d'enfance, qui nous laisse étrangers à l'égard du reste de

l'univers, et dans une profonde ignorance de tout ce qui nous environne. Qu'est-ce que ce petit nombre d'années qui composent la vie la plus longue? Qu'est-ce que l'étendue du pays que nous pouvons occuper ou parcourir sur la terre, sinon un point imperceptible à l'égard de ces vastes régions de l'univers, et de cette longue suite de siècles qui se sont succédé les uns aux autres depuis l'origine du monde? Cependant c'est à ce point imperceptible que se bornent nos connaissances, si nous n'appelons à notre secours l'étude de l'histoire, qui nous ouvre tous les siècles et tous les pays; qui nous fait entrer en commerce avec tout ce qu'il y a eu de grands hommes dans l'antiquité; qui nous met sous les yeux toutes leurs actions, toutes leurs entreprises, toutes leurs vertus, tous leurs défauts; et qui, par les sages réflexions qu'elle nous fournit, ou qu'elle nous donne lieu de faire, nous procure en peu de temps une prudence anticipée, fort supérieure aux leçons des plus habiles maîtres.

Trentième Exercice.

(Suite.)

L'histoire, quand elle est bien enseignée, devient une école de morale pour tous les

hommes. Elle décrie les vices, elle démasque les fausses vertus, elle détrompe des erreurs et des préjugés populaires, elle dissipe le prestige enchanteur des richesses et de tout ce vain éclat qui éblouit les hommes, et démontre par mille exemples plus persuasifs que tous les raisonnements qu'il n'y a de grand et de louable dans l'homme que la probité. De l'estime et de l'admiration que les plus corrompus ne peuvent refuser aux grandes et belles actions qu'elle leur présente, elle fait conclure que la vertu est donc le véritable bien de l'homme, et qu'elle seule le rend véritablement grand et estimable. Elle apprend à respecter cette vertu, et à en démêler la beauté et l'éclat à travers les voiles de la pauvreté, de l'adversité, de l'obscurité, et même quelquefois du décri et de l'infamie : comme au contraire elle n'inspire que du mépris et de l'horreur pour le crime, fût-il revêtu de pourpre, tout brillant de lumière et placé sur le trône. ROLLIN.

Trente et unième Exercice.

(*Suite des précédents.*)

COMBAT DES HORACES ET DES CURIACES.

Le traité conclu, les frères, de chaque côté, prennent leurs armes, suivant les

conventions. La voix de leurs concitoyens les anime. Les dieux de la patrie, la patrie elle-même, tout ce qu'il y a de citoyens dans la ville et dans l'armée ont les yeux fixés tantôt sur leurs armes, tantôt sur leurs bras. Enflammés déjà par leur propre courage, et enivrés du bruit de tant de voix qui les exhortaient, ils s'avancent entre les deux armées. Celles-ci étaient rangées devant leur camp, à l'abri du péril, mais non pas de la crainte. Car il s'agissait de l'empire, remis au courage et à la fortune d'un si petit nombre de combattants. Tous ces esprits tendus et en suspens attendent avec anxiété le commencement d'un spectacle si peu agréable à voir. Le signal est donné. Les six champions s'élancent comme une armée en bataille, les glaives en avant, portant dans le cœur le courage de deux grandes nations. Tous, indifférents à leur propre danger, n'ont devant les yeux que le triomphe ou la servitude, et cet avenir de la patrie, dont la fortune sera ce qu'ils l'auront faite. Au premier choc de ces guerriers, au premier cliquetis de leurs armes, dès qu'on vit étinceler leurs épées, une horreur profonde saisit les spectateurs. De part et d'autre l'incertitude glace la voix et suspend le souffle. Tout à coup les combattants se mêlent ; déjà ce n'est plus

le mouvement des corps, ce n'est plus l'agitation des armes, ni les coups incertains, mais les blessures, mais le sang qui épouvantent les regards. Des trois Romains, deux tombent morts l'un sur l'autre ; les trois Albains sont blessés.

Trente-deuxième Exercice.

(*Suite.*)

A la chute des deux Horaces, l'armée Albaine pousse des cris de joie : les Romains, déjà sans espoir, mais non sans inquiétude, fixent des regards consternés sur le dernier Horace déjà enveloppé par les trois Curiaces. Par un heureux hasard, il était sans blessure. Trop faible contre ses trois ennemis réunis, mais d'autant plus redoutable pour chacun d'eux en particulier, pour diviser leur attaque il prend la fuite, persuadé qu'ils le suivront selon le degré d'ardeur que leur permettront leurs blessures. Déjà il s'était éloigné quelque peu du lieu du combat, lorsque, tournant la tête, il voit, en effet, ses adversaires le poursuivre à des distances très inégales, et un seul le serrer d'assez près. Il se retourne brusquement et fond sur lui avec furie. L'armée Albaine appelle les Curiaces

au secours de leur frère ; mais, déjà vainqueur, Horace vole à un second combat. Alors un cri, tel qu'en arrache une joie inespérée, part du milieu de l'armée romaine ; le guerrier s'anime à ce cri, il précipite le combat, et, sans donner au troisième Curiace le temps d'approcher de lui, il achève le second. Ils restaient deux seulement, égaux par les chances du combat, mais non par la confiance, ni par les forces. L'un, sans blessure et fier d'une double victoire, marche avec assurance à un troisième combat ; l'autre, épuisé par sa blessure, épuisé par sa course, se traînant à peine, et vaincu d'avance par la mort de ses frères, tend la gorge au glaive du vainqueur.

TITE-LIVE.

Trente-troisième Exercice.

Écrire à côté de chacun des noms en italique, ce même nom au pluriel.

Ex. : Le *ciel* (cieux) est le palais du Seigneur.

Le *ciel* est le palais du Seigneur. Un *bateau* nous attendait au rivage. Rien n'est plus gracieux qu'un jeune *cheval*. C'est une honte de voir son *drapeau* enlevé par l'ennemi. Malgré tous ses *succès*, Alexandre devint un *fléau* pour plusieurs peuples. Le

camail est la marque de certaines dignités. Un *feu* de joie suivit cette victoire. Un *tableau* doit être placé dans un jour favorable. Le *corbeau* a un cri désagréable. Celui qui manque à un *vœu* est ensuite poursuivi par le *remords*. Cette femme gagna un *bijou* au *jeu*. Un *tas* de pierres barrait le passage au pied du *coteau*. Dans ce *pays* habitent le *hibou*, le *sapajou*, le *chacal*, le *narval* et le *moineau*. On a fait présent à cet enfant d'un *couteau*, d'un *éventail*, d'un *pinceau*, d'un *compas* et d'un *oiseau*. La vie de l'homme commence par le *berceau* et finit par le *tombeau*. Le *Français* et l'*Anglais* portaient un *flambeau*. La porte est fermée par un *verrou* et un *cadenas*. Le *discours* de l'*aïeul* fut prononcé d'une *voix* émue.

Trente-quatrième Exercice.

Soulignez les articles.

L'ORAGE.

L'horizon se chargeait au loin de vapeurs ardentes et sombres; le soleil commençait à pâlir; la surface des eaux, unie et sans mouvement, se couvrait de couleurs lugubres dont les teintes variaient sans cesse. Déjà le ciel, tendu et fermé de toutes parts,

n'offrait à nos yeux qu'une voute ténébreuse que la flamme pénétrait, et qui s'appesantissait sur la terre. Toute la nature était dans le silence, dans l'attente, dans un état d'inquiétude qui se communiquait jusqu'au fond de nos âmes. Nous cherchâmes un asile dans le vestibule du temple, et bientôt nous vîmes la foudre briser à coups redoublés cette barrière de ténèbres et de feu suspendue sur nos têtes; des nuages épais rouler par masse dans les airs et tomber en torrents sur la terre, les vents déchaînés fondre sur la mer et la bouleverser dans ses abîmes. Tout grondait, le tonnerre, les vents, les flots, les antres, les montagnes; et de tous ces bruits réunis il se formait un bruit épouvantable qui semblait annoncer la dissolution de l'univers. L'aquilon ayant redoublé ses efforts, l'orage alla porter ses fureurs dans les climats brûlants de l'Afrique. Nous le suivîmes des yeux, nous l'entendîmes mugir dans le lointain; le ciel brilla d'une clarté plus pure; et cette mer, dont les vagues écumantes s'étaient élevées jusqu'aux cieux, traînait à peine ses flots jusque sur le rivage.

Trente-cinquième Exercice.

(Suite du précédent.)

LE LEVER DU SOLEIL.

La région orientale du ciel se revêt de plus en plus de la pourpre de l'aurore : l'air, peu à peu, se teint des couleurs de la rose ; il brille enfin de l'or le plus éclatant : les rayons de l'astre qui s'annonce percent avec plus de force ; la lumière et la chaleur se répandent sur l'horizon, et s'augmentent jusqu'à ce qu'enfin la nature nous offre ce qu'elle a de plus grand. Le soleil paraît : un rayon échappé de dessus les montagnes qui nous le dérobaient encore, coule rapidement d'un bout de l'horizon à l'autre. De nouveaux traits suivent et fortifient le premier : peu à peu le disque se dégage ; l'astre, dans toute sa majesté, s'élève de plus en plus, et parcourt sa carrière avec un éclat que l'œil a peine à soutenir. La terre se montre sous un nouvel aspect : toutes les créatures se réjouissent et semblent recevoir une nouvelle vie : les oiseaux saluent, par des accents d'allégresse, la source de la lumière et du jour ; tous les animaux en mouvement se sentent animés de force et de gaîté.

Il n'est point dans la nature de phénomène qui se manifeste avec plus de dignité ni avec plus de charmes que le soleil levant. La plus riche parure que l'art humain puisse inventer, les plus belles décorations, l'appareil le plus pompeux, les plus superbes ornements des palais des rois, s'évanouissent, quand on les compare à cette beauté vraiment éblouissante. N'avez-vous jamais été le témoin de ce ravissant spectacle, qui, chaque jour, se renouvelle? La mollesse, l'amour du sommeil, une blâmable indifférence, vous auraient-ils empêché de contempler cette merveille de la nature? et dois-je vous compter parmi cette multitude d'hommes insensibles, qui n'ont jamais cru que l'aspect de l'aurore valût le sacrifice de quelques heures de repos? Ou bien, comme tant d'autres qui chaque jour sont présents à cette scène magnifique, la voyez-vous sans en être frappé, sans qu'elle fasse naître en vous aucune réflexion, aucun sentiment? Ah! qui que vous soyez, sortez, sortez de cet état d'insensibilité, et livrez-vous aux pensées salutaires que doit exciter dans votre âme la vue du soleil du matin.

Cousin-Despréaux.

Trente-sixième Exercice.

Remplacer chaque tiret par l'article convenable.

L'HIVER S'ÉLOIGNE PAR DEGRÉS.

— même sagesse qui, à — entrée de — hiver, a fait croître — froid par degrés, le fait diminuer peu à peu, et cette saison rigoureuse tend insensiblement vers sa fin. Déjà — soleil s'arrête plus longtemps sur — horizon, et ses rayons agissent plus fortement sur — terre. — flocons de neige cessent d'obscurcir — atmosphère ; — nuits ne sont plus accompagnées que d'une gelée blanche que fait disparaître — soleil du midi. — air devient serein ; — brouillards et — vapeurs se dispersent et se répandent en pluies fertiles. — terre, plus légère, plus meuble, se prête plus facilement à être humectée ; — semences commencent à pousser ; — branches, qui paraissaient mortes, s'ornent de tendres boutons et divers brins d'herbe se hasardent à se montrer. On voit — préparatifs que fait la nature encore languissante pour rendre aux prairies leur parure, aux arbres leurs feuilles, aux jardins leurs fleurs; elle travaille en silence à ramener — printemps, quoique —

tempêtes, — grêle et des nuits froides y apportent quelques obstacles. Bientôt elle perdra son aspect triste et lugubre, et — terre à nos yeux reparaîtra dans toute sa beauté.

C'est ainsi que tous — changements se font par degrés dans la nature : chacun des effets que nous apercevons a été préparé par plusieurs effets précédents; et mille petites circonstances qui nous échappent se succèdent — unes aux autres, jusqu'à ce que — fins que le Créateur se propose soient remplies. Une infinité de ressorts doivent être mis en mouvement pour faire pousser un seul brin d'herbe, pour développer un seul bouton.

COUSIN-DESPRÉAUX.

Trente-septième Exercice.

(Suite.)

Dans — zone torride, — soleil, à — heure de midi, est toujours à peu près — point — plus haut du ciel; ses rayons arrivent d'aplomb sur — sol et produisent cette haute température qui caractérise — pays compris entre — deux tropiques. Comme, d'autre part, — nuits et — jours conservent toute l'année, sous l'équateur, une valeur

égale de douze heures, et s'écartent peu de cette égalité pour — reste de la zone, — refroidissement nocturne est exactement compensé par — réchauffement diurne, et — température ne varie pas d'une manière notable d'une saison à — autre.

Dans ces contrées favorisées du soleil, c'est, d'un bout à l'autre de — année, un été perpétuel. — arbres n'y perdent jamais leur verdure, comme — nôtres dans nos tristes hivers. C'est là que — forêts se peuplent de palmiers, dont — tige s'élance d'un seul jet pour déployer au-dessus des arbres — plus élevés un immense parasol de feuilles élégantes; c'est là que, à profusion, éclosent ces fleurs éclatantes, ornements de nos serres, mais si frileuses, que tous nos soins ne peuvent leur faire oublier — soleil de leur tiède patrie.

Trente-huitième Exercice.

(Suite.)

Plus somptueux encore que — fleurs mêmes, — oiseaux y rivalisent d'éclat avec — pierres fines et — métaux précieux : sur — gorge — colibri s'allume — éclair du rubis, de — émeraude et de — or poli. Là vivent encore — éléphant, — rhinocéros

et — autres colosses — règne animal, qui font trembler — sol sous — poids de leurs massives charpentes; là rugissent — tigre et — panthère altérés de sang; là rampent de monstrueux reptiles, couleuvres et lézards, dont — corps s'ouvre un sillon parmi — hautes herbes comme un tronc d'arbre en mouvement. Au milieu de cette puissante nature, — homme seul est misérable. Bronzé, noirci par — soleil, dominé par un climat énervant, il reste inhabile aux travaux — corps comme à ceux de — pensée : — pays — soleil n'est — pays ni de — activité ni de — intelligence.

De chaque côté de — zone torride s'étendent, — une dans — hémisphère nord, — autre dans — hémisphère sud, deux nouvelles zones appelées tempérées. Elles ont pour limites, d'un côté, — tropiques, qui les séparent de — zone torride, et de — autre, — lignes également fictives nommées cercles polaires, qui les séparent des zones glaciales. — habitants des zones tempérées n'ont jamais — soleil exactement au-dessus de leurs têtes. — rayons de — astre n'arrivent au sol que sous une direction oblique en toute saison, mais beaucoup plus en hiver qu'en été pour notre hémisphère. Dans chaque zone tempérée, — durée des plus longs jours de

— année est, suivant — distance du lieu considéré à — équateur, de 14, 15, 16, etc., jusqu'à 24 heures. En cette saison — plus longs jours, — chaleur va s'accumulant parce qu'elle n'est pas compensée par — refroidissement — nuits correspondantes, trop courtes; et — température s'élève beaucoup. Au contraire, dans — saison opposée, c'est — durée des nuits qui l'emporte sur celle — jours; et alors — température descend d'autant plus que — absence — soleil se prolonge davantage.

Trente-neuvième Exercice.

Soulignez les articles élidés et contractés.

LE BAOBAB.

L'homme harassé de fatigue qui a traversé une partie de l'Afrique, voit tout à coup s'élever devant lui l'altier géant des végétaux; c'est le baobab. Cet arbre est si gros que vingt hommes les bras étendus peuvent à peine l'entourer totalement. Il y a des baobabs qui ont près de trente mètres de circonférence. Dans ces lieux où le soleil brûle la terre et enflamme l'air, l'ombre procure aux voyageurs la plus grande jouissance qu'ils peuvent goûter. Mais il n'est

guère prudent de se hasarder sous l'épais feuillage des baobabs, dont les branches fléchissent sous le poids d'une innombrable quantité de fruits rouges plus gros que nos citrouilles et suspendus par une queue très mince, très courte et très fragile. Un des fruits venant à se détacher et à tomber sur l'imprudent qui passerait là, l'écraserait. Cependant on peut goûter près du tronc de ce roi des arbres les douceurs du repos, et, par un de ces admirables soins de la Providence, cet arbre renferme dans son sein le plus précieux des trésors. « Comment, de l'or, des diamants peut-être? » s'écrie-t-on. Vraiment, il s'agit bien de cela. Pour le pauvre voyageur qui a parcouru pendant quinze jours des plaines de feu sans rencontrer une goutte d'eau pour se désaltérer, que serait tout l'or du monde? Les vrais trésors sont des choses qui répondent aux besoins réels, et le magnifique végétal, nommé baobab, renferme dans son énorme tronc l'humble source d'eau limpide et sucrée que l'aventurier des déserts estime plus que tout l'or et les trésors du monde. Cet arbre est la providence des noirs. Ses fruits, ses feuilles leur servent de nourriture en cas de besoin. Il renferme assez d'eau pour désaltérer des milliers d'hommes. On extrait une sorte de savon de

la cendre du bois ; les coques de ses fruits servent de vaisselle, et de l'écorce les nègres font des vêtements et des cordes.

Quarantième Exercice.

Copiez le texte en décomposant les articles contractés.

Ex. : Les vastes plaines du (de le) globe... n'offrirent plus de carrière aux (à les), etc.

LE DÉLUGE.

Les vastes plaines du globe, inondées par les eaux, n'offrirent plus de carrière aux agiles coursiers, et celles de la mer en fureur cessèrent d'être navigables aux vaisseaux. En vain l'homme crut trouver une retraite sur les hautes montagnes ; mille torrents s'écoulaient de leurs flancs, et mêlaient le bruit confus des eaux aux gémissements des vents et aux roulements des tonnerres ; les noirs orages se rassemblaient autour des sommets, et répandaient une nuit affreuse au milieu du jour. En vain il chercha dans les cieux où devait reparaître l'aurore ; il n'aperçut autour du sol que les longues files des nuages redoublés ; de pâles éclairs sillonnaient leurs sombres et innombrables bataillons ; et l'astre du jour, voilé par leurs ténébreuses clartés, je-

tait à peine assez de lumière au ciel pour laisser entrevoir dans le firmament son disque sanglant, parcourant de nouvelles constellations. Au désordre des cieux, l'homme désespéra du salut de la terre. Ne pouvant trouver en lui-même la dernière consolation des vertus, celle de périr sans être coupable, il chercha au moins à finir ses derniers moments au sein de l'amitié. Mais, dans ce siècle criminel, où tous les sentiments naturels étaient éteints, l'ami repoussa son ami, la mère son enfant, l'époux son épouse. Tout fut englouti dans les eaux : cités, palais, majestueuses pyramides, arcs de triomphe chargés de trophées des rois ; et vous aussi, qui auriez dû survivre aux ruines mêmes du monde, paisibles grottes, tranquilles bocages, humbles cabanes, asiles de l'innocence ! Il ne resta sur la terre aucune trace de la gloire ou du bonheur des mortels, dans ces jours des vengeances.

Quarante et unième Exercice.

(Suite.)

LE POINT DU JOUR.

Une mère et ses trois enfants attendent le grand spectacle qu'elles sont venues voir au sommet de la colline. Du nord au sud

le ciel blanchit, les étoiles pâlissent et s'éteignent une à une. Des flocons de nuages roses nagent au milieu d'une bande brillante, d'où monte graduellement une douce clarté. L'illumination gagne les hauteurs du ciel, et le bleu du jour renaît avec toute sa délicate transparence. Cette fraîche lueur matinale, ce demi-jour qui précède le lever du soleil, c'est l'aurore ou le crépuscule du matin.

Cependant l'alouette, la joie des sillons, s'élance au haut des nues comme une fusée, et salue la première le réveil du jour. Elle monte, elle monte encore, toujours en chantant, comme pour se porter au-devant du soleil, et de ses chants enthousiastes célèbre la gloire de l'astre jusqu'au plus haut des airs. Écoutez : un souffle court dans la feuillée qui s'agite et bruit ; les oisillons s'éveillent et gazouillent ; le bœuf, déjà conduit aux travaux des champs, s'arrête pensif, lève ses grands yeux pleins de douceur et mugit ; tout s'anime, et, dans son langage, rend grâces au Maître de toutes choses, qui de sa main puissante nous ramène le soleil.

Quarante-deuxième Exercice.

(Suite.)

Mais le voici : au bord du ciel, les nuées s'embrasent ; un vif filet de lumière en jaillit soudain, et à l'instant les sommets des montagnes semblent flamboyer. La terre tressaille devant la radieuse apparition. C'est le soleil qui franchit l'horizon. Le disque étincelant monte toujours : le voilà à peine échancré ; le voilà tout entier, pareil au fer rouge de feu. La brume du matin en modère l'éclat et permet de le contempler en face ; mais dans peu de temps nul regard n'en pourra supporter l'éblouissante splendeur. Il s'élève dans sa pompe souveraine, de moment en moment plus chaud, plus radieux. Cependant ses rayons inondent la plaine ; une douce chaleur succède à la piquante fraîcheur du matin ; les brouillards montent du fond des vallées et se dissipent, la rosée, amassée sur les feuilles, s'échauffe et s'évapore ; tout reprend l'animation interrompue la nuit. Et tout le jour, poursuivant sa carrière d'orient en occident, le soleil va verser à torrents sur la terre la lumière et la chaleur, mûrissant la blonde moisson, donnant le parfum aux fleurs, la saveur aux fruits, la vie à toute créature.

Quarante-troisième Exercice.

Soulignez les adjectifs qualificatifs.

LES AURORES BORÉALES.

Les aurores boréales sont, en quelque sorte, le soleil des hautes latitudes et des régions polaires. C'est une lumière qui vient, de temps à autre, à des périodes incertaines, mais très rapprochées, pour les éclairer au milieu de leurs longues nuits de plusieurs mois. Le phénomène commence près de l'horizon, où l'on ne voit d'abord qu'une lumière jaune et diffuse, en forme d'arc mal défini. A mesure que cet arc s'élève, on le voit changer d'apparence; une foule de points deviennent plus sombres, d'autres plus éclatants; ceux-ci s'animent, ils dardent des rayons semblables à d'immenses fusées qui, peu à peu, en agrandissant leur course, vont se réunir vers un même point du ciel. Là se forme pendant longtemps une magnifique coupole étincelante, formée de rayons rouges et de rayons verts d'émeraude, rayons passagers, mobiles, sans cesse changeants, et se renouvelant sans cesse avec des nuances et des éclats différents : c'est la couronne de l'aurore. Au-dessous de l'arc, c'est un

4.

autre aspect : on croirait voir un immense rideau couvert de rubis, de topazes et d'émeraudes, parfois phosphorescent, parfois étincelant, qui se replie, qui s'agite, qui forme de magnifiques ondulations dont les mouvements parcourent toute la longueur du ciel. Après quelques heures, cette agitation prodigieuse se calme peu à peu, les rayons deviennent moins vifs, moins fréquents ; leur éclat s'affaiblit, la lumière se dissipe ; on ne distingue plus que quelques rares éclairs de lumière diffuse, qui, à la fin, s'éteignent eux-mêmes, et tout retombe dans le calme et les ténèbres de la nuit.

Quarante-quatrième Exercice.

(*Suite.*)

LE VIEILLARD.

L'aspect du vieillard commande la vénération. Sa démarche est lente, souvent pénible ; mais son port est noble, son air grave. Ses cheveux blanchis annoncent qu'il a traversé toutes les saisons de la vie. Les larges rides de son front, son œil paisible, mais pénétrant, attestent une longue expérience. Que de projets n'a-t-il pas formés ! Par quelles alternatives de joie, de douleur et d'espérance n'a-t-il pas passé !

Il a flotté comme le reste des hommes sur le torrent débordé des passions ; mais, plus heureux qu'un grand nombre, il a pu amarrer sa barque au rivage, jusqu'au moment où le fleuve, rentré dans son lit, est devenu navigable. Maintenant, pilote habile, il explore toutes les rives et signale aux matelots novices les écueils sur lesquels il a plus d'une fois échoué. Instruit par le passé, il lit dans l'avenir. Engagé autrefois dans les sentiers de l'erreur et de l'illusion, il montre à la jeunesse la voie droite. Il s'efforce de calmer une ardeur trop bouillante; il détourne de la génération naissante les malheurs qu'il a endurés. C'est un génie bienfaisant qui nous protège et nous conduit sur la route de la vie.

Une vieillesse heureuse, exempte de douleurs et d'infirmités, entourée d'amour et de respect est un beau don du ciel ; mais c'est la récompense d'une vie dignement employée.

Quarante-cinquième Exercice.

(*Suite des précédents.*)

ÉRUPTION D'UN VOLCAN.

Tout à coup, au milieu du silence de la nuit, un bruit affreux retentit à leurs oreilles ; ils entendent de loin la mer mugir, et

rouler vers le rivage ses ondes amoncelées ; les souterrains profonds sont frappés à coups redoublés, la terre tremble sous leurs pas : ils courent pleins d'effroi au milieu des ténèbres épaisses. Une montagne voisine, s'entr'ouvrant avec effort, lance au plus haut des airs une colonne ardente, qui répand au milieu de l'obscurité une lumière rougeâtre et lugubre ; des rochers énormes volent de tous côtés ; la foudre éclate et tombe ; une mer ardente, s'avançant avec rapidité, inonde les campagnes : à son approche, les forêts s'embrasent, la terre n'offre plus que l'image d'un vaste incendie qu'entretiennent les amas énormes de matières enflammées et qu'animent des vents impétueux. Où fuyez-vous, mortels infortunés ? de quelque côté que vous cherchiez un asile, comment éviterez-vous la mort imminente ? De nouveaux gouffres s'ouvrent sous vos pas, de nouveaux tourbillons de flammes, de pierres, de cendres et de fumée, volent vers vous du sommet des montagnes, et la mer écumeuse, rougie par l'éclat des foudres, surmonte son rivage et s'avance pour vous engloutir.

Cependant ces phénomènes terribles s'apaisent peu à peu ; les feux s'amortissent : la mer, à demi calmée, retire en murmurant ses ondes bouillonnantes, la terre se

raffermit, le bruit cesse et le jour paraît. Quel triste et lugubre tableau présente la campagne ravagée ! Elle n'offre plus que des monceaux de cendres, que des rochers énormes entassés sans ordre, que des torrents de lave ardente, que des bois qui brûlent encore, que de tristes restes des infortunés qui ont péri au milieu de ces désastres. Un ciel couvert de nuages n'envoie sur tous ces objets lugubres qu'une clarté pâle et terne : un calme sinistre règne dans l'air ; des bruits lointains annoncent de nouveaux malheurs ; et la mer répond par de lourds gémissements au bruit lugubre que font entendre les cavernes de la terre. Consternés, saisis d'effroi, pressés dans le seul espace où les flammes ne sont pas parvenues, les mains élevées vers le ciel qui seul peut les secourir, les hommes adressent alors leurs ardentes prières à Celui qui commande à la mer et à la foudre.

LACÉPÈDE.

Quarante-sixième Exercice.

(*Suite.*)

AGRÉMENTS DE LA CAMPAGNE.

Venez donc jouir des agréments qui ne sont goûtés que par le vrai sage. La douce lumière du soleil nous appelle dans les

champs : c'est là qu'une joie pure nous est réservée ; c'est dans ce vallon fleuri que nous allons adresser un hymne au Créateur.

Comme le souffle du zéphir agite doucement chaque rameau, chaque feuille de ces buissons ! Tout ce qui paraît devant nos yeux saute, bondit et folâtre ; tout semble rajeuni et animé d'une nouvelle vie.

Bois touffus, vallées charmantes, et vous, montagnes, que la nature pare de ses dons, votre aspect récrée nos sens et flatte notre cœur ; vos attraits ne doivent rien à l'art, et ils effacent l'éclat des jardins élégants.

Le grain mûrit et bientôt il invitera le laboureur diligent à y porter la faux. Les arbres couronnés de feuilles ombragent les collines et les campagnes paisibles. Les oiseaux jouissent de leur existence : ils chantent leurs plaisirs ; leurs accents sont tendres ou joyeux. Le paisible cultivateur voit renouveler ses trésors ; dans ses regards sereins brillent la liberté et le sentiment du bonheur ; l'odieuse calomnie, l'orgueil et les noirs soucis, dont l'habitant des villes est trop souvent dévoré, ne viennent point troubler le repos de ses matinées ni peser sur ses nuits.

Aucun bien ne peut empêcher le sage de venir goûter les douceurs innocentes et si pures qu'on trouve au sein des campagnes.

Là, de riches pacages, des prairies couvertes de rosée, et les riants objets qui s'offrent de toutes parts, remplissent son âme d'une douce joie et l'élèvent jusqu'à son Créateur.

Riches et tristes habitants des villes, que d'heures agréables s'écoulent en vain pour vous ! Si, dans les beaux jours, où tout respire la gaîté, vous alliez visiter les champs et les jardins, quelles joies pures et innocentes inonderaient vos cœurs ! N'abandonnerez-vous jamais vos demeures chagrines et les affaires qui vous y tiennent emprisonnés, pour aller contempler la magnifique campagne, pour vous livrer aux plus doux sentiments de gratitude, pour élever votre âme vers le Dieu Créateur ?

Quarante-septième Exercice.

(Suite.)

LE CIEL ET LES ÉTOILES.

Quelle puissance a construit au-dessus de nos têtes une si vaste et si superbe voûte ? Quelle étonnante variété d'admirables objets ! Quelle multitude innombrable d'étoiles ! La profusion avec laquelle la main de Dieu les a répandues sur son ouvrage fait voir qu'elles ne coûtent rien à sa

puissance. Il en a semé les cieux, comme un prince magnifique répand l'argent à pleines mains, ou comme il met des pierreries sur un habit. Que quelqu'un dise, tant qu'il lui plaira, que ce sont autant de mondes semblables à la terre que nous habitons ; je le suppose pour un moment. Combien doit être puissant et sage celui qui fait des mondes aussi innombrables que les grains de sable et qui conduit sans peine tous ces mondes errants, comme un berger conduit un troupeau ! Si, au contraire, ce sont seulement des flambeaux allumés, pour luire à nos yeux dans ce petit globe qu'on nomme la terre, quelle puissance que rien ne lasse, et à qui rien ne coûte ! Quelle profusion, pour donner à l'homme, dans ce petit coin de l'univers, un spectacle si étonnant !

Mais parmi ces astres j'aperçois la lune, qui semble partager avec le soleil le soin de nous éclairer. Elle se montre à point nommé, avec toutes les étoiles, quand le soleil est obligé de ramener le jour dans l'autre hémisphère. Ainsi la nuit même, malgré ses ténèbres, a une lumière, sombre à la vérité, mais douce et utile. Cette lumière est empruntée du soleil, quoique absent. Ainsi tout est ménagé dans l'univers avec un si bel art, qu'un globe voisin de la

terre, et aussi ténébreux qu'elle par lui-même, sert néanmoins à lui renvoyer réfléchis les rayons du soleil.

Quarante-huitième Exercice.

(*Suite.*)

UTILITÉ DE L'EAU.

Voyez-vous ces nuages qui volent comme sur les ailes des vents ? S'ils tombaient tout à coup par de grosses colonnes d'eau, rapides comme des torrents, ils submergeraient et détruiraient tout dans l'endroit de leur chute, et le reste des terres demeurerait aride. Quelle main les tient dans ces réservoirs suspendus, et ne leur permet de tomber que goutte à goutte, comme si on les distillait par un arrosoir ? D'où vient qu'en certains pays chauds, où il ne pleut presque jamais, les rosées de la nuit sont si abondantes qu'elles suppléent au défaut de la pluie ; et qu'en d'autres pays, tels que les bords du Nil ou du Gange, l'inondation régulière des fleuves, en certaines saisons, pourvoit à point nommé au besoin des peuples pour arroser les terres ? Peut-on s'imaginer des mesures mieux prises pour rendre tous les pays fertiles ?

Ainsi l'eau désaltère non seulement les

hommes, mais encore les campagnes arides; et Celui qui nous l'a donnée l'a distribuée avec soin sur la terre comme les canaux d'un jardin. Les eaux tombent des hautes montagnes où leurs réservoirs sont placés ; elles s'assemblent en gros ruisseaux dans les vallées ; les rivières serpentent dans les vastes campagnes, pour les mieux arroser. Elles vont enfin se précipiter dans la mer, pour en faire le centre du commerce de toutes les nations. Cet Océan, qui semble mis au milieu des terres pour en faire une éternelle séparation, est, au contraire, le rendez-vous de tous les peuples, qui ne pourraient aller par terre d'un bout du monde à l'autre qu'avec des fatigues, des longueurs et des dangers incroyables. FÉNELON.

Quarante-neuvième Exercice.

(Suite.)

LES ANIMAUX SAUVAGES.

Les uns, et ce sont les plus doux, les plus innocents, les plus tranquilles, passent leur vie dans nos campagnes; ceux qui sont plus défiants, plus farouches, s'enfoncent dans les bois ; d'autres, comme

s'ils savaient qu'il n'y a nulle sûreté sur la surface de la terre, se creusent des demeures souterraines, se réfugient dans des cavernes, ou gagnent les sommets des montagnes inaccessibles; enfin les plus féroces, ou plutôt les plus fiers n'habitent que les déserts, et règnent dans ces climats brûlants où l'homme aussi sauvage ne peut leur disputer l'empire.

Ces animaux sauvages et libres sont peut-être, sans même en excepter l'homme, de tous les êtres vivants les moins sujets aux altérations, aux changements, aux variations de tout genre : comme ils sont absolument les maîtres de choisir leur nourriture et leur climat, et qu'ils ne se contraignent pas plus qu'on ne les contraint, leur nature varie moins que celle des animaux domestiques, que l'on asservit, que l'on transporte, que l'on maltraite, et qu'on nourrit sans consulter leur goût. Les animaux sauvages vivent constamment de la même façon; on ne les voit pas errants de climat en climat : le bois où ils sont nés est une patrie à laquelle ils sont fidèlement attachés : ils s'en éloignent rarement, et ne la quittent jamais que lorsqu'ils sentent qu'ils ne peuvent y vivre tranquilles.

Cinquantième Exercice.

Mettez au féminin les mots suivants.

Un conquérant cruel. (Une guerre cruelle.) Un livre pareil. Un ancien château. Un bon père. Un devoir net. Un oiseau muet. Un récit complet. Un nombre concret. Un enfant discret. Un esprit inquiet. Un coffre secret. Un appartement bas. Un cheval las. Un gentil écureuil. Un mur épais. Un livre nouveau et beau. Un vieux fou. Un sol mou. Un mot bref et naïf. Un discours faux est toujours dangereux. Un caractère doux. Un prince captif. Un nombre prodigieux. Un bijou précieux. Un repentir tardif. Un compliment trompeur. Un trait vengeur. Un fidèle protecteur. Un grand pécheur. Un fléau dévastateur. Un cœur franc. Du papier blanc. Un temps sec. Un air frais. Un regard malin.

Cinquante et unième Exercice.

Mettez au pluriel les mots suivants.

Le nouveau canal. Le beau château. Le mur épais. Le prince hébreu. Le ruban bleu. Cet enfant est votre égal. Un jour fatal. Le vent glacial. Un sentiment filial.

Un trait final. Un repas frugal. Un homme heureux. Un arc triomphal. Un concile national. Un caractère envieux. Un point capital. Un cœur généreux. Un lieu bas et marécageux. Un habile général. Un style original. Un mal dangereux. Un ennemi fougueux. Le moment précis. Un terrain gras et fertile. Un bien rural. Un amas hideux. Un manteau gris. Un spectacle affreux. Un gros morceau. Un chien vieux et hargneux. Un peuple industrieux et belliqueux.

Cinquante-deuxième Exercice.

Soulignez les adjectifs déterminatifs.

LE ROI CLOTAIRE A BRAINE.

Braine fut un des séjours favoris de Clotaire, dernier fils de Clovis, même après que la mort de ses trois frères lui eut donné la royauté dans toute l'étendue de la Gaule. C'était là qu'il faisait garder, au fond de quelque appartement secret, ces grands coffres à triple serrure qui contenaient ses richesses en or monnayé, en vases et en bijoux précieux; là aussi qu'il accomplissait les principaux actes de sa puissance royale. Il y convoquait en synode plusieurs évêques des villes gauloises,

recevait quelques ambassadeurs des rois étrangers, et présidait les grandes assemblées de la nation franque, suivies de ces festins traditionnels parmi la race teutonique, où des sangliers et des daims entiers étaient servis tout embrochés, et où des tonneaux défoncés occupaient les quatre coins de la salle.

En l'année 561, après une expédition contre l'un de ses fils, dont il punit la révolte en le faisant brûler avec sa femme et ses enfants, Clotaire, dans un calme apparent d'esprit et de conscience, revint à sa maison de Braine. Là il fit ses préparatifs pour cette grande chasse d'automne, qui était chez les Francs une espèce de solennité. Suivi d'une foule d'hommes, avec leurs chevaux et leurs chiens, le roi se rendit à la forêt de Guise, dont celle de Compiègne, dans son état actuel, n'est qu'un mince et dernier débris. Au milieu de cet exercice violent, qui ne convenait plus à son âge, il fut pris de la fièvre, et s'étant fait transporter sur son domaine le plus voisin, il y mourut après cinquante ans de règne.

Cinquante-troisième Exercice.

(Suite.)

LA COLOMBE DE POMPÉI.

En mil huit cent trente et un, lors des fouilles qui mirent à découvert la maison dite du *Faune*, une des plus charmantes résidences de Pompéi, on trouva dans une niche, au-dessus de la porte du jardin, le squelette d'une colombe encore posée sur ses œufs.

Comme les autres habitants de la maison, ce pauvre animal avait été surpris par l'éruption. Maîtres et domestiques s'étaient enfuis précipitamment, emportant sans doute avec eux ce qu'ils avaient de plus précieux. Seule parmi tous les êtres vivants qui peuplaient cette demeure, la colombe était restée.

N'avait-elle pas aperçu, du haut de son nid, cette épaisse colonne de fumée s'échappant des flancs du Vésuve, montant dans les airs à une hauteur prodigieuse, obscurcissant la lumière du soleil, et couvrant la terre de son ombre sur une étendue de plus de trois lieues? N'avait-elle pas senti ces exhalaisons sulfureuses qui remplissaient l'air, ces vapeurs méphitiques qui

annonçaient quelque terrible phénomène?

N'avait-elle pas vu descendre, par plusieurs crevasses de la montagne en courroux, ces torrents d'une boue épaisse et noire qui se précipitaient en bouillonnant à travers tous les jardins, toutes les rues et les places de la ville envahie?

Mieux qu'aucune autre créature vivante cependant, les oiseaux pressentent ces grandes perturbations qui viennent à certaines heures épouvanter notre globe. Leur instinct les éclaire où notre raison nous aveugle.

Que lui fallait-il donc pour s'éloigner de ces lieux frappés comme Sodome et Gomorrhe, les villes à jamais maudites?

Un coup d'aile! un seul coup de ces rames légères et de ce gouvernail obéissant! Un seul coup de cet appareil de navigation aérienne, si simple et si puissant!

Oui, mais pour fuir il aurait fallu abandonner ses doux trésors. La mère ne bouge pas! Et tandis qu'autour d'elle tombait, comme une effroyable avalanche, la pluie de pierres et de cendres chaudes, elle resta sur son nid, gardienne vigilante et sublime de ses petits qui ne devaient jamais voir le jour.

Dix-sept siècles plus tard, Pompéi, la

ville morte, sortait enfin de son linceul de lave, et renaissait chaque jour plus éclairée. Comme à la veille de l'éruption, le Vésuve lançait au ciel ses légers panaches de fumée blanche, la mer baignait les rochers de Sorrente de ses flots limpides et bleus, et la pauvre colombe, victime héroïque de son amour maternel, couvait encore les œufs qu'elle n'avait pu sauver.

Cinquante-quatrième Exercice.

(Suite.)

LA LUNE.

Après le soleil, la lune est le globe qui nous paraît le plus brillant, et qui excite le plus notre admiration; elle circule autour de la terre à peu près de la même manière que celle-ci circule autour du soleil. Elle est quarante-neuf fois plus petite que la terre; elle en est distante de quatre-vingt-six mille lieues. Elle ne paraît avoir aucune atmosphère, aucune eau douce ou salée : d'où l'on peut conclure qu'elle n'est point habitée ou que, si elle a certains habitants, ils sont autrement organisés que nous. La lune n'est point lumineuse par elle-même; elle reçoit sa lumière du

soleil, et cette lumière nous arrive avec une chaleur si faible que le corps humain n'en éprouve nulle impression.

La lune nous offre toujours la même face, avec les mêmes taches placées de la même manière : ce qui prouve qu'elle fait chaque tour sur elle-même dans le même temps qu'elle met à tourner sur la terre. Lorsque la lune se trouve entre le soleil et notre terre, elle est invisible pour nous, parce que la surface qu'elle nous présente ne reçoit aucun rayon du soleil, c'est alors ce qu'on appelle la *nouvelle lune.* Puis elle s'éloigne de cette position, et, au bout de sept jours, on la voit sous la forme d'un croissant, parce qu'elle tourne vers la terre la moitié seulement de cette même surface qu'éclaire le soleil. La lune est alors dans son *premier quartier*.

Le quinzième jour, la terre se trouve dans la direction du soleil et de la lune, qui tourne vers elle toute sa partie éclairée; c'est la *pleine lune*. Le vingt-deuxième jour, la lune reparaît sous la forme d'un demi-cercle; mais cette fois c'est la partie occidentale de son disque qui est dans l'obscurité, tandis que, lors du premier quartier, c'était l'est qui était obscurci : on dit alors que la lune est dans son *dernier quartier*. Puis, sept jours après, la lune

disparaît encore pour repasser ensuite par les mêmes *phases*.

Lorsqu'on examine la lune à l'œil nu, on y distingue certaines taches obscures et plusieurs points brillants. Ces taches, vues au télescope, sont très nombreuses, et sont formées par l'ombre que les montagnes projettent dans quelques vallées.

Cinquante-cinquième Exercice.

Indiquez, à la suite de chaque adjectif, à quelle espèce il appartient.

LES PÈLERINAGES EN RUSSIE.

Une (adj. numéral cardinal) des formes qu'affectionne plus particulièrement la piété des Russes, ce sont les pèlerinages. Tous les Slaves ont *un* goût prononcé pour la vie *errante*; ils aiment les voyages qui ouvrent devant eux de *longs* horizons; ils sont *avides* d'impressions *nouvelles* et ne supportent qu'avec *une* impatience *secrète* la monotonie d'*une* existence *sédentaire*. Les visites aux tombeaux des Saints, qui satisfont à la fois *leur* ferveur et les instincts *nomades* de *leur* race, ont naturellement pris dans *leurs* habitudes *religieuses* *une* place *considérable*. *Un* pèlerinage n'est

pas pour eux *une* œuvre *secondaire*, *entreprise* seulement quand elle ne nuit ni aux affaires ni au travail : beaucoup de Russes consacrent à *ces pieux* voyages des mois et des années. Ils visitent successivement *tous* les lieux *saints* de *leur* pays, franchissent, sur des chemins souvent à peine *praticables*, des distances *énormes*, et si *leur* fortune le permet, couronnent *cet* acte de foi, le plus méritoire à *leurs* yeux, en se rendant à Jérusalem pour baiser la pierre du sépulcre de *notre divin* Rédempteur.

Cinquante-sixième Exercice.

(Suite du précédent.)

Beaucoup prennent le chemin de Solovestk, *verdoyante petite* île de la mer Blanche, *sanctifiée* par les vertus de *plusieurs illustres* anachorètes. Là s'élève, *pareil* à *une* forteresse, le monastère qui garde les reliques de ces saints. L'*orageux* océan du nord bat le pied de *ses* murailles et découpe la côte en *une* foule de criques, dont plusieurs se prolongent fort avant dans les terres. Des îlots et des rochers, entre lesquels bondissent en *blanche* écume les vagues *furieuses*, entourent l'île *principale*. *Leurs* bords *pittoresques* sont *cou-*

verts de mousses et *couronnés* de forêts de pins et de bouleaux; *chaque* éminence est *surmontée* d'*une* église, avec sa *verte* coupole et sa croix *dorée*. Les quais de Solovestk, *spacieux* et bien *bâtis*, fourmillent de pèlerins. Dans l'enceinte des murs, le couvent, le palais, des tourelles, *un imposant* beffroi, *deux* cathédrales aux proportions *majestueuses*, attirent et retiennent le regard. Çà et là, des chapelles *votives* apparaissent au milieu des arbres, et les *nombreuses* croix *rouges* qui bordent la côte ajoutent à l'effet *moral* de ce *poétique* paysage.

Cinquante-septième Exercice.

(Suite.)

L'intérieur répond aux promesses du dehors. Les arbres sont *magnifiques;* le sol *accidenté* forme ici un monticule aux *capricieux* contours; plus loin, *une* vallée *ombreuse*, au fond de laquelle sommeille *un* lac *parsemé* de *jolis* îlots. Les eaux de Solovestk ont une vertu *sanctifiante;* il n'est guère de pèlerin qui, dès *son* arrivée, ne s'y plonge, afin de purifier *son* âme en *même* temps que *son* corps.

Depuis le printemps jusqu'à l'automne, *un* flot incessant de pèlerins arrive d'Ar-

kangel. La pénitence et la foi vont marquer *tous* les jours qu'ils passeront dans le sanctuaire. *Levés* avant l'aube, ils prolongent *leurs* veilles bien tard dans la nuit. A *deux* heures du matin, *un* moine, agitant *une* clochette, parcourt les *longs* couloirs sur lesquels s'ouvrent les cellules : « Sortez de *votre* repos, c'est l'heure de la prière. » Hommes et femmes, *jeunes* garçons et *jeunes* filles, s'empressent de répondre à *cet* appel; tous se précipitent vers la cathédrale. *Une* centaine de lampes sont *allumées* devant la châsse qui renferme les reliques; des parfums brûlent en *leur* honneur. Les fidèles courbent *leur* front jusqu'à terre et baisent le sol qui porte les dépouilles *vénérées*. Le pope commence les matines; les moines reprennent après lui, d'une voix *douce*, *lente*, et qui a quelque chose de *solennel*, les versets de l'hymne *sainte*. *Cet* office se dit dans la *nouvelle* cathédrale. Quand *il* est *terminé*, *un second* commence dans l'*ancienne* église; puis chacun va, selon l'inspiration de sa piété, s'agenouiller devant les tombes *bénies*, ou méditer dans *une longue* galerie, sur les murs de laquelle *un* art tout *primitif* a représenté les joies du ciel, les supplices de l'enfer.

Cinquante-huitième Exercice.

(Suite.)

Pendant *tout ce* temps, on observe un jeûne *absolu*. C'est seulement à *neuf* heures, après la *première* messe, que les pèlerins les plus *faibles* ou les moins *fervents* peuvent se permettre le luxe d'une tasse de thé. La plupart s'en abstiennent, et, *soutenus* par *leur pieuse* ardeur, restent encore deux heures *entières* debout, la tête et les pieds *nus* pour assister à la *grand'*messe et entendre, d'*une* oreille *ravie*, les *antiques* hymnes *slaves* qui accompagnent l'officiant.

Enfin, vers midi, les pèlerins se rendent au réfectoire, *vaste* salle *voûtée*, *située* au-dessous de l'église, et où, pendant l'hiver, se célèbre l'office *divin*. De *longues* tables ont été *disposées* dans *cette* crypte, *une* assiette d'étain et *une* cuiller de bois attendent *chaque* convive. Le *premier* service se compose de sardines *coupées* en quatre, de *petites* rondelles d'oignons *crus*, d'*une* soupe *aigre* et d'*un* plat de morue *froide*. Au signal *donné* par *une* cloche, *tous* les fidèles se prosternent et font *sept* fois le signe de la croix; un *jeune* novice distribue des morceaux de pain *blanc* béni

le matin par un prêtre, tandis qu'*un* des moines commence à *haute* voix la lecture d'*un* chapitre de la Vie des Saints.

Alors viennent les visites aux reliques dont l'île est *remplie*, les bains *purificateurs* dans les eaux des lacs, puis de *nouveaux* offices, des méditations, d'*édifiantes* lectures. Le souper ressemble au déjeuner, à cela près qu'il est moins *abondant*; mais les pèlerins sont en *ce* lieu pour apprendre à mépriser les superfluités *mondaines*, et la rudesse *ordinaire* de *leur* vie les prépare à l'austérité de *ces* jours de recueillement et de pénitence.

Cinquante-neuvième Exercice.

Soulignez une fois les adjectifs qualificatifs et deux fois les adjectifs déterminatifs.

LA NAVIGATION EN PLEINE MER.

Nous avons vu s'abaisser les dernières cimes des montagnes grises des côtes de France et d'Italie, puis la ligne bleue, sombre, de la mer à l'horizon a tout submergé: l'œil, à ce moment où l'horizon connu s'évanouit, parcourt l'espace et le vide flottant qui l'entoure, comme un infortuné qui a perdu successivement tous les objets de ses affections, de ses habitudes, et qui

cherche en vain où reposer son cœur. Le ciel devient la grande et unique scène de contemplation ; puis le regard retombe sur ce point imperceptible noyé dans l'espace, sur cet étroit navire devenu l'univers entier pour ceux qu'il emporte. Le maître d'équipage est à la barre : sa figure mâle et impassible, son regard ferme et vigilant, fixé tantôt sur l'habitacle pour y chercher l'aiguille, tantôt sur la proue pour y découvrir sa route à travers les lames ; son bras droit posé sur la barre, et, d'un mouvement, imprimant sa volonté à l'immense masse du vaisseau : tout montre la gravité de son œuvre, le destin du navire, la vie de trente personnes roulant en ce moment dans son large front et pesant dans sa main robuste.

A l'avant du pont, les matelots sont par groupes, assis, debout, couchés sur les planches de sapin luisant, ou sur les câbles roulés en vastes spirales : les uns raccommodant quelques vieilles voiles avec de grosses aiguilles de fer ; les autres se penchant sur les balustrades, regardant sans les voir ces vagues écumantes, comme nous regardons les pavés d'une route cent fois battue, et jetant au vent avec indifférence les bouffées de fumée de leurs pipes de terre rouge. LAMARTINE.

Soixantième Exercice.

(*Suite.*)

LE CHANT DES SOURIS.

Jusqu'à présent la souris, ce charmant et menu parasite de nos habitations, avait été considérée comme un animal prudent et silencieux. Il n'en est rien : à ce qu'il paraît la souris est un animal chanteur, bien plus, il se réunit à ses semblables pour organiser de véritables concerts.

Le docteur Bordier a été le premier à signaler aux zoologistes ce fait curieux. Un membre distingué de la société d'acclimatation, M. Brierre, vient de confirmer plusieurs observations du savant docteur sur le chant des souris.

Étant à Saint-Michel-sur-Héron (Vendée) il entendit, avec plusieurs témoins, des souris chanter. Ces chants furent d'abord pris pour des sifflements de reptiles ; mais ils venaient d'un vieux buffet contenant des souris. Les chants commençaient ordinairement le soir, au coucher du soleil.

Les ferrures du vieux meuble furent huilées, et les bois des portes frottées avec du savon sec, afin de pouvoir les ouvrir subitement et sans bruit. En s'y prenant ainsi, on vit les battements réguliers de la gorge

d'une souris, laquelle faisait entendre un chant semblable à celui du roitelet, tenant son museau allongé et en l'air comme un chien qui hurle. M. Brierre put saisir cette souris à la main ; mais elle lui échappa. Les mêmes chants se firent encore entendre pendant la nuit et les nuits suivantes.

Ce chant ne saurait être attribué à une certaine imitation de celui des serins, parce qu'il n'y avait aucun oiseau dans les appartements voisins.

D'autre part le docteur Bordier a assisté à un véritable concert de souris. Les mignons animaux, dissimulés dans un vieux meuble, modulaient ensemble leur chanson, chacun avec des intonations différentes.

Attendons-nous à voir bientôt l'humble souris s'élever au rang d'agrément, et venir disputer au serin ou au chardonneret une place dans les volières dorées de nos maisons.

Soixante et unième Exercice.

(*Suite.*)

LES ALBATROS.

Les albatros, que les marins ont surnommés les montons du Cap, sont des

oiseaux magnifiques: leurs plumes, d'un blanc nacré, recouvrent d'un triple duvet leurs corps amaigris et en diminuent la densité; leurs pieds membraneux ressemblent à des rames robustes. Cette conformation leur permet d'affronter les plus rudes tempêtes et d'habiter les vagues, leur humide séjour. Les marins amorcent ces grands palmipèdes, en leur jetant de longues lignes armées d'un hameçon garni de quelques morceaux de lard ou de volaille; les pauvres oiseaux se laissent prendre facilement à cet appât perfide. Lorsqu'ils sont attirés sur le pont d'un navire, les albatros ne cherchent pas à fuir : ils regardent avec étonnement les ennemis qui les entourent, ils marchent en trébuchant sur le sol ferme et résistant : on dirait que, sans l'aide des eaux agitées, ils ne peuvent s'élancer dans les airs.

Ce sont ces beaux oiseaux qui fournissent aux marins les souvenirs grossiers qu'ils emportent de leur passage à travers le cap des tempêtes. Avec leurs pattes palmées, ils confectionnent des sacs à tabac, qui n'ont d'autre mérite que celui de la rareté, et, avec les os creux de leurs ailes, ils fabriquent des tuyaux de pipe recherchés de certains amateurs.

Soixante-deuxième Exercice.

(*Suite.*)

La chair des albatros est dure et sent la marée. Ce n'est pas une ressource pour les navires, ordinairement privés de vivres frais lorsqu'ils atteignent ces parages, et rien ne légitime la guerre acharnée que leur font les marins. Mais, partout où ils passent, les hommes laissent après eux quelque trace de sang, et ils répandent même de préférence celui d'êtres inoffensifs qui ne demanderaient qu'à être leurs auxiliaires et leurs amis!

Les albatros sont, pour l'homme de mer, des messagers d'heureux augure; leur présence lui annonce qu'après de rudes fatigues, de pénibles labeurs, il va toucher la terre et dès ce moment ils deviennent ses compagnons fidèles. Lorsque le ciel est serein, lorsque rien ne présage l'orage, les oiseaux charmants s'associent à sa joie; ils nagent gracieusement autour du navire; ils s'abandonnent mollement aux vagues; ils ne s'élèvent dans l'air que pour caresser de leurs ailes blanches le flot tranquille qui les berce.

Mais si quelque signe dans l'atmosphère leur révèle la tempête, ils poussent un

avertissement plaintif, ils disent aux matelots : Serrez les voiles ! veillez au gouvernail ! voici l'orage ! et ils ne cessent leurs avertissements et leurs plaintes que lorsque la mer s'apaise et se tait. Et c'est sur ces compagnons fidèles que l'homme exerce sa perfide adresse, ce sont ces amis dévoués qu'il tue sans nécessité !

Soixante-troisième Exercice.

(*Suite du précédent.*)

LA POULE ET SES POUSSINS.

Cette mère qui a montré tant d'ardeur pour couver, qui a couvé avec tant d'assiduité, qui a soigné avec tant d'intérêt des êtres qui n'existaient pas encore pour elle, ne se refroidit pas quand ses poussins sont éclos ; son attachement, fortifié par la vue de ces petits êtres qui lui doivent la naissance, s'accroît encore tous les jours par les nouveaux soins qu'exige leur faiblesse ; sans cesse occupée d'eux, elle ne cherche de la nourriture que pour eux ; si elle n'en trouve point, elle gratte la terre avec ses ongles pour lui arracher les aliments qu'elle recèle dans son sein, et elle s'en prive en leur faveur ; elle les rappelle quand ils s'égarent, les met sous ses ailes à l'abri des intempéries, et

les couve une seconde fois : elle se livre à ces tendres soins avec tant d'ardeur et de souci, que sa constitution en est sensiblement altérée et qu'il est facile de distinguer de toute autre poule une mère qui mène ses petits, soit à ses plumes hérissées et à ses ailes traînantes, soit au son enroué de sa voix et à ses différentes inflexions toutes expressives, et ayant toutes une forte empreinte de sollicitude et d'affection maternelle.

Soixante-quatrième Exercice.

(Suite.)

Mais si elle s'oublie elle-même pour conserver ses petits, elle s'expose à tout pour les défendre : paraît-il un épervier dans l'air, cette mère si faible, si timide, et qui, en toute autre circonstance, chercherait son salut dans la fuite, devient intrépide par tendresse, elle s'élance au-devant de la serre redoutable ; et par ses cris redoublés, ses battements d'ailes, son audace, elle impose souvent à l'oiseau carnassier, qui rebuté d'une résistance imprévue s'éloigne et va chercher une proie plus facile. Elle paraît avoir toutes les qualités du bon cœur; mais, ce qui ne fait pas autant d'honneur au surplus de son instinct, c'est que si par

hasard on lui a donné à couver des œufs de cane ou de tout autre oiseau de rivière, son affection n'est pas moindre pour ces étrangers qu'elle le serait pour ses propres poussins : elle ne voit pas qu'elle n'est que leur nourrice ou leur bonne et non pas leur mère, et, lorsqu'ils vont, guidés par la nature, s'ébattre ou se plonger dans la rivière voisine, c'est un spectacle singulier de voir la surprise, les inquiétudes, les transes de cette pauvre nourrice, qui se croit encore mère, et qui, pressée du désir de les suivre au milieu des eaux, mais retenue par une répugnance invincible pour cet élément, s'agite, incertaine sur le rivage, tremble et se désole, voyant toute sa couvée dans un péril évident sans oser lui donner de secours.

Soixante-cinquième Exercice.

Faites accorder les mots entre parenthèses.

L'INTÉRIEUR DE LA TERRE.

Si nous pénétrons dans l'intérieur de la terre, nous y trouvons des (pierre), des (bitume), des (sable), des (mer), des (fleuve), des (lac), enfin des (matière) de toute espèce, placées comme au hasard. En examinant avec une plus (grand) attention,

nous voyons des (montagne) affaissées, des (rocher) fendus et brisés, des (contrée) englouties, des (île) (nouvelle), des (terrain) submergés, des (caverne) (comblé). Nous trouvons des (matière) (pesant) souvent (posé) sur des (matière) (léger), des (corps) (dur) souvent environnés de (substance) (molle), des (chose) (sèche), (humide), (chaud), (froide), (solide), toutes mêlées et dans une espèce de confusion qui présente l'image d'un monde en ruines.

La surface du globe présente des (trace) de violents (bouleversement). On voit que les (eau) ont séjourné sur les (terrain) actuellement (découvert). Des (coquillage) sont (dispersé) sur de (vaste) (emplacement) (dépourvu) d'eau. La terre, avant d'être (habité) par l'homme, a subi de (nombreuse) (révolution).

Soixante-sixième Exercice.

Soulignez les pronoms.

LE CERVEAU DE L'HOMME.

La substance du cerveau, qui conserve avec ordre des représentations si naïves de tant d'objets dont nous avons été frappés depuis que nous sommes au monde, n'est-elle pas le prodige le plus étonnant? On

admire avec raison l'invention des livres, où l'on conserve la mémoire de tant de faits et le recueil de tant de pensées ; mais quelle comparaison peut-on faire entre le plus beau livre et le cerveau d'un homme savant? Sans doute ce cerveau est un recueil infiniment plus précieux et d'une plus belle invention que le livre. C'est en lui qu'on trouve à point nommé toutes les images dont on a besoin. On les appelle, elles viennent; on les renvoie, elle se renfoncent je ne sais où, et disparaissent pour laisser la place à d'autres. On ferme et on ouvre son imagination comme un livre; on en tourne pour ainsi dire les feuillets ; on passe soudainement d'un bout à l'autre : on a même des espèces de tables dans la mémoire, pour indiquer les lieux où se trouvent certaines images reculées. Ces caractères innombrables, que l'esprit de l'homme lit intérieurement avec tant de rapidité, ne laissent aucune trace distincte dans un cerveau qu'on ouvre.

Cet admirable livre n'est qu'une substance molle, ou une espèce de peloton de fils tendres et entrelacés. Qui a su cacher dans cette espèce de boue, qui paraît si informe, des images si précieuses et rangées avec un si bel art? FÉNELON.

Soixante-septième Exercice.

(*Suite.*)

LES INSECTES.

Jetons les yeux sur ce que la nature a créé de plus faible, sur ces atomes animés, pour lesquels une fleur est un monde, et une goutte d'eau un océan. Les plus brillants tableaux vont nous frapper d'admiration. L'or, le saphir, le rubis ont été prodigués à des insectes invisibles. Les uns marchent le front orné de panaches, sonnent la trompette, et semblent armés pour la guerre ; d'autres portent des turbans enrichis de pierreries, leurs robes sont étincelantes d'azur et pourpre. Ils ont de longues lunettes, comme pour découvrir leurs ennemis, et des boucliers pour s'en défendre. Il en est qui exhalent le parfum des fleurs, ils sont créés pour le plaisir. On les voit avec des ailes de gaze, des casques d'argent, des épieux noirs comme le fer, effleurer les ondes, voltiger dans les prairies, s'élancer dans les airs. Ici on exerce tous les arts, toutes les industries ; c'est un petit monde qui a ses tisserands, ses maçons, ses architectes : on y reconnaît les lois de l'équilibre et les

formes savantes de la géométrie. Je vois parmi eux des voyageurs qui vont à la découverte; des pilotes qui, sans voile et sans boussole, voguent sur une goutte d'eau à la conquête d'un nouveau monde. Quel est le sage qui les éclaire, le savant qui les instruit, le héros qui les guide et les asservit? Quel est le Lycurgue qui a dicté des lois? Quel est l'Orphée qui leur enseigna les règles de l'harmonie? Ont-ils des conquérants qui les égorgent, et qu'ils couvrent de gloire? Se croient-ils les maîtres de l'univers, parce qu'ils rampent sur sa surface? Contemplons ces petits ménages, ces royaumes, ces républiques, ces hordes semblables à celles des Arabes : une mite va occuper cette pensée qui calcule la grandeur des astres, émouvoir ce cœur que rien ne peut remplir. Voici un insecte impur qui s'enveloppe d'un tissu de soie, et se repose sous une tente; celui-ci s'empare d'une bulle d'air, s'enfonce au fond des eaux, et se promène dans son palais aérien. Il en est un autre qui se forme, avec un coquillage, une grotte flottante, qu'il couronne d'une tige de verdure. Une araignée tend sous le feuillage des filets d'or, de pourpre et d'azur, dont les reflets sont semblables à ceux de l'arc-en-ciel. Mais quelle flamme brillante se répand tout à coup au

milieu de cette multitude d'atomes animés ! Ces richesses sont effacées par de nouvelles richesses. Voici des insectes à qui l'aurore semble avoir prodigué ses rayons les plus doux. Ce sont des flambeaux vivants qu'elle répand dans les prairies. Voyez cette mouche qui luit d'une clarté semblable à celle de la lune, elle porte avec elle le phare qui doit la guider. Tandis qu'elle s'élance dans les airs, un ver rampe au-dessous d'elle ; vous croyez qu'il va disparaître dans l'ombre ; tout à coup il se revêt de lumière comme un habitant du ciel, et il s'avance comme le fils des astres.

Soixante-huitième Exercice.

(*Suite.*)

LE VÉSUVE.

Devant moi, les ombres de la nuit et les nuages s'épaississaient de la fumée du volcan, et flottaient autour du mont ; derrière moi, le soleil, précipité au delà des montagnes, couvrait de ses rayons mourants la côte Pausilippe, Naples et la mer, tandis que, sur l'île de Caprée, la lune, à l'horizon, paraissait ; de sorte qu'en cet instant je voyais les flots de la mer étinceler à la fois des clartés du soleil, de

la lune et du Vésuve. Quel magnifique tableau ! Lorsque j'eus contemplé cette obscurité et cette splendeur, cette nature affreuse, stérile, abandonnée, et cette nature riante, animée, féconde, l'empire de la mort et celui de la vie, je me jetai à travers les nuages, et je continuai à gravir.

Je parviens enfin au cratère. C'est donc là ce formidable volcan qui brûle depuis tant de siècles, qui a submergé tant de cités, qui a consumé des peuples, qui a menacé à toute heure cette vaste contrée, cette Naples où dans ce moment on rit, on chante, on ne pense seulement pas à lui. Quelle lueur autour de ce cratère ! Quelle fournaise ardente au milieu !

D'abord, ce brûlant abîme gronde ; déjà il vomit dans les airs, avec un épouvantable fracas, à travers une pluie épaisse de cendres, une immense gerbe de feu : ce sont des millions d'étincelles ; ce sont des milliers de pierres, que leur couleur nacrée fait distinguer, qui sifflent, tombent, retombent. L'abîme tout à coup se referme, puis tout à coup il se rouvre, et vomit encore un autre incendie. Cependant la lave s'élève sur les bords du cratère ; elle se gonfle, elle bouillonne, coule, et sillonne, en longs ruisseaux de feu, les flancs noirs

de la montagne. J'étais vraiment en extase.. Ce désert! cette hauteur! cette nuit! ce mont enflammé! Quelle scène grandiose! J'aurais voulu passer la nuit auprès de cet incendie, et voir le soleil, à son retour, l'éteindre de l'éclat de ses rayons éblouissants. Mais le vent qui soufflait avec impétuosité m'avait déjà glacé ; je descendis : combien il en coûte de détacher d'un pareil tableau le regard qui sera le dernier!

DUPATY.

Soixante-neuvième Exercice.

(Suite.)

POMPÉIA.

A Rome, on ne trouve guère que les débris des monuments publics, et ceux-ci ne retracent que l'histoire politique des siècles écoulés, mais à Pompéia, c'est la vie privée des anciens qui s'offre à vous telle qu'elle était. Le volcan qui a couvert cette ville de cendres l'a préservée des outrages du temps. Jamais des édifices exposés à l'air ne se seraient ainsi maintenus, et ce souvenir enfoui s'est retrouvé tout entier. Les peintures, les bronzes étaient encore dans leur beauté première, et tout ce qui peut servir aux usages domestiques est

conservé d'une manière effrayante. Les amphores sont encore préparées pour le festin du jour suivant; la farine qui allait être pétrie est encore là. On ne peut voir nulle part une image aussi frappante de l'interruption subite de la vie. Le sillon des roues est visiblement marqué sur les pavés dans les rues, et les pierres qui bordent les puits portent la trace des cordes qui les ont creusées peu à peu. On voit encore sur les murs d'un corps de garde les caractères mal formés, les figures grossièrement esquissées que les soldats traçaient pour passer le temps, tandis que ce temps avançait pour les engloutir.

Quand on se place au milieu du carrefour des rues, d'où l'on voit de tous côtés la ville qui subsiste encore presque en entier, il semble qu'on attende quelqu'un, que le maître soit prêt à venir, et l'apparence même de la vie qu'offre ce séjour fait sentir plus tristement son éternel silence. C'est avec des morceaux de lave pétrifiée que sont bâties la plupart de ces maisons qui ont été ensevelies par d'autres laves. Ainsi, ruines sur ruines, et tombeaux sur tombeaux. Cette histoire du monde, où les époques se comptent de débris en débris, cette vie humaine dont la trace se suit à la lueur des volcans qui l'ont con-

sumée, remplit le cœur d'une profonde mélancolie. Quelques feuilles brûlées de manuscrits qui ont été trouvés à Herculanum et à Pompéia, et que l'on essaye de dérouler à Portici, sont tout ce qui nous reste pour interpréter les malheureuses victimes que le volcan, la foudre de la terre, a dévorées. Mais, en passant près de ces cendres que l'art parvient à ranimer, on tremble de respirer, de peur qu'un souffle n'enlève cette poussière où de nobles idées sont peut-être encore empreintes.

Soixante-dixième Exercice.

(Suite.)

AMOUR-PROPRE EXCESSIF DE L'HOMME.

La nature de l'amour-propre est de n'aimer que soi et de ne considérer que soi. Mais que fera-t-il? Il ne saurait empêcher que cet objet qu'il aime ne soit plein de défauts et de misères : il veut être grand, et il se voit petit; il veut être heureux, et il se voit misérable; il veut être parfait, et il se voit plein d'imperfections; il veut être l'objet de l'amour et de l'estime des hommes, et il voit que ses défauts ne mé-

ritent que leur aversion et leur mépris. Cet embarras où il se trouve produit en lui la plus injuste et la plus criminelle passion qu'il soit possible de s'imaginer; car il conçoit une haine mortelle contre cette vérité qui le reprend et qui le convainc de ses défauts. Il désirerait de l'anéantir; et, ne pouvant la détruire en elle-même, il la détruit, autant qu'il peut, dans sa connaissance et dans celle des autres, c'est-à-dire qu'il met tout son soin à couvrir ses défauts et aux autres et à soi-même, et qu'il ne peut souffrir qu'on les lui fasse voir, ni qu'on les voie.

C'est sans doute un mal que d'être plein de défauts; mais c'est encore un plus grand mal que d'en être plein et de ne les vouloir pas reconnaître, puisque c'est y ajouter encore celui d'une illusion volontaire. Nous ne voulons pas que les autres nous trompent; nous ne trouvons pas juste qu'ils veuillent être estimés de nous plus qu'ils ne méritent : il n'est donc pas juste aussi que nous les trompions, et que nous voulions qu'ils nous estiment plus que nous ne méritons.

PASCAL.

Soixante et onzième Exercice.

(Suite.)

L'ORDRE EST LA PREMIÈRE LOI DU CIEL

Choisis parmi les objets qui t'environnent, ou, si tu l'aimes mieux, prends au hasard et examine : l'oiseau qui vole, le poisson qui nage, l'araignée qui file, l'abeille qui a sa police et ses lois, l'insecte industrieux qui pourvoit avec tant d'art à ses besoins et à ceux de ses petits qui vont éclore, la chenille rampante qui se métamorphose dans le plus léger papillon; la plante qui végète, l'arbuste qui croît à l'aide des sucs qui le nourrissent, la semence que la terre reçoit dans son sein et qu'elle te rend au centuple; le pépin qui devient pour ton usage arbre, fleurs et fruits; l'édifice mobile de ton propre corps, dont Galien n'a pu exposer la structure sans s'écrier, dans l'enthousiasme dont il était saisi, qu'il avait chanté le plus bel hymne en l'honneur de la Divinité; chaque partie de la nature, chaque être, examine-le selon les lois les plus sévères; considère bien sa construction et sa fin, partout tu trouveras de l'ordre et tu en seras transporté. Tu verras que, dans la moindre

fleur, la plus petite feuille, la plus légère plume, l'auteur de toutes choses n'a pas négligé le juste rapport des parties entre elles; tu verras que l'art est toujours grossier auprès de la nature; que plus on soumet l'un à la critique, plus il paraît imparfait; et plus on étudie les ouvrages de l'autre, plus on y découvre de beautés et de perfections; tu verras dans tout l'univers un arrangement de causes sans nombre, qui agissent partout avec poids et mesure, pour opérer des effets prévus et déterminés; et, saisi d'admiration, tu t'écrieras : « L'ordre est la première loi du ciel ! »

L'abbé Gérard.

Soixante-douzième Exercice.

Indiquez, à la suite de chaque pronom, à quelle espèce il appartient.

SAINT BERNARD.

Dans l'enceinte d'un cloître vivait un homme dont les dépositaires du pouvoir suprême devaient ambitionner le suffrage autant que ceux d'un sénat ou d'un peuple législateur. A ce trait seul on doit reconnaître cet abbé de Clairvaux, devenu si célèbre sous le nom de saint Bernard.

Nul n'a exercé sur son siècle un pouvoir aussi extraordinaire. Entraîné vers la vie solitaire et religieuse par un de ces sentiments impérieux qui n'en laissent pas d'autres dans l'âme, il alla prendre sur l'autel toute la puissance de la religion. Lorsque, sortant du désert, il paraissait au milieu des peuples, les austérités de sa vie, empreintes sur ses traits où la nature avait répandu la grâce, les remplissaient d'admiration. Eloquent dans un siècle où le pouvoir et le charme de la parole étaient absolument inconnus, il triomphait de toutes les hérésies dans les conciles; son éloquence paraissait un des miracles de la religion à laquelle il la consacrait. Enfin l'Eglise, dont il était la lumière, semblait recevoir les volontés divines par son entremise. Les rois et leurs ministres, à qui il ne pardonnait jamais ni un vice, ni un malheur public, s'humiliaient les uns et les autres comme sous la main de Dieu même; et les peuples, dans leurs calamités, allaient se ranger autour de lui, comme ils vont se jeter aux pieds des autels.

GARAT.

Soixante-treizième Exercice.

(Suite.)

LA POMME DE TERRE.

Parmentier, qui avait appris à connaître la pomme de terre dans les prisons d'Allemagne, où il n'avait eu souvent que cette nourriture, examina cette racine, et montra qu'aucun de ses principes n'était nuisible si on la préparait convenablement. Il fit mieux encore : pour apprendre au peuple à y prendre goût, il en cultiva en plein champ, dans des lieux très fréquentés, les faisant garder avec appareil pendant le jour, heureux quand il apprenait qu'il avait excité ainsi à ce qu'on lui en volât quelques-unes pendant la nuit. Il aurait voulu que le roi, qui le protégeait, eût tracé le premier sillon de son champ : il en obtint du moins de porter, dans un jour de fête solennelle, un bouquet de fleurs de pommes de terre à la boutonnière, et il n'en fallut pas davantage pour engager plusieurs grands seigneurs à en faire planter. Il assurait avoir donné un jour un dîner entièrement composé de pommes de terre. Celles-ci étaient préparées de vingt manières, dont plusieurs furent fort appréciées.

Soixante-quatorzième Exercice.

(*Suite.*)

LA VIEILLESSE ET L'ENFANCE.

De tous les contrastes, le plus grave et le plus gracieux, c'est celui que présente l'enfance à côté de la vieillesse ; l'une porte la vue en avant, l'autre ne regarde plus qu'en arrière ; l'enfance rappelle à la vieillesse ce qu'elle fut, la vieillesse montre à l'enfance ce qu'elle deviendra peut-être. De ce rapport naît une sorte de sympathie qui rapproche la vieillesse et l'enfance. Il est rare qu'elles ne se plaisent pas l'une avec l'autre. Presque toujours les enfants recherchent les vieillards, et les vieillards trouvent du plaisir à attirer à eux les enfants. Il y a, dans cet attrait réciproque, quelque chose qui atteste la prévoyante sagesse de la Providence ; car la vieillesse languissante a besoin de se réchauffer au doux foyer de l'enfance, et l'enfance, simple et novice, a besoin d'être éclairée et guidée par l'expérience de la vieillesse. Lorsque le temps a exercé sur l'homme ses ravages, lorsque tout lui échappe, force, activité, santé, que lui resterait-il pour charmer les derniers jours de son existence, et pour y répandre en-

core quelque douceur, si Dieu n'avait mis dans nos cœurs un sentiment de respect et de déférence pour les cheveux blancs?

DE JUSSIEU.

Soixante-quinzième Exercice.

(Suite.)

LE VRAI COURAGE.

J'aime ceux qui montrent du courage et ne puis souffrir les lâches; mais je veux que la valeur se montre dans les occasions légitimes, et qu'on ne se hâte pas d'en faire hors de propos une vaine parade, comme si on avait peur de ne pas la retrouver au besoin. Tel fait un effort et se présente une fois, pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrài courage a plus de constance et moins d'empressement; il est toujours ce qu'il doit être; il ne faut ni l'exciter ni le retenir: l'homme de bien le porte toujours avec lui, au combat contre l'ennemi, dans un cercle en faveur des absents et de la vérité, dans son lit contre les attaques de la douleur et de la mort. La force de l'âme qui l'inspire est d'usage dans tous les temps; elle met toujours la vertu au-dessus des événements, et ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre.

Telle est, mon ami, la sorte de courage que j'ai souvent louée, et que j'aime à retrouver en vous. Tout le reste n'est qu'étourderie, extravagance, férocité ; et je ne méprise pas moins celui qui cherche un péril inutile que celui qui fuit un danger qu'il doit affronter.

Soixante-seizième Exercice.

Soulignez les pronoms personnels.

QUAND JE SERAI GRAND.

« Le front incliné sur ton livre d'heures,
Oh ! je le vois bien, ma mère, tu pleures,
Et tu sembles triste en me regardant.
Mais va ! j'ai huit ans, mère, prends courage !
J'aurai pour nous deux du cœur à l'ouvrage
Quand je serai grand !

« Je voudrais grandir... Oh ! le temps me dure !
Hier, un méchant t'a jeté l'injure :
Il te voyait seule avec un enfant.
Des cœurs sans pitié raillent ta misère ;
Mais aucun d'entre eux ne l'osera, mère,
Quand je serai grand !

« Ton châle est usé ; ta robe de laine,
Si vieille à présent, se soutient à peine ;
Je t'habillerai d'un chaud vêtement,
Et pendant l'hiver, toute la journée,
Tu verras du feu dans la cheminée,
Quand je serai grand !

« Je t'obéirai, mère, sois tranquille.
Oh ! tu le verras... ton enfant docile
Ne fera jamais ce que Dieu défend.
Tu dis quelquefois : « La vie est amère ; »
Tu seras heureuse et tu seras fière
Quand je serai grand !

« Nous achèterons au bout du village
Un petit jardin... tu souris, je gage.
Auprès des oiseaux, sous un lilas blanc,
Pour toi je veux faire un banc de verdure,
Et tu guériras, mère, sois-en sûre,
Quand je serai grand ! »

Et l'humble malade, un instant heureuse,
N'ose le serrer de sa main fiévreuse ;
Elle dit tout bas en le contemplant :
« Enfant, sois béni ! mais ta pauvre mère
N'aura plus besoin que de ta prière
Quand tu seras grand ! »

Soixante-dix-septième Exercice.

Soulignez une fois les pronoms démonstratifs et deux fois les pronoms possessifs.

Il y a différents caractères : chacun a le sien. Il faut perfectionner celui que l'on a reçu de la nature, sans vouloir imiter ceux des autres. — Voici mon livre et voilà le vôtre. Rendez à votre frère le sien dont il a besoin. — La vertu est préférable au talent ;

celui-ci donne un peu de réputation, celle-là fait le bonheur. Ce qui est certain, c'est que nous voulons être heureux. — Certaines gens voient tous les défauts excepté les leurs. Cela tient à la vanité qui nous est naturelle. — Les sciences et les lettres sont utiles; mais celles-ci sont préférables à celles-là. — Le mien et le tien sont une cause de disputes entre les hommes. Celui qui veut être parfait doit souvent sacrifier ce qu'il aime.

Soixante-dix-huitième Exercice.

Soulignez une fois les pronoms interrogatifs et deux fois les pronoms indéfinis.

Qui vous a donné ce conseil et que gagnerez-vous en le suivant? — Chacun connaît ses ressources particulières. — Que me voulez-vous? — Personne ne se doutait de la mort du général, lorsqu'on vit son coursier revenir seul au logis; rien n'était plus triste que de voir l'attente de ses enfants si cruellement trompée. Qui eût pu retenir ses larmes devant un tel spectacle? Plusieurs crurent qu'il avait été laissé pour mort; certains assurent même l'avoir revu vivant; mais à quoi bon entretenir ces illu-

sions? Quiconque nourrit de telles espérances sera déçu. — Choisissons quelqu'un qui soit capable de montrer le chemin à autrui. Prenons un guide et un bâton : l'un et l'autre sont nécessaires : l'un pour ne pas glisser dans les précipices; l'autre pour ne pas s'égarer.

Soixante-dix-neuvième Exercice.

Soulignez une fois les pronoms interrogatifs et deux fois les pronoms relatifs.

LES ŒUVRES DE DIEU PROCLAMENT SA GRANDEUR.

Qu'est-il besoin de nouvelles recherches pour connaître ce qu'est Dieu? Nous n'avons qu'à lever les yeux en haut, nous voyons l'immensité des cieux qui sont l'ouvrage de ses mains, ces grands corps de lumière qui roulent si régulièrement et si majestueusement sur nos têtes, et auprès desquels la terre n'est qu'un atome imperceptible. Quelle magnificence! Qui a dit au soleil : « Sortez du néant et présidez au jour? » et à la lune : « Paraissez et soyez le flambeau de la nuit? » Qui a donné l'être et le nom à cette multitude d'étoiles qui décorent avec tant de splendeur le firmament, et qui sont autant de soleils immen-

ses, attachés chacun à une espèce de monde nouveau qu'ils éclairent? Quel est l'ouvrier dont la toute-puissance a pu opérer ces merveilles? Quel autre que le souverain Créateur de l'univers pourrait les avoir opérées? Seraient-elles sorties d'elles-mêmes du néant? A quoi bon le prétendre?

Les peuples les plus grossiers et les plus barbares entendent le langage des cieux. Leur silence majestueux parle la langue que tous doivent comprendre: c'est une voix entendue partout où la terre nourrit des habitants. Qu'on parcoure jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre et les plus désertes, nul lieu dans l'univers, quelque caché qu'il soit au reste des hommes, ne peut se dérober à l'éclat de cette puissance qui brille au-dessus de nous dans les globes lumineux qui décorent le firmament. Voilà le premier livre que Dieu a montré aux hommes pour leur apprendre ce qu'il était.

Quatre-vingtième Exercice.

Soulignez les pronoms relatifs et mettez les antécédents entre parenthèses.

LE VORTICELLE ROTIFÈRE.

Le vorticelle rotifère n'est qu'un (atome) vivant *qu'*on trouve dans la (terre) *que* le

vent emporte sur les toits. Aussitôt qu'on humecte d'une goutte d'eau cet atome, en apparence inanimé, sa vie se réveille, son organisation se développe, et l'on voit paraître, comme par enchantement, un animal dont la tête est ornée de deux panaches, que leur perpétuel mouvement fait ressembler aux ailes d'un moulin, et qui lui servent à saisir au passage les insectes dont il se nourrit. Dès que la goutte d'eau est réduite en vapeur, l'être merveilleux disparaît pour faire place à l'atome de poussière informe, lequel au bout de dix et vingt ans peut de nouveau recouvrer le mouvement et la vie, pour les reperdre et les reprendre à la volonté de l'observateur. Le rotifère a le corps formé d'une multitude d'anneaux qui sont rayés longitudinalement. Il devient à son gré gros et court, mince et long; il a même le pouvoir de faire disparaître ses deux petits panaches, ainsi que sa queue, qui est ornée d'un trident épineux.

Les deux panaches dont nous parlons ne sont point un simple ornement; ils servent à former dans l'eau un courant qui entraîne vers la bouche du rotifère les corpuscules dont il fait sa pâture. Il les met en jeu aussitôt qu'il veut attirer sa proie, et c'est par une illusion d'optique que cette machine ressemble à une roue qui tourne sur son

essieu. La queue que porte le rotifère lui est encore très utile : lorsqu'il veut marcher, il accroche le trident qui la termine au plan sur lequel il se trouve, et, allongeant l'autre extrémité de son corps, comme un ver qui rampe, il décroche sa queue et la retire; puis il recommence le même manège avec l'agilité surprenante dont il est doué, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à son but.

On a vu des rotifères qui revenaient à la vie jusqu'à quinze fois, en laissant de grandes distances entre l'époque de leur mort et celle de leur résurrection. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, si ce petit animal est entièrement nu au moment où il se dessèche, il ne ressuscite pas; mais il renaît constamment lorsqu'on a soin de le couvrir de poussière. Quelques naturalistes assurent que, dans l'état de dessèchement, il peut supporter le feu le plus vif, dans lequel tous les animaux qui nous sont connus périraient infailliblement.

Quatre-vingt-unième Exercice.

(Suite des précédents.)

L'HUILE.

L'huile est une liqueur que l'on exprime de diverses espèces de graines ou de fruits;

mais la meilleure est celle qu'on tire de l'olive. L'olive est le fruit d'un arbre qui se plaît dans les climats chauds, et qui fait une des principales richesses des provinces méridionales de la France. C'est vers les mois de novembre et de décembre que l'on recueille les olives. Quand on les a triées, et qu'on a rejeté celles qui sont gâtées, on les brise, on les broie, on les réduit en pâte dans une auge circulaire, à l'aide d'une meule ou grande roue de pierre, que l'on fait passer par-dessus. Cette pâte est mise dans des sacs de jonc et placée sous un pressoir qui en fait sortir le jus ou l'huile qu'elle contient. La première serre donne l'huile vierge, c'est-à-dire la plus délicate; celle que l'on retire ensuite est moins bonne et moins estimée.

Ce sont à peu près les mêmes procédés qui servent pour extraire l'huile de noix, l'huile de navette, celle de graine de lin, celle de colza, celle de faîne, etc.

Il est beaucoup d'huiles qui ne servent point à la nourriture; on les emploie pour l'éclairage, principalement l'huile de chènevis.

Il y a encore une autre espèce d'huile qui n'est pas bonne pour la préparation des aliments, mais qui est employée très utilement dans plusieurs branches d'industrie:

c'est l'huile de poisson. On l'appelle ainsi parce qu'elle provient de la graisse de plusieurs gros cétacés, dont on ne fait la pêche que pour l'en extraire.

Quatre-vingt-deuxième Exercice.

(Suite des précédents.)

LES JEUX PUBLICS EN GRÈCE.

Les Grecs avaient reçu des Orientaux le goût et l'usage des jeux publics, qu'ils perfectionnèrent. Des jeux périodiques furent établis auprès de plusieurs temples célèbres dans lesquels on offrait des sacrifices. Des couronnes, des prix étaient distribués aux vainqueurs devant la Grèce dont la population entière était réunie dans ces fêtes brillantes. La gloire à laquelle ces triomphes donnaient lieu devint pour ces villes même un objet d'envie. L'athlète combattait à la fois pour sa gloire et pour celle de son pays. Il en résulta une passion générale pour ces exercices, lesquels, sagement dirigés vers le but de donner au corps plus de force, contribuèrent à rendre la nation plus robuste et plus propre à toutes les fonctions qui exigent de la légèreté et de la vigueur. Comme les villes, les bourgades même avaient aussi des jeux, plus

simples il est vrai, mais dont les couronnes apportaient autant d'honneur et auxquels s'attachaient les mêmes avantages.

C'était dans ces fêtes que les poètes lisaient leurs vers; les musiciens y exerçaient les talents qu'ils avaient acquis; les peintres, les sculpteurs apportaient les tableaux et les statues auxquels ils avaient consacré leurs loisirs. Les héros s'y montraient aux regards des peuples. C'était là que les citoyens de toutes les villes se rassemblaient pour jouir de tous les plaisirs que donnent les arts et pour en juger les productions. Là l'opinion libre de la Grèce entière distribuait toutes les couronnes de la gloire. On conçoit l'influence que ces institutions devaient avoir sur des hommes ingénieux et sensibles.

Quatre-vingt-troisième Exercice.

Soulignez les verbes.

CONSEILS AUX HABITANTS DES CAMPAGNES.

Aujourd'hui, chacun s'efforce de substituer le luxe à la simplicité, l'éclat de l'extérieur à l'aisance du ménage. Le villageois rêve pour son fils richesses et honneurs; il ne cesse d'exciter sa jeune avidité en offrant à ses regards un tableau riant des prospé-

rités du monde. Non, il ne veut pas que ce fils bien-aimé vienne avec lui tracer un sillon pénible dans les plaines : il se hâte de l'envoyer à la ville, où il croit que la fortune l'attend. Il a résolu d'en faire un bourgeois, un négociant, un juge, un avocat; il sourit à son bonheur futur : il le voit traversant les mers sur ses vaisseaux chargés de marchandises, ou s'avançant à la tête des armées, ou bien encore paraissant avec éclat aux tribunes publiques.

Bon laboureur, tu te prépares bien du chagrin! Hélas! cet enfant, qui, par ta volonté, a perdu le souvenir de ses ruisseaux, de sa colline et de sa chaumière, sera peut-être assez malheureux pour oublier aussi ses parents!

Fortunés habitants des campagnes, craignez de vous égarer au sein des villes, restez sous votre toit rustique. Efforcez-vous par un travail assidu, par d'ingénieux procédés, d'augmenter le produit de vos terres et d'acclimater l'aisance dans votre retraite si douce. Demeurez loin du bruit et du vice; laissez les rêves et les illusions de la vie à ceux qui n'ont plus que cette seule ressource ici-bas, et contentez-vous d'embellir le petit coin de terre que le Ciel bienfaisant vous a donné!

Quatre-vingt-quatrième Exercice.

(*Suite.*)

CHARLEMAGNE ET L'ENFANT.

Charlemagne venait de traverser son empire du Sud au Nord. Il avait battu les Sarrasins aux armes étincelantes. Maintenant il marchait contre les Saxons révoltés. Depuis trente ans déjà son épée s'abattait sur ce peuple : les vaincus frémissaient encore sous le joug comme au premier jour.

L'empereur, laissant son escorte le précéder, chevauchait seul dans le bois. Les vaillants compagnons de ses premières victoires n'étaient plus autour de lui. Les uns, tombés dans la mêlée, les autres, affaiblis par l'âge, se reposaient, pendant que lui, le maître redouté, parcourait encore en tous sens les pays soumis.

Quel bien avait-il accompli dans son œuvre inachevée? Il interrogeait son cœur lorsqu'il entendit le gémissement d'un enfant étendu sur l'herbe. Charlemagne, descendant de cheval, souleva le petit Saxon qui s'évanouit, car il avait le bras cassé. Il ne voulut pas abandonner le malheureux que le sort jetait sur son chemin. Son

escorte avait passé sans porter secours : l'empereur, plus humain que ses soldats barbares, prit le blessé dans ses bras et remonta doucement à cheval. Il espérait, tout en continuant sa route, que les Francs viendraient à sa recherche.

Quatre-vingt-cinquième Exercice.

(Suite.)

La nuit descendait et assombrissait la forêt, et l'enfant, revenu à lui, se familiarisait et reconnaissait les soins attentifs de son sauveur. Déjà il lui avait demandé de le mener vers sa mère. « Tu sais, lui dit-il, qu'elle reviendra demain, mais tu ne lui diras pas que tu m'as trouvé hors de la maison et que je me suis fait mal en tombant. J'ai peur maintenant de rester seul, car mon père est parti avec ses guerriers pour tuer Charlemagne. Viens avec moi dans notre maison, continua-t-il d'une voix suppliante, là, au bout du sentier. »

L'empereur hésitait. Un piège lui semblait possible. Il sonna du cor pour appeler à lui son escorte : rien ne vint. La nuit s'épaississait davantage. Bientôt il dut mettre pied à terre et porter le petit guide dans ses bras jusqu'à une cabane

isolée dans une clairière. Une fois entré et l'enfant couché sur son lit de feuilles sèches, Charlemagne découvrit la réserve aux provisions.

Quatre-vingt-sixième Exercice.

(Suite.)

Le foyer se ralluma sous le souffle du héros et un repas improvisé ne se fit pas attendre. Cependant la douleur tenait le blessé éveillé. Charlemagne lui prodigua ses soins; pour le distraire il lui conta, à la lueur du foyer, les légendes qui avaient charmé sa propre enfance. Sans dévoiler son nom, il lui parla des peuples qu'il avait vus, des villes où l'or couvre les toits, où le pavé est de marbre, et l'enfant, enfiévré, croyait voir passer devant ses yeux ces merveilles fabuleuses.

Ainsi se passèrent les longues heures de la nuit. Quand l'aube parut, Charlemagne renouvela ses appels. Un cavalier franc, couvert de sang et de poussière, accourut enfin. Il raconta que l'escorte impériale était tombée dans une embuscade. Les Saxons, supérieurs en nombre, avaient tout massacré, et lui seul s'était échappé. Toute la nuit il avait cherché l'empereur,

qui devait au ciel de n'avoir pas été avec eux.

Charlemagne se mit aussitôt en devoir de rejoindre l'armée. En partant, il ordonna au soldat de veiller sur l'enfant, jusqu'au retour de sa mère, et quelques jours plus tard il présentait aux barons son jeune sauveur, qui fut élevé au palais, d'où il monta aux plus hautes charges de l'Empire.

Quatre-vingt-septième Exercice.

Souligner le verbe être.

L'ÉTERNITÉ.

J'ai commencé, mais je ne finirai point; je n'ai pas toujours été, mais je serai toujours; j'habite une terre périssable, mais j'habiterai une région qui ne périra point. Terre, mer, soleil, tout finira un jour, tout disparaîtra pour moi, tout rentrera dans le néant d'où il est sorti, tout passera, je ne passerai point; les années et les siècles s'écouleront, mes années ne finiront point. Je ne fais que me montrer et m'arrêter ici-bas pour quelques instants : ma demeure est dans le sein de Dieu! La terre n'est donc qu'un lieu de passage : je ne suis donc sur la terre que comme un voyageur; le monde et les biens du monde ne sont

pour moi que comme une maison d'emprunt; chaque pas que je fais m'avance vers mon terme. Soit que je coure, soit que je me repose, je marche, et je suis entraîné vers l'éternité. Cette vie n'est qu'un pèlerinage; on arrive le soir, on part le lendemain. Les patriarches, l'avaient conçue cette vérité, eux qui n'habitaient que sous des tentes et ne croyaient pas qu'il fût sage de s'arrêter à bâtir des maisons dans une terre qu'ils allaient quitter; eux qui ne s'appelaient que des hôtes et des voyageurs, et qui, selon la parole de l'Apôtre, tenaient tous leurs regards sur cette cité permanente qui durera dans les siècles des siècles.

Quatre-vingt-huitième Exercice.

(*Suite.*)

Et que m'importe donc ici-bas d'être riche ou pauvre, dans le mépris ou dans l'honneur, dans la prospérité ou dans l'adversité! tout cela va finir; je suis né pour quelque chose de plus grand que tout ce que le monde peut donner ou ôter.

Le temps et tout ce qui se passe dans le temps méritent-ils mes soins? L'éternité m'attend : portons là toute notre attention. Ne jugeons des choses que par le rapport

qu'elles ont à l'éternité; ne fuyons que ce qui peut faire le malheur de l'éternité; n'aimons que ce qui peut nous rendre heureux dans l'éternité. Lorsqu'un plaisir vient solliciter notre cœur, lorsqu'un chagrin vient le troubler, lorsqu'un respect humain vient le captiver, disons-nous : A quoi cela me servira-t-il pour l'éternité? Et que m'importe donc d'être heureux dans le temps, si je ne l'étais pas dans l'éternité?

Remplissons les devoirs de la société dans toutes les obligations de la vie présente, mais que ce soit en vue de l'éternité. Oh! si l'on était pénétré de ces importantes vérités, qu'on serait heureux, même dans le temps!

Quatre-vingt-neuvième Exercice.

(Suite.)

COURSES SUR LA GLACE.

Au commencement de l'hiver, on trace sur la glace le chemin qui conduit de Pétersbourg à Cronstadt; il est indiqué par une allée de poteaux. De lieue en lieue, on trouve des guérites bien chauffées, où sont placées des sentinelles qui, dans les temps brumeux, entretiennent des feux de distance en distance, et sonnent des cloches

dont le tintement prolongé rassure et guide le voyageur. Un restaurateur est établi vers le milieu de la route. Cette innombrable quantité de personnes de tout âge et de tout sexe sont enveloppées dans de vastes pelisses, et glissent avec indifférence sur une surface fragile qui les sépare de l'abîme; ce serait pour l'habitant des contrées méridionales un spectacle étrange, s'il en était témoin. Mais c'est surtout lorsque seront commencées les courses en bouers, que la rade de Cronstadt présentera le tableau le plus animé. Ces bouers sont des canots fixés sur deux lames de fer, semblables à celles des patins; une troisième est adaptée sous le gouvernail; des bancs sont disposés pour les voyageurs autour de cette embarcation qui a un, deux et même trois mâts. Poussés par le vent, ces canots iraient se briser contre les écueils s'ils n'étaient dirigés par un pilote habile. Mais chacun d'eux cherche à devancer les autres, fût-ce au péril des passagers; un soleil pâle laisse tomber sur eux ses rayons qui semblent être sans chaleur; en moins d'une heure, un espace de dix lieues est franchi. Pierre I[er] aimait beaucoup ces courses sur la glace, et il était peu soucieux de la vie de ses sujets: poursuivant sans relâche le dessein de créer des marins, et craignant que, dans

l'inaction d'un long hiver, les hommes qu'il avait initiés aux secrets de la manœuvre des vaisseaux ne fussent trop amis du repos, il les exerçait ainsi, et, sur un océan solide, les armait de cette expérience qu'ils déployaient ensuite sur une mer orageuse.

Quatre-vingt-dixième Exercice.

(Suite.)

LE [illegible] TEMPS

Le temps est précieux, mais on n'en connaît pas le prix ; on le connaîtra quand il ne sera plus. Nos amis nous le demandent comme si ce n'était rien, et nous le donnons de même. Souvent il nous est à charge ; nous ne savons qu'en faire, et nous en sommes embarrassés. Un jour viendra qu'un quart d'heure nous paraîtra plus estimable et plus désirable que toutes les fortunes de l'univers. Dieu, libéral et magnifique dans tout le reste, nous apprend, par la sage économie de sa providence, combien nous devrions être circonspects sur le bon usage du temps, puisqu'il ne nous en donne jamais deux instants ensemble, et qu'il ne nous accorde le second qu'en nous retirant le premier, et qu'en retenant le troisième dans sa main, avec

une entière incertitude si nous l'aurons. Le temps nous est donné pour ménager l'éternité; et l'éternité ne sera pas trop longue pour regretter la perte du temps, si nous n'en avons été sagement avares.

Quatre-vingt-onzième Exercice.

Soulignez le verbe avoir.

DU CHOIX DES AMIS.

Il faut avoir de vrais amis, et les choisir avec de grandes précautions. N'ayez point d'ami intime qui ne craigne Dieu, et n'ait le plus profond respect pour la religion; autrement il vous perdra, quelque bonté de cœur qu'il ait. Choisissez, autant que vous en aurez le pouvoir, vos amis dans un âge un peu au-dessus du vôtre: vous en aurez tout avantage. A l'égard des vrais et intimes amis ayez un cœur ouvert: rien pour eux de secret que le secret d'autrui. Soyez désintéressé, fidèle, constant dans l'amitié, mais jamais aveugle sur les défauts et sur les divers degrés de mérite de vos amis: qu'ils vous aient pour appui au besoin, et que leurs malheurs ne vous refroidissent jamais. Un ami malheureux a plus qu'un autre le don de soulager les peines et de nous donner les conseils dont nous aurions besoin.

Quatre-vingt-douzième Exercice.

(*Suite.*)

DIEU PROUVÉ PAR SES ŒUVRES.

Il est un Dieu : dès le jour où ils ont reçu l'être les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne l'ont béni, l'insecte a bourdonné ses louanges, l'éléphant l'a salué, l'oiseau l'a chanté dans le feuillage, la foudre a fait éclater sa puissance, et l'océan a déclaré son immensité. L'homme seul a manqué à ce concert.

Il n'a donc jamais, l'athée, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel, ou, dans son bonheur, abaissé ses regards vers la terre! La nature est-elle si loin de lui qu'il ne l'ait pu contempler, ou la croit-il le simple résultat du hasard? Mais quel hasard a pu contraindre une matière désordonnée et rebelle à s'arranger dans un ordre si parfait?

Ceux qui ont admis la beauté de la nature comme preuve d'une intelligence supérieure auraient dû faire remarquer une chose qui agrandit prodigieusement la sphère des merveilles : c'est que le mouvement et le repos, les ténèbres et la lumière, les saisons, la marche des astres qui varient les décorations du monde, ne sont pourtant

successifs qu'en apparence, ils ont la permanence en réalité. La scène qui s'efface pour nous se colore pour un autre peuple ; ce n'est pas le spectacle, c'est le spectateur qui change. Réunissez donc en un même moment, par la pensée, les plus beaux accidents de la nature, supposez que vous avez à la fois toutes les heures du jour et toutes les saisons, un matin du printemps et un matin d'automne, une nuit semée d'étoiles et une nuit couverte de nuages, des prairies émaillées de fleurs, des forêts dépouillées par les frimas, des champs dorés par les moissons, vous aurez alors une juste idée du spectacle de l'univers. Tandis que vous admirez ce soleil qui se plonge sous les voûtes de l'occident, un autre observateur l'a vu sortir des régions de l'aurore. Par quelle inconcevable magie ce vieil astre qui s'endort fatigué et brûlant dans la pourpre du soir a-t-il une jeunesse sans cesse renouvelée !

Quatre-vingt-treizième Exercice.

Soulignez le verbe être *et le verbe* avoir.

PORTRAIT DES ANCIENS GAULOIS.

Les Gaulois étaient de haute taille; ils avaient le teint blanc, les yeux bleus, leurs

cheveux étaient blonds ou châtains, bien qu'ils fussent souvent teints en rouge quand ils les avaient trempés dans de l'eau de chaux. Ils auraient eu honte de ne pas les avoir dans toute leur longueur, tantôt flottant sur leurs épaules, tantôt relevés et liés en une touffe au sommet de la tête. Ils avaient la coutume de se raser le visage à l'exception de la lèvre supérieure, où ils laissaient croître de longues moustaches. On conçoit qu'ils eussent des qualités et des défauts de caractère à peu près tels que le nôtres, car ils nous les ont transmis. Ils honoraient avant tout le courage qui a toujours été et sera toujours apprécié, et l'éloquence qui semble être la reine du monde. Ils étaient bienveillants, pleins de générosité, de franchise, dè cordialité, et si hospitaliers qu'ils ne se seraient pas assis avant l'étranger qui était admis à leur table, et ne l'auraient pas interrogé avant le repas. Mais ils étaient aussi, assure-t-on, légers, inconstants, curieux et crédules, présomptueux et querelleurs. N'étaient-ce par là de graves défauts?

Quatre-vingt-quatorzième Exercice.

(Suite.)

INFLUENCE DU PLATRE SUR LA VÉGÉTATION.

Il est certain que la plupart des découvertes résultent de circonstances fortuites. Celle de l'action du plâtre sur le développement des plantes n'a pas eu d'autre origine. Une foule d'agronomes ont assuré qu'elle vient du pasteur Mayer, de Kupferzel en Argovie. D'abord une infinité de personnes fut incrédule au sujet du progrès accompli : la grande majorité des cultivateurs n'eut pas envie de tenter l'expérience, et il n'y eut que le petit nombre des agriculteurs vraiment éclairés qui furent plus confiants et consentirent à plâtrer la luzerne.

Cependant une suite de succès non interrompus ne pouvaient être méconnus des hommes sans préjugés. De la Suisse, l'usage du plâtre fut introduit bientôt dans un grand nombre de contrées. En Amérique, Franklin était à la tête du petit nombre des promoteurs de la nouvelle découverte, et quoique plus d'un incrédule se moquât de ses efforts, il déclara qu'il n'en serait pas moins persévérant dans l'accomplissement de la tâche qu'il s'était imposée.

L'illustre physicien eut l'idée d'écrire en gros caractères, au moyen de poussière de plâtre, ces simples mots : *ceci a été plâtré*, sur un champ de luzerne voisin d'une grande route. Dans la suite des points qui avaient été recouverts de la poudre, un grand nombre de tiges vigoureuses ne tardèrent pas à se développer, en sorte que les passants furent pour ainsi dire forcés de lire l'ensemble des caractères tracés sur la prairie par la main du philosophe américain. N'était-ce pas une preuve sans réplique contre tous les préjugés ?

Quatre-vingt-quinzième Exercice.

Soulignez une fois les verbes employés au présent et deux fois ceux qui sont au passé.

L'ENFANT ET LA GUÊPE.

Un joli petit garçon, plein d'agilité, qu laissait à peine sur la terre la trace de ses pieds, s'en allait sautillant au milieu d'un jardin, et folâtrant à travers les fleurs et les herbes. Une guêpe dorée, armée d'un dard aigu, se balançait sur ses ailes dans ce vert séjour, et voltigeait autour de ce jeune enfant. La beauté de sa couleur, l'or qui brille sur ce frauduleux insecte, donnent tout à

coup à l'avide enfant le désir de s'en rendre maître. Aussitôt, courbant la main, il la tourne rapidement derrière l'animal bourdonnant ; mais le coup tombe à faux et la guêpe vole loin de là : il la suit avec vitesse ; mais elle, agile et vive, fait mille et mille tours dans l'air, jusqu'à ce que, fatiguée, elle se repose au sein délicat d'une rose vermeille. Le petit bonhomme ne la perd point de vue ; il marche tout doucement et sans bruit sur la pointe des pieds ; et, lorsqu'il est tout près d'elle, il avance rapidement la main, et serre à la fois la rose et la guêpe. Celle-ci, irritée, tire aussitôt le dard aigu qu'elle tenait caché, et perce d'une blessure cuisante la tendre main du jeune imprudent. Le pauvre petit, hors de lui, pousse des cris au ciel en appelant du secours et tombe à terre presque évanoui.

Défiez-vous de tout ce que vous ne connaissez pas : on trouve l'aiguillon sous la rose et le loup sous la peau du mouton.

Quatre-vingt-seizième Exercice.

(Suite.)

LE SANSONNET.

Le vieux chasseur Maurice avait dans sa chambre un sansonnet qui savait articuler quelques mots. Si, par exemple, le chasseur

disait : « Petit sansonnet, où es-tu ? » L'oiseau répondait aussitôt : « Me voilà! »

Le fils du voisin, le petit Charles, avait le plus grand plaisir à écouter le sansonnet, il allait souvent lui rendre visite.

Un jour que l'enfant entra dans la chambre, le chasseur ne s'y trouvait pas. Charles s'empara de l'oiseau, le mit dans sa poche et allait s'esquiver. Au même instant Maurice parut à la porte. En entrant il voulut faire plaisir à l'enfant, et dit, selon son habitude : « Petit sansonnet, où es-tu ? » L'oiseau, caché dans la poche du petit voleur, cria de toutes ses forces : « Me voilà ! »

Quatre-vingt-dix-septième Exercice.

Soulignez les verbes à l'infinitif.

UTILITÉ DES ANIMAUX DOMESTIQUES.

Certains animaux paraissent faits pour l'homme. Le chien est né pour le caresser, pour se laisser dresser comme il lui plaît, pour lui donner une image agréable de société, d'amitié, de fidélité et de tendresse, pour garder tout ce qu'on lui confie, pour prendre à la course beaucoup d'autres bêtes avec ardeur, et pour les laisser ensuite à l'homme sans en rien retenir. Le cheval et les autres animaux semblables se trouvent

sous la main de l'homme pour le soulager dans son travail et pour se charger de mille fardeaux. Ils sont nés pour porter, pour marcher, pour soulager l'homme dans sa faiblesse, et pour obéir à tous ses mouvements. Les bœufs ont la force et la patience en partage, pour traîner la charrue et pour labourer. Les vaches donnent des ruisseaux de lait. Les moutons ont, dans leur toison, un superflu qui n'est pas pour eux, et qui se renouvelle pour inviter l'homme à les tondre toutes les années. Les chèvres mêmes fournissent un crin long qui leur est inutile, et dont l'homme fait des étoffes pour se couvrir. Les peaux des animaux fournissent à l'homme les plus belles fourrures, dans les pays les plus éloignés du soleil. Ainsi l'Auteur de la nature a vêtu ces bêtes selon leur besoin ; et leurs dépouilles servent encore d'habits aux hommes, pour les réchauffer dans ces climats glacés. FÉNELON.

Quatre-vingt-dix-huitième Exercice.

Soulignez les verbes au présent de l'indicatif.

L'HOMME.

Tout annonce dans l'homme le maître de la terre. Tout marque dans sa personne sa

supériorité sur tous les êtres vivants : il se soutient droit et élevé ; son attitude est celle du commandement ; sa tête regarde le ciel et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité ; l'image de l'âme y est peinte par la physionomie ; l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels, et anime d'un feu divin les traits de son visage ; son port majestueux, sa démarche ferme et hardie annoncent sa noblesse et son rang ; il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin et semble la dédaigner ; les bras ne lui sont pas donnés pour servir de piliers, d'appui à la masse du corps ; sa main ne doit pas fouler la terre, et perdre, par des frottements réitérés, la finesse du toucher dont elle est le principal organe ; le bras et la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévenir les rencontres et le choc de ce qui pourrait nuire.

Quatre-vingt-dix-neuvième Exercice.

(*Suite.*)

Lorsque l'âme est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de re-

pos : leur proportion, leur union, leur ensemble, marquent encore assez la douce harmonie des pensées, et répondent au calme de l'intérieur ; mais lorsque l'âme est agitée, la face humaine devient un tableau vivant, où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'âme est exprimé par un trait, chaque action par un caractère dont l'impression vive et prompte devance la volonté, nous décèle, et rend au dehors, par des signes pathétiques, les images de nos secrètes agitations.

C'est surtout dans les yeux qu'elles se peignent, et qu'on peut les reconnaître ; l'œil appartient à l'âme plus qu'aucun autre organe ; il semble y toucher et participer à tous ses mouvements ; il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvements les plus doux et les sentiments les plus délicats ; il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître ; il les transmet par des traits rapides qui portent dans une autre âme le feu, l'action, l'image de celle dont ils parlent ; l'œil reçoit et réfléchit en même temps la lumière de la pensée et la chaleur du sentiment ; c'est le sens de l'esprit et la lumière de l'intelligence. BUFFON.

Centième Exercice.

(*Suite.*)

Les différences de température engendrent les saisons : le printemps, dont les tièdes souffles font épanouir les fleurs ; l'été, qui dore la moisson aux ardeurs du soleil ; l'automne, qui récolte la grappe sucrée du raisin ; l'hiver, époque de repos pour la végétation. Moins riches, moins variées que les productions de la zone torride, celles des zones tempérées ont cependant plus de valeur. Le froment, la vigne et les plus précieux animaux domestiques ne prospèrent que dans les contrées à climats tempérés. C'est d'ailleurs sous ces climats que l'homme déploie toute son activité, toutes les ressources de la pensée, et que se développent pleinement les merveilles de l'art, de la science et de l'industrie. Notre beau pays, la France, occupe la partie la plus favorisée des zones tempérées.

Au delà de chaque cercle polaire s'étendent, jusqu'au pôle correspondant, les deux dernières zones appelées glaciales. Ici l'obliquité des rayons solaires et l'inégalité des jours et des nuits sont plus grandes que partout ailleurs. Sous les cercles polaires mêmes, le plus long jour et la plus longue

nuit de l'année sont de 24 heures. A partir de là, cette durée augmente graduellement jusqu'à atteindre la valeur de six mois aux pôles, où le soleil reste, sans interruption, visible une moitié de l'année, et, sans interruption, invisible pendant l'autre moitié ; de sorte que l'année polaire se compose d'un seul jour et d'une seule nuit.

Cent-unième Exercice.

(*Suite.*)

Or, pendant ces longues journées où le soleil tourne autour du spectateur sans se coucher, également visible à minuit et à midi, pendant ces longues journées qui en valent plusieurs des nôtres, qui valent même des semaines, des mois entiers, suivant les lieux, la chaleur, malgré l'obliquité des rayons du soleil, finit par s'accumuler jusqu'à devenir insupportable par moments. Mais aussi, quand l'hiver est arrivé et que les nuits, à leur tour, durent de 24 heures à six mois, le froid devient d'une excessive violence. Les rares navigateurs qui ont passé l'hiver sous ces âpres climats nous disent que le vin et la bière se prennent dans les tonneaux en bloc de glace; qu'un verre d'eau lancé en l'air re-

tombe en flocons de neige ; que le souffle de la respiration cristallise, à l'issue des narines, en aiguilles de givre : que le contact d'un morceau de métal froid, saisi sans précaution, produit une cuisante douleur et désorganise aussitôt la peau. La mer elle-même gèle à une grande profondeur et prolonge la terre ferme, dont elle ne diffère plus, ayant comme elle ses immenses champs de neige et ses escarpements de glace.

Cent-deuxième Exercice.

(*Suite.*)

Pendant de longues semaines le soleil ne se montre plus à l'horizon, il n'y a plus de différence entre le jour et la nuit, où plutôt il règne une nuit continuelle, la même à midi qu'à minuit. Cependant, quand le temps est serein, l'obscurité n'est pas complète ; la clarté de la lune et des étoiles, augmentée par la blancheur des neiges, sous lesquelles tout est enseveli, produit une sorte de demi-jour suffisant pour la vision. D'ailleurs, vers le pôle, s'allument par intervalles les splendeurs de l'aurore boréale, foyer électrique qui darde ses rayons de lumière au haut du ciel, comme un feu d'artifice ses fusées.

A la faveur de cette clarté blafarde, dans des traîneaux qu'emportent en désordre des attelages de chiens, les peuplades de ces régions déshéritées poursuivent une proie dont la blanche et chaude fourrure forme un article important de commerce. Chétif de taille, trapu, l'habitant de ces rudes climats partage son temps entre la chasse et la pêche. La première lui fournit des pelleteries pour ses vêtements ; la seconde lui fournit sa nourriture. Des poissons desséchés, tenus en réserve, à demi corrompus, de l'huile de baleine infecte, sont le régal habituel de ses entrailles faméliques. Il demande encore à la pêche le combustible de son foyer.

Cent troisième Exercice.

Soulignez une fois les verbes à l'imparfait de l'indicatif et deux fois les verbes au passé défini.

LE VENT DU DÉSERT.

Nous reprîmes notre route avant le retour de la lumière. Le soleil se leva dépouillé de ses rayons et semblable à une meule de fer rougie. La chaleur augmentait à chaque instant. Vers la troisième heure du jour, le dromadaire commença à donner des signes

d'inquiétude : il enfonçait ses naseaux dans le sable et soufflait avec violence. Par intervalles, l'autruche poussait des sons lugubres. Les serpents et les caméléons se hâtaient de rentrer dans le sein de la terre. Je vis le guide regarder le ciel et pâlir. Je lui demandai la cause de son trouble : « Je crains, dit-il, le vent du midi, sauvons-nous. » Tournant le visage au nord, il se mit à fuir de toute la vitesse de son dromadaire. Je le suivis. L'horrible vent qui nous menaçait était plus léger que nous.

Soudain, de l'extrémité du désert accourt un tourbillon. Le sol emporté devant nous manque à nos pas, tandis que d'autres colonnes de sable, enlevées derrière nous, roulent sur nos têtes. Égaré dans un labyrinthe de tertres mouvants et semblables entre eux, le guide déclare qu'il ne reconnaît plus sa route.

Cent quatrième Exercice.

(*Suite.*)

Pour dernière calamité, dans la rapidité de notre course, nos outres remplies d'eau s'écoulent; haletants, dévorés d'une soif ardente, retenant fortement notre haleine dans la crainte d'aspirer des flammes, la

sueur ruisselle à grands flots de nos membres abattus. L'ouragan redouble de rage : il creuse jusqu'aux antiques fondements de la terre, et répand dans le ciel lés entrailles brûlantes du désert. Enseveli dans une atmosphère de sable embrasé, le guide échappe à ma vue ; tout à coup j'entends son cri, je vole à sa voix : l'infortuné, foudroyé par le vent de feu, était tombé mort sur l'arène, et son dromadaire avait disparu.

En vain je m'efforce de ranimer mon malheureux compagnon, mes efforts furent inutiles ; je m'assis à quelque distance, tenant mon cheval en main, et n'espérant plus que dans Celui qui changea les feux de la fournaise d'Azarias en un vent frais et une douce rosée. Un acacia qui croissait dans ce lieu me servit d'abri ; derrière ce frêle rempart, j'attendis la fin de la tempête. Vers le soir, le vent du nord reprit son cours, l'air perdit sa chaleur cuisante, les sables tombèrent du ciel et me laissèrent voir les étoiles, inutiles flambeaux qui me montrèrent seulement l'immensité du désert. CHATEAUBRIAND.

Cent cinquième Exercice.

Soulignez une fois l'imparfait de l'indicatif, deux fois le passé défini, et trois fois le plus-que-parfait.

VISITE AU CRATÈRE DU VÉSUVE.

A une vingtaine de mètres au-dessous de l'orifice du cratère s'étendait une croûte de lave noire, semblable à un grossier pavé d'asphalte, et parsemée de gros blocs de toute forme. Les parois intérieures du cratère formaient tout autour comme une muraille circulaire. Au milieu de ce cirque, de 600 mètres environ de circonférence, s'élevait un petit cône d'une douzaine de mètres de hauteur, dont la bouche lançait sans cesse, avec un bruit assez fort de mousquetade, des tourbillons de fumée rouge de feu, mêlés de cendres et de scories. Nous descendîmes sans trop de peine dans l'intérieur du cratère, et ce fut sur un large bloc placé à dix pas du petit cône que nous nous installâmes pour manger un poulet froid.

En arrivant, nous avions aperçu, malgré l'éclat du jour, les teintes rouges de la lave à travers quelques fentes; nous avions vu quelques blocs s'ébranler comme sous les

efforts d'une main invisible. Parfois aussi une détonation sourde se faisait entendre dans les flancs de la montagne. Pendant notre dîner, les clartés devinrent plus nombreuses, plus vives, vers le bord oriental du cratère, à cinquante pas environ de nous. Evidemment quelque chose se préparait. Les détonations qui partaient sous nos pieds étaient plus fréquentes et plus fortes ; les scories lancées par le petit cône s'élevaient plus haut ; la croûte solide qui nous portait faisait entendre des craquements, et quelques blocs mal assis se renversaient.

Cent sixième Exercice.

(*Suite.*)

A ce moment, le sol commença à s'élever à une quarantaine de pas de nous, à se bomber et s'ouvrir. Une lave parfaitement liquide sortit par la crevasse et se dirigea droit vers nous, d'un mouvement fort lent. A son origine, ce ruisseau embrasé pouvait avoir une paire de mètres de large tout au plus, et sa teinte était d'un beau blanc éblouissant ; mais il s'élargissait considérablement dans sa course et prenait une couleur rouge foncé. Au bout de deux

heures environ, il nous avait atteints et nous reculions pas à pas devant lui.

En même temps, le cratère tout entier semblait se réveiller. Toutes les fentes s'éclairaient; le bloc qui nous servait de table se teignait à la base d'une teinte rougeâtre. La chaleur devenait de plus en plus forte. La croûte solide qui nous avait servi de plancher, le couvercle de la cheminée, était en voie de se fondre par l'afflux des laves liquides qui s'élevaient des abîmes du volcan. Il fallut songer à la retraite. Déjà le sixième au moins du sol du cirque, naguère si solide, était en pleine fusion, et les blocs même où nous marchions ne formaient qu'un simple plancher porté sur un lac de feu.

Cent septième Exercice.

Souligner une fois les verbes au futur et deux fois les verbes au conditionnel.

MIGRATIONS DES OISEAUX.

Beaucoup d'oiseaux iront, en automne, chercher un climat plus doux; ils abandonneront les régions dont ils craignent les rigueurs; mais quelques-uns garderont le souvenir des lieux qu'ils ont réjouis de leurs chants. Pourquoi l'homme n'irait-il pas

aussi chercher dans les contrées du midi les rayons du soleil dont il sentira bientôt l'absence. Il ne pourrait émigrer aussi facilement. Il faudrait briser trop de liens. D'ailleurs, il saura par son industrie conjurer les rigueurs de l'hiver. Il fera régner la chaleur dans son habitation; il se couvrira de vêtements protecteurs et attendra ainsi à son foyer le retour du printemps. Quand il verra reparaître les hirondelles, il jugera que l'hiver est passé. Toutefois, il n'oserait pas encore à ce moment exposer au grand air des plantes délicates que le froid des nuits détruirait sans retour.

Cent huitième Exercice.

Soulignez une fois les verbes à l'impératif et deux fois les verbes au subjonctif.

Dieu puissant, daigne aider nos efforts afin que nous marchions avec confiance dans les sentiers difficiles de la vie. Sois le père de l'orphelin, soutiens la veuve et donne au pauvre le pain de chaque jour, afin qu'il puisse te servir dans la paix. Que l'affligé trouve sa consolation aux pieds de tes autels, et que ta bonté lui fasse entrevoir une vie heureuse, après les afflictions de celle-ci. Ramène les cœurs égarés

pour qu'ils te louent dans ton temple et rendent hommage à ton saint nom.

Nous craignons que tu ne nous juges sévèrement et que tu ne nous demandes un jour le compte exact de notre vie. Souviens-toi alors de ta miséricorde et fais en sorte que nous chantions ensemble tes louanges.

Cent-neuvième Exercice.

Soulignez les participes passés.

LE MANTEAU.

Pendant la dernière campagne d'Autriche, un détachement de troupes françaises passa par un village et demanda un guide. Un pauvre journalier fut désigné pour les accompagner. Il faisait un temps affreux : la neige tombait à gros flocons et le vent soufflait avec force. Il pria instamment les paysans de lui prêter un manteau ; aucun d'eux ne le voulut. Un seul habitant de l'endroit, étranger d'origine, déjà avancé en âge, et qui, chassé de son pays par les malheurs de la guerre, était venu se fixer là, et vivait misérablement de son métier de forgeron, eut pitié du pauvre journalier et lui prêta son vieux manteau.

Les soldats partirent : voilà que sur l-

soir on vit arriver un jeune et bel officier supérieur, en brillant uniforme et décoré de la croix d'honneur. Il se fit conduire sur le champ à la demeure du vieillard qui avait prêté son manteau. Dès que le bon vieillard aperçut l'officier, il poussa un cri de joie : « Dieu ! c'est mon fils Rodolphe, » s'écria-t-il, en se précipitant vers lui et l'entourant de ses bras.

Cent dixième Exercice.

(Suite.)

Depuis plusieurs années Rodolphe s'était engagé dans un régiment, et, par ses talents, sa bravoure, son génie et sa loyauté, il était parvenu de grade en grade jusqu'à celui d'officier d'état-major. Il avait vainement cherché à se procurer des nouvelles de son père, qui était autrefois maréchal-ferrant dans un bourg assez considérable, lorsque, par un heureux hasard, il reconnut le vieux manteau et apprit, par le récit du guide, que son père habitait ce village.

Le père et le fils répandaient des larmes de joie et tous les témoins de cette touchante scène pleuraient avec eux. Rodolphe passa toute la nuit auprès du vieillard à s'entretenir avec lui jusqu'à l'aube du jour;

alors il repartit, non sans lui avoir remis une forte somme d'argent, avec promesse d'avoir soin des dernières années du respectable auteur de ses jours.

Les voisins disaient : « Comme ce pauvre vieillard s'est montré miséricordieux à l'égard du pauvre journalier, Dieu a été miséricordieux pour lui, et lui a fait retrouver un fils chéri qui a pourvu à tous ses besoins. »

Cent onzième Exercice.

Indiquez à la suite de chaque verbe le temps auquel il appartient.

LA VIOLETTE.

La violette fleurit (Ind. prés.) au commencement du printemps. C'est une fleur timide qui se cache dans les bocages : son doux parfum flatte notre odorat. Semblable à un bienfaiteur qui aime à faire le bien sans être connu, elle nous offre ses dons et semble fuir l'hommage de notre reconnaissance. Elle végète obscure, abandonnée, sans faste, et notre œil cherche encore à la découvrir quand son odeur a déjà trahi sa présence. Souvent le pied ingrat du passant la foule et la fait périr. On dirait qu'elle n'ose se montrer au grand jour comme la

reine des fleurs, et pourquoi ? N'aime-t-on pas l'aurore plus encore que l'éclat du jour ? Charmante et trop modeste fleur, sors de ta retraite, viens prendre place en nos jardins. Nous t'aimerons, et chaque matin une eau bienfaisante augmentera ta force et ta beauté. Mais non ; ton bonheur est de rester ignorée : je n'aurai pas la cruauté de le détruire. Reste dans tes bosquets, ô violette bien-aimée ; heureux qui sait, comme toi, répandre des bienfaits et cacher sa vie aux regards des méchants !

Cent-douzième Exercice.

(Suite.)

L'AMITIÉ.

Tendre amitié, délice des bons cœurs, c'est dans le ciel que tu pris naissance ; tu descendis sur la terre aux premiers chagrins des mortels. Tu vins les soutenir, les consoler, leur faire supporter la vie. Le Créateur, toujours attentif à soulager par un bienfait chacun des malheurs de la nature, t'opposa seule à toutes les peines des humains. Toi seule, donnée à l'homme, rendis la mesure de ses biens plus grande que celle de ses maux. Sans toi, jouets éternels du sort, nous passerions dans les pleurs

les longs instants de cette courte vie. Sans toi, frêles vaisseaux, privés de gouvernails et de pilotes, toujours battus par les vents contraires, portés çà et là sur une mer semée d'écueils, nous péririons sans être plaints, ou nous échapperions pour souffrir encore. Tu deviens le port tranquille où l'on se réfugie pendant l'orage, où l'on se félicite après le danger. Par toi, les malheureux oublient leurs peines; les heureux doublent leurs plaisirs. Bienfaitrice de tous les hommes, tu leur donnes des jouissances que le remords et la crainte ne viennent point empoisonner. FLORIAN.

Cent-treizième Exercice.

(Suite.)

LES COLLINES AMBULANTES.

Peu de personnes croiront peut-être qu'il existe des collines mobiles qui marchent et avancent régulièrement tous les ans à une certaine distance de l'endroit où elles étaient l'année précédente. Ce phénomène se voit pourtant en plusieurs lieux de l'Afrique.

Des collines d'un sable très fin s'y élèvent à environ 20 mètres. Des masses aussi considérables ne pourraient avoir une marche rapide; aussi ne font-elles chaque année

que 3 à 4 mètres. On n'a observé leur voyage que depuis le dernier siècle. Depuis soixante ans elles ont parcouru, dans la direction du sud au nord, vingt arpents de terre. Rien ne saurait arrêter ces graves voyageuses; quand elles rencontrent des arbres dans leur marche, elles les enveloppent et ne les lâchent que lorsqu'elles continuent leur voyage.

Cent quatorzième Exercice.

(*Suite.*)

Dans plusieurs localités, les paysans, craignant que de pareilles hôtes ne devinssent de plus en plus nuisibles à leurs champs, firent de vains efforts pour arrêter leur marche. Quelques-uns imaginèrent de creuser un fossé pour empêcher que les collines n'allassent plus loin. Ils y attirèrent les eaux d'un ruisseau voisin, espérant que l'eau opposerait une force suffisante à l'envahissement du sable, et que les collines s'arrêteraient sur ses bords. Ils auraient été vraiment heureux et fiers de leur découverte si elle eût réussi. Mais qu'ont fait les collines ? Elles ont passé à travers le fossé, et l'eau, n'ayant plus d'écoulement, a été forcée de refluer vers son an-

cien lit. Depuis ce temps les paysans n'opposent plus d'obstacles à ces collines imperturbables, et elles continuent paisiblement leur marche vers le nord, abandonnant toujours autant de terrain qu'elles en envahissent. Quelle que soit la cause de ce phénomène, on doute que le vent en soit le seul agent. Ce qui se passe en Afrique, on le voit sur les côtes de Flandre, de Normandie, de Bretagne, de Guyenne et de Gascogne. Des plantations d'arbres empêchent que le terrain ne soit entièrement envahi.

Cent quinzième Exercice.

(Suite.)

Ces collines de sable sont un fléau pour les pays où elles s'établissent; et si l'on néglige de les fixer, ce qui ne peut se faire que par des plantations faites et entretenues avec intelligence, elles ruinent ceux qui les tolèrent. Il n'y a pas de milieu : ou il faut les empêcher de nuire ou il faut se résoudre à souffrir leurs effets destructeurs. Des Bénédictins, dans les Landes, pour avoir négligé ce précepte, furent obligés, dans le dernier siècle, d'évacuer leur monastère et de se réfugier à Saint-Sever; car des dunes avaient passé un ruisseau et

franchi les murs du cimetière; déjà elles s'accumulaient contre l'église, qu'elles ont probablement ensevelie depuis ce temps.

Cent seizième Exercice.

(*Suite.*)

BATAILLE DE BOUVINES.

Philippe-Auguste, qui avait marché toute la matinée, ne comptait pas combattre dans ce jour. Il avait pris la résolution de faire reposer ses troupes harassées; et lui-même jouissait d'un peu de fraîcheur au pied d'un frêne, lorsqu'on vint l'avertir que les ennemis paraissaient. Il entendait déjà dans les postes avancés le cliquetis des armes. Aussitôt, il reprend les siennes, fait une courte prière dans une chapelle qui se trouvait près de lui, monte à cheval et vole à la tête de l'armée. Les prêtres entonnent les psaumes, les trompettes sonnent, et la charge commence. L'ordre de bataille des confédérés était de porter tous leurs efforts contre la personne du roi, persuadés que, lui tué ou fait prisonnier, leurs projets n'éprouveraient ni obstacles, ni retardements. Ainsi, trois escadrons d'élite devaient l'attaquer directement, pendant que, de cha-

côté, un autre corps de même force tiendrait en échec ceux qui voudraient venir à son secours. L'empereur commandait ces trois escadrons; il marchait précédé d'un chariot qui portait l'aigle d'or. Othon fond impétueusement sur la troupe royale. Le choc est soutenu avec fermeté; mais le nombre l'emporte. Philippe est renversé et foulé aux pieds des chevaux. En vain le chevalier qui portait l'étendard auprès de lui le haussait et le baissait pour avertir du danger où se trouvait le roi, et appeler du secours; serrés de trop près eux-mêmes par les escadrons qu'on leur avait opposés, les plus voisins du roi se soutenaient à peine, loin de pouvoir courir à son aide. Cependant ils font un effort commun, repoussent les assaillants, et attaquent à leur tour. Philippe est remonté sur son cheval; il tombe comme la foudre sur ses ennemis, le chariot impérial est renversé, l'aigle enlevé! Othon, trois fois démonté, saisi au corps par un chevalier français, mais délivré par les siens, prend un des premiers la fuite. Les comtes de Flandre et de Boulogne, qui avaient le plus grand intérêt à ne pas tomber entre les mains du roi, entretinrent longtemps le combat, mais furent enfin faits prisonniers et présentés au roi. Philippe repoussa ainsi des ennemis puis-

sants qui voulaient lui ravir sa couronne et affermit par là son autorité aux yeux de ses vassaux.

Cent-dix-septième Exercice.

Indiquer à la suite de chaque verbe le mode auquel il appartient.

DIEU NOUS ÉPARGNE LES MAUX
QUI SURPASSERAIENT NOS FORCES.

Mais pourquoi donc l'homme s'occupe-t-il si peu des preuves continuelles qu'il reçoit ici-bas de la bonté de son Dieu ? Pourquoi aime-t-il mieux voir les choses sous un mauvais aspect, se tourmenter lui-même par des soucis et de vaines inquiétudes ? La divine Providence ne nous environne-t-elle pas d'objets agréables ? Pourquoi donc toujours arrêter nos regards sur nos infirmités, sur ce qui nous manque, sur les malheurs qui peuvent nous arriver ? Pourquoi les grossir dans notre imagination, et détourner obstinément les yeux de tout ce qui pourrait nous tranquilliser et nous réjouir ? Tel est l'homme : les moindres disgrâces absorbent toute son attention, et une longue suite de jours heureux s'écoule sans qu'il y prenne garde. Il s'attire à lui-même des chagrins et des malheurs, qui ne lui arriveraient pas s'il était plus attentif

aux bienfaits de Dieu. Ah! chassons loin de nous des sentiments si propres à nous rendre misérables! Soyons intimement convaincus que Dieu a distribué avec ordre, avec justice, avec sagesse, avec impartialité, ses biens à toute la terre. Béni soit donc ce Dieu qui est mon souverain bien! il remplit mon cœur d'allégresse; et s'il m'exerce quelquefois par des afflictions, ses consolations, si j'avais recours à lui, ne tarderaient pas à récréer mon âme, et sa bonté daigne me promettre un bonheur sans fin et sans nuages. Demandons-lui qu'il nous conduise, par des voix secrètes et inconnues, aux grandeurs qu'il nous destine. Les épreuves mêmes qu'il nous envoie ont un but miséricordieux, nous le reconnaîtrons un jour. En attendant, il nous épargne les maux qui surpasseraient nos forces : Ah! que sa main puissante et paternelle nous protège, et que ses yeux soient toujours ouverts sur nous.

Cent dix-huitième Exercice.

(Suite.)

L'HARMONIE EST UN PLAISIR NÉCESSAIRE A LA NATURE.

J'attends que l'aurore ouvre les portes du jour, et que la nature s'éveille; déjà les

oiseaux ranimés annoncent sa lumière et saluent le soleil naissant par leurs concerts : rivaux pleins d'une vive émulation, ils se cherchent, ils s'attaquent, ils se répondent, ils se combattent ; leurs chansons commencent avec le jour et ne finissent qu'avec lui : je me trompe, elles ne finissent pas même ; tu les prolonges d'un soleil à l'autre, solitaire rossignol des bois ; et, quand la sombre nuit vient imposer silence à la nature, elle veut que tu chantes encore.

A chaque instant du jour, la nature vous répétera, par toutes ses voix, que l'harmonie est un présent des Cieux pour charmer ses ennuis et pour faciliter ses travaux : ainsi tout chante dans sa peine. Chantez, hommes que le besoin condamne à souffrir pour d'autres hommes, et dont les mains, la liberté et les jours sont vendus à des maîtres ? Chante, laboureur matinal, en traçant tes pénibles sillons, diligent moissonneur au milieu des plaines brûlantes ! Que ferait le forgeron laborieux parmi les flammes dont il est environné, s'il ne chantait ? Que ferait sur le rivage le pêcheur impatient ? Que deviendrait dans sa prison flottante le rameur captif, le forçat infortuné ? Comment s'égaieraient tant d'autres mortels dévoués à la solitude ou au malheur ? Ils chantent, et par le chant ils écar-

tent le chagrin ; ils semblent hâter le temps, ils abrègent les heures trop lentes : ainsi le solitaire chante dans son désert, le voyageur dans l'horreur des bois, l'exilé dans sa retraite, le captif dans ses fers, le prisonnier dans ses ténèbres, l'esclave dans les mines et dans les carrières profondes : du centre de la terre, où il est enseveli vivant, ses chants s'élèvent jusqu'à la région du jour. Par un penchant invariable, par un instinct commun, par un goût universellement consenti, tout annonce, tout atteste que l'harmonie est un plaisir nécessaire à la nature.

Cent dix-neuvième Exercice.

(Suite).

LA VÉRITÉ.

La vérité, cette lumière que le ciel nous envoie, est la seule chose ici-bas qui soit digne des soins et des recherches de l'homme ; elle seule est la lumière de notre esprit, la règle de notre cœur, la source d'où viennent les vrais plaisirs, le remède qui guérit toutes nos peines. Elle suffirait, si elle était bien comprise, à rendre l'homme heureux. — Aimable vérité, montre-toi au grand jour, revêts-toi de tes charmes et que

tous s'engagent à vivre sous ton empire. Illustre les chaînes de ceux qui souffrent pour toi, attire les honneurs publics aux cendres de tes martyrs et de tes défenseurs, et rends respectable l'abjection et la pauvreté de ceux qui ont tout quitté pour te suivre; enfin, inspire des pensées magnanimes, forme des âmes héroïques, des âmes dont le monde n'est pas digne, des sages seuls dignes de ce nom. Tous nos soins devraient donc se borner à te connaître, tous nos talents à te manifester, tout notre zèle à te défendre.

Nous ne devrions donc chercher dans les hommes que la vérité, et ne vouloir leur plaire que par elle; en un mot, il semble qu'il devrait suffire qu'elle se montrât à nous pour se faire aimer, et qu'elle nous montrât à nous-mêmes pour nous apprendre à nous connaître.

Cent vingtième Exercice.

(*Suite.*)

DIEU VEILLE SUR TOUS LES ÊTRES DE LA CRÉATION.

Quelle prodigieuse quantité d'animaux vivent dans toutes les parties de la terre! Combien d'individus de chaque espèce

trouvent leur domicile et leur nourriture dans les forêts et dans les champs, sur les montagnes et dans les vallées, dans les cavernes et dans les creux des rochers, sur les arbres et dans les antres ! Quelles troupes immenses de poissons nagent dans les ruisseaux et dans les fleuves ! Quelles innombrables armées habitent l'Océan ! De quelle multitude inexprimable, de quelle étonnante diversité d'insectes ne sommes-nous pas environnés ! insectes dans l'air, dans l'eau, dans les pierres. Dieu a voulu que tous fussent nourris, que tous vécussent sans souci du lendemain et trouvassent chaque jour ce qui peut satisfaire leurs besoins. Ne craignez pas que la famine les atteigne, ni que les vêtements ou les chauds abris leur manquent. Comment Dieu n'aurait-il pas soin de nous et pourquoi nous livrerions-nous à l'inquiétude ? Si Dieu a tant de soin des animaux dépourvus de raison, que ne fera-t-il pas pour les hommes ? Approche, homme de peu de foi, homme inquiet, chagrin et mécontent : considère avec quelle bonté Dieu pourvoit à la subsistance des animaux, et apprends à te confier en lui. Vois les oiseaux dans l'air, les bêtes fauves sur les rochers et dans les antres de la terre, les poissons dans la mer, les animaux des champs et des fo-

rêts : tous trouvent à se nourrir, ils trouvent tous le genre d'habitation qui leur est propre. Grand dans les petites choses comme dans les grandes, Dieu ne dédaigne, ne néglige pas le moindre vermisseau : serait-il possible qu'il oubliât l'homme créé à son image ?

Cent vingt et unième Exercice.

(*Suite.*)

Copiez ce texte en séparant le radical de la terminaison dans chacun des mots en italique.

MONSELICE.

Monselice est une assez chétive bourgade, où se voit une maison de campagne *bâtie* autrefois par je ne sais quelle famille sénatoriale. Edifice comme ils ne sont pas rares en ce pays, où beaucoup de dénûment *donne* la main à beaucoup de splendeur ; sa porte, magnifique, est *fermée* par un misérable loquet ; en outre, on se *trouve* au milieu de mille choses qui *dénotent* à la fois une richesse prodigue, et une pauvreté qui n'a rien à *craindre* des larrons. Ses murs sont *chargés* de statues grotesques : bouffons que le temps a *rendus* plaintifs et dont il s'est cruellement *amusé*, *enlevant*

à l'un sa jambe difforme, à l'autre son doigt narquois ; de celui-ci *crevant* l'œil ou de celui-là *partageant* la bosse en deux moitiés, dont l'une gît tristement sur la muraille, et l'autre *reste* à son poste comme un bon mot qu'un faux plaisant ne peut *achever* ; les dalles se *disjoignent*, pour faire place au brin d'herbe vainqueur de la pierre et du ciment ; les marches des vastes escaliers sont *branlantes*, moussues, pleines de secrets asiles où le lézard se *réfugie*, *ornées* çà et là de fleurs sauvages où l'abeille vient *butiner*.

Cent vingt-deuxième Exercice.

(*Suite.*)

Destruction, abandon, misère, c'est le sceau de tout ce qui est de l'homme ; mais partout, à côté de ce cachet douloureux, la riche nature *développe* en paix les dons du ciel et *pose* cent et cent signes brillants de sa jeunesse inépuisable et de sa fécondité. Au-dessus de ces statues *mutilées*, à l'ombre de ces murs *croulants*, sur l'emplacement de ces chemins *devenus* déserts, dans les fentes de ces pierres *rompues* par le coup de vent et par la goutte d'eau, partout la nature, bonne, belle et compatis-

sante, comme si elle avait pitié des détresses humaines, comme si elle voulait *consoler* les regards affligés du passant, *accourt*, se *montre*, *sourit*. Elle est active, elle est empressée et charmante, et plus libérale encore d'agréables profusions que ne le furent les créateurs de ces lieux dévastés. A la statue brisée elle fait un dais de verdure ; elle met un tapis sous ses membres *abattus*. Au mur *crevassé* elle donne un manteau de lierre, un panache de verveines ou de giroflées sauvages et de chèvrefeuille, qui *courent* et qui *folâtrent* plus gaiement que ne le fit jamais propos de bouffon et chanson de troubadour. Dans l'escalier de marbre, elle *bouche* un trou avec une couche de thym. Elle *place* des ronces en sentinelle près des débris de sculpture que pourrait *outrager* le pied du passant.

Cent vingt-troisième Exercice.

(*Suite.*)

Pour *peupler* ces solitudes en même temps qu'elle les *pare*, elle y appelle les oiseaux, les insectes, les papillons : hôtes *chantants*, *bourdonnants*, agiles, joyeux, maîtres des palais aériens qu'elle leur *construit*. Ils viennent en plumage d'azur,

d'écarlate ou d'ébène, en corselet d'acier, d'argent ou d'or, en parure de rubis, d'escarboucles et de saphir, ils *gazouillent*, ils *bruissent*, ils *voltigent*, ils *butinent* ; ils *habitent* sous la feuille et dans la fleur.

Nous *grimpions*, en *tournant* par une rampe aisée, au sommet aigu d'un monticule qui *couronne* fièrement la maison et ses jardins; *arrivés* au faîte, nous y *trouvâmes*, au centre d'un massif d'arbres, une tour guerrière du moyen âge, démantelée, non *abattue;* sombre, rude, mais solide, et qui, probablement, doit *survivre* longtemps au colifichet pompeux et colossal qu'elle regarde à ses pieds, comme la mémoire des gens forts et braves *survit* à toute trace de passage des riches et des voluptueux.

Cent vingt-quatrième Exercice.

(Suite.)

Ceci soit dit pour l'honneur de la vieille tour qui *mérite* bien cet hommage sans doute, mais à laquelle, pour être vrai, nous ne fîmes pas grande attention. Ah ! nous avions à *contempler* quelque chose de plus rare : dix lieues d'une plaine aussi unie que la mer, et du sein de laquelle *surgissaient* comme les mats de cent vais-

seaux gigantesques, une multitude de tours et de clochers ! Dans ce vaste bassin, le soleil *s'étendait, régnait, dominait* à son aise ; tout *semblait* se *taire* et se *dérober* sous ses rayons ; on ne voyait que sa lumière, je *dirais* presque, on n'*entendait* que lui. Des flots d'or se *jouaient* dans des vapeurs confuses et je ne sais quel mirage nous *faisait* voir mille objets que nous *savions* bien cependant ne pas voir. Nous *passâmes* un assez long temps sans rien dire, couchés sur l'herbe, au pied de la vieille tour, et nous *laissant éclairer* en pleine lumière, comme tout ce que nous *apercevions.* Il ne *semblait* pas qu'on pût faire autre chose dans un pareil moment. Enfin nous *voulûmes savoir* le nom de ce lieu splendide; car jusqu'ici, fidèles à notre coutume, nous n'y *avions* pas songé : notre seul instinct nous l'*avait découvert. Ouvrant* donc le Guide, et *mettant* le doigt sur Monselice, voici ce que mon compagnon lut à haute voix : « Admirable vue de l'Adriatique et des plaines de la Lombardie. Les vipères y sont très nombreuses; c'est là qu'on en *recueille* pour les *employer* à la thériaque de Venise. »

Cent vingt-cinquième Exercice.

Souligner les sujets des verbes.

Qui ne sent point son mal est d'autant plus malade.
Un véritable ami n'attend point qu'on le prie.
Qui sait mal obéir ne commande pas bien.
Un menteur est toujours prodigue de serments.
Qui commence le mieux ne fait rien s'il n'achève.
Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre.
L'honneur, au noble cœur, est plus cher que la vie.
Qui maudit son pays renonce à sa famille.
Dieu ne veut point d'un cœur où le monde domine.
La vertu la plus ferme évite les hasards.
La mort n'a rien d'affreux pour qui n'a rien à craindre.

..... Aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Mourir pour son pays n'est pas un triste sort :
C'est s'immortaliser par une belle mort.

Jamais nous ne goûtons de parfaite allégresse ;
Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse.

La gloire des méchants en un moment s'éteint.
Si le mal vous aigrit, que le bienfait vous touche.
Il est des contre-temps qu'il faut qu'un sage essuie.
L'honneur peut seul flatter un esprit généreux.
Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes.
Souvent de nos desseins la fortune se joue.
De nos ans passagers le nombre est incertain.
La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule,
Le ciel est juste et sage, et ne fait rien en vain.

Le Dieu maître absolu de la terre et des cieux
Juge tous les mortels avec d'égales lois.

Ne cherchons la félicité
Que dans la paix et l'innocence.

Heureuse, heureuse l'enfance
Que le Seigneur instruit et prend sous sa défense.

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchants arrêter les complots.

Cent vingt-sixième Exercice.

(Suite.)

Le plus sage est celui qui ne pense pas l'être.
La simplicité plaît, sans étude et sans art.
Tout éloge imposteur blesse une âme sincère.
Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs.

...Le travail, aux hommes nécessaire,
Fait leur félicité plutôt que leur misère.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

Tout doit tendre au bon sens ; mais, pour y parvenir,
Le chemin est glissant et pénible à tenir.

Dans le crime il suffit qu'une fois on débute :
Une chute toujours attire une autre chute.

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords :
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible.

Qui ne fait rien n'est pas loin de mal faire.
Le présent s'embellit des vertus du passé.
On ne fait rien de trop en faisant son devoir.
Quel trésor peut valoir un ami véritable ?
Il faut traiter autrui comme on veut qu'il nous traite.
Oui, des maux les plus grands l'ignorance est la mère.
Comme un poison mortel fuyons l'oisiveté.

Plus un avare en âge augmente,
Plus la soif d'amasser l'agite et le tourmente.

Ceux de qui la conduite offre le plus à rire,
Sont toujours sur autrui les premiers à médire.

Cent-vingt-septième Exercice.

(*Suite.*)

LE CLOU A CHEVAL.

Un villageois, sellant son cheval pour se rendre à la ville, s'aperçut bien qu'un clou manquait à l'un des fers, mais il dit : « C'est peu de chose que l'absence d'un clou, » et il partit. Il n'avait pas fait la moitié de la route, que le cheval perdit son fer. « S'il y avait un maréchal-ferrant dans les environs, dit le villageois, je ferais ferrer mon cheval ; mais comme il n'y en a pas, il continuera avec trois fers. » Cepen-

dant le cheval ne tarda pas à se blesser le pied sur la route, qui était très pierreuse, et il commença à boiter.

Deux voleurs, postés dans la forêt, s'élancèrent vers lui. Avec son cheval estropié, il ne put leur échapper : on lui prit sa monture et sa valise.

« Hélas! je n'aurais jamais pensé, dit-il tristement, que pour un seul clou qui manquait d'abord à mon cheval, je l'aurais perdu, ainsi que ma bourse. »

Il retourna chez lui à pied et le cœur navré; depuis ce jour, il ne cesse de répéter à ses enfants :

« *Un grand mal vient souvent d'une petite cause.* » SCHMID.

Cent-vingt-huitième Exercice.

Soulignez les compléments directs des verbes imprimés en italique.

LA MAISON DE ROLLIN.

Je commence à *aimer* plus que jamais les douceurs de la vie rustique, depuis que je *cultive* un petit jardin qui *remplace* pour moi une maison de campagne.

Je n'ai point *tracé* là de longues allées à perte de vue; j'en ai *dessiné* deux seule-

ment, assez petites : l'une me *donne* de l'ombre quand la chaleur *dessèche* la terre; l'autre me *fournit* du soleil quand cet astre ne *lance* que de doux rayons.

Un mur exposé au midi *offre* une température assez haute pour que je puisse y *cultiver* cinq abricotiers et dix pêchers. Ces arbres en espaliers *produisent* des fruits savoureux. *J'arrose* toutes les plantes le matin et le soir, pendant les mois d'été; mais en automne, je *crains* pour elles le froid de la nuit, et je les *abrite* de mon mieux.

Il ne manquera rien à mon bonheur si mon jardin et ma solitude me *rappellent* les choses du ciel et *ouvrent* mon esprit à de salutaires réflexions.

Cent vingt-neuvième Exercice.

(*Suite.*)

LES LIVRES.

Partout et dans tous les temps, on a songé à *copier* les ouvrages, soit sur des tables de pierre, soit sur de petites planches, soit sur des tissus d'origine végétale.

On ne sait qui *inventa* le papier et la préparation du parchemin. Le premier qui *copia* plusieurs fois le même livre, dans le

dessein d'en *vendre* les exemplaires ou de les *échanger* contre tout autre objet, *créa* la librairie.

Plusieurs villes de l'antiquité *cultivèrent* cet art et *accomplirent* de grands travaux en ce genre. Plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, Athènes *comptait* beaucoup de boutiques de libraires. On *trouvait*, en Orient, de grandes bibliothèques que les curieux *visitaient* souvent. On peut donc *admettre* ce fait que l'art de *multiplier* les livres devint, de bonne heure, une profession, et même qu'il *rapporta* un gain considérable.

Dans le moyen âge, une multitude de personnes en *firent* leur occupation. Lorsque saint Louis, au XIIIe siècle, *chargea* Etienne Boileau, prévôt de Paris, de *réorganiser* les corps de l'État, les métiers et les professions, les copistes et les calligraphes *formèrent* à eux seuls une corporation.

Cent trentième Exercice.

(*Suite.*)

Les copistes se bornaient à *écrire* proprement et avec correction, sur des feuilles de vélin, les textes courants. Les calligraphes *enrichissaient* les titres de miniatures

variées. D'autres *brochaient*, *reliaient* ces volumes manuscrits. La division et la subdivision du travail, pour la production des livres, avait d'abord *occupé* les monastères.

Pendant les trente dernières années du xv[e] siècle, c'est-à-dire après l'invention de l'imprimerie, tous les ouvriers qui *reproduisaient* les livres, durent se *transformer* peu à peu. Les calligraphes, en *modifiant* leurs procédés, s'adonnèrent à l'imprimerie et *continuèrent*, quelque temps encore, leurs travaux sous les ordres des imprimeurs. Quant aux copistes, ils *changèrent* leur profession. Ils devinrent ouvriers typographes et relieurs.

Si l'on *envisage* tous les travaux de préparation et d'exécution qui se rattachent à l'imprimerie, on verra que l'usage de la typographie dut bientôt *occuper* infiniment plus de personnes que n'en *exigeait* auparavant la reproduction matérielle des livres par l'écriture à la main. Il est donc évident que l'invention de l'imprimerie, en *introduisant* dans l'industrie de nouveaux travaux et dans le commerce de nouveaux produits, fut la cause d'une véritable révolution au point de vue du travail manuel

Cent trente et unième Exercice.

Soulignez les compléments directs des verbes.

Expérience passe science.
La nuit porte conseil.
Le temps découvre la vérité.
L'argent d'autrui n'enrichit personne.
La perte du temps nous condamne.
Aimez votre condition.
On connaît les bonnes sources dans la sécheresse, et les bons amis dans l'adversité.
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.
Qui parle beaucoup dit beaucoup d'inutilités.
Cherchez un ami véritable.
Si vous labourez mal votre champ, vous moissonnerez plus mal encore.
Se coucher de bonne heure et se lever matin donne la santé.
Les petits ruisseaux font les grandes rivières.
Qui méprise le peu n'aura jamais beaucoup.
Trois déménagements égalent un incendie.
Toute peine mérite salaire.

Il n'est jamais trop tôt de remplir son devoir.
Il ne faut pas négliger les petites choses.
On n'a nul bien sans peine.
Ne remettez jamais au lendemain ce que vous pouvez faire le jour même.
C'est la fin qui couronne l'œuvre.
Croire qu'une chose est impossible, c'est le moyen de la rendre telle.
L'adversité épure les grands caractères.
Combattez le mal naissant :
Un remède tardif est souvent impuissant.
Dieu bénit la main qui travaille.

Cent trente-deuxième Exercice.

Soulignez une fois les sujets des verbes imprimés en italique, et deux fois les compléments directs.

ATTILA ET LE POÈTE MARULLUS.

On *raconte* qu'au temps où les Huns *occupaient* Padoue, après le renversement d'Aquilée, un certain poète, nommé Marullus, *accourut* du fond de la Calabre avec un poème latin composé à la gloire d'Attila. Il *sollicita* et *obtint* la faveur de le *réciter* devant lui. Ravis d'une circonstance qui leur permettait de *fêter* dignement leur

hôte, les magistrats padouans *préparèrent* un grand spectacle où furent conviés tous les personnages notables et lettrés de la haute Italie.

Déjà la foule *encombrait* les gradins de l'amphithéâtre et Marullus *commençait* à *déclamer* ses vers au bruit des applaudissements, quand le front du barbare se *rembrunit* tout à coup. Le poète, suivant l'usage de ses pareils, *attribuant* à son héros une origine céleste, l'*interpellait* comme s'il eût été un dieu. « Qu'est-ce à dire ? s'écria Attila tout hors de lui. *Comparer* un homme mortel aux dieux immortels ! C'est une impiété dont je ne me *rendrai* point complice. » Et il *ordonne* que, sans désemparer, on *brûle* au milieu de l'amphithéâtre le mauvais poète et ses mauvais vers.

Qu'on se *représente* le désarroi de la fête, la surprise des spectateurs qui n'*osent* remuer et voudraient être bien loin, les soldats huns chargés de brassées de bois qu'ils *amoncellent* dans l'arène, puis le poète Marullus étendu pieds et poings liés sur le bûcher à côté de son malencontreux poème.

Déjà les apprêts étaient terminés, et l'on *approchait* du bûcher les torches enflammées, lorsque Attila *fit* un signe : « C'est

assez, dit-il, j'*ai voulu donner* une leçon à un flatteur ; maintenant n'*effrayons* pas les poètes véridiques qui *voudront* célébrer nos louanges. »

Cent trente-troisième Exercice.

Soulignez une fois les compléments directs et deux fois les compléments indirects des verbes imprimés en italique.

L'ÉLÉPHANT SAUVAGE ET L'ÉLÉPHANT DOMPTÉ.

Dans l'état sauvage, l'éléphant n'est ni sanguinaire, ni féroce : il est d'un naturel doux, et jamais il ne *fait* abus de ses armes ou de sa force ; il ne les *emploie*, il ne les *exerce* que pour se *défendre* lui-même ou pour *protéger* ses semblables. Il a les mœurs sociales : on le *voit* rarement errant ou solitaire. Il marche ordinairement de compagnie ; le plus âgé *conduit* la troupe, le second d'âge la fait aller et marche le dernier ; les jeunes et les faibles sont au milieu des autres ; les mères *portent* leurs petits et les *tiennent* embrassés de leur trompe. Ils ne *gardent* cet ordre que dans les marches périlleuses, lorsqu'ils vont paître sur des terres cultivées ; ils se *promènent* ou voyagent avec moins de précau-

tion dans les forêts et les solitudes, sans cependant se *séparer* absolument, ni même s'*écarter* assez loin pour être hors de portée des secours et des avertissements : il y en a néanmoins quelques-uns qui s'*égarent* ou qui traînent après les autres, et ce sont les seuls que les chasseurs osent *attaquer*; car il faudrait une petite armée pour *assaillir* la troupe entière, et l'on ne pourrait la *vaincre* sans *perdre* beaucoup de monde : il serait même dangereux de lui *faire* la moindre injure.

Cent trente-quatrième Exercice.

(Suite.)

Ils vont droit à l'offenseur, et quoique la masse de leur corps soit très pesante, ils *atteignent* facilement l'homme le plus léger à la course. Ils le *percent* de leurs défenses ou le *saisissent* avec leur trompe, le *lancent* comme une pierre et achèvent de le *tuer* en le *foulant* aux pieds. Mais ce n'est que lorsqu'ils sont provoqués qu'ils *font* ainsi main basse sur les hommes; ils ne *font* aucun mal à ceux qui ne les cherchent pas.

L'éléphant, une fois dompté, devient le plus doux, le plus obéissant de tous les

animaux ; il *s'attache* à celui qui le *soigne* ; il le *caresse*, le *prévient* et semble *deviner* tout ce qui peut lui *plaire* : en peu de temps, il en vient à *comprendre* les signes et même à entendre l'expression des sons. Il *distingue* le ton impératif ; celui de la colère et de la satisfaction, et il agit en conséquence. Il ne se trompe point à la parole de son maître ; il *reçoit* ses ordres avec attention, les *exécute* avec prudence, avec empressement sans précipitation ; car ses mouvements sont toujours mesurés, et son caractère paraît tenir de la gravité de sa masse.

Cent trente-cinquième Exercice.

(*Suite.*)

On lui apprend aisément à fléchir les genoux, pour *donner* plus de facilité à ceux qui veulent le monter ; il *caresse* ses amis avec sa trompe, ou *salue* les gens qu'on lui fait remarquer ; il s'en sert pour enlever des fardeaux, et *aide* lui-même à se charger. Il se laisse vêtir et semble *prendre* plaisir à se *voir* couvert de harnais dorés et de housses brillantes. On l'*attelle*, on l'*attache* par des traits, à des chariots, des charrues, des navires, des cabestans ; il

tire également avec continuité et sans se *rebuter*, pourvu qu'on ne l'*insulte* pas par des coups donnés mal à propos, et qu'on *ait* l'air de lui *savoir* gré de la bonne volonté avec laquelle il *emploie* ses forces. Celui qui le *conduit* ordinairement est monté sur son cou, et se sert d'une verge de fer dont l'extrémité fait le crochet, ou qui est armée d'un poinçon, avec lequel on le *pique* sur la tête, à côté des oreilles, pour l'*arrêter*, le *détourner* ou le *presser*, mais souvent la parole suffit, surtout s'il a *eu* le temps de faire connaissance complète avec son guide.

Cent trente-sixième Exercice.

Remplacez ce titre par LA PETITE PARESSEUSE, *et mettez au féminin les mots en italique.*

LE PETIT PARESSEUX.

Le sort de l'*élève indolent* est bien malheureux. Lorsqu'*il* se lève le matin, *il* promet à ses parents d'être bien *docile* et bien *exact* à remplir ses devoirs. Mais à peine a-t-*il* franchi le seuil de la salle d'étude qu'*il* oublie ses bonnes résolutions. *Négligent* et *distrait*, *il* passe dans l'oisiveté un temps précieux.

Non *content* de rester *inoccupé*, il dérange ses compagnons dans leurs travaux; *turbulent* et peu *discret*, *il* s'attire sans cesse de nouveaux avertissements; *ingrat* et *indocile* à l'égard de ses *maîtres*, *il* veut se soustraire à leur surveillance. Toutes ses journées se passent de même, et *il* est *tout confus* de se trouver aussi *ignorant* que les années précédentes.

LETTRE POUR UN JOUR DE FÊTE.

Remplacez MON CHER PÈRE *par* MA CHÈRE MAMAN, *et* ÉMILE *par* ÉMILIE *et faites les changements nécessaires.*

Mon cher Père,

Votre petit Émile est encore trop *ignorant* pour vous composer un beau discours. Mais, s'*il* n'est pas *savant*, *il* n'est pas non plus *ingrat*. Non, *bon père*, votre *fils* a du moins un bon cœur et *il* vous est bien *reconnaissant* de tous les bienfaits qu'*il* a reçus de vous depuis sa naissance.

On nous apprend que Dieu exauce toujours les prières d'*un fils obéissant*. Si les vœux que votre *fils chéri* adresse au Ciel sont exaucés, vous serez *satisfait*, *bien-aimé père*, du bonheur que Dieu vous ac-

cordera, et moi, votre *petit Émile*, je serai bien *content* en pensant que j'ai pu contribuer quelque peu à votre félicité.

Cent trente-septième Exercice.

Mettre au féminin le texte suivant, sous ce titre : LETTRE D'UNE JEUNE FILLE A SON AMIE.

LETTRE D'UN JEUNE HOMME A SON AMI.

Je suis *désolé*, *mon cher ami*, d'avoir à m'excuser du long retard que j'ai mis à t'écrire, mais je te sais *indulgent*, et quand on n'a pas de bonnes raisons à faire valoir, on est *heureux* de compter sur l'indulgence d'*un ami*. Cependant je dois te dire, pour ma justification, que je suis fort *occupé* depuis quelque temps. Cela t'étonne, *cher ami*, c'est pure vérité, néanmoins. Tu sais que mon père et ma mère sont partis pour l'Italie, il y a près d'un mois. En ma qualité d'*aîné*, je suis *resté* à la tête du gouvernement de la maison, et me voici *devenu le grand papa* de mes *petits frères*. Ah! *mon cher*, en pareil cas on n'est plus *insouciant* et *fou* comme autrefois, et tu serais bien *étonné* de me trouver si grave dans mon rôle de *gouverneur*. Le travail et l'activité me sont chers maintenant; *ton*

fol ami a pris un sérieux, une gravité incroyable; et quand parfois mes *petits mutins* méconnaissent l'autorité *du grand frère*, tu rirais bien du ton magistral avec lequel je leur dis : « On n'a pas été *sage* et *studieux*, on sera *privé* de ceci ou de cela ; » — ou bien : « Quiconque d'entre vous aura été bien *sage* et bien *gentil*, aura double part de jouets. » Eh ! oui, *mon cher*, moi qui étais si *étourdi*, voici que je prêche les autres, et (dois-je te le dire ?) je trouve un grand charme dans ce rôle de *petit papa*.

Cent trente-huitième Exercice.

Mettre au pluriel tous les mots qui sont imprimés en italique.

LE GRAND DÉSERT DE SAHARA.

Tout le nord de l'Afrique, à l'exception *de la côte*, *est couvert* de *sable* qui *s'étend* sur une longueur de sept cents lieues et une largeur de deux cents. *L'Arabe appelle le désert*, *la mer* sans eau ; et, en effet, *il ressemble* à la mer en ce que, comme elle, *il a* ses vagues et ses orages. Comme elle aussi, *il a* ses îles, qu'on nomme oasis; *l'oasis est un endroit* bien *arrosé*, bien *cultivé* où parfois *un ruisseau entretient* la

végétation et que *le voyageur salue* avec autant de plaisir qu'*un naufragé*, *battu* par *la tempête*, *salue l'île* qui *le sauvera* de la mort au milieu des flots. *Le chameau est le vaisseau du désert*, car ce n'est qu'avec *cet animal* que *l'homme peut* se hasarder à traverser *la solitude*. De même que *la mer a son pirate*, *le désert a* aussi *son brigand*, épiant sans cesse l'occasion de piller et de tuer *l'infortuné voyageur*.

Cent trente-neuvième Exercice.

(*Suite.*)

C'est pour prévenir *cette attaque* que ceux-ci se réunissent d'ordinaire en *grande troupe*, *nommée caravane*, *composée* souvent de plusieurs milliers de chameaux, et qui *a son chef et sa loi consacrée* par un long usage. Par exemple, c'est une chose établie qu'*une caravane* qui *est restée* plusieurs jours dans une oasis doit la quitter dès qu'*une autre arrive*. Mais souvent c'est le droit du plus fort qui prévaut, et alors a lieu *une sanglante lutte*. Si *une source* qui, durant *un siècle*, a *fourni* de l'eau *vient* à tarir, *la première caravane* qui *arrive est perdue*. On est alors obligé de tuer *le chameau* pour boire *son* sang, afin

de prolonger sa vie d'*un jour*. Que de caravanes sont ainsi mortes de soif! A chaque pas que vous faites dans *le désert*, *un ossement blanchi d'homme* ou *d'animal* vous *rappelle cette horrible scène*.

Cent quarantième Exercice.

(*Suite.*)

Mais *un autre danger menace le voyageur*. Malheur à *lui s'il est surpris* par *un ouragan* dans *le désert !* *Un Anglais* qui *voyageait*, il y a *une année*, à travers le Sahara, *fut assailli* par *une tourmente* et *n'échappa* qu'avec peine à une affreuse mort. *Le sable* qui *couvrait* la terre, nous *raconte-t-il*, *s'éleva* tout à coup en *masse* tellement *considérable*, que *l'air* en *était rempli*, et que nous ne pouvions voir à plus de deux pas devant nous. Le soleil en était tout obscurci ; il nous semblait que nous allions étouffer. *Homme* et *bête refusait* d'avancer et une soif brûlante nous torturait; impossible de remuer nos membres. Avec *un effort considérable*, nous réussîmes enfin à gagner *une colline*, qui nous *abrita* du moins un peu et nous *permit* de respirer. Pendant la nuit, il s'éleva *un nouvel orage : notre tente fut renversée*, et nous fûmes couverts de *sable*.

Cent quarante et unième Exercice.

Mettez ce récit à la 1re personne.

Ex. : **J'avais entendu dire, etc.**

LE VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

Le père Basile avait entendu dire que la terre était très grande et de plus qu'elle était ronde ; il n'en croyait rien.

— Ce sont les livres qui prétendent cela, disait-il ; mais on ne m'en fait pas accroire.

Un beau matin, il mit ses souliers et prit son bâton pour aller à l'extrémité de la terre.

Après bien des jours de marche, il arriva sur le bord de l'Océan.

Un vaisseau allait partir ; il monta dessus.

Il traversa des mers immenses, puis des continents, et ne voyait toujours pas le bout de la terre.

— La terre est plus grande que je ne le croyais, dit-il.

Il resta ainsi près d'un an en route : car, de ce temps-là, on ne voyageait pas aussi vite qu'aujourd'hui, et un beau matin il se retrouva à l'endroit d'où il était parti. Cette

fois il demeura convaincu que la terre était ronde, et depuis il ne lui arriva jamais de se moquer de plus savant que lui.

Cent quarante-deuxième Exercice.

Mettez ce récit à la 3e personne.

Ex.: C'est aujourd'hui qu'elle tient l'aiguille, etc.

LA CHANSON DE L'AIGUILLE.

C'est aujourd'hui pour la première fois, petite fille, que tu me tiens dans ta main mignonne. Écoute ma petite chanson :

Le travail, c'est la loi du monde ; chacun doit travailler et il n'est permis à personne d'être inutile ici-bas.

Depuis les premiers jours de la création j'étais enfermée au fond de la terre.

Je faisais partie d'un bloc informe de minerai.

Des hommes ont pénétré jusqu'au lieu où j'étais enfouie.

Ils ont emporté le minerai et en ont tiré du fer.

A l'aide du feu, à force de travaux divers, ils ont transformé ce fer en un mince fil d'acier.

Alors d'autres hommes ont coupé ce fil en morceaux. Ils ont façonné l'un des bouts

en pointe fine et aiguë; ils ont aplati l'autre et l'ont percé d'un trou.

De fil d'acier, je suis devenue aiguille.

Puis ils m'ont rendue polie et brillante et j'ai pu me mettre au travail.

Si je n'existais pas, comment ferais-tu, jeune fille?

C'est grâce à moi que tu es vêtue.

C'est moi qui réunis ensemble les différentes parties des étoffes qui forment tes vêtements.

Apprends à me manier avec adresse et agilité, de manière à reconnaître ce que les autres ont fait pour toi.

Car rappelle-toi toujours ma petite chanson :

Le travail, c'est la loi du monde; chacun doit travailler et il n'est permis à personne d'être inutile ici-bas.

Cent quarante-troisième Exercice.

Mettez successivement la phrase suivante aux trois personnes du singulier et aux trois personnes du pluriel du présent de l'indicatif.

Je pars dans deux jours; j'emmène avec moi mes deux jeunes sœurs. Je me promène sous les tilleuls et je me repose à leur

ombre. Je recueille leurs fleurs. Je chante des cantiques nouveaux au Seigneur en qui je mets ma confiance. J'entends les discours utiles et j'en profite. Je prends de bonnes résolutions et je les accomplis.

Cent quarante-quatrième Exercice.

Mettez les mêmes phrases à toutes les personnes du futur et du conditionnel.

Cent quarante-cinquième Exercice.

Même texte au futur antérieur.

Cent quarante-sixième Exercice.

Même texte au conditionnel passé.

Cent quarante-septième Exercice.

Même texte à l'impératif.

Cent quarante-huitième Exercice.

Même texte au subjonctif, en commençant chaque phrase par **Il faut.**

Cent quarante-neuvième Exercice.

Mettre au présent de l'indicatif tous les verbes imprimés en italique.

UNE TEMPÊTE DANS LES MERS AUSTRALES.

Chaque lame qui *venait* se briser sur la côte s'*avançait* en mugissant jusqu'au fond des anses, et y *jetait* des galets à plus de cinquante mètres dans les terres; puis, venant à se retirer, elle *découvrait* une grande partie du lit du rivage dont elle *roulait* les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer, soulevée par le vent, *grossissait* à chaque instant, et tout le canal compris entre l'Ile de France et l'île d'Ambre *n'était* qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusées de vagues noires et profondes. Ces écumes s'*amassaient* dans le fond des anses, à plus de six mètres de hauteur, et le vent, qui en *balayait* la surface, les *portait* par-dessus l'escarpement du rivage à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables, qui *étaient chassés* horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on *eût dit* d'une neige qui *sortait* de la mer. L'horizon *offrait* tous les signes d'une longue tempête; la mer y *paraissait* con-

fondue avec le ciel. Il s'en *détachait* sans cesse des images d'une forme horrible, qui *traversaient* le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y *paraissaient* immobiles comme de grands rochers. On n'*apercevait* aucune partie azurée du firmament; une lueur olivâtre et blafarde *éclairait* seule tous les objets de la terre, de la mer et des cieux.

Cent cinquantième Exercice.

Mettez au pluriel le texte suivant.

LE BEC DE GAZ AMBITIEUX.

Un bec de gaz disait aux autres becs, ses voisins : Je remplace (nous remplaçons) désormais le soleil ! Voilà assez longtemps qu'il règne sur le monde, c'est mon tour. Ne suis-je pas aussi beau que lui ? Voyez comme je brille ; mon éclat obscurcit le sien. — Sois (soyons) plus modeste, lui répliqua un de ses camarades : j'aurais beau rassembler tous mes rayons, jamais je ne parviendrais à éclairer le plus petit coin de terre d'une lumière pareille à celle que le soleil répand sur le monde entier. Jamais je n'ai fait éclore la plus petite fleur, ni mûrir le plus petit épi. Je me con-

tenterai de donner pendant la nuit ma faible lumière pour éclairer le chemin et je m'estimerai heureux si je puis me rendre utile.

Cent cinquante et unième Exercice.

Mettre au singulier le texte suivant.

LES MONTRES ET LES CADRANS SOLAIRES.

Les montres se moquèrent un jour des cadrans solaires. Vous (tu) ne savez l'heure, leur disaient-elles, que lorsque le soleil vous frappe de ses rayons; aujourd'hui, il est caché, vous ne pouvez rien dire.

— Eh bien, répliquèrent les cadrans, indiquez-nous vous-mêmes l'heure qu'il est. — Midi, juste midi, dirent les montres.

En ce moment le soleil parut.

— Vous vous trompez, mes amies, dirent les cadrans. Il y a longtemps que midi est passé; il est une heure en plus. Vous nous avez reproché notre ignorance, à notre tour maintenant de nous moquer de la vôtre. Nous gardons quelquefois le silence, il est vrai; mais du moins nous ne trompons jamais.

Mieux vaut se taire que de parler mal à propos.

NOTIONS USUELLES

I

Notre Père qui êtes aux Cieux.

La première chose qu'on doit faire en se levant, c'est la prière. Notre première pensée doit être pour le bon Dieu.

Quand nous nous adressons à lui, nous disons « Notre Père. » C'est qu'en effet Dieu est notre père, comme il est le père et le créateur de tout ce qui existe. C'est Dieu qui a fait la terre que nous habitons, qui l'a couverte d'arbres, de fruits, de grains, de tout ce qui est nécessaire pour notre subsistance. C'est lui qui l'a peuplée d'animaux de toutes sortes, qui a fait les oiseaux pour voler dans les airs et les poissons pour vivre dans les eaux. C'est lui qui a créé ce beau ciel bleu qui s'étend sur nos têtes, ce soleil qui nous donne la lumière et la chaleur.

On voit par toutes ces choses combien Dieu est grand et puissant. Sachez encore

qu'il veille également sur toutes ses créatures, même sur les plus petites.

Il les aime et les protège toutes ; mais il aime surtout les enfants dociles. Efforçons-nous de l'être afin de mériter son amour.

II

Le Pain quotidien.

1. — L'ÉPI DE BLÉ.

Tous les matins dans notre prière, nous disons : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. »

Si nous demandons ainsi à Dieu le pain de chaque jour, c'est que le pain est ce qu'il y a de plus nécessaire à la vie. Mais Dieu ne nous donne pas le pain tout fait : il veut que nous le gagnions par notre travail.

On fait le pain avec la *farine*. La farine se trouve dans les *grains de blé*.

Un *épi de blé* est une espèce de plumet long comme le doigt et se compose de quarante ou cinquante grains. Ces grains sont à peu près de la grosseur d'un grain de riz.

Ils sont remplis d'une poudre blanche et fine ; cette poudre, c'est la *farine*.

Aussi le grain de blé, si petit qu'il soit,

est-il ce qu'il y a de plus utile au monde, puisque c'est avec le blé qu'on fait le pain.

Le *blé* ou *froment* est une plante qu'on *sème* tous les ans. *Semer*, c'est mettre une graine ou *semence* dans la terre. Cette semence produit une plante qui donne des graines semblables à celle qu'on a semées.

Tous les ans on met dans la terre des grains de blé. De chaque grain peut sortir une ou plusieurs tiges, haute de près d'un mètre.

Au bout de chaque tige est un *épi*.

La *paille* est la tige du blé. Elle est jaune quand on la coupe ; mais elle a commencé par être une herbe verte, comme toutes les herbes des champs.

Comment une plante tout entière, avec ses feuilles, un épi si long, sans compter les racines, tient-elle dans un grain de blé? C'est ce qu'il est impossible, même aux hommes les plus savants, d'expliquer.

Dieu seul accomplit cet ouvrage; c'est lui qui fait lever le blé, comme il fait naître les plantes et les arbres. Il a mis un épi dans ce petit grain, comme il a mis un chêne dans le gland ; et nous devons le remercier tous les jours, car il permet que nous employions à notre usage ce qu'il a créé.

Avant de semer le blé, il faut d'abord

labourer le champ. *Labourer*, c'est fendre et retourner la terre avec la *charrue*.

La *charrue* est une grosse pièce de bois, attachée à des roues et terminée par un gros morceau de fer pointu et coupant appelé *soc*. Elle est tirée dans certain pays par des bœufs et dans d'autres par des chevaux.

Le soc coupe la terre et la retourne, et il se forme dans toute la longueur du champ des raies qu'on appelle *sillons*. Quand le champ est labouré, on le *fume*, c'est-à-dire qu'on y répand du *fumier*. C'est la paille qui a servi de litière aux animaux et qu'on retire des étables quand on les nettoie; il sert à tenir la terre chaude pendant l'hiver.

2. — LES SEMAILLES ET LE LABOUR.

Lorsque le champ a été fumé, on l'*ensemence*, c'est-à-dire qu'on y répand des grains de blé. Cela se fait vers le mois d'octobre ou de novembre.

Pour que les oiseaux ne mangent pas le grain qu'on vient de semer, le laboureur passe d'abord sur la terre une sorte de grand râteau appelé *herse*, afin de refermer les sillons, puis un gros *rouleau* de bois très lourd pour tasser la terre. Après cela, il n'a plus rien à faire qu'à attendre le mo-

ment de la récolte ; c'est le bon Dieu qui travaille. En effet, peu de temps après que le grain est enterré, il grossit et s'amollit. De l'un de ses bouts sort une petite pointe blanchâtre qui se montre bientôt hors de terre.

Cette pointe verdit, puis peu à peu elle grandit et devient semblable à un brin d'herbe. Au printemps, vers le mois d'avril, cette herbe est déjà haute.

Il s'amasse alors au bout des tiges une sorte de poussière grise. C'est la *fleur du blé*. Cette poussière grise se changera en grains.

Comment s'accomplit ce changement, c'est là le secret du bon Dieu.

3. — LA RÉCOLTE.

A mesure que la fleur du blé tombe, le grain commence à se former. Il est d'abord très petit, vert et mou ; si on l'ouvrait on n'y trouverait qu'un peu d'eau.

Peu à peu cette eau se change en une sorte de pâte blanche. A mesure que la chaleur de l'été se fait sentir, cette pâte durcit et le grain jaunit.

Le laboureur alors voit que le blé est mûr, c'est-à-dire bon à mettre en farine.

On le récolte ; c'est ce qu'on appelle *faire la moisson.*

On commence par couper les tiges, au pied, tout près de terre. On se sert pour cela d'une *faucille* ou bien d'une *faux*. Lorsque le blé est coupé, on le laisse étendu par terre, au soleil, pendant quelques jours, pour qu'il sèche. Puis on en forme de grosses bottes, qu'on appelle des *gerbes*.

On porte ensuite ces gerbes dans la *grange*, qui est la partie de la ferme où l'on conserve le grain ; ou bien l'on en forme de ces énormes tas pointus, presque aussi haut que des maisons, qu'on voit dans les champs après la moisson et qu'on appelle des *meules*. On recouvre les meules de paille bien lisse ; cette paille forme une sorte de toit sur lequel la pluie glisse sans pénétrer dans la meule.

C'est au mois de juin ou de juillet qu'on fait la moisson. Il a donc fallu huit mois pour que le grain de blé mis en terre devînt épi.

Lorsque le blé est rentré dans la grange, il faut le séparer de la paille. C'est ce qu'on appelle le *battage*, parce que, pour faire sortir le grain des épis, on est obligé de les battre.

Autrefois on se servait pour cela d'un instrument nommé *fléau*, composé de deux

morceaux de bois, liés ensemble par l'un des bouts. On plaçait les épis par terre, dans un endroit de la grange où le terrain est dur et uni, et qu'on appelle *aire*. On les frappait avec le fléau et les grains se détachaient. Alors on enlevait la paille et l'on ramassait le blé.

Mais cette besogne était longue et fatigante ; de plus, on perdait beaucoup de grain, car il en restait toujours dans la paille.

Il fallait ensuite *vanner le grain*, c'est-à-dire le secouer longtemps dans une sorte de corbeille appelée *van*, pour en retirer les brins de paille qui y restaient mêlés.

Maintenant on se sert d'une machine nommée *machine à battre*, qui bat le grain et le vanne en même temps. La paille s'en va d'un côté et le blé de l'autre.

L'ouvrage se trouve ainsi plus vite et mieux fait.

4. — LA FARINE ET LE SON.

On porte le blé au *moulin*.

Le *moulin* est une machine à écraser le grain. Il se compose de deux grandes pierres rondes et plates, très lourdes et très épaisses, appelées *meules*. Les meules sont placées l'une sur l'autre. Celle de

dessus est percée au milieu d'un large trou, au milieu duquel se trouve une sorte d'entonnoir en bois appelé *trémie*. C'est dans cet entonnoir qu'on verse le grain.

Le grain descend dans la trémie et va se placer entre les deux meules. La meule de dessous est immobile, c'est-à-dire qu'elle ne remue pas ; celle de dessus tourne sans cesse.

En tournant, elle écrase le grain sur l'autre pierre et le réduit en farine.

Mais cette farine est mélangée de *son*. Le son est cette peau jaune qui forme le dessus du grain de blé et qui ressemble à de la sciure de bois.

Au moulin la farine se sépare très facilement du son.

A mesure que le grain écrasé sort de dessous la meule, il est conduit, par un tuyau en bois, auprès d'une sorte de tamis ou passoire en étoffe de soie, qu'on appelle *blutoir*. La farine, qui est fine, traverse le blutoir ; le son, qui est gros, reste de l'autre côté.

Voilà comment on parvient à avoir de la farine où il ne reste pas la plus petite parcelle de son.

D'ailleurs rien ne se perd. Le son n'est pas bon pour faire du pain, mais il sert à

la nourriture des animaux, qui ne sont pas si difficiles que nous, et qui le trouvent excellent.

5. — LES MOULINS.

Ce n'est point le meunier qui fait tourner la meule. Les moulins tournent par le moyen du vent, de l'eau ou de la vapeur.

Souvent on aperçoit dans la campagne des *moulins à vent*, avec leurs quatre grandes ailes qu'on voit tourner de loin.

Pourquoi les ailes tournent-elles. Une petite expérience le montrera. Prenez un morceau de papier bien carré, posez-le devant vous sur la table : une pointe en bas, une en haut, une à droite et une à gauche.

Vous pliez votre papier en approchant la pointe d'en bas de celle d'en haut ; de même dans l'autre sens, en rapprochant la pointe de droite de celle de gauche, coupez votre papier dans le pli marqué, en laissant un petit espace au milieu.

Cela fait huit pointes à votre carré.

Prenez alors la pointe de droite de l'un des coins, repliez-la en forme de cornet et ainsi des autres. Attachez les quatre pointes repliées sur le bout d'un bâton avec une épingle et voilà un moulin à vent.

Placez-le dehors, il suffira du moindre souffle pour le faire tourner. Pourquoi cela? C'est que le vent entre dans chacun des cornets que forme le papier et les pousse l'un après l'autre; les grands moulins à vent ne tournent pas autrement.

Les ailes sont un peu tordues et recouvertes de toile; le vent, en les rencontrant, les pousse et les force à tourner.

On a soin de placer les moulins à vent sur des lieux élevés, parce que là il y a presque toujours du vent.

Quand il n'y en a pas, les ailes ne tournent pas ni la meule non plus.

Au lieu d'avoir des ailes comme les moulins à vent, les *moulins à eau* ont une *grande roue* qui est mise en mouvement par une petite rivière. Le cercle de cette roue est garni de larges planches, l'eau tombe sur ces planches, et, comme elle est lourde, elle les pousse, ce qui fait tourner la roue.

C'est cette grande roue, à son tour, qui fait tourner la meule.

6. — COMMENT ON FAIT LE PAIN.

Pour faire du pain, on met dans le *pétrin* de la farine avec de l'eau tiède, un peu de *sel* et du *levain*.

Le *pétrin* est une sorte de très grand coffre de bois, dans lequel on *pétrit* la farine, en la remuant et en la pressant avec force entre ses mains.

Le *levain* est de la pâte faite depuis plusieurs jours. Cette vieille pâte sert à faire *lever* la pâte nouvelle, à la rendre plus légère, c'est-à-dire plus facile à digérer, par suite des trous qu'elle y forme. La farine, l'eau et le levain pétris ensemble, forment la *pâte*.

On divise cette pâte en morceaux auxquels on donne la forme de pains. Puis on les laisse reposer quelque temps, avant de les mettre au four.

Le four est une sorte de chambrette ronde, avec un plafond arrondi aussi ; l'endroit seul où l'on fait le feu est plat.

Le four n'a qu'une ouverture qui s'appelle *bouche ;* on ferme cette ouverture avec une porte en fer.

Pour chauffer le four, on l'emplit de bois mince et sec, qui flambe bien. On en laisse la bouche ouverte, de manière que la fumée puisse s'échapper. Quand le bois est brûlé, on enlève la braise et l'on met le pain dans le four.

Pour ne pas se brûler, on place chaque pain l'un après l'autre sur une large pelle de bois à long manche. On introduit cette

pelle dans le four et on fait glisser le pain au fond. Cela s'appelle *enfourner*.

Lorsque tous les pains sont dans le four, on en referme la porte, et au bout d'une heure ou deux le pain est cuit. On le retire, on en nettoie le dessous avec une brosse; mais il faut attendre pour le manger qu'il soit refroidi.

Les marchands qui vendent le pain s'appellent *boulangers*.

7. — LES AUTRES GRAINS. — LA PAILLE.

C'est le blé qui donne la farine la plus nourrissante et la meilleure, mais on peut faire du pain avec le *seigle*, l'*orge*, l'*avoine*, le *sarrasin* et le *maïs* ou *blé de Turquie*. On les récolte de même que le blé. Ils servent principalement à la nourriture des bestiaux. Tous les grains dont on peut faire du pain s'appellent *céréales*.

La paille n'est pas inutile; on en fait des chapeaux, des paniers légers, des tapis, on en garnit les chaises. On s'en sert encore pour emballer. On en répand aussi dans les écuries et dans les étables pour servir de litière, c'est-à-dire de lit aux animaux.

Dans certains pays, on emploie la paille à couvrir les maisons; c'est ce qu'on

nomme du *chaume;* mais ces couvertures sont dangereuses, parce que la plus petite étincelle y met le feu. Alors la maison et quelquefois le village entier brûlent rapidement.

III

La Maison.

1. — PIERRES ET BRIQUES.

On fait les maisons avec des *pierres* et des *briques.*

La pierre qu'on appelle *pierre de taille* est blanche et dure; on la trouve dans des endroits appelés *carrières.* Souvent les carrières sont sous la terre; elles forment alors comme des *cavernes* très étendues au-dessus desquelles s'étendent les champs.

Une carrière contient de grandes masses de pierres. Les ouvriers qui en tirent la pierre s'appellent *carriers.*

Dans la carrière la pierre n'est pas séparée en morceaux; elle forme de gros *blocs.* On taille ces pierres avec des outils de fer très forts, ou bien on les scie avec une scie faite comme celle des menuisiers, mais beaucoup plus grande.

Les *moellons*, qu'on emploie aussi dans la construction des maisons, se trouvent de même dans les carrières; ce sont des pierres moins grosses et moins dures que les autres.

Quoique la *brique* soit très dure et ressemble à une pierre rougeâtre, ce n'est pas une pierre et on ne la trouve pas dans les carrières.

On la fabrique avec une *terre grasse*, appelée *argile* ou *terre glaise*. On pétrit cette argile avec de l'eau, comme on pétrit de la farine, et on en forme de la pâte. Puis on donne à cette pâte la forme régulière et on la met cuire dans un four, beaucoup plus grand que celui du boulanger.

On fait encore avec la terre cuite les *tuiles* qui servent à couvrir les maisons, et les *carreaux* dont on pave les chambres.

2. — FAÏENCE ET PORCELAINE.

C'est aussi avec la terre que l'on fabrique les *poêlons*, les *terrines*, les *pots*, les *marmites* et bien d'autres ustensiles encore. Tous ces vases sont en terre cuite. C'est ce qu'on appelle de la *poterie de terre*. La terre qui sert à faire cette poterie est plus fine que celle qu'on emploie pour les bri-

ques ; de plus, on la recouvre d'un *vernis* brillant.

Les *assiettes*, la *soupière*, les *plats*, le *saladier* sont en terre aussi. Le vernis qui les recouvre est d'un beau blanc ; c'est de la *faïence*.

Il y a une terre cuite encore plus belle, plus blanche et plus fine que la faïence. On l'appelle *porcelaine*.

La terre avec laquelle on fait la porcelaine est du *kaolin*. Elle ressemble à du sucre. On ne la trouve que dans très peu d'endroits. On fait cuire la porcelaine dans des fours, comme la brique.

Lorsqu'elle est cuite, on peut y peindre de jolis dessins, mais alors il faut la remettre encore une fois au feu, afin que les couleurs y restent bien attachées ; autrement elles s'effaceraient la première fois qu'on la laverait.

L'ouvrier qui fabrique ces objets s'appelle *potier*.

3. — LES DIFFÉRENTES PARTIES D'UNE MAISON.

Avant d'entreprendre une maison, on en fait le *plan*, c'est-à-dire qu'on dessine bien exactement sur le papier, en les réduisant, la forme et la grandeur des pièces, la hauteur et la largeur des portes, ainsi que

celle des fenêtres, enfin la place de chaque chose. Celui qui fait le plan de la maison s'appelle *architecte.*

Si l'on bâtissait les murs de la maison au niveau de la terre, la maison ne serait pas solide; elle pencherait bientôt d'un côté ou de l'autre. Pour éviter ce mal, on creuse d'abord des *fossés* à la place où l'on veut mettre les murs. Les ouvriers qui creusent les fossés s'appellent *terrassiers*, parce qu'ils remuent la *terre.* C'est au fond de ces fossés que l'on commence à bâtir; puis on remet la terre en place, en sorte que le bas de la maison se trouve caché.

On appelle les parties du bâtiment ainsi enfoncées dans la terre, les *fondations.* C'est entre les murs de fondation d'une maison que se trouvent les *caves* et le *sous-sol.*

Une maison a souvent plusieurs étages. Au niveau du sol est le *rez-de-chaussée.* L'étage au-dessus du rez-de-chaussée s'appelle le *premier étage;* celui qui est au-dessus du premier s'appelle le *second;* puis le *troisième*, et ainsi de suite jusqu'en haut.

Le dernier étage s'appelle les *combles.* C'est là que sont les *mansardes* et le *grenier.*

4. — LA CHAUX.

Pour élever les murs d'une maison, on pose des pierres ou des briques les unes sur les autres, en les joignant ensemble par une pâte appelée *mortier* ou *ciment*, et en ayant soin de laisser la place des portes et des fenêtres.

Le mortier est composé de *chaux* et de *sable*.

Le sable se rencontre partout. C'est de la pierre en très petits grains.

La *chaux* provient d'une pierre blanche, assez commune et qu'on nomme *pierre à chaux*. On fait cuire cette pierre dans des fours appelés *fours à chaux*.

La pierre à chaux ainsi cuite s'appelle *chaux vive*.

Pour préparer le mortier, on fait un tas de sable, on le creuse au milieu, en relevant les bords, ce qui forme comme une sorte de grande *cuvette* ou de *bassin*. Là on met des morceaux de chaux vive et on répand de l'eau dessus.

Quoique ces pierres soient refroidies depuis longtemps, l'eau qu'on vient de jeter dessus se met à fumer, à frémir et à bouillonner comme de l'eau qui serait sur le feu. Tout le tas de chaux devient brû-

lant. On le remue avec une pelle attachée à un long manche, afin que les pierres fondent bien, et alors elles forment une bouillie blanche qui se refroidit peu à peu. C'est ce qu'on appelle *éteindre* ou *amortir la chaux.*

Lorsque la chaux est éteinte, on y mêle du sable, et c'est ce qui fait le mortier dont on se sert pour coller ensemble les pierres et les briques.

Lorsque le mortier est sec, il devient aussi dur que la pierre elle-même.

5. — LA CHARPENTE. LE TOIT.

Quand les gros murs de la maison sont élevés jusqu'à la hauteur du premier étage, on pose sur ces murs de longues pièces de bois carrées, très épaisses, qu'on appelle *poutres*, et d'autres moins grosses, qu'on appelle *solives.*

Les poutres et les solives servent à poser le plancher du premier étage. C'est la *charpente* de la maison. Le bois qu'on y emploie vient des arbres.

Maintenant, on fait souvent la charpente des maisons en fer.

Les ouvriers qui préparent le bois pour les charpentes s'appellent *scieurs de long.*

Quand on a fini la charpente du premier

étage, on continue les murs de la maison jusqu'à la hauteur du second. Alors on place encore d'autres poutres et d'autres solives pour poser le plancher du second étage, et ainsi de suite jusqu'au grenier de la maison.

Au-dessus du grenier est le *toit*. Il est fait en *pente* pour que l'eau tombant dessus puisse s'écouler.

Le toit est en *tuiles*, en *ardoises* ou en *zinc;* mais ces tuiles, ces ardoises ou ce zinc sont posés sur une autre charpente en bois. Les pièces de bois qui forment cette charpente s'appellent *chevrons*.

Les *tuiles* sont bien connues. Quant aux *ardoises*, on les voit souvent sous forme de petites planchettes gris foncé sur lesquelles on apprend à écrire. C'est avec des ardoises semblables, mais beaucoup moins épaisses, que les maisons sont couvertes.

Les ardoises se trouvent, comme les pierres de taille, dans des carrières. On appelle ces carrières *ardoisières*.

Au-dessous du toit, tout le long de la maison, on pose les *gouttières*. Ce sont de longues bandes de zinc arrondies de manière à former comme de *petits fossés* dans lesquels l'eau du toit *s'égoutte*. Sans elles l'eau du toit se répandrait sur les passants.

Les gouttières sont percées d'un trou à chaque bout; de là l'eau tombe dans un *tuyau* qui la fait descendre dans la rue; c'est le *tuyau de descente.*

6. — LE PLATRE.

Les murs minces qui séparent les différentes pièces de la maison entre elles, s'appellent des *cloisons;* ces murs sont ordinairement en briques.

Pour rendre les murs d'une maison blancs et unis à l'intérieur, on les recouvre de *plâtre.* Le plâtre provient, comme la chaux, d'une pierre blanche nommée *gypse* ou *pierre à plâtre.*

On fait cuire cette pierre dans des fours appelés *fours à plâtre;* puis on l'écrase dans de grands moulins et l'on en fait une poudre qui ressemble à de la farine.

Pour se servir du plâtre, le maçon en met un peu dans une boîte de bois, de forme allongée et sans couvercle, appelée *auge.* Il verse de l'eau dessus et remue tout ensemble, de façon à en faire une espèce de bouillie ou de pâte. C'est ce qu'on appelle *gâcher le plâtre.*

Il étend cette pâte sur les murs et sur les plafonds, avec une sorte de pelle, à manche court et recourbé, appelée *truelle.* L'ou-

vrier ne délaie pas tout le plâtre dont on a besoin pour la journée, car il faut l'employer aussitôt qu'il est gâché, autrement il ne peut servir.

7. — LES BOISERIES.

Quand les murs de la maison sont finis, on pose les *planchers*, les *escaliers*, les *portes*, les *fenêtres* et les *volets*. Toutes ces parties se font en bois, de même que la charpente; c'est ce qu'on appelle les *boiseries*.

Les principaux bois employés pour les boiseries d'une maison sont : le *chêne*, le *châtaignier*, le *sapin*, l'*érable*, etc.

Afin que les boiseries d'une maison soient plus jolies et durent plus longtemps, on les recouvre de peinture ; c'est ce qui empêche les vers et d'autres insectes de les ronger.

Les principaux instruments de menuiserie sont : le *marteau*, le *rabot*, les *tenailles*, la *scie*, le *ciseau*, le *tourne-vis*, l'*équerre*, la *vrille*, le *vilbrequin*.

8. — LES MEUBLES.

Avec le bois on fait aussi les meubles. Le bois des meubles ne se peint pas ordinai-

rement, mais on le polit et on le vernit. Il devient alors très beau et très brillant et se conserve mieux que s'il était peint. Les tables à manger, les armoires, les lits, les commodes, les chaises sont en bois poli et verni.

Les principaux bois employés à faire des meubles sont : le chêne, le noyer, le merisier, le sapin, qui croissent dans nos pays ; puis l'*acajou* et le *palissandre*, qui viennent des pays étrangers et qu'on appelle *bois des îles*.

Un *meuble* est composé de plusieurs morceaux de bois réunis ensemble. Pour joindre ces différents morceaux, on se sert de *clous* et de *colle forte*. Les clous sont en fer.

La colle forte est faite avec les parties de rebut du corps des animaux : les nerfs, les peaux, etc. On les met bouillir ensemble avec de l'eau et on a une gelée transparente, nommée colle forte.

Cette colle devient très dure, et lorsqu'on veut s'en servir il faut la mettre fondre sur le feu. Une autre colle, appelée *colle de pâte*, est celle dont les peintres se servent pour appliquer les papiers sur les murs. Elle est faite de farine et d'eau.

IV

Diverses parties d'une habitation.

1. — LA CHAPELLE.

A la chapelle, on voit un autel, un tabernacle, des statues, des colonnes, des bancs, des croix, des candélabres, des chandeliers, une chaire, un orgue, des vases de fleurs artificielles ou naturelles. A côté de la chapelle est la sacristie qui renferme des armoires, des chasubles, des étoles, des surplis, des aubes, des rochets, des linges d'autel, des ostensoirs, des vases sacrés, des garnitures d'autel, des reliquaires, etc.

2. — LES CHAMBRES.

Dans une chambre à coucher, on voit des *chaises*, des *fauteuils*, un *canapé*, une *armoire*, une *commode* et un *lit* : dans la commode, on place du linge fin ; dans l'armoire, on accroche des vêtements.

La couchette est en bois verni. Dans cette couchette, se trouve un *sommier élastique* et par-dessus un *matelas* rembourré de crin et de laine ; sur le matelas sont éten-

dus de grands morceaux de toile appelés *draps de lit ;* à l'extrémité du sommier est placé un *traversin* qui soutient des oreillers remplis de plume. Une *couverture* de coton ou de laine est posée sur les draps et enveloppe les bords du matelas.

Pendant l'hiver, on ajoute une couverture plus petite appelée *couvre-pieds*, et une autre contenant un duvet chaud et léger, nommée *édredon.*

Sur la cheminée, se trouvent une pendule en bois ou en marbre, des vases de fleurs ou autres ornements. Une glace est fixée au mur. Un tapis de laine couvre le plancher. Un crucifix et plusieurs tableaux sont attachés à la muraille par des clous.

Dans la *salle à manger* est une *table* ronde, en bois, protégée par une *toile cirée.* Quelquefois, on couvre cette toile cirée d'une *nappe* en linge damassé.

On pose sur la table des *assiettes* en porcelaine, une *carafe* et des *verres* en cristal, des *cuillères* et des *fourchettes* en argent ou en métal qui l'imite. On ne doit pas oublier les *couteaux*, la *salière* et le *moutardier*, et mettre autant de serviettes qu'il y a de convives.

Le *salon* contient des *canapés*, des *fauteuils*, des *chaises* rembourrées, des *glaces*, des *tableaux*, des *candélabres*, des *boise-*

ries. Un *lustre* est suspendu au *plafond*. Le *parquet* est ciré et couvert de tapis.

Dans un *cabinet de travail* est un bureau contenant des tiroirs et une planche mobile que l'on baisse ou que l'on tire à soi pour former une table. Il y a, de plus, des *livres*, une *écritoire* pleine d'encre, des *plumes* en métal, du *papier*, des *crayons*, un *essuie-plumes*, des *enveloppes*, de la *cire à cacheter*, une *bougie*, des *allumettes*, des *timbres-poste*, une *carte* de France, un *plan* de Paris et des *indicateurs* de chemins de fer.

3. — L'ATELIER.

Dans un *atelier de menuisier* se trouve un *établi* ou espèce de table très solide, en bois de chêne; sur cet établi est une *varlope* pour raboter les planches, une *scie* pour découper le bois; un *marteau* pour enfoncer les clous; des *tenailles* pour les arracher au besoin; une *lime* pour aplanir le fer; une *hache* pour fendre le bois.

4. — LE JARDIN.

Au *jardin*, on retourne la terre avec une *bêche*, on ratisse les allées avec une *houe*, on arrache les mauvaises herbes avec un *sarcloir*, on les enlève au moyen d'un ra-

teau et on les emporte dans une **brouette**; on verse de l'eau sur les plantes avec un arrosoir ou avec un long tuyau en caoutchouc.

5. — LA CUISINE, L'OFFICE, ETC.

A la *cuisine* est un fourneau plat en fonte; on le chauffe avec du *coke* ou de la *houille* que l'on trouve en creusant la terre dans certains pays. Sur le fourneau, se voient des *marmites* et des *coquemars* en fonte. Des *casseroles* en cuivre rouge sont fixées à la muraille par des crochets.

Sur des *rayons* ou planches sont des *cafetières* et des *bouilloires* en fer-blanc; des tasses, des pots, des assiettes en terre cuite et en faïence; des bouteilles en verre, un moulin à café et un chandelier.

Le plancher est remplacé par des *dalles*, le long du mur sont rangés des baquets, des cruches et des seaux en zinc, des cuveaux en bois et des paniers en osier. Derrière la porte est le balai.

La *fontaine* et la pierre à *évier* se trouvent de chaque côté de la fenêtre. On tourne un robinet pour faire couler l'eau. Sous l'évier, il y a des boîtes où sont des *brosses*, des *éponges* pour nettoyer divers objets et du *tripoli* pour faire reluire le cuivre; le

tripoli est une poussière que l'on retire d'une pierre tendre.

Près de la cuisine est une chambre nommée *office* ou l'on renferme la vaisselle, le linge de table et où l'on prépare le dessert.

6.— DIVERSES DÉPENDANCES DE L'HABITATION.

On appelle *grange* le lieu où l'on serre les blés en gerbe; *grenier*, celui où l'on garde le foin, la paille, etc.; *remise*, celui où l'on met les voitures à couvert; *serre*, un endroit clos où l'on enferme les plantes pendant l'hiver pour les préserver du froid; *orangerie*, celui où l'on abrite, pendant l'hiver, les orangers où autres arbustes; *caves*, les souterrains où l'on enferme les vins.

V

Étoffes. — Vêtements.

Les matières qui servent à fabriquer les étoffes sont : le *chanvre*, le *lin*, la *soie*, la *laine* et le *coton*. Elles sont appelées *matières textiles*, parce qu'on les *tisse*. La moins recherchée des matières textiles est le *coton*. La plus précieuse est la *soie*.

1. — LE CHANVRE.

Le *chanvre*, qui sert à faire la toile, et à nourrir les oiseaux, est une plante cultivée dans de vastes terrains appelés *chènevières*.

On le sème tous les ans, comme le blé. Sa graine est le *chènevis*.

La tige du chanvre est aussi haute que celle du blé. Dans l'écorce de cette tige se trouvent des fils blanchâtres, doux comme de la soie et très solides. Ils servent à faire la toile.

Mais ces fils sont collés très fortement à l'intérieur de l'écorce.

Pour les en séparer, on plonge le chanvre, lié en grosses bottes, au fond d'une mare ou d'un étang, pendant quinze jours ou trois semaines.

L'eau fait fondre la gomme qui retient les fils et ils se détachent. C'est ce qu'on nomme *rouir* le chanvre.

Après le *rouissage*, on met les tiges au soleil ou au four où elles se dessèchent; puis on *teille* le chanvre. *Teiller*, c'est retirer les fils ou *filasse* de la tige.

Le chanvre doit être ensuite *filé*.

Au temps passé, on ne filait qu'au *fuseau*, en tordant les brins de filasse entre ses

doigts. — La filasse était attachée sur un long bâton appelé *quenouille*.

On imagina ensuite un instrument appelé *rouet*, qui faisait le même travail plus vite. Il porte en dessous une petite planchette sur laquelle on appuie le pied pour tourner la grande roue. Cette grande roue fait tourner le fuseau, auquel un brin de filasse est attaché. En tournant, le fuseau tord peu à peu la filasse ; c'est ce qui forme le fil.

Le mouvement donné au fuseau par le rouet est beaucoup plus rapide que celui qui lui est donné par les doigts.

Autrefois toutes les femmes, riches ou pauvres, tournaient le rouet ou le fuseau : les reines dans leurs palais aussi bien que les filles de la campagne en veillant sur leurs troupeaux.

Depuis, on a inventé une *machine à filer* qui, au lieu de ne faire tourner qu'un seul fuseau, comme le rouet, en fait tourner cent, deux cents et plus. Autant de fuseaux qui tournent, autant de fils qui se forment et dont on fait les étoffes.

Avec le chanvre, on fabrique la *corde* comme le fil ; mais la machine qu'on emploie est beaucoup plus grande qu'un rouet.

Les cordes les plus fines s'appellent *ficelles* ; les plus grosses sont des *câbles*. Les filets qui servent pour la pêche sont

en ficelle; les cordes qui attachent les bateaux au bord de la rivière, celles qu'on emploie pour hisser les voiles des navires, sont des *câbles*.

Les cordes *se raccourcissent* quand elles sont mouillées et la toile aussi.

2. — LE LIN.

On fait aussi de la toile avec le lin, plante dont l'écorce contient des fils qu'on prépare comme ceux du chanvre.

La *fleur du lin* est une jolie petite fleur d'un bleu pâle; sa graine est très utile. On l'écrase dans des moulins, on la réduit en farine, appelée *farine de lin*, et l'on s'en sert pour faire des cataplasmes.

La filasse de lin se file et se tisse de même que celle de chanvre.

Lorsque la toile de lin sort du métier, elle est *grisâtre ;* celle du chanvre est *jaunâtre*. On appelle ces toiles *toiles écrues*. Il faut les blanchir. Mais on aurait beau les savonner, on ne leur ferait jamais perdre leur couleur.

Pour y parvenir, on étend la toile humide dans un pré, par terre, et on la laisse là pendant plusieurs semaines, le jour et la nuit, à la pluie et au soleil. Elle blanchit et doit être lavée ensuite.

C'est avec le chanvre qu'on tisse les toiles les plus solides ; le lin sert à fabriquer les plus fines. La plus belle de toutes, qu'on appelle *linon ou batiste*, est aussi douce et aussi brillante que la soie.

C'est encore avec le fil de lin qu'on fait la *dentelle blanche*, cet ouvrage à jour qui sert d'ornement.

3. — LE COTON.

L'étoffe qu'on appelle *indienne* est faite avec du *coton*, sorte de duvet qui se trouve dans le fruit d'un arbrisseau nommé *cotonnier*.

Il n'y a pas de cotonnier dans notre pays ; cet arbre croît dans les pays chauds : en *Amérique*, en *Algérie* et dans l'*Inde* principalement. C'est du nom de ce dernier pays, *Inde*, qu'est venu le mot *indienne*.

Quand le fruit du cotonnier est mûr, il se fend naturellement et le coton en sort.

Les *nègres* ou *noirs* en font la récolte.

Quelquefois ce coton est blanc comme la neige, d'autres fois, il est jaunâtre : on l'appelle alors *coton écru*. La ouate si douce, si blanche et si chaude, dont on double les habits d'hiver, est du coton à peu près tel qu'il sort du fruit.

4. — LE FILAGE DU COTON.

Le coton n'est filé ni au fuseau ni au rouet, mais seulement à la machine, dans des établissements nommés *filatures*.

Lorsque le coton arrive à la filature, on commence par le *carder*, c'est-à-dire qu'on le fait passer entre deux brosses de fer, qui ressemblent à celles dont on se sert pour carder les matelas. Ces brosses peignent le coton et en forment des espèces de longues mèches.

Une machine prend ces mèches et les allonge, en les amincissant, de manière à ce qu'elles ne forment plus qu'un fil. Ce fil se trouve attaché à un fuseau qui tourne sans cesse; à mesure qu'il s'amincit il se tord, comme se tord le fil de chanvre qu'on file au rouet.

Avec le coton filé, on fabrique non seulement des étoffes, mais aussi du coton à coudre, à tricoter et à broder. Avec le coton à tricoter, on fait des *bas*, des *bonnets*, des *gilets* et d'autres vêtements.

On tricote à la main avec des aiguilles, mais on fabrique aussi du tricot à la mécanique.

On fabrique avec le coton un grand nombre d'étoffes. Les plus fortes s'appellent

cretonne, *calicot*, *madapolam*. D'autres moins épaisses sont la *percale*, le *jaconas*, le *nansouk*. Les plus légères sont le *tulle* et la *mousseline*.

Parmi les étoffes de coton, il en est qu'on emploie blanches ou écrues et d'autres qu'on imprime. *Imprimer une étoffe*, c'est y marquer des dessins de couleur.

5. — LA LAINE.

La laine vient sur le dos des moutons, c'est leur *toison*. On la coupe tous les ans, au mois de juin, et on la lave avec de l'eau chaude et du savon noir. Puis on la carde. Carder la laine, c'est la peigner comme le coton, avec des brosses de fer, afin de mettre tous les fils dans le même sens. Lorsqu'elle est cardée, elle est bonne à filer. On file la laine et on la tisse avec des machines, de même que le chanvre et le coton.

Les principales étoffes de laine sont : le *drap*, le *mérinos*, l'*alpaga*, la *flanelle*. On fait encore avec de la laine des tapis et des couvertures. On en tricote aussi des bas, des gilets, des chaussons.

La laine se teint très bien, et presque toutes les étoffes de laine sont teintes.

Teindre une étoffe, c'est la tremper d

un liquide préparé pour lui donner de la couleur.

La laine sert aussi à remplir les matelas.

6. — LA SOIE.

La soie n'est autre chose que le *cocon* ou *coque* dans laquelle s'enferme le ver à soie pour devenir papillon.

Ce cocon est gros comme un œuf d'oiseau, mais plus allongé. Il y en a de blancs et de jaunes. Il est composé de fils de soie extrêmement fins, sortant de la bouche de l'animal qui les replie autour de lui de manière à former comme une petite muraille.

D'abord cette muraille est transparente et l'on peut voir l'animal travailler, mais bientôt elle devient très épaisse. Le cocon reste dans cet état pendant un mois environ, puis l'insecte l'ouvre du bout, et il en sort un papillon.

Ce papillon ne vit pas longtemps ; il pond des œufs et meurt aussitôt. Ces œufs sont de la graine de ver à soie. L'année suivante, ils produiront d'autres petits vers, qui à leur tour se changeront en papillons.

On n'attend pas, pour enlever la soie du cocon, que le papillon en soit parti : car, en faisant son trou pour sortir, il briserait

les fils du cocon et la soie ne vaudrait plus rien. Aussitôt que le ver a fini de filer son cocon, c'est-à-dire cinq ou six jours après qu'il a commencé, on jette le cocon dans l'eau bouillante, ce qui fait mourir l'insecte.

Toute la soie d'un cocon est d'une seule longueur, sans interruption; aussi il n'est pas besoin de la filer, il faut seulement la dévider.

Pour tisser la soie, on se sert de métiers pareils à ceux avec lesquels on tisse le chanvre ou la laine.

C'est avec la soie qu'on fait les étoffes les plus belles et les plus recherchées, telles que le *taffetas*, la *faille*, le *satin*, le *velours*.

7. — LES CHAUSSURES, COUVERTURES DE LIVRES, ETC.

Les chaussures faites en bois sont appelées *sabots*.

Mais on en fait surtout avec du *cuir*, c'est-à-dire avec la peau des animaux domestiques.

On appelle animaux domestiques ceux qui nous nourrissent ou qui nous aident dans nos travaux et nous servent pour ainsi dire de *domestiques*. Les principaux sont

le *bœuf*, le *cheval*, le *veau*, la *vache*, le *mouton* et la *chèvre*.

Mais si l'on se servait de la peau des animaux telle qu'elle est lorsqu'on vient de les tuer, elle deviendrait bientôt dure et sèche et se fendrait. Il faut la préparer.

Aussitôt que les animaux sont morts, on la leur enlève et on commence par en détacher les poils. Ensuite on la *tanne*. *Tanner les peaux*, c'est les mettre tremper dans une eau mélangée de *tan* ou écorce de bois écrasée.

Les peaux sont laissées plusieurs mois dans le tan; quelques-unes y restent toute une année. Puis on les fait sécher; et alors elles sont devenues du *cuir*.

Avant de s'en servir pour confectionner les chaussures, on les teint en noir. Pour rendre les peaux de veau plus belles, on les recouvre parfois d'une sorte de peinture brillante; elles prennent alors le nom de *cuirs vernis*. C'est avec du cuir verni qu'on fait les chaussures les plus élégantes.

Les peaux ne servent pas seulement pour les chaussures. Le bourrelier en emploie beaucoup pour les voitures, les harnais et les colliers des chevaux. On en fait aussi des couvertures de livres.

La peau des chevreaux et des agneaux sert à faire des gants.

Avec les peaux d'âne on fait les tambours. On les prépare de manière à les rendre minces, sèches et presque transparentes.

C'est ce qui les rend *sonores*, c'est-à-dire qu'elles donnent du son quand on les frappe. On appelle la peau d'âne ainsi préparée du *parchemin*.

Les animaux domestiques nous fournissent encore le *crin*, qui sert à faire des matelas et à rembourrer les meubles, il est pris à la queue ou à la crinière des chevaux.

Avec les cornes et les os on fait des boutons, des peignes, des manches de couteaux et d'autres objets.

VI

Les Ouvriers.

1. — OUVRIERS DU BATIMENT.

Les ouvriers du bâtiment sont les *terrassiers*, qui creusent le sol pour établir les fondations ; les *maçons*, qui élèvent les murailles ; les *charpentiers*, qui posent les poutres destinées à supporter la toiture et les planchers ; les *couvreurs*, qui garnissent la toiture de tuiles, d'ardoises ou de feuilles de zinc.

Les *menuisiers* viennent ensuite et éta-

blissent les planchers et les escaliers ; ils posent les portes, les fenêtres et les persiennes. Les *serruriers* fixent les *crémones*, les *gonds*, les *crochets* aux persiennes et aux fenêtres, et mettent aussi des *gonds* et des *serrures* aux portes.

Quand les menuisiers et les serruriers ont fini leur besogne, les *plâtriers* couvrent de plâtre les plafonds et les parois des murs intérieurs ; les *marbriers* posent les cheminées et les *vitriers* garnissent les fenêtres de feuilles de verre. Les *plombiers* placent les gouttières, les tuyaux à eau et à gaz. Les *fumistes* construisent les cheminées et les poêles.

Pour terminer, les *peintres* décorent la cage d'escalier, les portes, etc., et les *tapissiers* collent du papier peint sur les murs des appartements.

2. — OUVRIERS DU VÊTEMENT.

Le *chapelier* et la *modiste* confectionnent les coiffures. Le *cordonnier* confectionne les chaussures. Le *passementier* des cordons et des soutaches.

Les *filateurs* fabriquent des tissus de coton. Les *fabricants de soiries* font des rubans, des foulards, des cravates, etc.

Le *tisserand* fait des étoffes, des tapis,

de la toile. Le *teinturier* donne aux étoffes toutes sortes de nuances. Le *tanneur* prépare les peaux de bêtes. Le *fourreur* en fait des manchons et divers autres vêtements.

3. — OUVRIERS DE L'AMEUBLEMENT.

Les *ébénistes* font les sièges, les buffets, les tables, les bureaux, les armoires.

Les *tapissiers* garnissent les meubles, posent les tentures des tapis, des rideaux, etc.

Les *sculpteurs* taillent des ornements dans le bois et le marbre. Les tourneurs façonnent le bois, l'ivoire, etc.

Les *fondeurs* coulent toutes sortes de métaux.

Les *miroitiers* étament les glaces. Les doreurs font des encadrements.

Les *chaudronniers* font et vendent des ustensiles de cuisine.

Les *lampistes* établissent des appareils d'éclairage.

Les *boisseliers* fabriquent des paniers; les *brossiers* des plumeaux et des brosses.

Les *faïenciers* des pots et des assiettes.

4. — OUVRIERS DES ARTS INDUSTRIELS.

Le *papetier* fabrique le papier à écrire, à imprimer et à emballer.

Le *typographe* imprime les livres et les journaux.

Le *relieur* pose des couvertures aux livres.

L'*orfèvre* et le *bijoutier* travaillent l'or et l'argent. Le *photographe* obtient des portraits à l'aide de la lumière.

L'*opticien* fait des lunettes, des télescopes, etc.

Le *luthier* des instruments de musique, et *l'armurier* des armes.

Les *fleuristes* imitent des fleurs avec du papier, des étoffes, etc.

Les *graveurs* et les *lithographes* reproduisent des dessins et font des images.

VII

Réunion d'habitations.

1. — VILLAGES, VILLES, CITÉS; LEUR ASPECT GÉNÉRAL.

Le *village* est un assemblage de maisons habitée par des paysans qui cultivent les terres ou exerçent différents métiers.

La *ville* est aussi un assemblage de maisons, mais plus vastes et plus nombreuses. Là sont les commerçants, les savants,

les artistes, et aussi les ouvriers dans tous les genres de métiers.

Plusieurs villes servent à la défense du pays ; ce sont les *villes de guerre*, entourées de fossés et de remparts. Les autres sont appelées *villes ouvertes*, et l'on peut y entrer de tous côtés, la nuit comme le jour.

La *cité* signifie surtout les habitants, les maisons forment la ville ; les citoyens forment la cité.

Un *peuple* est une réunion d'hommes habitant le même pays et soumis aux mêmes lois.

Aux alentours d'une ville de guerre sont des *forts* qui en défendent l'approche, telles sont les villes de Strasbourg, Metz, Lille, Besançon, Lyon. En y arrivant, nous trouvons une pente douce qui forme ce qu'on appelle les *glacis* et qui nous conduit au bord du premier *fossé*.

Arrivés là, nous passons sur un *pont-levis*, ainsi nommé parce qu'on le lève et qu'on le baisse à volonté, au moyen de grosses chaînes en fer, pour fermer ou pour ouvrir le passage du fossé.

Le plus souvent, il y a un second fossé et un second pont-levis à passer pour pénétrer dans la ville.

Si c'est une ville ouverte, comme Nancy,

Dijon, Troyes, Nantes, nous voyons aux alentours des *jardins*; les uns appelés *jardins d'agrément* où l'on cultive des fleurs, les autres sont nommés *potagers* et produisent des *légumes* que l'on vend au marché.

Avant d'entrer dans la ville proprement dite, on traverse un *faubourg* et l'on arrive dans une *rue*. Déjà nous voyons que si, dans un village, il n'y a souvent qu'une seule rue, dans une ville elles sont nombreuses. Une rue est un chemin qui se continue entre deux rangées de maisons.

Les *rues* n'ont pas toutes la même longueur ni la même largeur; les maisons qui les forment sont plus ou moins hautes, plus ou moins grandes. Il est nécessaire à la santé des habitants que les rues soient larges et les maisons assez grandes pour laisser passer l'air et la lumière; d'ailleurs les rues doivent être assez larges pour que les voitures puissent circuler sans accidents.

On appelle *voirie* le service qui consiste à entretenir les rues et les places d'une ville.

L'*éclairage* des rues a été organisé d'une manière régulière sous Louis XIV : on employait des *lanternes* placées de distance en distance. En 1850, on inventa les *réverbères*, lampes qui donnent une forte

lumière au moyen de pièces de métal appelées *miroirs*.

Les réverbères furent peu à peu remplacés par l'éclairage au gaz. Paris fut éclairé au gaz pour la première fois sous le règne de Louis XVIII. De nos jours les grandes villes sont éclairées surtout par l'*électricité*, mais les réverbères avec l'éclairage à l'huile n'ont pas entièrement disparu.

On appelle *pavés* les blocs de pierres ou d'autres matières dures dont on couvre le sol des rues pour éviter l'humidité.

Les rues se distinguent entre elles par le nom qu'elles portent. Autrefois ces noms étaient tirés du culte des saints, des établissements religieux : rue *Saint-Jacques*, rue *Saint-André*, rue *des Carmes*, *des Dominicains*, rue *des Clercs;* ou des métiers exercés par les habitants : rue *des Orfèvres*, *des Teinturiers*, *des Tanneurs*, *des Chaudronniers;* ou des principaux édifices : rue *du Palais*, *du Collège*, ou *de l'Hôpital*, etc.

Aujourd'hui les noms des rues sont souvent pris d'événements ou de personnages marquants : rue *de Rivoli*, *de Marengo*, *de Castiglione*, *d'Aboukir*, *de Richelieu*, *La Fayette*, etc.

On appelle *place* un espace découvert où

aboutissent plusieurs rues. — *Carrefour*, un lieu où les rues se croisent. — *Boulevard*, une promenade ou une rue vaste et plantée d'arbres.

2. — MONUMENTS.

Les villes sont embellies par un grand nombre de *monuments* : on distingue avant tout les *églises* où les fidèles se réunissent pour prier et assister aux cérémonies religieuses. On appelle *cathédrale* une église qui est siège d'un évêché, et *métropole* le siège d'un archevêché. Les plus belles églises ont été bâties par des fidèles si pieux qu'ils travaillaient pour l'amour de Dieu, sans rétribution, et sans vouloir que leur nom soit connu.

On appelle *clocher* une tour jointe à l'église et qui renferme les *cloches*. Une cloche en général est un instrument de métal dont on se sert pour donner des signaux; ainsi, dans les villages, elle indique l'heure de l'ouverture de l'école; partout elle indique l'heure de midi par le son de l'*angelus* et avertit les fidèles de se rendre aux offices religieux; elle sonne les baptêmes, les mariages, la mort, la sépulture. Il y a aussi une sonnerie particulière pour les incendies.

Les cloches sont ordinairement faites en

bronze; c'est-à-dire d'un alliage de cuivre et d'étain.

On nomme au village *maison commune* ou *mairie* le lieu où se réunissent les magistrats pour régler diverses affaires; dans les villes, ce même monument s'appelle *hôtel de ville;* mais il est plus grand, et renferme un grand nombre de pièces.

Le *maire* est le premier magistrat de la commune, au-dessous de lui sont les *adjoints.*

Le *palais de justice* est le lieu où les magistrats se réunissent pour rendre la justice.

3. — ARMÉE.

On appelle *casernes* de grands bâtiments destinés aux logements des *soldats.* On donne le nom de *soldat* à tout militaire qui reçoit une *solde* ou paiement et en particulier à celui qui n'a pas de grade. Au-dessus des simples soldats sont les *sous-officiers* et les *officiers.* Un certain nombre de soldats, sous le commandement d'un *capitaine*, d'un *lieutenant* et d'un *sous-lieutenant*, forment une *compagnie*, plusieurs compagnies forment un *bataillon.* Il faut au moins deux bataillons pour faire un *régiment;* celui-ci a pour chef un *colonel.* Dans la *cavalerie* ou troupe de soldats à

cheval, le bataillon est remplacé par l'escadron commandé par un *chef d'escadron.*

Pour former une *brigade,* il faut au moins deux régiments commandés par un *général de brigade ;* plusieurs brigades composent une *division* commandée par un *général de division.* Plusieurs divisions forment une *armée.*

4. — BIBLIOTHÈQUES, MUSÉES.

On appelle *bibliothèque* une réunion de livres placés sur des *rayons* ou planches posés dans une armoire ou simplement fixés sur un mur. Dans un grand nombre de villes il y a des bibliothèques qui garnissent de grandes salles et sont ouvertes au public à certains jours et à certaines heures; ce sont des bibliothèques *publiques.*

Les *musées* sont des salles où l'on réunit des dessins, des peintures, des statues ou des collections d'animaux, de minéraux, d'armes et de médailles anciennes, etc.

5. — HOSPICES.

Les édifices où l'on soigne les malades sont appelés *hôpitaux* ou *hospices;* avant l'établissement de la religion chrétienne, il n'en existait nulle part. Depuis que le

christianisme a enseigné la charité, une foule d'hospices ont été construits pour les orphelins, les aveugles, les vieillards et les malades de tous les genres.

6. — LIEUX DE PROMENADE.

Les grandes villes ont des lieux de promenade qui portent différents noms. On appelle *parcs* de vastes plantations d'arbres qui rappellent en petit les bois et les forêts, tels sont les *Bois de Boulogne*, le *Parc Monceau*, le *Parc de Vincennes*, etc.

Les *jardins* ont moins d'étendue. Quelques-uns sont destinés aux sciences, comme le *Jardin d'Acclimatation*, le *Jardin des Plantes* de Paris, et celui de plusieurs autres villes.

Les *squares* sont des jardins établis au cœur même des villes, de petites places changées en pelouses de gazon, où l'on peut respirer un air plus pur que celui des rues.

7. — LA VILLE SOUTERRAINE.

Au-dessous du sol sur lequel on marche dans les grandes villes, est une suite de conduits souterrains qu'on appelle *égouts.* Les égouts reçoivent les eaux de pluie et celles des maisons pour les conduire au

loin. Ils sont creusés à une grande profondeur et garnis de pierres dures. Ceux de Paris forment une ville souterraine qui a exigé d'immenses travaux. Dans quelques villes, il existe d'autres souterrains appelés *catacombes;* les plus célèbres sont celles de Rome et de Paris. A Rome, les premiers chrétiens s'y réfugiaient pour échapper aux persécuteurs et y ensevelissaient leurs morts; là aussi l'Église célébrait ses cérémonies; les galeries, creusées au hasard, forment un labyrinthe dans lequel il est impossible de se retrouver sans un guide.

VIII

La chasse aux animaux sauvages.

Les animaux sauvages sont ceux qui vivent librement dans les forêts et que les hommes n'emploient pas ordinairement à leur service.

1. — EUROPE.

Parmi les animaux sauvages de nos climats, il y en a d'inoffensifs, c'est-à-dire qui ne peuvent faire de mal, comme le lièvre, le lapin, le cerf, le chamois, le renne. On trouve spécialement dans nos forêts le

chevreuil, animal doux et familier, qui ne demande qu'à vivre dans la société de l'homme et que l'homme repousse, pour se ménager le triste plaisir de le poursuivre au son du cor. Il y a une sorte de cruauté à attaquer des animaux qui n'ont aucun moyen de défense, et qui sont d'ailleurs inoffensifs. On peut en dire autant du cerf, du lièvre et du lapin.

Mieux vaut détruire le *renard* voleur qui ravage les basses-cours, et le *sanglier* ravageur des champs cultivés. Ce dernier porte des *défenses* ou longues dents qui le rendent très redoutable à ses adversaires. Le *loup* est assez commun dans nos forêts, d'où il ne sort guère qu'en hiver, pressé par la faim. L'*ours brun* habite les Alpes et les Pyrénées. Ces quatre derniers sont dangereux et on les appelle pour cette raison animaux *féroces*. Mais dans les pays lointains les animaux féroces sont beaucoup plus nombreux que dans le nôtre.

2. — AFRIQUE.

En Afrique, on rencontre le *lion*. Celui de l'Atlas est le tyran du désert et la terreur des tribus arabes. Lorsqu'il est excité par la colère, il hérisse son épaisse crinière, bat le sable de sa queue, et fait retentir le désert de ses rugissements. Lorsqu'il sent

l'approche d'un ennemi, il lève sa tête énorme et aspire l'air de ses larges narines. Dès qu'il l'aperçoit, il se couche, rampe quelques pas sur le sable, mesure la distance et d'un bond prodigieux s'élance sur son adversaire. Nul ne peut résister à l'impétuosité de son élan, ni s'arracher à ses griffes. En moins d'une minute, il déchire sa victime. Pour le combattre, les Arabes se réunissent en grand nombre, montent sur leurs chevaux et font feu tous ensemble, quand ils rencontrent leur terrible voisin. Mais presque toujours, avant de succomber, le lion fait des victimes.

On chasse le lion avec moins de danger en l'attirant dans des pièges.

Le *gnou* est un singulier quadrupède qui habite aussi les déserts de l'Afrique. Il appartient à la famille des antilopes et ne dépasse guère la taille d'un âne. Le gnou a le corps du cheval, les jambes du cerf et le muffle du bœuf. Il porte des cornes recourbées qui se touchent à leur naissance et forment sur son front un bourrelet des plus durs.

L'impétuosité de cet animal est extrême; lorsqu'on lui barre le passage, il s'élance en présentant son front corné, et la vigueur de son choc peut assommer un homme d'un seul coup.

Le gnou est *herbivore*, c'est-à-dire qu'il se nourrit de végétaux. Il est rarement agressif et fuit la présence de l'homme.

Il n'en est pas de même du *crocodile*, gigantesque lézard de six mètres de long, armé pour l'attaque et pour la défense. Son corps est revêtu d'une cuirasse impénétrable et sa gueule énorme est armée de soixante crochets aigus. Il est très redoutable dans l'eau; il saisit sa proie et l'avale tout entière, que ce soit un homme ou un animal. A terre, il est peu à craindre, et se traîne négligemment. Ses pattes sont si courtes que son corps touche le sol. Néanmoins, il peut faire des sauts considérables et très rapides pour se soustraire à ses ennemis.

Certains nègres ont l'audace d'attaquer le crocodile dans son élément.

Après s'être entouré le bras gauche d'un cuir durci, le chasseur, armé d'un large coutelas, entre dans l'eau, présente son bras au monstre qui s'en empare aussitôt. Le nègre alors lui plonge son poignard au-dessous de la mâchoire inférieure.

Ce genre de chasse est très périlleux, car pendant la lutte d'autres crocodiles peuvent survenir et terminer le combat en avalant le chasseur.

Les crocodiles infestent les fleuves et les

marais de l'Afrique, et abondent au point d'obstruer les petites rivières. Ils sortent rarement de l'eau et se laissent flotter à sa surface, afin de surprendre les animaux qui viennent se désaltérer.

L'*alligator* et le *caïman*, qui se trouvent dans l'Amérique du Sud, ainsi que le *gavial* qui habite les fleuves de l'Inde, diffèrent du crocodile d'Afrique par la forme des mâchoires; mais leurs mœurs sont exactement semblables.

La chasse à l'*autruche* est le plaisir favori des Arabes. Ce n'est plus un combat, c'est une lutte de vitesse, une espèce de course au clocher. Les chasseurs, montés sur leurs chevaux infatigables, poursuivent les autruches à travers les sables du désert, et cette course folle dure souvent plusieurs jours.

Lorsque vaincu par la fatigue, le gros oiseau se voit sur le point d'être atteint, il se couche, cache sa tête dans le sable et attend la mort.

Les ailes de l'autruche sont si courtes qu'elle ne peut s'élever dans les airs, elle n'est cependant pas dépourvue de tout moyen de défense; d'un coup de bec elle peut mutiler le bras d'un homme et d'un coup de patte tuer un chien; avec ses tron-

çons d'ailes, elle fait de profondes blessures.

L'autruche fait rarement usage de ses armes, puisqu'on la réduit par la fatigue.

En Afrique, on chasse également le *zèbre*, joli quadrupède qui tient le milieu entre l'âne et le cheval. Sa robe grise est ornée de bandes noires. Le zèbre a les mœurs et les habitudes du cheval, mais non le caractère; ce dernier se plie à la domination de l'homme; le zèbre la repousse. Réduit à la captivité, il conserve son humeur farouche et se révolte chaque fois qu'on veut le contraindre.

La chair du zèbre est le régal du lion.

Les Cafres chassent le zèbre pour s'en nourrir.

En parlant du zèbre, il n'est guère possible d'oublier la *girafe*, sa compagne du désert.

La girafe est le plus haut des mammifères, grâce à la hauteur démesurée de son cou. Elle dépasse quelquefois six mètres d'élévation de la tête aux pieds de devant, et mesure à peine un mètre de la queue au sabot. Cette étrange conformation fait croire que ses jambes de devant sont plus longues que les autres; c'est une erreur. Les quatre membres de la girafe sont d'égale dimension; l'illusion vient de la hau-

teur du *garrot* ou partie du corps qui surmonte les épaules. La girafe est un animal inoffensif qui n'a d'autre moyen de défense que l'agilité de sa course. On la chasse pour sa peau qui est semblable à celle du léopard.

La girafe n'a pas l'allure des autres animaux; elle marche l'*amble*, c'est-à-dire qu'elle porte ensemble et en avant les jambes du même côté, au lieu de les avancer alternativement. On apprend aux chevaux à marcher de la sorte; mais cette allure n'est naturelle qu'à l'ours, à la girafe et au chameau.

3. — ASIE.

De l'Afrique, passons dans les forêts silencieuses de l'Inde. Nous y trouvons le plus gros des quadrupèdes et aussi le plus intelligent après le chien. Allons chercher l'*éléphant*.

On chasse l'éléphant, soit pour le réduire à la domesticité, soit pour s'emparer de ses dépouilles. La capture de l'éléphant vivant est difficile et compliquée. Voici comment on s'y prend dans l'autre cas. Deux hommes montés sur un seul cheval font caracoler leur monture devant lui et le provoquent par des cris et des gestes

menaçants. L'éléphant surveille avec attention les mouvements du cheval sans trop s'émouvoir. Les chasseurs continuent leur manœuvre, et quand ils s'aperçoivent que le gros animal commence à s'irriter, ils s'arrêtent et font mine de l'attaquer de front. L'éléphant se prépare à la défense et lève sa trompe formidable; c'est alors que le chasseur en croupe se laisse glisser à terre, s'approche de l'éléphant, le frappe avec son sabre au-dessus du talon, et regagne rapidement sa position sur le cheval. S'il manque ce mouvement, le malheureux est perdu. L'éléphant le saisit avec sa trompe et l'écrase sous ses pieds.

Le *tigre* est le plus implacable ennemi qui puisse se rencontrer. Le lion, quand il est rassasié, cesse de détruire; le tigre ne se donne ni trêve ni repos, et déchire à toute heure les animaux ou les hommes qui se trouvent sur son passage; il ne craint pas les armes que l'on dirige contre lui, et ose parfois se mesurer avec le lion lui-même.

Le tigre ne peut être chassé que par des hommes à cheval qui se réunissent et tirent sur lui avec des armes à feu. Dans ces combats, il n'est pas rare de voir des cavaliers enlevés de leur monture et emportés par le terrible animal.

4. — AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Passons de l'Asie à l'Amérique septentrionale. Là, il est à propos de nous revêtir de peaux de loup pour attaquer les bisons qui vivent en troupeaux dans ces parages.

Le *bison* appartient à la famille des *bœufs*. Sa tête est armée de cornes courtes et solides. Il porte sur ses épaules une protubérance considérable qui semble lui placer la tête au milieu du corps; une crinière épaisse flotte sur cette bosse, ainsi que sur la tête, et lui descend sous le menton.

Le bison est d'un naturel irascible, brutal, et sa vigueur est prodigieuse. D'un coup de tête, il peut aisément renverser un cheval; et pourtant les hommes à cheval l'attaquent pour avoir ses dépouilles.

Les Américains se réunissent par centaines pour parvenir aux contrées éloignées qu'habite le bison. Les chasseurs isolés et à pied emploient la ruse pour s'en approcher : ils s'affublent d'une peau de loup et s'avancent à quatre pattes. Les bisons, dès qu'ils aperçoivent un loup, ont l'habitude de s'arrêter et de former le cercle en présentant la tête à l'ennemi. Cette tactique, qui est commune à plusieurs animaux cornus, devient en ce cas fatale aux bisons, car, avant de reconnaître la supercherie,

beaucoup d'entre eux succombent sous la balle des chasseurs.

Celui qui, en parcourant les forêts de l'Amérique du Nord, rencontre un ours gris à jeun est perdu.

Les ours se divisent en quatre groupes qu'on désigne par la couleur de leur fourrure : l'ours noir, l'ours brun, l'ours gris et l'ours blanc.

Les *ours noirs* habitent le Kamtschatka, se nourrissent de poissons et vivent en troupes. Ils sont si peu dangereux que les femmes ne craignent pas d'aller récolter des racines ou de la tourbe au milieu de leur société.

L'*ours brun* d'Europe se trouve dans les Alpes, les Pyrénées et les montagnes de Russie. Il est beaucoup moins pacifique. S'il se trouve pressé par la faim, il attaque les animaux et l'homme aussi. Ce dernier, pour se défendre, attend de pied ferme son farouche adversaire, et quand l'ours se dresse pour le saisir et l'étouffer dans ses bras, le chasseur lui plonge son couteau au défaut de l'épaule; s'il manque son coup, c'est un homme mort.

L'*ours gris* est encore plus redoutable. Avec lui, il n'y a pas d'autre moyen de défense que de le tuer raide d'un coup de feu.

C'est le plus formidable de l'espèce ; il mesure parfois trois mètres de hauteur. Malgré sa lourde masse, il court aussi vite qu'un cheval, mais ne grimpe sur les arbres qu'avec une grande difficulté. Sa force est telle qu'il peut étouffer un bison dans ses bras.

L'ours gris jette la terreur parmi les habitants du Canada. Indépendamment de sa force extraordinaire, il est doué d'un courage à toute épreuve ; il ne s'émeut de rien, ne recule devant aucun danger et ne prend jamais la fuite ; il marche en avant et ne s'arrête qu'après avoir abattu sa victime.

Les *ours blancs* habitent les mers glaciales, se nourrissent de poissons et vivent en troupes, comme les ours noirs ; seulement, ils en diffèrent par leur férocité et leur témérité qui les fait tomber sans cesse dans les mêmes pièges.

IX

La Pêche maritime.

1. — CÉTACÉS.

Tous les habitants des mers ne sont pas des poissons.

C'est dans les mers que se trouve l'ani-

mal le plus gigantesque du monde : la *baleine*, qui n'est pas un poisson, mais un *cétacé*, comme le *marsouin* et le *cachalot*. On a débité bien des fables sur le compte de la baleine, en disant, par exemple, qu'elle avale d'une seule bouchée les hommes et les bateaux. En réalité, la baleine ne peut manger de proie un peu volumineuse, puisqu'elle n'a pas de dents pour la saisir ni de gosier assez large pour l'avaler.

A la place de dents, la baleine porte à la mâchoire supérieure trois ou quatre cents lamelles cornées qu'on appelle *fanons*. quand elle a faim, la baleine ouvre sa vaste gueule, aspire une grande quantité d'eau qu'elle rejette aussitôt par des ouvertures nommées *évents*, placées sur le haut de sa tête. Cette eau ainsi chassée forme des jets de douze mètres de haut.

En aspirant ainsi, l'animal attire une foule de mollusques et de petits poissons qui restent accrochés aux fanons ; elle n'a plus qu'à desserrer ses lamelles pour en extraire le butin et s'en repaître.

Voici comment on pêche la baleine :

Au printemps, saison favorable à ce genre d'expédition, les navires se dirigent vers le Groënland, vaste contrée de l'Amérique qui touche au pôle nord et où se

trouvent le plus grand nombre de baleines.

Lorsqu'on rencontre un de ces monstres endormi, les pêcheurs, montés sur leurs chaloupes, l'accostent sans bruit. L'un d'eux, armé d'un javelot à crochets, nommé *harpon*, se tient à la tête de la barque et le lance dans le corps de la baleine : l'arme pénètre dans les chairs et n'en peut sortir, retenue qu'elle est par ses crochets. Dès que l'animal se sent atteint, il plonge aussitôt, emportant l'instrument qui l'a frappé et qui est attaché à la chaloupe par un cordage d'une longueur considérable.

La baleine ne peut demeurer plus de vingt minutes sous l'eau ; elle reparaît pour respirer ; les pêcheurs lui lancent de nouveaux traits et continuent ce manège jusqu'à ce que, épuisée par la perte de son sang, la bête expire et flotte à la surface de l'eau.

Les pêcheurs alors traînent leur capture vers le navire et commencent à la dépecer. On dépouille la baleine de ses fanons ; on retire de sa tête une matière grasse et blanche appelée *blanc de baleine*, et son corps fournit une grande quantité d'huile.

Cette pêche n'est pas exempte de périls. L'animal blessé peut, d'un coup de sa queue, briser les chaloupes et noyer ceux qui les montent. Il arrive aussi que la ba-

leine harponnée plonge si rapidement que la corde attachée au javelot ne se déroule pas assez vite; dans ce cas, barques et pêcheurs sont entraînés et disparaissent dans les flots.

Les pêcheurs de baleine ont encore à se défendre des ours blancs qui attaquent leurs chaloupes.

2. — AMPHIBIES.

On rencontre aussi dans les mers les *amphibies*, ainsi appelés parce qu'ils vivent sur la terre et dans l'eau. Ce sont des carnassiers organisés pour la vie aquatique. Tels sont les *phoques* et les *morses;* les *phoques* vivent par troupes au bord de la mer partout où ils ne sont pas troublés par la présence de l'homme. Leur tête rappelle celle du chien dont ils ont en outre l'instinct, le caractère doux, le regard expressif. Leur nourriture consiste en poissons, crabes et coquillages.

3. — POISSONS.

Les *poissons* forment deux sections : les poissons *osseux* qui comprennent une multitude d'espèces, et les poissons *cartilagineux* qui en comptent moins. Parmi ceux-ci est la famille des *squales,* dont le *requin* fait

partie ; la famille des *raies,* des *lamproies,* des *scies*, etc. Parmi les poissons osseux, les plus communs sont le *hareng* et la *morue.* Le *hareng* fait tous les ans de lointaines migrations et quitte les mers polaires pour aborder aux côtes de France et de Hollande. Il est assez petit; mais la pêche en est si abondante qu'elle devient une source de richesse pour certains pays.

La *morue* ou *cabillaud* habite les mers du nord de l'Europe et de l'Amérique ; on en pêche d'immenses quantités, et l'on tire du foie de la morue une huile très employée en médecine.

Le *saumon* a une chair rosée d'un excellent goût; il est long à peu près d'un mètre; mais il atteint parfois une plus grande taille. Les *sardines* et les *anchois* sont de très petits poissons qui, à certaines époques, arrivent en grand nombre sur nos côtes.

Les poissons paraissent avoir moins d'instinct que les insectes et les oiseaux; cependant ils se défient des pièges qu'on leur tend. On en cite qui ne sont dépourvus ni de ruse, ni d'adresse. Tel est l'*archer,* qui vit dans les eaux du Gange. Ce poisson se nourrit presque uniquement d'insectes terrestres. Comme il ne peut les poursuivre dans les airs, il lance des gouttes d'eau sur ceux qu'il voit sur les herbes aquatiques,

et cela si habilement qu'il ne manque presque jamais son coup : l'insecte tombe dans le fleuve et l'archer le dévore.

4. — CRUSTACÉS.

Après les poissons viennent les *crustacés*, sortes d'animaux qui sont généralement couverts d'une peau très dure, appelée *test*, dont ils se dépouillent plusieurs fois pendant leur croissance. C'est parmi les crustacés qu'il faut ranger les *homards*, les *crabes*, les *langoustes*, les *crevettes*. Plusieurs ne sont pas dépourvus de moyens de défense; les crabes et les homards pincent jusqu'au sang.

5. — MOLLUSQUES.

Viennent ensuite les *mollusques* dont le nombre est considérable et dont les formes sont très variées. La plupart des mollusques ont le corps protégé par une enveloppe aussi dure que la pierre. Les jolis coquillages que l'on trouve sur la plage proviennent de ces animaux.

Les mollusques les plus recherchés sont les *huîtres* qui vivent presque immobiles au fond de l'eau ou fixés à des rochers.

Les huîtres abondent sur nos côtes; on

les pêche avec des espèces de rateaux. Elles ne sont bonnes à manger qu'après avoir été parquées, c'est-à-dire après avoir séjourné sept à huit mois dans un réservoir communiquant avec la mer.

C'est dans l'huître appelée *aronde* que se trouvent les perles avec lesquelles on fait des parures de luxe. Les arondes vivent principalement dans le golfe Persique et la pêche en est très pénible.

Des plongeurs, munis de leurs cloches, s'enfoncent sous les flots. Dans leur trajet, ils peuvent se briser contre des pointes de roc ou rencontrer des requins qui les dévorent. Quelquefois aussi, pour être restés trop longtemps sans renouveler leur provision d'air, ils périssent asphyxiés, car la cloche ne peut en contenir une grande quantité.

Les huîtres que les plongeurs vont détacher des rochers sont déposées sur le rivage, où elles ne tardent pas à se pourrir. C'est dans ce tas d'immondices que les joailliers de l'Inde fouillent pour trouver les perles, qui sont attachées à la face interne de l'écaille.

Tous les mollusques ne sont pas pourvus de coquilles; un grand nombre ont le corps nu. De ce nombre est le fameux *poulpe* qui

porte autour de la tête huit grands bras souples comme des serpents et qu'on appelle *tentacules*. Ces tentacules portent dans toute leur longueur deux rangées de suçoirs.

Les grands poulpes de l'Inde sont très dangereux. Plus d'un nageur ou d'un baigneur enlacé par les tentacules de ce terrible animal s'est vu paralysé et entraîné au fond des eaux.

Dans la famille du poulpe se place la *seiche*, qui produit une liqueur noirâtre employée par les peintres sous le nom de sépia.

Il y a encore des millions de millions d'autres animaux dans la mer, entre autres la classe des *animaux-plantes* autrement nommés *zoophytes*.

C'est dans cette classe que se trouvent les *anémones de mer*, les *oursins*, les *méduses* et le *polype* qui donne le corail. Citons aussi les *infusoires* qu'on ne peut voir qu'avec une loupe; puis les *éponges*. Celles qui nous servent sont des débris d'animaux dont on ne connaît pas bien la formation.

X

Les corps ou la matière.

1. — LES TROIS ÉTATS DE LA MATIÈRE.

Une pierre, un morceau de bois, une barre de fer, sont des objets plus ou moins durs, qui résistent sous les doigts, qu'on peut saisir et manier. On peut leur donner telle forme que l'on veut; et cette forme, ils la conservent. Ces propriétés font dire de la pierre, du bois, du fer et des autres substances qui leur ressemblent sous ce rapport, que ce sont des substances *solides*.

Dans le langage qui nous est familier, cette expression de solide s'emploie pour tout objet qui présente une grande résistance à la rupture, à la déformation. On dit par exemple : Cette pièce de bois est solide, ce croc de fer est très solide. Ce n'est pas ainsi que le mot doit être entendu dans le cas actuel. J'appelle solide toute matière qui peut se saisir et se manier, toute matière enfin conservant d'elle-même la forme qu'on lui a donnée. Ainsi la pâte fraîche d'argile, le beurre, la graisse, sont des matières sans résistance, que la main pétrit comme elle le veut. Mais on peut très bien

les saisir et les manier, on peut les façonner comme bon nous semble. Sous ce rapport, ce sont des substances solides, tout aussi bien que le marbre et le fer, si résistants.

Tels sont tous les objets qui ont une forme particulière sans être contenus dans d'autres objets qui la leur donnent.

L'eau n'est pas solide, car il est impossible d'en saisir une pincée entre les doigts, comme on saisirait un peu de sable. On ne peut davantage la façonner en forme de quille, par exemple, et la faire tenir debout, si on ne la met dans une bouteille.

Elle glisse dans la main qui essaie de la saisir, elle coule. Par elle-même, elle n'a pas de forme, et il est impossible de lui en donner une déterminée à moins de l'enfermer dans un vase. Alors elle se moule dans la cavité qui la reçoit; elle prend la forme du vase, la forme ronde si le vase est rond, la forme cubique si le vase est un cube. L'eau et les autres substances susceptibles de couler sont dites *liquides*. Le lait, l'huile, le vin, le vinaigre, la graisse fondue, les métaux en fusion, sont autant de matières liquides au même titre que l'eau.

Considérons maintenant la vapeur qui s'échappe d'un pot en ébullition, ou, si vous voulez, le panache de fumée blanche qui

sort par bouffées de la cheminée d'une locomotive en marche sur un chemin de fer. Qui n'a vu ces magnifiques bouffées s'élançant en tourbillons semblables à l'ouate la plus moelleuse?

La machine lance cette vapeur avec bruit, comme l'haleine de quelque puissante respiration.

Eh bien, ces fumées blanches sont de la vapeur d'eau, tout comme les fumées d'un modeste pot qui bout. Cette vapeur fait mouvoir la locomotive, et, après avoir agi, s'échappe avec bruit dans l'air. Voilà encore une substance insaisissable, plus insaisissable même que l'eau, dont on peut au moins remplir le creux de la main, tandis que la vapeur s'enfuirait de partout à l'instant. La manier est impossible. De plus, elle s'épand en tout sens, elle gagne en volume, elle occupe un espace qui va croissant. Au sortir de la cheminée de la machine, la bouffée de vapeur avait un certain volume, pas bien grand. Dans la machine elle-même, elle avait un volume moindre encore, et c'est précisément ce qui faisait sa force, car, pareille à un ressort d'autant plus actif qu'il est plus tendu et plus ramassé sur lui-même, la vapeur acquiert sa puissance lorsqu'elle est emprisonnée dans un espace étroit. Une fois dehors, elle prend

un volume de plus en plus considérable, si bien qu'à la fin elle est disséminée au point d'être invisible. Chacun peut observer, en effet, que le panache blanc ne tarde pas à se fondre, pour ainsi dire, dans l'air et à disparaître.

Toute invisible qu'elle est alors, il est clair que cette vapeur existe toujours et qu'elle constitue une substance matérielle spéciale. L'air lui-même n'est-il pas insaisissable, invisible, et peut-on douter de sa réalité quand il entre en mouvement tumultueux et devient le vent, qui secoue les arbres avec tant de violence et même les renverse? Il y a donc des substances douées d'une extrême subtilité, de la subtilité de l'air. Elles ne conservent pas une forme déterminée, comme le font les solides; elles n'ont pas un volume fixe comme les liquides; elles s'épanchent en tous sens et occupent, si rien ne les arrête, un espace de plus en plus grand. Ces substances se désignent par les noms de *gaz* et de *vapeur*. L'air est un gaz. Il en est de même de la substance invisible, mais d'odeur si forte, qui se dégage du soufre allumé; son nom est *gaz sulfureux*. Enfin la fumée invisible de l'eau est encore une espèce de gaz, ou bien de la vapeur, car gaz et vapeur sont au fond même chose.

Et cette espèce d'air imprégné de charbon dissous, cet air pernicieux qui donne la migraine et tue, c'est en effet un gaz, tout aussi invisible, tout aussi dépourvu d'odeur que l'air lui-même. On le nomme *oxyde de carbone.*

Ainsi toutes les substances, ou, comme on dit encore, tous les corps affectent soit l'une, soit l'autre de trois manières d'être différentes, que l'on nomme les trois états de la matière, savoir : *l'état solide, l'état liquide et l'état gazeux.*

Or la même substance peut tour à tour, sans changer en rien de nature, devenir ou solide, ou liquide, ou gazeuse. La chaleur principalement amène ce résultat. Avec plus de chaleur, la matière, de solide qu'elle était, devient liquide; avec plus de chaleur encore, de liquide, elle devient gazeuse. En perdant de la chaleur, c'est-à-dire en se refroidissant, elle passe successivement, au contraire, de l'état gazeux à l'état liquide, puis de l'état liquide à l'état solide. L'exemple suivant va nous le faire voir.

La glace est un corps solide; beaucoup de pierres ne sont pas plus dures. Mettons-la dans un vase sur le feu. Elle se fondra; en gagnant de la chaleur, elle deviendra une substance liquide, de l'eau. Si cette eau à son tour est chauffée davantage, elle se

mettra à bouillir et s'exhalera en vapeur, c'est-à-dire qu'elle prendra l'état gazeux. Voilà donc que l'eau, par un accroissement de chaleur, passe de l'état solide à l'état liquide, puis de l'état liquide à l'état gazeux. Eh bien, tous les corps éprouvent de pareils changements. Il est vrai qu'il faut parfois des foyers d'une violence inouïe : ainsi le fer ne devient liquide qu'au sein du prodigieux brasier d'un haut-fourneau ; et pour en réduire une parcelle en gaz il faut une chaleur dont nos foyers ne peuvent donner une idée.

Ainsi le fer et les autres métaux peuvent devenir des liquides et même des vapeurs, pourvu que la chaleur soit assez forte ; si, par exemple, lorsqu'il fait fondre de l'or ou de l'argent dans ses fourneaux, l'orfèvre laissait trop longtemps le métal exposé à l'action d'une chaleur violente, tout s'en irait en fumée et se dissiperait en pure perte dans l'air.

Il y a cependant des matières qui ne se fondent pas. Dans nos foyers, si ardent que soit le feu, le charbon et le bois n'entrent pas en fusion.

Ces exceptions proviennent de la présence de l'air, qui brûle le charbon et le bois, c'est-à-dire les dissout et les change

en des gaz invisibles. N'existant plus alors comme bois et charbon, comment se fondraient-ils? Mais à l'abri de l'air et à une chaleur très forte, la fusion du bois est parfaitement possible. De la sciure de bois exactement close dans un canon de fusil, et exposée aux ardeurs d'un foyer violent, devient liquide et se fige plus tard en une espèce de charbon goudronneux semblable à de la houille. Ainsi, avec un degré de difficulté moindre pour les uns, plus grand pour les autres, tous les corps suivent cette commune loi : la chaleur les fond d'abord, c'est-à-dire les fait devenir liquides; puis elle les volatilise, c'est-à-dire les réduit en vapeurs.

A son tour, le froid, que fait-il? Et d'abord remarquons bien que le froid n'a pas d'existence propre, que ce n'est pas quelque chose d'opposé à la chaleur. Tous les corps, sans exception, renferment de la chaleur, qui plus, qui moins; et nous les qualifions de chauds ou de froids suivant qu'ils sont plus chauds ou moins chauds que nous. La chaleur est donc partout, et le froid n'est qu'un mot servant à désigner les degrés inférieurs de chaleur. Refroidir, ce n'est pas ajouter du froid, qui, par lui-même, n'est rien; c'est soustraire de la chaleur. S'il gagne en chaleur, un

corps s'échauffe; s'il perd en chaleur, il se refroidit.

Le refroidissement, c'est-à-dire la diminution de chaleur, ramène les vapeurs à l'état de substances liquides, et celles-ci enfin à l'état de substances solides. Ainsi la vapeur de la marmite bouillante, au contact du couvercle froid, perd de sa chaleur et redevient de l'eau; la vapeur de notre souffle, au contact d'un carreau de vitre, se refroidit et ruisselle en fines gouttelettes. A son tour l'eau, par une diminution suffisante de chaleur, se prend en glace, c'est-à-dire redevient solide. Ainsi se comportent les autres substances : une diminution de chaleur les ramène de l'état gazeux à l'état liquide, puis de l'état liquide à l'état solide.

2. — PROPRIÉTÉS GÉNÉRALES DES CORPS.

Tous les corps occupent une certaine portion de l'espace; ils ont une certaine *étendue* qu'ils ne dépassent pas; c'est là leur première propriété.

Cette étendue, chaque corps l'occupe seul et, à moins de l'en chasser, il est impossible de mettre un autre corps à sa place. C'est ce qu'on appelle l'*impénétrabilité*. Quand on fait pénétrer un clou dans une plan-

che, le clou pénètre là où il y avait du bois tout à l'heure; mais il n'y en a plus maintenant. Le clou a écarté et resserré les fibres pour se glisser entre elles; il ne les a pas pénétrées; et, la preuve, c'est que si on enlève le clou, il reste un trou à la place qu'il occupait. Voici un verre plein d'eau; je puis y enfoncer les doigts, mais l'eau s'élève dans le verre et déborde : mes doigts ont chassé le liquide pour se mettre à sa place, ils ne l'ont pas pénétré.

Les gaz même sont impénétrables. Ce verre, que peut-être vous croyez vide, est plein d'air, car il y a de l'air partout autour de nous. Plongez-le, l'ouverture en bas, dans une cuvette d'eau, vous voyez que l'eau ne monte pas dans son intérieur, parce qu'il y a de l'air qui occupe la place. Inclinez un peu le verre; une grosse bulle d'air s'échappe à travers l'eau et le liquide s'élève pour la remplacer.

La *compressibilité* est la propriété qu'ont les corps de diminuer de volume surtout quand on les presse fortement ou qu'ils se refroidissent. On voit par là que les parties de matière dont se composent les corps ne se touchent pas. Il y a des intervalles, des vides appelés *pores*, à peu près comme on en voit dans le liège, mais beaucoup plus petits. Tous les corps sont poreux, même

les plus durs. On vous donne un de ces jolis petits ballons rouges qui s'élèvent si gracieusement dans les airs et qu'on retient par un fil. Le lendemain, vous le trouvez étendu par terre, incapable de gagner même le plafond. Il était parfaitement fermé cependant ; par où donc s'est échappé le gaz qui le remplissait et qui lui donnait la légèreté de l'oiseau? Par les pores du caoutchouc qui forme l'enveloppe. Vous avez laissé tomber une goutte d'encre ou d'huile sur un morceau de marbre ou d'ivoire : au bout d'un certain temps, il ne suffira plus de laver pour enlever la tache ; le liquide a pénétré dans ces corps où pourtant l'œil ne distingue aucun vide.

La *divisibilité* est une autre propriété de la matière ; elle consiste en ce que les corps peuvent être divisés en une multitude de petites parcelles. Ainsi, avec un gramme d'un métal nommé *platine*, c'est-à-dire avec un morceau gros comme une forte tête d'épingle, on a pu faire un fil qui traverserait Paris dans sa longueur. Les feuilles d'or qu'on emploie pour dorer les tranches des livres, les cadres des tableaux, etc., peuvent être si minces qu'il en faut plus de 250,000 pour l'épaisseur d'un centimètre.

Les substances colorantes, dont on se sert pour teindre, nous fournissent des

exemples non moins curieux. Ainsi un gramme de carmin, substance qui donne un rouge vif, peut colorer d'une manière sensible 150 litres d'eau. Pour qu'il y ait au moins une parcelle de carmin dans chaque goutte d'eau, il faut qu'il se divise en 500 millions de parties.

Autre exemple plus frappant encore. Vous savez que le microscope est un instrument à l'aide duquel on voit les objets grossir jusqu'à des milliers de fois. Regardez au microscope une goutte d'eau de mare, prise à la pointe d'une épingle; vous y verrez nager de petits animaux vivants, qui ont par conséquent des organes, des muscles, des veines et des nerfs. Quelle en est l'énorme petitesse!

Enfin, l'*inertie* est la propriété qu'ont les corps de ne pas se mettre en mouvement par eux-mêmes, ni de s'arrêter quand ils ont reçu le mouvement. Tout le monde sait qu'une pierre, par exemple, ne se mettra jamais en mouvement d'elle-même. Elle ne s'arrêtera pas non plus toute seule; la cause de l'arrêt est en dehors d'elle.

Lancez une bille sur une surface bien polie, sur un étang glacé, par exemple, elle parcourra un long trajet. Lancez-la, avec la même force, sur une route: elle ira beaucoup moins loin; et plus la route est

raboteuse, moins sa course sera longue. Pourquoi cela? parce que les aspérités du sol ralentissent peu à peu et détruisent son mouvement. Sur la glace, elle ne rencontrait aucune aspérité; elle éprouvait seulement un léger frottement qui l'a arrêtée peu à peu.

Sur notre globe, il est impossible de supprimer toutes les causes qui arrêtent le mouvement, telles que le frottement mutuel des corps et la résistance de l'air. C'est pourquoi il n'y a pas ici-bas de mouvement perpétuel, et c'est un grand bienfait de la Providence, car, s'il en était autrement, tous les objets qui nous entourent seraient dans une continuelle agitation. Mais levez les yeux vers ces corps célestes qui tournent autour du soleil. Au sein du vaste espace où ils se meuvent, ils ne rencontrent aucun obstacle. Aussi conservent-ils l'impulsion qu'ils ont reçue du Tout-Puissant depuis tant de siècles.

3. — PESANTEUR.

Les corps, quand on les abandonne à eux-mêmes, tombent jusqu'à ce qu'ils touchent la terre ou quelque autre corps qui les soutienne. On observe tous les jours ce phénomène; il arrive aussi à de grandes

hauteurs; c'est ainsi que la pluie et la neige tombent des nuages. Il en est de même sous terre, dans les caves, les puits, les souterrains les plus profonds. Cependant les corps, comme nous l'avons vu, ne se meuvent pas d'eux-mêmes. Pourquoi donc le fruit mûr se détache-t-il de la branche de l'arbre ? C'est parce qu'il est attiré vers le centre de la terre par la *pesanteur*.

Tous les corps sont *pesants*, et si vous en voyez quelques-uns, comme les nuages, la fumée, les ballons, etc., qui s'élèvent dans les airs au lieu de tomber, cela tient à ce qu'ils sont plus légers que l'air lui-même; il en résulte que l'air les soutient, les porte comme l'eau porte une planche.

Les corps tomberaient tous avec la même vitesse si l'air n'opposait pas plus de résistance aux uns qu'aux autres. Si vous laissez tomber en même temps, du haut d'une fenêtre, une balle de plomb, des plumes, des morceaux de papier, vous verrez la première tomber tout droit et rapidement, tandis que les autres flotteront dans les airs et ne toucheront terre que longtemps après; c'est parce que l'air résiste beaucoup plus aux plumes et au papier qui, sous une petite quantité de matière, offrent une grande surface.

Il est facile de le prouver en prenant cette feuille de papier qui se balance à droite et à gauche; roulez-la en boule et lâchez-la de nouveau; elle tombera beaucoup plus vite; pourtant son poids n'a pas changé; mais sa surface étant plus petite, elle a rencontré moins de résistance.

Les corps se dirigent vers le centre de la terre. On le voit en suspendant à un fil un morceau de plomb ou autre corps pesant. On forme ainsi un *fil à plomb* qui se dirige de haut en bas.

XI

Atmosphère.

1. — NOTIONS GÉNÉRALES.

L'air forme tout autour de la terre une enveloppe d'une quinzaine de lieues d'épaisseur appelée *atmosphère*. Là se forment les nuages, la pluie, la rosée, la neige, la grêle, le tonnerre et la foudre. Souvent un hardi voyageur, parvenu au sommet d'une montagne très élevée, voit au-dessous de lui les nuages qu'il a traversés et jouit de la vue du soleil tandis que tout est sombre à ses pieds; il voit même la foudre éclater et entend le tonnerre gronder au-dessous de lui.

L'air est à peu près *incolore*, c'est-à-dire sans couleur; la teinte bleue qui nous apparaît sous forme d'une voûte n'est pas réelle. Au delà d'une hauteur de 15 à 16 lieues, il n'y a plus d'air, et ni l'homme ni les animaux ne peuvent y vivre.

Sans air toute vie cesserait dans l'univers.

Si pendant un instant seulement l'air n'arrive plus à notre poitrine, une insupportable gêne nous saisit et nous faisons de violents efforts pour rétablir la respiration. Si l'accident se prolonge pendant quelques minutes, l'homme meurt, comme s'arrête une montre dont le ressort est cassé. Tous les animaux sont dans le même cas; avant tout ils vivent d'air. Les poissons eux-mêmes qui habitent un autre élément ne font pas exception à la règle; ils ne peuvent vivre que dans l'eau où se trouve de l'air en dissolution, et même parfois ils viennent à la surface pour respirer.

Sans l'air, les végétaux périraient aussi car ils *respirent* et se nourrissent de quelques-uns des élements contenus dans l'atmosphère.

Le corps humain supporte un poids énorme d'air. On a calculé qu'un enfant de 9 à 10 ans porte une charge d'air de plusieurs kilogrammes. Si nous n'en éprou-

vons aucune gêne c'est parce que l'air nous presse également de tous côtés. Les poissons portent sur leur corps une masse énorme d'eau et ils n'en sentent pas le poids, parce qu'ils en sont entourés de toutes parts.

2. — BAROMÈTRE.

Quand l'air est humide, c'est-à-dire mêlé de vapeur d'eau, il pèse moins que quand il est sec, car la vapeur d'eau est plus légère que l'air pur. On a imaginé un instrument qui indique à chaque instant le poids de l'air ; c'est le *baromètre*. Il consiste en un tube de verre long d'environ 90 centimètres et dont le bout inférieur est un peu recourbé, à peu près en forme de J.

Ce tube est rempli d'un métal blanc, appelé *mercure*, qui est ordinairement liquide et très lourd. On a calculé qu'une colonne de mercure de la hauteur de ce tube pèse autant qu'une colonne d'air de la même grosseur et de 15 ou 16 lieues de haut ; c'est-à-dire de la hauteur de l'atmosphère. Dans notre tube, la petite branche est ouverte, et porte le poids de la colonne d'air ; la grande branche est fermée. Cela posé, si l'air devient plus sec et par là même plus lourd, il pousse avec plus de force la grande colonne de mercure qui s'élève un

peu dans le vide qu'on a eu soin de laisser en haut du tube et d'où l'air a été chassé. On dit alors que le baromètre *monte*. Si l'air devient plus humide et par là même plus léger, il presse moins sur le mercure; la colonne de mercure descend, et l'on dit que le baromètre *baisse*. Des degrés marqués sur le tube de verre permettent de se rendre compte des changements. On a inventé d'autres baromètres, mais ceux de mercure sont les plus usités.

Le baromètre a de nombreux usages. Il sert surtout à indiquer les changements de temps. On a remarqué que dans notre pays, si le baromètre monte, c'est un signe de beau temps; s'il descend, la pluie est probable; un abaissement brusque et très marqué annonce une tempête. Ces signes, sans être absolument certains, donnent une grande probabilité. Dans nos contrées, les vents de l'Ouest et du Sud-Ouest amènent presque toujours la pluie; or, l'air qu'ils apportent est humide, par conséquent plus léger et le baromètre baisse. Au contraire, les vents de l'Est et du Nord sont froids et secs; par suite l'air devient plus pesant. Ces vents qui font monter le baromètre amènent donc en général le beau temps.

La nature offre à ceux qui n'ont pas de baromètre d'autres moyens de prévoir le

temps qu'il doit faire. Ainsi, à l'approche de la pluie, le perroquet babille, l'oie agite ses ailes en criant, se jette dans l'eau, va, vient, court, vole, s'arrête, comme une personne inquiète; l'hirondelle rase la terre; les poules se becquètent les plumes et se roulent dans la poussière; les abeilles s'écartent peu de la ruche. C'est encore signe de pluie quand la fumée des cheminées se rabat au lieu de monter; quand les pavés, le sel, le tabac, deviennent humides. Il en est de même si la lune est *cernée*, c'est-à-dire voilée et entourée de vapeurs sombres; si des nuées épaisses environnent le soleil à son lever et à son coucher. Le beau temps est naturellement indiqué par des signes contraires.

3. — ASCENSIONS EN BALLON.

Il y a cent vingt ans deux fabricants de papier de la petite ville d'Annonay, dans l'Ardèche, les frères Montgolfier, conçurent les premiers l'idée de s'élever dans l'atmosphère à l'aide d'un immense globe de toile, doublé de papier et rempli d'air chaud.

L'ascension d'un ballon est devenue aujourd'hui chose si commune, qu'il n'est guère de localité où cette belle expérience ne soit connue. Au milieu d'un cercle de

spectateurs gît à terre un amas informe de toile enchevêtré de cordages. On allume quelques brassées de paille, et, au-dessus de la flamme, on présente l'orifice d'une espèce d'immense bourse que forme cette toile. Voilà que la bourse se déploie, s'emplit d'air chaud, se gonfle et finit par étaler ses flancs rebondis. C'est maintenant une vaste machine, qui se balance mollement dans l'air, retenue prisonnière par des mains vigoureuses. Sa forme est celle d'une poire dont la pointe, largement ouverte, est en bas, au-dessus de la paille qui flambe. Un réseau de cordelettes l'enveloppe dans sa partie supérieure. De ce réseau, vers le milieu du ballon, partent d'autres cordes qui pendent au-dessous de l'orifice et se rattachent à une grande corbeille d'osier appelée nacelle. Tout est prêt : l'aéronaute se met dans la nacelle avec tous les engins dont il peut avoir besoin dans son voyage; et, à un signal donné, les mains qui retiennent le ballon le lâchent à la fois. Le voilà parti... Un frisson court parmi les spectateurs. Le ballon s'élève majestueusement ; le voilà par-dessus les toits, le voilà par-dessus le clocher de l'église. Encore quelques instants, et il aura atteint la région des nuages. L'audacieux voyageur salue cependant du haut des airs.

Quand le ballon ne doit emporter personne dans sa nacelle, on se borne à le faire en papier, ce qui est moins coûteux; mais si quelqu'un doit faire le périlleux voyage, le ballon est en toile pour plus de solidité.

On met quelquefois sous le ballon de papier une petite corbeille de fil de fer pleine d'étoupes enflammées, pour continuer à chauffer, pendant l'ascension, l'air du ballon et maintenir celui-ci plus longtemps en l'air.

Mais pourquoi le ballon monte-t-il ?

Si l'on descendait une boule de bois profondément dans l'eau, et qu'après on l'abandonnât à elle-même, que ferait la boule?

Le bois étant plus léger que l'eau, la boule remonterait tout aussitôt.

Ainsi fait l'air chaud du ballon : il monte parce qu'il est plus léger que l'air froid environnant.

Il est vrai que le ballon lui-même, sa toile, sa nacelle, l'aéronaute, tout cela est bien plus lourd que l'air? Mais une balle de plomb est aussi plus lourde que l'eau; jamais d'elle-même elle ne remonterait du fond à la surface. Cependant, si elle est attachée à une boule de bois assez grosse, elle remonte très bien, entraînée par le bois. De la même manière monte la nacelle

avec sa charge : elle est entraînée par l'air chaud, pourvu que celui-ci soit en quantité suffisante.

Chauffé par la flamme de la paille, l'air du ballon devient plus léger et s'élève, emportant avec lui la nacelle et son contenu.

Les premières expériences des frères Montgolfier, faites dans le midi de la France, à Annonay et à Avignon, eurent bientôt un grand retentissement. Chacun prenait un vif intérêt à leur tentative de se frayer une route dans les airs. Un essai mémorable eut lieu à Versailles, le 19 septembre 1783, en présence du roi Louis XVI. Personne n'osant encore se confier à la nouvelle machine, qu'on appelait *montgolfière*, du nom des inventeurs, on suspendit au ballon une cage contenant un mouton, un coq et un canard. Ces premiers voyageurs aériens revinrent sains et saufs; l'ascension et la descente se firent sans accident. Il reste à comprendre comment se fait la descente.

Elle se fait toute seule. L'air du ballon ne se conserve pas toujours chaud; il se refroidit peu à peu et par conséquent redevient plus lourd. A mesure que le refroidissement le gagne, le ballon augmente de poids et descend. Voilà pourquoi, si l'on

veut qu'il reste plus longtemps en l'air, on allume du feu à son entrée.

Le mouton, le coq et le canard, disions-nous, revinrent sains et saufs de leur voyage. Bientôt après, deux hardis jeunes gens, Pilâtre des Rosiers et le marquis d'Arlandes, s'aventurèrent dans la nacelle. Le ballon, retenu à l'aide d'une longue corde, s'éleva, à plusieurs reprises, à une centaine de mètres de hauteur. La réussite de cette entreprise les encouragea, et, le 20 novembre 1783, les deux aventureux jeunes gens s'élevèrent dans une montgolfière libre de toute attache. Le ballon traversa Paris dans toute sa largeur, aux acclamations enthousiastes de la foule, et, sans accident, descendit au bout d'un quart d'heure à deux lieues du point de départ. Pilâtre des Rosiers devait bientôt payer de sa vie son effrayante témérité. Il résolut de traverser en ballon le bras de mer qui sépare la France de l'Angleterre ; mais, quelques instants après le départ, le ballon se déchira, et l'aéronaute, précipité du haut des airs, périt fracassé sur la plage.

Ce voyage, qui fut si fatal à Pilâtre des Rosiers, d'autres l'ont fait après lui, mais avec des ballons mieux construits. Les ballons à air chaud ne sont plus maintenant employés par les aéronautes, car, à moins

d'avoir un volume énorme, ils ne peuvent emporter qu'une charge assez faible, le poids de l'air chaud ne différant pas assez de celui de l'air froid. Ils présentent, en outre, le danger d'être incendiés d'un moment à l'autre par le feu qu'il faut entretenir au-dessous pour maintenir l'air chaud, quand le voyage aérien doit durer quelque temps. A la toile doublée de papier des montgolfières on a substitué du taffetas vernissé ; et l'air chaud a été remplacé par un gaz nommé hydrogène, qui est quatorze fois plus léger que l'air. Les ballons ainsi construits se nomment *aérostats*. L'aéronaute emporte avec lui dans la nacelle des sacs de sable appelés lest. Enfin la partie supérieure du ballon est munie d'une soupape que l'aéronaute ouvre ou ferme à volonté, au moyen d'un cordon qui pend à sa portée. Lorsqu'il veut descendre, il ouvre la soupape : une partie de l'hydrogène s'échappe pour faire place à de l'air, et le ballon, devenu ainsi plus lourd, descend lentement. C'est alors que le lest peut être d'une grande utilité. Si le ballon, en arrivant dans le voisinage de la terre, se trouve au-dessus d'un lieu dangereux, d'un fleuve, d'une forêt, d'un précipice, l'aéronaute doit remonter un peu pour aller plus loin opérer sa descente en un endroit propice. Il re-

monte en rejetant une partie de sa provision de sable hors de la nacelle. Le ballon allégé remonte aussitôt. C'est de la sorte que l'aéronaute, tant qu'il a du lest à sa disposition, peut choisir le lieu de sa descente.

Malheureusement on ne peut pas conduire le ballon là où l'on veut. Il va où le vent le pousse, sans qu'il soit possible de choisir la direction, si ce n'est en profitant d'un courant d'air favorable.

Ce doit être pour l'aéronaute un moment d'émotion que celui où le dernier frein du ballon est enfin dénoué. La machine aérienne aux flancs rebondis oscille, s'ébranle; elle est partie. Un plomb descend moins vite dans les abîmes des mers qu'elle ne monte dans les hauteurs de l'air. En quelques secondes, la foule des curieux n'est plus qu'une mesquine fourmilière en émoi; les maisons prennent des proportions tellement amoindries, que la ville ressemble à un amas de petits cubes blancs. Ah! voici un nuage. L'aérostat y plonge et tout disparaît. Un élan de plus, et le ballon a les nuages au-dessous de lui, étalés en amas cotonneux d'une éblouissante blancheur; il s'élance dans les solitudes supérieures, toujours sereines, toujours inondées de soleil. Par moments, à travers les

trouées du rideau nuageux, l'aéronaute entrevoit la terre, mais indécise à cause de la distance, mais effrayante à cause de la profondeur. Quelques cordons, une corbeille d'osier, le tiennent suspendu sur l'abîme. Si la frêle nacelle chavirait, que deviendrait-il, grand Dieu ! précipité de cette élévation ? Et cependant, pour pénétrer un peu avant dans l'épaisseur de l'atmosphère et nous apprendre ce qui s'y passe, de vaillants explorateurs se sont trouvés, qui n'ont pas hésité à s'élever aussi haut qu'il est possible de le faire. En 1804, un savant illustre, Gay-Lussac, parvint à la hauteur de 7,000 mètres ; en 1850, Barral et Bixio atteignirent à peu près la même élévation ; en 1862, Glaisher et Coxwell s'élevèrent jusqu'à 10,000 mètres, la plus grande élévation que l'homme ait jamais atteinte. Les ballons jouèrent un grand rôle pendant la guerre de 1870-1871 ; depuis, les ascensions se sont multipliées sans atteindre des régions plus hautes. Sur une épaisseur d'une quinzaine de lieues au moins que possède l'atmosphère, on a donc exploré deux à trois lieues de la couche inférieure.

Il arrive un moment où, dans ces hautes régions, la vie est impossible. Là règne un éternel et morne silence, qui porte l'épouvante dans l'âme. La terre cesse d'être vi-

sible, ou plutôt les accidents du sol, plaines, vallées, montagnes, se confondent en une nappe brumeuse où le regard ne saisit aucun détail. Un froid pénétrant, comme on n'en éprouve pas au milieu des plus grandes rigueurs de l'hiver, vous transit et vous paralyse. Le découragement, le malaise, le vertige, vous saisissent; la respiration devient haletante, parce que l'air, de plus en plus raréfié à mesure qu'il est situé plus haut, commence à manquer aux poumons; les yeux s'injectent de sang, les oreilles bourdonnent; le pouls bat précipitamment; tout enfin annonce que la vie est en péril et qu'il est prudent de ne pas aller plus loin.

4. — LES HAUTES RÉGIONS DE L'AIR. LES NEIGES ÉTERNELLES.

Tous les cours d'eau des continents, fleuves et fontaines, sources, rivières et torrents, ont pour origine les nuages du ciel, formés par la continuelle évaporation des mers sous les rayons du soleil.

Pour comprendre cette évaporation, il suffit de déposer au soleil de l'eau sucrée ou salée. Après un temps plus ou moins long, suivant le degré de chaleur et la quantité de liquide, le sel ou le sucre reste

au fond du vase ; l'eau s'est évaporée ; une grande quantité d'eau ainsi réduite en vapeur forme les nuages. C'est autour des hautes montagnes que les nuages s'amassent de préférence. Là, tantôt ils se bornent à imprégner le sol d'une humidité qui pénètre à une certaine profondeur et descend dans les entrailles de la montagne ; tantôt ils retombent en pluies, qui lavent les pentes et vont rapidement grossir les courants d'eau voisins ; tantôt encore, surtout si la cime est très élevée, ils déversent de la neige, qui fond peu à peu aux rayons du soleil.

La neige, amassée en réserve sur les hautes montagnes et fondue peu à peu, fournit aux cours d'eau pendant longtemps leur dépense de chaque jour. La fusion s'en fait avec une telle lenteur, que le sol la boit en entier, goutte à goutte, et la rend plus loin sous forme de sources. Sous la couche humide des neiges, la terre se gonfle comme une éponge. Mais les neiges des plaines sont loin de suffire pour alimenter les cours d'eau : elles ne sont ni assez fréquentes, ni assez abondantes. Ici se montre l'économie admirable établie dans le monde par la main divine.

La chaleur diminue rapidement sur les montagnes à mesure que la hauteur s'ac-

croît. Dans les régions élevées, les nuages ne peuvent donc, à cause du froid, former la pluie; ils s'amassent en neige en été comme en hiver. En descendant des hauteurs où ils se sont formés, les flocons de neige rencontrant, sur leur passage, des couches d'air de plus en plus chaudes, se fondent en route et arrivent enfin dans les plaines à l'état de gouttes de pluie. Toute pluie partie d'assez haut est d'abord de la neige. C'est ce qu'on voit dans les pays montueux: après chaque ondée dans les vallées, on remarque sur les cimes voisines une couche de neige fraîchement tombée.

Il neige donc en toute saison, même sous les climats les plus chauds; seulement, si ce n'est en hiver et dans les pays froids, les flocons se fondent en route avant d'atteindre les plaines, et se changent en gouttes de pluie. Pour empêcher ces neiges de toutes les saisons de se fondre avant l'heure, pour les conserver et les faire servir à l'alimentation des cours d'eau, il faut qu'elles soient recueillies avant d'atteindre des couches d'air trop chaudes. Ces réservoirs des eaux solides, ce sont les hautes montagnes, toujours entourées d'un air glacial.

Dans nos climats tempérés, les neiges

ne couvrent les plaines que pendant quelques jours de l'hiver. L'abondance de la neige et sa longue durée sont les présages d'une bonne récolte, surtout lorsqu'elle tombe avant que le sol ne soit gelé par la rigueur du froid. La neige, en effet, défend les jeunes plantes et les herbes de l'impression de l'air, et surtout du vent glacial de l'hiver; elle concentre la chaleur autour de leurs racines, et les conserve par cet abri. Dans les jardins, la neige dispense le cultivateur de protéger les plantes délicates par des abris de fougères ou autres; elle seule suffit à les garantir.

Les plaines des pays chauds en aucune saison ne connaissent la neige, tandis que les montagnes d'une hauteur suffisante en sont couvertes perpétuellement. Dans les contrées voisines des pôles, le soleil d'été ne peut fondre entièrement la couche qui est répandue sur les plaines comme sur les montagnes.

On appelle avalanche une grande couche de neige entraînée, par son poids, sur la pente des montagnes. Lorsque la pente qu'elle recouvre est rapide, la nappe de neige, à peine retenue, glisse au moindre choc et s'éboule dans la vallée. Une pierre qui se détache, le souffle du vent, la détonation d'une arme à feu, le pied imprudent

d'un voyageur, suffisent pour provoquer la chute de l'avalanche. La puissante masse se heurte aux obstacles, se divise en tourbillons et soulève un nuage poudreux d'une éclatante blancheur. Une immense cascade d'argent semble ruisseler sur les pentes de la montagne. Les sapins sont déracinés et balayés comme des brins de paille; des quartiers de roc sont arrachés et entraînés. Le choc imprimé à l'air par son passage est si violent, qu'il suffit pour renverser à distance les hommes et les habitations. Enfin, le flot tombe dans la vallée avec un fracas semblable au tonnerre.

On cite des villages balayés en entier, bouleversés de fond en comble, ou transportés plus loin presque intacts; on cite des personnes englouties, quelquefois par centaines, sous les flots de l'avalanche. Les voyageurs qui, au printemps, au moment où la chaleur commence à ramollir les neiges, ont à traverser quelque vallée voisine de ces masses, ne le font qu'avec de grandes précautions; ils ne s'y engagent qu'avant le lever du soleil, afin que les neiges, au moment de leur passage, n'aient pas perdu la consistance que leur donne le froid de la nuit; ils marchent à la file, assez distants l'un de l'autre. De la sorte, si l'avalanche se précipite et en entraîne

quelques-uns, les autres du moins ne seront pas atteints et pourront leur porter secours. On s'avance dans un complet silence; les clochettes des mulets sont tamponnées et rendues muettes : une parole, un son, pourrait faire précipiter les neiges. Enfin, si le passage est trop menaçant, avant de s'y aventurer, on décharge à l'entrée un pistolet. La détonation amène la chute de neiges périlleuses. Sur quelques routes des Alpes, pour mettre les voyageurs à l'abri des avalanches, on a été obligé de bâtir des galeries voûtées aux passages les plus dangereux.

XII

La terre tourne.

Rappelons d'abord une observation que ne manque pas de faire toute personne voyageant en chemin de fer. Les arbres du bord de la route, les poteaux, les haies, les maisons, semblent se mouvoir et courir en sens inverse du train.

Plus loin, les grands peupliers, rangés en longues files, s'en vont en balançant leurs cimes. Les champs tournent en rond, les maisons s'enfuient. Mais, en regardant mieux, nous voyons que nous marchons

nous-mêmes et que le reste est immobile. Ainsi on voit courir ce qui réellement ne bouge pas.

Lorsque nous sommes assis sur la banquette de la voiture, sans aucun effort de notre part pour avancer, comment pouvons-nous juger de notre déplacement si ce n'est au moyen de la position que nous occupons par rapport aux objets qui nous entourent? Nous avons connaissance du chemin que nous faisons par le changement continuel des objets en vue et non par le sentiment de fatigue, puisque nous ne remuons pas les jambes. Mais les objets et les personnes qui nous entourent de plus près et sont toujours sous nos regards, nos compagnons de voyage et l'ameublement de la voiture, restent par rapport à nous dans la même position. Le voisin de gauche est toujours à gauche, le voisin d'en face est toujours en face. Cette immobilité apparente de tout ce qui se trouve dans la voiture nous fait perdre conscience de notre propre mouvement; alors nous nous jugeons immobiles et nous croyons voir fuir en sens inverse les objets extérieurs, sans cesse renouvelés pour le regard. Que le train s'arrête, et aussitôt arbres et maisons cessent de cheminer parce que nous n'avons plus de point de vue changeant. Une

simple voiture traînée par des chevaux, un bateau que le courant du fleuve emporte, causent la même illusion. Toutes les fois enfin qu'un mouvement assez doux nous emporte, nous perdons conscience de ce mouvement, et les objets d'alentour, en réalité immobiles, nous paraissent se mouvoir dans une direction contraire.

C'est ce qui nous arrive par rapport à la terre.

Elle tourne sur elle-même, d'occident en orient, et fait un tour entier juste en vingt-quatre heures. La boule terrestre qui nous emporte, est comparable au convoi du chemin de fer ; le Soleil, les étoiles et les divers astres du firmament sont comparables aux arbres, aux maisons, aux poteaux qui bordent la voie. Comme il n'y a dans le mouvement de la Terre ni cahot, ni heurt d'aucune sorte, et que les objets de notre voisinage sont toujours par rapport à nous dans la même situation, nous n'avons en rien conscience de ce mouvement, si rapide qu'il soit.

La Terre tourne et nous tournons avec elle. Par suite de ce mouvement, le Soleil, les étoiles et tous les astres nous paraissent défiler en sens contraire, comme défilent les arbres, les maisons, les champs, quand nous sommes en chemin de fer. Puisque

le Soleil semble faire le tour de la Terre en vingt-quatre heures d'orient en occident, c'est la preuve que la Terre tourne sur elle-même en vingt-quatre heures d'occident en orient.

Une difficulté se présente. Si toutes les vingt-quatre heures la Terre fait un tour sur elle-même, dans la moitié de ce temps nous devons faire un demi-tour avec la boule qui nous porte, et nous trouver dans une position renversée. En ce moment, nous avons la tête en haut, les pieds en bas; douze heures plus tard, ce sera le contraire: nous aurons la tête en bas et les pieds en haut. Nous sommes droites, nous serons renversées. Dans cette position incommode, pourquoi le malaise ne nous saisit-il pas; comment ne sommes-nous pas précipitées?

Il est vrai que dans douze heures, à partir de ce moment, nous serons dans une position inverse de la présente; nous tournerons la tête du côté de l'espace où maintenant nous tournons les pieds. Mais, malgré ce renversement, il n'y aura pour nous aucun danger de chute, ni même le moindre inconvénient de n'importe quelle nature, car nous aurons toujours la tête vers le ciel, puisque le ciel entoure le globe terrestre de partout; nous aurons enfin toujours

les pieds posés sur le sol. Eh bien, tomber, c'est se précipiter à terre, et non s'élancer dans l'étendue environnante. S'il vous paraît tout simple que nous ne nous élancions pas vers le ciel qui est au-dessus de nous, pourquoi voulez-vous que nous nous précipitions vers le ciel opposé? Tomber vers ce ciel opposé, ce serait s'élever, comme s'élève ici l'alouette, qui d'un coup d'aile monte et plane au-dessus des sillons. Dans l'étendue qui nous environne, il n'y a ni haut ni bas, ni droite ni gauche, à proprement parler; en tous les pays du monde, le bas, c'est la terre, et le haut, c'est le ciel. Or, comme, malgré toutes les évolutions de notre globe, nous sommes toujours à terre, les pieds contre le sol, la tête vers le ciel, nous nous trouvons toujours dans une position droite, sans malaise aucun, sans danger d'être précipitées.

Le temps et la réflexion éclairciront ce qu'il peut y avoir là d'obscur.

La boule terrestre fait en vingt-quatre heures, un tour sur elle-même. Alors les points de la surface qui font le plus grand chemin, ceux du milieu, parcourent, dans le même temps, un cercle égal au circuit de la Terre, c'est-à-dire quarante millions de mètres ou dix mille lieues. C'est à peu près la vitesse du boulet au sortir de la

gueule du canon ; c'est trente fois environ la vitesse de la locomotive la plus rapide. Montagnes, plaines, mers, tout court à la fois sur un cercle toujours recommencé, avec ce prodigieux élan. Et pourtant tout nous semble en repos.

Sans les ébranlements de la voiture, ne se croirait-on pas en repos quand le train du chemin de fer nous emporte avec une effrayante rapidité? Eh bien, le mouvement si rapide de la Terre est en même temps si doux, qu'il est impossible d'en être averti, si ce n'est par le déplacement apparent des astres.

En s'élevant dans les hauteurs de l'air avec un ballon, il semble tout d'abord qu'on devrait voir rouler la boule du monde et passer sous ses pieds les terres et les mers. Rien de pareil n'a lieu, car l'air tourne avec la boule terrestre et entraîne le ballon dans la rotation générale, au lieu de le laisser en place, comme il le faudrait, pour que l'observateur voie successivement les diverses régions de la Terre.

Si c'était possible, on aurait là, sans nul doute, une admirable manière de voir du pays. En ce lieu où nous sommes actuellement nous-mêmes, d'autres peuples vont venir, amenés par la rotation ; des mers, des régions lointaines, des montagnes nei-

geuses, vont prendre notre place ; et demain, à la même heure, nous serons de retour ici.

Où nous sommes maintenant, il passera d'abord la mer Atlantique. Dans moins d'une heure, l'océan sera ici. Quelque grand vaisseau de guerre, avec sa triple rangée de canons, viendra flotter peut-être, toutes voiles au vent, au point que nous occupons, puis l'Amérique du Nord, les grands lacs du Canada, et les prairies où les Indiens à peau rouge chassent les bisons.

La mer recommence, bien plus large que l'Atlantique ; elle met plus de sept heures à défiler. Qu'est-ce que cette traînée d'îles où des pêcheurs enveloppés de fourrures font sécher des harengs? — Ce sont les Kouriles, au sud du Kamtchatka. Elles passent vite ; à peine avons-nous le temps de leur donner un coup d'œil.

C'est à présent le tour des faces jaunes, des Mongols et des Chinois, aux yeux obliques. Oh! que de choses curieuses il y aurait à voir ici! Mais la boule tourne toujours, et la Chine est déjà loin.

Les plateaux sablonneux de l'Asie centrale, des montagnes plus hautes que les nuages, viennent après. Voici les pâturages des Tartares, où hennissent des troupeaux

de cavales; voici les plaines de la Caspienne, avec les Cosaques au nez camus; puis la Russie méridionale, l'Autriche, l'Allemagne, la Suisse, la France. La Terre a fait un tour.

XIII

Le Son.

Au milieu d'une nappe d'eau bien tranquille, laissons tomber une pierre. Aussitôt, autour du point atteint, un rond se forme, puis deux, trois, quatre, cent, indéfiniment; et tous, s'élargissant sans cesse, courent avec une parfaite régularité à la file l'un de l'autre, jusqu'à ce qu'ils se dissipent à une distance considérable du point de départ commun, si rien ne les arrête auparavant. Mille fois nous avons vu ce curieux spectacle de l'eau ébranlée en cercles réguliers; nous avons suivi d'un regard étonné la singulière marche de ces ronds, qui naissent un à un du même centre, se rangent avec ordre et fuient de plus en plus grands. Tout cela nous est connu et familier, comme un pur amusement.

Mais à ces ronds se rattache d'une étroite manière la cause du son, de la voix,

de la parole. C'est ce que nous allons expliquer ; mais, avant, rendons-nous compte de ce qui se passe à la surface de l'eau mise en mouvement par la chute d'une pierre.

Un peu d'attention suffit pour reconnaître que les ronds formés autour du point où la pierre a plongé se composent alternativement d'une petite vague et d'un sillon en cercle, de sorte que la surface de l'eau, d'abord tranquille et plane, est maintenant soulevée, en certaines parties, au-dessus de son niveau général, et abaissée, en d'autres, au-dessous de ce niveau. Un léger corps flottant, un brin de paille, peut très bien rendre sensible cette petite tempête, car chaque vague qui passe le soulève, et chaque sillon le fait redescendre. Il faut remarquer, en outre, que malgré la rapidité apparente des vagues qui devraient l'entraîner, le brin de paille ne change pas de place ; preuve évidente que ces vagues ne courent réellement pas à la surface de l'eau, comme les apparences le font croire.

Si les vagues et les sillons ne courent pas en effet, que se passe-t-il donc ? Rien qu'un simple mouvement de palpitation, c'est-à-dire qu'en chaque point l'eau se soulève et s'affaisse tour à tour sans changer de place. Ce mouvement de palpitation

commence au point atteint par la pierre et se communique de proche en proche dans l'eau voisine, de telle sorte que les vagues et les sillons qui en résultent semblent se poursuivre réellement. Alternativement, l'eau est refoulée sur elle-même, ce qui produit les vagues ; puis affaissée, ce qui produit les sillons.

Dans l'air, à la suite d'un ébranlement, d'un choc, a lieu un mouvement de palpitation semblable à celui de l'eau. Tour à tour, chaque couche d'air reflue sur elle-même et se condense, puis se détend et se dilate. On ne voit pas, il est vrai, les vagues formées par ce mouvement, à cause de l'invisibilité de l'air lui-même, mais on les entend, car elles sont la cause du son : c'est pourquoi on donne le nom d'ondes aux couches d'air alternativement condensées et dilatées qui produisent le son : ce nom montre une étroite ressemblance entre le mouvement sonore de l'air et le mouvement qui forme, à la surface de l'eau, des vagues et des sillons, ou bien encore des ondes.

En l'absence de l'eau, les ondes liquides seraient impossibles : c'est évident. En l'absence de l'air, les ondes sonores le seraient également. Sans l'air, le son n'existerait pas ; la parole nous serait inconnue :

un morne silence régnerait perpétuellement sur la terre. Une expérience bien concluante le prouve. — Si l'on suspend, avec un fil, une clochette au centre d'un vase en verre, et qu'on agite le tout, on entend très bien la clochette tinter, même quand le vase est exactement fermé. L'air contenu dans le vase transmet son mouvement à l'air extérieur par les parois du vase, et les pulsations sonores arrivent jusqu'à l'oreille. Mais si, à l'aide d'une pompe d'une espèce particulière, on retire tout l'air du vase, le son devient impossible. A chaque secousse imprimée au vase, on voit bien le battant frapper contre la clochette, mais on n'entend plus rien. Un complet silence s'est fait parce que les ondes sonores ne peuvent plus se former ; la clochette est devenue muette parce qu'elle ne peut plus les produire, l'air manquant autour d'elle. Mais laissons l'air rentrer dans le vase : aussitôt le son renaît, tout aussi distinct qu'auparavant.

Pour produire le son, l'air doit être ébranlé par le choc d'un corps, de même que l'eau, pour se couvrir d'ondes, doit être ébranlée par la chute d'une pierre. Effectivement, tout corps, lorsqu'il donne un son, est animé d'un rapide mouvement de va-et-vient qu'on peut reconnaître dans

une corde de violon ou de piano qui résonne. Ces allées et venues rapides se nomment *vibrations*. Si, pendant qu'il résonne, on touche légèrement du doigt un corps sonore, on sent un vif frémissement causé par les vibrations ; mais en appuyant davantage, les vibrations sont arrêtées, et le corps ne résonne plus. Il suffit de faire tinter un verre pour s'assurer que le son a bien pour cause un mouvement vibratoire ; car, dès que ce mouvement est étouffé par le contact de la main, le son se tait à l'instant.

Pour se propager au loin, à partir de leur centre, les ondes liquides mettent un certain temps ; le regard les voit cheminer et peut juger de leur rapidité. Les ondes sonores en font autant ; elles gagnent de proche en proche des points plus éloignés, avec une vitesse qu'il est assez facile de mesurer. Voici comment : si jamais vous avez prêté attention à la décharge d'une arme à feu, faite à une distance un peu considérable de vous, vous avez dû observer qu'on aperçoit d'abord la lueur de l'explosion, et que le bruit n'arrive qu'après, et d'autant plus tard que le lieu de l'explosion est plus éloigné. La lumière parcourt un immense trajet en un temps excessivement court, plus de 78,000 lieues

par seconde. La lueur de l'explosion parvient donc à l'œil de l'observateur placé à distance à l'instant même où elle jaillit ; si le son n'arrive qu'après, c'est qu'il est beaucoup moins rapide dans sa marche, et que, pour franchir une distance un peu forte, il met un temps assez long qu'on peut très bien mesurer. On a calculé que le son parcourt dans l'air, en une seule seconde, une distance de 340 mètres.

Revenons encore sur les ondes formées, à la surface d'une eau tranquille, par la chute d'une pierre. Si la nappe d'eau est barrée par un mur, ainsi que dans un bassin, par exemple, les ronds, en s'élargissant, finissent par atteindre cet obstacle. Arrivés là, ils retournent, ils cheminent en sens inverse de leur première direction, sans altérer en rien la régularité de leur marche. Alors, en même temps, deux séries d'ondes courent à la surface de l'eau ; les unes s'acheminent vers le mur, les autres en reviennent ; et toutes ces ondes, allant et revenant, se croisent sans se troubler, sans se confondre. On donne le nom d'ondes *réfléchies*, c'est-à-dire renvoyées, aux ondes qui reviennent en arrière après avoir frappé contre le mur.

Les ondes aériennes, cause du son, se réfléchissent aussi quand elles rencontrent

un obstacle, comme un mur, un rocher, une colline. Alors, outre le son direct, formé par les ondes qui vont, il s'en produit un autre, nommé *écho*, par les ondes qui reviennent ; le son est ainsi entendu deux fois. Plusieurs obstacles qui se renvoient de l'un à l'autre les ondes sonores et les font passer à diverses reprises par le lieu où vous vous trouvez, produisent des échos multiples, c'est-à-dire qui répètent plusieurs fois la même syllabe. On en connaît qui la répètent jusqu'à quarante fois.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

Le *piano* est un grand instrument que l'on fixe à une place où il reste. Pour en *jouer*, on frappe sur un clavier qui a des touches d'ivoire, entremêlées de touches d'ébène.

Le *violon*, le *violoncelle*, la *basse* sont des instruments en bois, munis de cordes tendues que l'on frotte avec un *archet* ; on appelle ainsi une petite baguette garnie de crins.

La *harpe* et la *guitare* se *pincent* avec les doigts. Ces instruments sont appelés instruments à *cordes* ; on en joue avec les mains.

Il y a aussi des instruments à *vent* dont on joue avec la bouche. Tels sont le *haut-bois*, la *clarinette*, le *basson*, la *flûte*, que l'on construit en bois; le *cornet à piston*, l'*ophicléide*, la *trompette*, le *cor*, le *trombone* qui sont en cuivre.

On appelle *orgue* un instrument de musique à vent composé d'un grand nombre de tuyaux et dont le jeu est assez compliqué. Il sert à accompagner le chant d'église et à rendre les cérémonies plus solennelles.

Les musiciens réunis forment un *orchestre*. Chaque musicien a devant lui un cahier où sont marquées les notes de musique.

XIV

La Chaleur.

1. — NOTIONS GÉNÉRALES.

Lorsque nous sommes exposés à l'action des rayons du soleil ou d'un brasier ardent, nous éprouvons une impression particulière que nous appelons *chaleur*. Cette sensation, comme les autres, a une cause extérieure qui agit sur nous. Nous savons bien que la sensation de chaleur est pro-

duite par le corps embrasé qui est là, devant nous ; mais comment ce corps agit-il sur nos sens ? S'en échappe-t-il quelque fluide subtil qui nous fasse sentir cette impression ? Ou bien le corps embrasé ne fait-il, comme la lumière, qu'imprimer à l'éther des vibrations comparables aux cercles que produit la pierre lancée sur l'eau ? Cette dernière explication est reçue aujourd'hui.

Il est certain que la lumière et la chaleur ont beaucoup de propriétés communes : en général, les corps lumineux, comme le soleil, donnent en même temps de la chaleur, et les corps suffisamment chauffés, comme un morceau de fer rouge, deviennent lumineux. Les deux phénomènes ont donc beaucoup de rapports. Les rayons de chaleur, comme ceux de lumière, nous arrivent par des *ondulations*.

Le soleil est la principale source de chaleur, source continue, quelquefois très abondante, et qui se répand à de très grandes distances. La terre fournit aussi de la chaleur ; car sa température croît à mesure que l'on pénètre plus avant dans son sein ; d'où l'on conclut que son intérieur est un immense brasier.

Ces grandes sources de chaleur, Dieu les a mises au service de l'homme qui s'en

sert pour une foule d'usages. L'homme peut aussi, quand il le veut, produire des sources de chaleur. Seul, parmi tous les êtres créés, il sait allumer le feu et le plier à tous les usages.

2. — THERMOMÈTRE.

Le sens du toucher est pour nous le moyen le plus ordinaire d'apprécier les changements de température que subissent les corps ; mais seul, il serait insuffisant, souvent même trompeur. D'abord le toucher ne peut donner le vrai pour les sensations très vives. Le contact d'un corps brûlant produit sur nous la même douleur que celle, par exemple, d'une barre de fer qui est exposée, depuis de longues heures, à un froid glacial.

D'autre part, nos jugements sur le chaud et le froid ne sont ordinairement que des comparaisons. Un corps nous paraît chaud ou froid selon qu'il est plus chaud ou plus froid que notre main. Une expérience facile le prouve :

Prenez deux verres, l'un contenant de l'eau glacée et l'autre de l'eau chaude ; plongez un doigt de la main droite dans l'eau glacée, et un doigt de la main gauche dans l'eau chaude ; puis versez le con-

tenu des deux verres dans un troisième, ce qui vous donnera de l'eau ni chaude, ni froide, et mettez alors vos deux doigts dans cette eau : celui qui sort de l'eau chaude la trouve froide, et celui qui sort de l'eau glacée la trouve chaude. Le jugement que nous porterions dans ces deux cas serait donc faux, s'il n'était une comparaison. C'est pour la même raison que l'eau d'un puits, que l'air d'une cave, dont la température reste à peu près la même pendant toute l'année, nous semblent chauds pendant l'hiver et frais pendant l'été.

Mais il y a un autre moyen que le toucher pour nous faire apprécier la chaleur. On a remarqué que tout corps qui s'échauffe *se dilate*, c'est-à-dire augmente de volume, et tout corps qui se refroidit *se condense*, c'est-à-dire diminue de volume. En d'autres termes, les petites parcelles ou *molécules* qui composent un corps s'écartent un peu les unes des autres par suite de la chaleur, et le corps prend un peu plus de volume, tout en conservant la même quantité de matière. Le contraire arrive par suite du froid ; les molécules du corps se rapprochent, et le corps occupe moins d'espace. Ce sont les gaz qui se dilatent le plus, et les corps solides qui se

dilatent le moins ; les liquides tiennent le milieu.

La force avec laquelle les corps se dilatent est extrême : rien ne peut lui résister. Lorsque, dans la construction d'une maison, on emploie une poutre en fer, il faut lui laisser à chaque bout une petite place pour s'allonger ; autrement, en s'échauffant, elle se courbera ou écartera un des deux murs.

Les rails des chemins de fer ne se touchent pas ; on laisse entre eux, à chaque bout, un petit intervalle de quelques millimètres. Les charrons, pour ferrer une roue de voiture, font le cercle de fer qui doit l'embrasser un peu plus petit que le tour de la roue, puis ils le font chauffer : la roue peut alors entrer dedans ; on l'arrose immédiatement d'eau froide, et le métal refroidi serre le bois avec une grande force.

Le Panthéon ou église de Sainte-Geneviève, à Paris, menaçait ruine : ses murailles écartées inclinaient en dehors. Que fit-on ? A l'intérieur, d'un mur à l'autre, on établit de fortes traverses de fer qui se terminaient à l'extérieur par de fortes vis. Ces traverses vivement chauffées s'allongeaient, on serrait les vis ; le refroidissement les raccourcissait ensuite et rapprochait doucement les murailles. Cette opé-

ration, répétée plusieurs fois, sauva de la ruine un des plus beaux édifices de Paris.

C'est sur ce même principe que sont fondés les *thermomètres*, petits appareils destinés à mesurer le degré de chaleur des corps ou des appartements. On sait que l'augmentation de volume par la chaleur a lieu aussi pour les liquides. On prend un tube ou tuyau de verre percé d'un canal très fin, et terminé au bas par un petit réservoir. Il y a dans ce réservoir de l'alcool ou esprit-de-vin coloré en rouge pour être plus visible. Naturellement ce liquide, selon qu'il fait plus chaud ou plus froid, prend plus ou moins de volume, et, par suite, monte ou descend dans le canal du tube.

Si vous placez l'instrument dans un vase rempli de glace fondante, la liqueur rouge descend à un certain niveau marqué 0 (zéro) ; si vous le plongez dans l'eau bouillante, elle s'élève jusqu'à un point marqué 100. L'intervalle compris entre les deux points 0 et 100 est divisé en cent parties égales appelées *degrés*. Au-dessous du zéro les degrés s'écrivent ordinairement en les faisant précéder du signe —, par exemple : — 8, ce qui se lit : *moins huit degrés*, ou : *huit degrés au-dessous de zéro*. Quelques-uns disent : *huit degrés de froid*, ce qui

est moins juste, car le froid, à proprement parler, n'existe pas; c'est simplement une diminution de chaleur. Ces degrés sont marqués sur une planchette à laquelle l'appareil est fixé.

Au nord de la France, le thermomètre ne dépasse guère en été 30 degrés; en hiver les plus grands froids le font descendre jusqu'à 15 ou 16 degrés au-dessous de zéro.

3. — LES CONDUCTEURS DE LA CHALEUR.

Vous tenez entre vos doigts, sans vous brûler, un morceau de bois très court dont l'extrémité est enflammée, mais vous ne saisiriez pas impunément une barre de fer de même longueur dont un bout serait chauffé jusqu'au rouge. Cet exemple familier vous montre que la chaleur ne se propage pas avec la même vitesse dans toutes les substances. Il y a des corps qui se laissent facilement pénétrer par elle, qui la *conduisent bien ;* il en est d'autres qu'elle pénètre difficilement, qui la *conduisent mal ;* les premiers sont appelés *bons conducteurs ;* tel est le fer, tels sont en général tous les métaux, l'argent surtout. Dans une tasse remplie d'un liquide très chaud, mettez deux cuillers, l'une d'argent, l'autre

simplement argentée, vous aurez peine à tenir à la main la première tandis que vous manierez aisément l'autre.

Les seconds sont appelés *mauvais conducteurs*, tels sont le bois, le charbon, les pierres, le verre, surtout les corps qui ont la forme de poussière, comme la cendre, la terre, la neige; ou ceux qui se composent de fils, comme la soie, le coton, la laine.

Les substances liquides conduisent mal la chaleur. Voilà pourquoi, pour faire bouillir de l'eau, on fait du feu au-dessous ou tout à côté du vase qui la contient. Si l'on s'avisait de ne faire du feu qu'au-dessus du vase, par exemple sur une feuille de tôle qui lui servirait de couvercle, l'eau ne pourrait bouillir.

Voici la raison de cette différence : Qu'arrive-t-il quand le foyer est allumé au-dessous du vase? La couche la plus profonde s'échauffe, se dilate, devient plus légère et monte, mais elle est aussitôt remplacée par la couche froide de la surface qui, étant plus lourde, descend et vient s'échauffer à son tour en touchant le foyer. Il s'établit ainsi un double courant qui amène successivement toutes les parties du liquide au fond du vase et les expose l'une après l'autre à l'action du feu. L'eau, quoiqu'elle conduise mal la chaleur, finit

donc par s'échauffer dans toute sa masse et bouillir.

Supposez, au contraire, le foyer allumé au-dessus du vase : la couche qui est au-dessus s'échauffe, il est vrai, mais comme en s'échauffant elle se dilate et devient plus légère, elle reste toujours à la surface. Aucun courant ne s'établit. L'eau s'échauffera très lentement et ne bouillira jamais.

Voici une curieuse application de ce qui précède. Si vous faites chauffer du café dans une cafetière à moitié ensevelie dans la cendre du foyer, le liquide pourra bouillir à la surface, tout en restant froid ou tiède au fond. La personne à qui vous versez tout d'abord du café le trouvera brûlant; celle qui aura le fond du vase le trouvera tiède. Nouvelle preuve que la chaleur se propage très peu dans un liquide immobile.

De tous les corps, l'air est un de ceux qui conduisent le moins la chaleur, et les vêtements que nous appelons *chauds* ne le sont que parce qu'ils contiennent entre leurs tissus des couches d'air qui empêchent la chaleur de notre corps de se perdre trop rapidement.

Plus on avance vers les régions du nord, plus les plumes des oiseaux et le poil des animaux s'épaississent et s'allongent en hiver. Enfin nos oiseaux aquatiques (vivant

dans l'eau), tels que l'oie, le canard, etc., ont sous leurs grosses plumes lustrées un deuxième vêtement formé du duvet le plus fin, le plus soyeux, le plus divisé en menus filaments, le mieux fait en un mot pour contenir un grand volume d'air dont le déplacement est impossible. C'est ainsi que la Providence divine pourvoit aux besoins de ses plus humbles créatures.

L'observation et la raison nous ont appris la propriété du duvet. Mais qui l'a apprise aux oiseaux? Quand il s'agit de construire leurs nids, ils se comportent comme si les lois de la chaleur leur étaient connues. La sagesse et la bonté du Créateur apparaissent ici éclatantes comme la lumière du soleil.

4. — LES NIDS.

Pour bâtir la charpente, l'extérieur du nid, les oiseaux emploient les méthodes et les matières les plus variées. L'un entrelace des bûchettes, l'autre tisse du crin et de fines racines; celui-ci feutre des mousses, celui-là devient maçon et gâche de la terre; en voici qui se font charpentiers, et du bec forent un trou dans la tige des arbres; en voici d'autres qui grattent le sol et se creusent des conques dans le sable. Tout leur

est bon pour le dehors du nid; chacun, suivant sa spécialité, emploie les matériaux les plus divers et les met en œuvre d'une façon différente.

Mais pour l'intérieur, c'est une autre chose : comme d'un commun accord, ils ne le composent qu'avec un petit nombre de matériaux choisis entre mille. Dans le matelas destiné à la jeune couvée, ils ne font entrer que le coton, la laine, les plumes, le duvet, c'est-à-dire les corps aptes à conserver le mieux la chaleur. Pour entretenir dans le nid la douce température nécessaire à leurs petits nus et frileux, ils ont pour guide mieux que la science : ils ont la providentielle inspiration de l'instinct, qui dévoile au pinson les secrets de la chaleur et conseille à l'hirondelle de matelasser de duvet le nid de terre, maçonné sous le rebord du toit.

Le chardonneret est un des plus habiles parmi les habiles. Son berceau de coton est un petit chef-d'œuvre d'élégance et de solidité. Il l'établit dans l'enfourchure de quelques branches, et en compose l'extérieur avec des mousses et des lichens, qui le dérobent aux regards par leur couleur semblable à celle du tronc de l'arbre. Puis, au centre de cette charpente, avec la bourre cotonneuse qui enveloppe les graines du

saule et du peuplier, avec les brins de laine que les épines des haies arrachent au troupeau qui passe, avec les aigrettes plumeuses des semences des chardons, il construit, pour ses petits, un matelas en forme de coupe, si moelleux, si chaud, si douillet, que jamais fils de roi au maillot n'en a eu de pareil.

Son talent de constructeur est cependant dépassé par la mésange à longue queue et par la *mésange penduline*. La mésange à longue queue se distingue, comme l'indique son nom, par le développement excessif de la queue, qui fait plus de la moitié de la longueur totale du corps. Elle habite les bois pendant la belle saison, et ne vient que l'hiver dans nos jardins et nos vergers. C'est un petit oiseau, gris rougeâtre sur le dos et blanc en dessous; sa nuque et ses joues sont blanches.

Le nid est tantôt placé dans l'enfourchure des hautes branches d'un arbuste, tantôt dans l'épais fourré d'un buisson, à quelques pieds de terre; mais il est plus souvent accolé contre le tronc d'un saule ou d'un peuplier. Sa forme est celle d'un ovale allongé, ou mieux d'un énorme cocon élargi par la base. Il a son entrée sur le côté, à un pouce environ du sommet de la voûte. La couche extérieure se compose de

mousse et de lichens pareils à ceux qui viennent sur l'arbre servant de support, afin de se confondre avec l'écorce et de tromper le regard des passants. Des filaments de laine en retiennent toutes les parties enchevêtrées entre elles. Le dôme, pour mieux résister à la pluie, est un feutre épais de mousse et de fils d'araignée. L'intérieur ressemble à la cavité d'un four. Cette forme est la plus favorable à la conservation de la chaleur. Un lit très épais de plumes soyeuses forme l'ameublement du nid. Là reposent seize à vingt oisillons, rangés avec ordre dans l'étroite conque, de la grandeur au plus du creux de la main. Par quel miracle ces vingt petites créatures, avec leur mère, trouvent-elles place en ce logis? Comment d'aussi longues queues peuvent-elles s'y développer? On chercherait vainement plus belle application de l'économie de l'espace.

Le nid de la *mésange penduline* est encore plus remarquable. Cette mésange n'habite guère que les bords du cours inférieur du Rhône. Elle suspend très haut son nid, à l'extrémité de quelque rameau flexible d'un arbre de la rive, de manière que sa famille est mollement bercée par la brise des eaux. C'est une sorte de bourse ovale de la grosseur à peu près d'une bouteille,

percée vers le haut et sur le flanc d'un trou qui se prolonge en un court goulot d'entrée où l'on peut au plus passer le pouce. Cette bourse est fabriquée avec la bourre cotonneuse qui s'échappe, en mai, des chatons mûrs des peupliers et des saules. La mésange assemble et consolide les flocons cotonneux par une trame de laine ou de chanvre. Le tissu obtenu ressemble au feutre de quelque chapeau grossier. Il serait impossible d'expliquer comment s'y prend l'oiseau pour manufacturer, avec le bec et les pattes, une étoffe que n'obtiendrait pas l'industrieuse main de l'homme livré à ses propres ressources; et cela, sans apprentissage aucun, sans hésitation, sans jamais l'avoir vu faire à d'autres. En son premier coup d'essai, la mésange dépasse l'art de nos plus habiles tisserands.

Le haut du nid comprend dans son épaisseur l'extrémité du rameau et ses dernières divisions, qui servent de charpente à la voûte. Enfin, pour plus de solidité dans l'attache, un cordage de laine et de chanvre entortille ses brins supérieurs autour du rameau, tandis que ses brins inférieurs se distribuent dans la trame du feutre. L'intérieur de la demeure est rembourré de coton de peuplier première qualité. Trois semaines du travail le plus as sid

sont nécessaires à un couple de mésanges pour construire cette merveille. Le feutre en est si épais et si serré que, par les pluies les plus fortes, il n'entre pas une goutte d'eau dans la demeure de coton.

Le vent balance doucement les mésanges au-dessus des eaux; de leur petite fenêtre, elles regardent couler le fleuve.

5. — CHALEUR LUMINEUSE. CHALEUR OBSCURE.

On appelle *chaleur lumineuse* celle que la lumière accompagne; telle est celle du soleil, de la flamme, du fer chauffé au rouge. La *chaleur obscure* est celle que la lumière n'accompagne pas. Telle est celle d'un corps vivant, d'un poêle fermé, etc.; or, l'air et le verre qui arrêtent au passage la chaleur obscure, laissent passer la chaleur lumineuse qui les traverse à peu près sans obstacle.

Placez-vous derrière les carreaux d'une fenêtre où donne le soleil, vous éprouverez la même impression de chaleur que si, ouvrant la fenêtre, vous receviez directement les rayons solaires. Une lame de verre n'arrête donc pas la chaleur de cet astre. Elle arrête fort bien au contraire la chaleur obscure. Vous passez dans la rue et vous vous approchez d'une fenêtre donnant sur

un appartement fortement chauffé, sans ressentir en rien la chaleur de cet appartement.

Les jardiniers, au printemps surtout, couvrent d'une cloche de verre leurs jeunes plantes. Qu'arrive-t-il ? La chaleur lumineuse du soleil traverse facilement le verre, et s'accumule à l'intérieur ; une fois entrée, elle devient obscure, et ne pouvant plus sortir s'y conserve la nuit pour faire croître la plante.

Voulez-vous mettre à l'abri des chaleurs de l'été un appartement exposé au soleil ? Si vous fermez les vitres seules, la chaleur entre et ne peut plus sortir ; si vous fermez les persiennes seules, vous avez la chaleur qui règne au dehors à l'ombre. Mais fermez les persiennes et les vitres : la couche d'air comprise entre les deux formera une source de chaleur obscure, et cette chaleur ne traversera pas le verre. L'air, avons-nous dit, arrête la chaleur obscure et laisse passer la chaleur lumineuse, spécialement celle que rayonne le soleil. Vous allez voir qu'il doit en être ainsi, et qu'il y a là un trait de plus de la sagesse infinie de Dieu.

Si l'air arrêtait la chaleur du soleil, cette chaleur n'échaufferait que les régions élevées de l'atmosphère ; c'est le contraire

qui arrive, les régions supérieures sont les plus froides; en d'autres termes la chaleur décroît à mesure qu'on s'éloigne de la terre.

Si l'air n'arrêtait pas la chaleur obscure, la terre échauffée pendant le jour se refroidirait subitement au coucher du soleil; à un jour brûlant succéderait une nuit glaciale; ni l'homme, ni les animaux, ni même les plantes ne pourraient résister à de si brusques changements. Quand nous disons que l'air *arrête la chaleur obscure*, il ne faut pas entendre cela d'une manière absolue. Il *ralentit* le refroidissement, sans l'empêcher tout à fait. Mais c'est là encore un bienfait pour nous. Car si l'air était pour la chaleur obscure une barrière infranchissable, nous n'aurions plus la fraîcheur des nuits; la chaleur envoyée chaque jour par le soleil irait s'accumulant sur la terre et la changerait bientôt en une fournaise ardente.

6. — LA POUDRE.

Les matériaux qui entrent dans la composition de la poudre sont au nombre de trois: le salpêtre, le soufre et le charbon. Le mot salpêtre signifie sel des pierres. Voici la raison de ce nom. On trouve fréquemment sur les murs humides des caves, des écu-

ries, des bergeries, des houppes d'une matière blanche qui ressemble à un délicat duvet soyeux. C'est là le salpêtre, le sel des pierres, dont les murailles humides se tapissent en s'imprégnant de certaines émanations contenues dans l'air.

Recueillez un peu de cette matière, à la première occasion, en raclant avec une plume quelque mur salpêtré, vous lui reconnaîtrez les propriétés suivantes. Le salpêtre est blanc comme le sel de cuisine, et se fond comme lui très facilement dans l'eau. Mais il n'a nullement le goût salé; sa saveur est fraîche et n'a rien de désagréable. Vous connaîtrez sa propriété principale en le brûlant. Prenez un charbon allumé et sur la partie embrasée versez une pincée de salpêtre. Vous verrez la matière se liquéfier en bouillonnant et le charbon brûler à son contact avec une ardeur extraordinaire, et un éclat qui rappelle en petit celui d'une pièce d'artifice. Sa combustion est si vive, que nos foyers n'ont rien de pareil à lui comparer. De cette expérience, nous conclurons que le salpêtre a la propriété d'exciter la combustion.

C'est l'air qui entretient et active la combustion. On sait qu'en brûlant le charbon se dissout dans l'air, et que c'est là la cause de son embrasement.

Rien ne peut remplacer l'air. Si le charbon brûle avec tant d'éclat en présence du salpêtre, c'est que celui-ci se décompose et lui fournit de l'air en abondance, mais un air très pur, très apte à la combustion, comme n'en lance pas le tuyau d'un soufflet. On peut considérer le salpêtre comme une sorte de magasin d'air, amassé en grande quantité sous un petit volume et retenu captif par sa combinaison avec d'autres substances, en particulier avec la potasse.

La même potasse qui existe dans les cendres se trouve dans le salpêtre ; elle forme la croûte blanche qui reste sur le charbon quand la vive combustion a cessé. Le salpêtre, disons-nous, est comparable à un réservoir d'air très pur, retenu captif par l'association avec d'autres matières. La chaleur détruit cette association; l'air, devenu libre, s'échappe de la matière qu'il fait bouillonner et se porte sur le charbon dont il active l'ardeur. Telle est la cause de la vive combustion produite par le salpêtre.

Pour avoir du salpêtre, longtemps on s'est borné à recueillir celui qui se forme dans les caves, les étables, les plâtras de démolition, le sol des écuries. Les matériaux salpêtrés étaient lavés avec de l'eau dans de grands cuviers, et le liquide clair

provenant de ces lavages, étant évaporé, donnait le salpêtre pour résidu. Mais aujourd'hui on le fait venir des Indes, de l'Égypte, et surtout du Pérou, où tantôt il forme dans la terre des bancs de plusieurs mètres d'épaisseur, et tantôt il couvre le sol d'une mince couche semblable à de la neige.

Le second ingrédient de la poudre est le soufre. Il se trouve dans le roc, dans la terre, surtout au voisinage des volcans; on le sépare des matières qui l'accompagnent par une distillation dans de longs pots en argile cuite.

Le charbon destiné à la poudre demande des soins spéciaux, car tous les bois ne conviennent pas également. Le fusain, le peuplier, le châtaignier, les tiges de chanvre ou chenevottes, sont les bois préférés pour la poudre de guerre; le peuplier, le tremble, le tilleul et le saule conviennent à la poudre de mine.

Le mélange intime des trois matières, salpêtre, soufre et charbon, constitue la poudre. La proportion est, sur 100 parties de poudre de guerre, de 75 parties en salpêtre, 12,5 en soufre et 12,5 en charbon. Cette proportion change un peu dans la poudre de chasse et dans celle de mine. La trituration et le mélange des trois subs-

tances se font au moyen de mortiers creusés dans des pièces de bois de chêne et de lourds pilons en bronze. Ces derniers sont soulevés à la hauteur de 4 décimètres, puis retombent de tout leur poids à raison d'une soixantaine de fois par minute. Vingt-quatre mortiers pareils disposés sur deux rangées forment ce qu'on nomme une *batterie* dans un *moulin à poudre.*

On met d'abord dans les mortiers de l'eau et le charbon, que l'on fait battre pendant une demi-heure; on ajoute alors le salpêtre et le soufre et l'on continue le battage sans discontinuer pendant vingt-quatre heures. De temps en temps, de petites quantités d'eau sont ajoutées, à mesure que la pâte se dessèche. Pour la poudre de chasse, les pilons sont généralement remplacés par deux meules en fonte, tournant debout dans une auge qui contient le mélange.

Vient ensuite la mise en grains. On commence par dessécher suffisamment la pâte pour quelle puisse se briser. Elle est alors divisée sur un crible par l'action d'un disque de bois dur ou *tourteau.* Un mouvement de va-et-vient communiqué au crible fait tourner le tourteau autour de la circonférence du crible même. Par son poids et ses chocs, le disque de bois brise et comprime la pâte, qui passe à travers les trous du

crible. La poudre divisée est reçue dans le *grenoir*, second crible qui donne aux grains la grosseur voulue. Un troisième crible, l'*égalisoir*, retient les grains trop gros; enfin un tamis sépare la poussière. Pour être terminée, il ne reste plus à la poudre de guerre que d'être soumise au *séchage*, qui se fait soit à l'air libre, sur des toiles exposées au soleil, soit dans des étuves.

Avant d'être séchée, la poudre de chasse subit seule l'opération du *lissage*, qui a pour objet de donner aux grains une surface polie et brillante. Le *lissoir* est un tonneau garni à l'intérieur de quelques côtes peu saillantes. On y introduit la poudre. Par la rotation du tonneau et les chutes répétées que provoquent les côtes intérieures, les grains de poudre se roulent sur eux-mêmes, usent leurs aspérités et acquièrent une surface polie.

L'expérience du salpêtre jeté sur un charbon allumé nous rend compte de la soudaine inflammation de la poudre et des effets de cette inflammation. Il y a dans la poudre deux matières très combustibles, le soufre et le charbon ; il y a de plus une troisième matière, le salpêtre, qui en se décomposant fournit en abondance un air très apte à la combustion. Lors donc que le feu est mis à de la poudre, le salpêtre se décom-

pose et l'air qui s'en dégage brûle le soufre et le charbon, qui sont ainsi convertis soudain en gaz. La masse gazeuse formée est énorme : libre de s'étendre comme le comporte sa nature, elle occuperait un espace 1,500 fois plus grand que celui de la poudre d'où elle provient. Aussi, renfermée dans une étendue beaucoup trop étroite pour elle, cette masse gazeuse fait effort pour se dégager et chasse violemment devant elle le boulet, la balle, le plomb, enfin les divers obstacles qui s'opposent à son passage, de même qu'un ressort fortement ramassé sur lui-même repousse et lance ce qui le gêne.

XV

La Lumière.

1. — NATURE ET VITESSE DE LA LUMIÈRE.

La lumière est la joie de la nature. C'est à elle que nous devons le spectacle brillant de l'univers, cette jouissance qui se renouvelle sans cesse. Quand la lumière dissipe l'obscurité de la nuit, il se fait comme une nouvelle création. A mesure que nous distinguons de nouveaux objets, ils paraissent renaître; et quand le soleil s'élance de

l'horizon, la terre se pare de couleurs éclatantes.

Supposez pour un moment que la nuit règne toujours sur la terre. Les objets sont pour nous comme s'ils n'étaient pas. Un rayon de lumière suffit pour les rendre visibles et nous indiquer leurs formes, leurs positions, leurs couleurs.

Ce rayon n'est point, comme on l'a cru longtemps, un fluide sorti du soleil et lancé dans toutes les directions ; c'est une *ondulation* que l'on peut comparer, comme le son, aux cercles produits par la pierre jetée dans l'eau.

La lumière marche avec une vitesse si prodigieuse qu'elle parcourt environ 308,000 kilomètres en une seconde. Sur la terre, le temps qu'elle met à passer d'un point à l'autre est si court qu'on le regarde comme nul. Ainsi on voit la lumière d'un éclair, par exemple, aussitôt qu'elle a lieu.

2. — LES COULEURS.

Les rayons lumineux peuvent traverser certains corps sans s'y arrêter. Ainsi les rayons du soleil nous arrivent à travers la couche d'air qui nous entoure. Ils pénètrent l'eau d'un ruisseau, d'un bassin, et nous en montrent le fond ; ils entrent dans nos ap-

partements à travers les vitres des fenêtres. Ces corps sont appelés *transparents* ou *diaphanes*. Si un corps tout en laissant passer un peu de lumière ne permet pas de distinguer les objets situés au delà, on le nomme *translucide* ; tels sont les verres de couleur ou d'un blanc mat, la corne, une feuille de papier très mince, etc.

Enfin les corps qui arrêtent complètement la lumière sont dits *opaques*. Ceux-là donnent de l'ombre. Quelques corps opaques deviennent translucides si on les amincit suffisamment. Une feuille d'or très mince appliquée sur les vitres laisserait passer un peu de lumière.

Les corps n'ont pas de couleur par eux-mêmes ; en d'autres termes, les couleurs dont ils nous paraissent revêtus ne sont pas fixées à leur surface. Quand la lumière du soleil tombe sur la surface des corps, qu'arrive-t-il ? Les uns renvoient tous les rayons de cette lumière, et ils paraissent blancs ; les autres n'en réfléchissent que quelques-uns et absorbent les autres, à peu près comme la terre absorbe, boit, en quelque sorte, l'eau versée à sa surface. Il est clair que les rayons absorbés sont détruits et ne reparaissent plus. Les rayons réfléchis arrivent seuls jusqu'à notre œil ; ce sont eux qui donnent à chaque corps sa

couleur. Un corps sera *rouge* s'il ne renvoie que les rayons rouges et absorbe tous les autres ; il sera *vert* s'il ne renvoie que les rayons verts ; sa couleur sera encore verte s'il réfléchit plusieurs rayons qui, mêlés ensemble, donnent du vert : le bleu et le jaune, par exemple ; enfin, il sera noir, s'il absorbe toutes les couleurs et n'en renvoie aucune.

Les *couleurs fondamentales*, c'est-à-dire celles avec lesquelles on peut combiner toutes les autres, sont le *rouge*, le *bleu* et le *jaune*. Le *blanc* et le *noir* ne sont pas classés parmi les couleurs ; mais ils servent à former des nuances dans la peinture.

Le rouge, le bleu, le jaune, le blanc et le noir, combinés et mélangés, produisent toutes les autres couleurs : le *rose* s'obtient en mélangeant le rouge avec le blanc ; le *violet* est un mélange de rouge et de bleu ; le *gris* n'est autre chose que du blanc et du noir mélangés.

Voici la preuve que la couleur des corps ne leur appartient point en propre. La gorge d'un pigeon, les plumes d'un paon, les étoffes changeantes varient selon la position. Si vous regardez les objets qui vous entourent à travers un verre coloré en rouge, en bleu, etc., ils prendront la couleur de ce verre. A la lueur d'une lampe, le

jaune pâlit; les nuances du vert et du bleu se confondent, etc.

Mais dans la nature, le bon Dieu nous présente les couleurs d'une autre manière. Si vous considérez l'*arc-en-ciel*, ce beau demi-cercle qui paraît dans les nuages par un temps pluvieux, vous verrez sept couleurs : le rouge, l'orangé, le jaune, le vert, le bleu, l'indigo et le violet. Il est facile de les distinguer, et, cependant, une infinité de nuances se forment entre elles. Vous pouvez faire arriver sur un mur ou un papier blanc, appelé *écran*, les sept couleurs, qui représentent ainsi une tranche coupée dans l'arc-en-ciel. Pour cela, il faudrait bien fermer les volets et faire entrer par un petit trou un rayon de soleil qui passe à travers un morceau de verre taillé pour cela et qu'on appelle *prisme*.

C'est par les couleurs des objets que nous reconnaissons leurs formes; les uns sont en ligne droite ——; les autres en ligne courbe ⌒; avec les lignes droites on fait des lignes brisées VVV, des angles droits |__, des angles aigus >, des angles obtus __/; des triangles Δ, des carrés □, des cubes, etc.

Avec les lignes courbes on fait des cercles O, des ovales ⬭ et des lignes ondulées 〰.

3. — LENTILLES. — LUNETTES.

Tout le monde connaît la petite graine plate, ronde, un peu bombée au centre appelée *lentille*. On a donné ce nom à tout morceau de verre ou de cristal ayant à peu près la même forme. C'est de ces dernières lentilles qu'il s'agit ici.

On distingue plusieurs sortes de lentilles : les unes sont *convexes*, c'est-à-dire bombées des deux côtés ou d'un seul côté ; comme la petite graine dont nous venons de parler, elles ont le milieu plus épais que les bords ; les autres sont *concaves*, c'est-à-dire amincies par le milieu des deux côtés ou d'un seul côté : elles ont le milieu moins épais que les bords.

Ces lentilles convenablement disposées et combinées ensemble rendent à l'homme les plus grands services. Ainsi quand nos yeux sont affaiblis par l'âge ou par quelque autre cause, ou quand ils sont naturellement mal conformés, les lentilles, sous la forme de *lunettes*, rémédient à ces inconvénients.

Les deux défauts les plus ordinaires à la vue sont la *presbytie* et la *myopie*. Ceux qui sont affligés du premier, les *presbytes*, ne distinguent bien les objets qu'en les

plaçant à une certaine distance de l'œil. Mais alors les petits échappent à leur vue, et ils ne peuvent que difficilement lire, écrire ou coudre.

On corrige ce défaut, assez ordinaire aux personnes âgées, par des lunettes à *verres concaves*.

Les *myopes* ne voient que de très près; ils peuvent lire et écrire; mais un beau paysage, un tableau ne leur offre que confusion; à la distance de dix pas, ils reconnaissent à peine leurs amis. On corrige ces défauts par des lunettes à verres convexes.

4. — TÉLESCOPES. MICROSCOPES.

Nos yeux, lorsqu'ils sont sains et sans défaut, suffisent bien à nos besoins, mais non pas toujours à notre curiosité, au désir que nous avons de connaître. Leur puissance est renfermée dans des limites assez étroites; que d'objets autour de nous sont trop éloignés ou trop petits pour que nous puissions les apercevoir, ou du moins les bien distinguer! La science est venue à notre secours; elle a inventé des instruments qui nous permettent de voir une multitude d'objets que leur extrême éloignement ou leur extrême petitesse mettent hors de la portée de notre vue.

Parmi ces instruments, les uns nous font apercevoir les objets placés à de grandes distances, et que l'œil le mieux conformé ne saurait atteindre. Ils sont formés d'un tuyau dans lequel sont renfermées des lentilles convenables. Ceux qui servent à observer les objets terrestres se nomment *longues vues* ou *lunettes d'approche*, parce qu'elles font paraître les objets plus rapprochés et plus gros. Ceux qui servent à observer les astres s'appellent *télescopes*, de deux mots grecs qui signifient *voir au loin.* C'est par le télescope que les merveilles du ciel nous ont été découvertes et que l'astronomie ou science des astres a fait d'immenses progrès.

On a construit de petites *lunettes d'approche* d'un usage très commode : elles n'ont que 10 à 15 centimètres de long ; on les nomme *lorgnettes de théâtre* ou simplement *lorgnettes.* On en réunit souvent deux ensemble disposées de façon à pouvoir s'appliquer devant les deux yeux, et l'on a les *jumelles.*

D'autres instruments sont construits de manière à faire voir en grand et distinguer dans toutes leurs parties les objets très petits qui échappent à l'œil nu. Ce sont les *microscopes.* Il y en a de plusieurs sortes. Le plus simple est la *loupe* qui consiste en

une lentille plus ou moins convexe. En appliquant l'œil sur la loupe, on voit l'objet placé derrière singulièrement grossi.

Vient ensuite le *microscope composé* qui consiste en un assemblage de trois lentilles placées dans un tuyau; il grossit les objets dans des proportions beaucoup plus fortes que le premier.

Une autre espèce de microscope, dont la construction est toute différente est le *microscope solaire*. C'est un instrument par le moyen duquel on voit en grand, sur la muraille blanche d'une chambre obscure, les images de très petits objets éclairés vivement par le soleil. Il offre un des spectacles les plus intéressants à voir. Un cheveu y paraît gros comme un manche à balai; une fourmi est grosse comme un mouton ou même comme une vache. Si l'on examine une petite goutte d'eau croupie comme celle des mares ou une goutte de lie de vinaigre, on voit se mouvoir là des milliers d'animaux, les uns reptiles, les autres munis de pattes, ceux-ci gros comme des anguilles, ceux-là gros comme des taupes, et que l'œil nu pourtant ne saurait apercevoir. Les uns ont le corps lisse, les autres sont hérissés de poils, et tous paraissent hideux.

XVI

L'Électricité.

1. — COMMENT L'ÉLECTRICITÉ APPARAIT.

Qu'est-ce que le tonnerre? Qu'est-ce que la foudre? D'où provient ce trait de feu qui tout à coup serpente à travers les nuages et produit l'éblouissante lueur de l'éclair? Remarquons d'abord que beaucoup de choses échappent à notre vue.

L'air n'est pas visible, on ne peut le saisir; s'il était toujours en repos, vous n'en soupçonneriez peut-être pas encore l'existence. Mais quand un vent violent courbe les hauts peupliers et fait tourbillonner les feuilles, quand il déracine les arbres et enlève la toiture des habitations, qui peut douter de l'existence de l'air? car le vent n'est autre chose que de l'air coulant avec force d'un pays dans un autre. L'air, si subtil, si caché à nos regards, si paisible au repos, est donc une chose matérielle, une chose même très brutale quand elle se meut violemment.

C'est dire qu'une substance peut exister, dont rien parfois ne trahit la présence. Nous ne la voyons pas, nous ne la touchons

pas, nous ne la sentons pas, et cependant elle est là, partout; nous en sommes entourés, nous vivons au milieu d'elle.

Eh bien, il y a une chose encore plus cachée que l'air, plus invisible que lui, plus difficile à soupçonner. Elle est partout, absolument partout, même en nous; mais elle se tient si tranquille que nous n'y pensons pas.

Il a fallu de la part des savants de bien délicates recherches pour entrer en connaissance avec elle. Servons-nous des moyens qu'ils nous ont appris pour la faire apparaître.

Prenons un bâton de cire d'Espagne frottons-le vivement sur un morceau de drap ; puis approchons-le d'une menue parcelle de papier. Voici que le papier s'élance et vient se coller contre la cire d'Espagne. A plusieurs reprises reprenons l'expérience. Chaque fois le papier se soulève seul, part et va se coller contre le bâton.

Le morceau de cire d'Espagne, qui tantôt n'attirait pas le papier, l'attire maintenant. Le frottement sur le drap a donc développé en lui quelque chose qu'on ne peut voir, car le bâton n'a en rien changé d'aspect; et cette chose invisible n'est pas moins très réelle, puisqu'elle soulève le

papier, l'attire sur la cire et l'y maintient collé. Cette chose se nomme *électricité*. On peut aisément la faire apparaître en frottant contre du drap soit du verre, soit un bâton de soufre, soit de la résine, soit de la cire d'Espagne. Toutes ces matières, une fois frottées, auront la propriété d'attirer à elles les objets très légers, comme de menus morceaux de paille, des parcelles de papier, des grains de poussière. Voici une autre expérience qui se fait dans l'obscurité.

Elle consiste à passer et à repasser la main sur le dos d'un chat. La fourrure de l'animal ruisselle de perles lumineuses; de petits éclairs d'une lueur blanche apparaissent, pétillent et disparaissent à mesure que la main frictionne ; on dirait que les étincelles d'un feu d'artifice jaillissent entre les poils.

Ce feu brûle-t-il ? Non, car le chat ne dit rien et vous passez la main sans crainte.

Ces étincelles ne sont pas du feu. On se rappelle le bâton de cire d'Espagne, qui, une fois frotté sur du drap, attire les parcelles de paille et de papier. L'électricité, suscitée par la friction, est la cause qui fait lancer le papier sur la cire. Eh bien, en frottant le dos du chat avec la main, on fait apparaître encore de l'électricité, mais en

plus grande abondance, si bien qu'elle devient visible, d'invisible qu'elle était d'abord, et jaillit en étincelles.

Il suffit d'allumer un poêle pour faire l'expérience suivante :

On plie en deux, dans le sens de la longueur, une belle feuille de papier ordinaire; puis on saisit la bande par chaque extrémité. On la chauffe alors aussi fortement que possible, mais sans la brûler, au-dessus d'un poêle ou devant un foyer ardent. Plus la chaleur sera élevée et le temps sec, plus l'électricité se développera en abondance. Une âpre soirée d'hiver, quand la bise souffle et que le poêle ronfle, est le moment le plus propice. Enfin, tenant toujours la bande par les extrémités seulement, on la frotte vivement, dès qu'elle est bien chaude, sur un morceau d'étoffe en laine préalablement chauffé et tendu sur le genou. La friction doit se faire avec rapidité, dans le sens de la longueur. Après une courte friction, la bande est brusquement soulevée d'une seule main; on doit avoir soin de ne pas laisser le papier toucher aucun objet, sinon l'électricité se dissiperait. Alors, sans tarder, on approche du centre de la bande l'articulation du doigt de la main libre, ou mieux le bout d'une clef ; et l'on voit s'élancer entre le papier et la clef, avec

un léger pétillement, une brillante étincelle. Pour en obtenir de nouvelles, il faut chaque fois recommencer les mêmes opérations; car, à l'approche du doigt ou de la clef, la feuille de papier perd en entier son électricité. L'éclair qui s'élance avec un craquement de la double bande de papier est plus brillant que les perles du chat frictionné.

Au lieu de faire jaillir l'étincelle, on peut présenter à plat la feuille électrisée au-dessus de petites parcelles de papier, de menus débris de paille, de fragments de barbe de plume. Ces corps légers sont attirés et repoussés tour à tour; ils vont et viennent rapidement de la bande électrisée à l'objet qui leur sert de support, et de celui-ci à la bande.

C'est en observant ces choses que l'on commença à étudier l'électricité; celle-ci doit son nom à l'ambre jaune que les Grecs nommaient *électron* et dans lequel ils remarquèrent d'abord les faits dont nous venons de parler.

2. — LE CERF VOLANT ET LA FOUDRE.

Par ces expériences familières qui consistent à frictionner de la cire d'Espagne, une bande de papier et le dos du chat, on

arrive à comprendre les effets de la foudre; mais nous parlerons d'abord d'une découverte importante.

Un magistrat de la petite ville de Nérac, nommé de Romas, s'avisa, il y a plus d'un siècle, de l'expérience la plus solennelle que la science ait enregistrée dans ses annales. On le vit s'acheminer vers la campagne, par un temps orageux, avec un grand cerf-volant et un paquet de cordes. Plus de deux cents personnes l'accompagnaient, vivement préoccupées. Qu'allait-il donc faire, le célèbre magistrat? Etait-ce pour voir lancer un puéril cerf-volant de papier que les curieux affluaient? Non, non! de Romas allait réaliser le plus audacieux projet que le génie de l'homme ait jamais conçu: il allait témérairement provoquer la foudre au sein même des nuages et faire descendre le feu du ciel à ses pieds.

Le cerf-volant, qui devait recueillir la foudre au milieu des nuées orageuses et l'amener sous les yeux de l'intrépide expérimentateur, ne différait pas de ceux qui vous sont connus; seulement la corde en chanvre était garnie d'un fil de cuivre dans toute sa longueur. Le vent s'étant levé, on lança la machine de papier, qui atteignit une hauteur d'environ deux cents mètres.

A l'extrémité inférieure de la corde, on

attacha un cordon de soie; et ce cordon fut fixé lui-même sous l'auvent d'une maison, à l'abri de la pluie. Un petit cylindre de fer-blanc était fixé en un point de la corde en chanvre, bien en rapport avec le fil métallique qui la parcourait. Enfin de Romas était armé d'un cylindre pareil, emmanché à l'extrémité d'un long tube en verre. C'est avec cet instrument, tenu à la main par son manche de verre, qu'il devait faire jaillir le feu des nuées et le conduire par le fil de cuivre de la corde du cerf-volant jusqu'au cylindre métallique terminant ce fil. Le cordon de soie et le manche en verre devaient s'opposer à la marche de la foudre, soit dans le sol, soit dans le bras de l'expérimentateur, car ces matières ont la propriété de ne pas livrer passage à l'électricité, lorsqu'elle n'est pas trop abondante. Les métaux, au contraire, la laissent parfaitement circuler.

Bientôt des nuées orageuses passent à proximité du cerf-volant planant dans les airs. De Romas approche le cylindre qu'il tient à la main de l'autre cylindre de ferblanc suspendu au bout de la corde, et soudain une lueur jaillit : elle est produite par une éblouissante étincelle, qui s'élance sur l'excitateur, craque, jette un éclair et se dissipe à l'instant.

C'est tout juste ce que nous obtenons le soir en approchant le bout d'une clef de la bande de papier chauffée et frottée.

La foudre, les perles de feu du chat, les étincelles du papier, sont également le résultat de l'électricité.

Mais revenons à de Romas. Voilà l'électricité, voilà la substance de la foudre dans la corde du cerf-volant. Elle est inoffensive encore, à cause de sa faible quantité ; aussi de Romas n'hésite-t-il pas à la faire jaillir avec le doigt. Chaque fois qu'il l'approche du cylindre, son doigt reçoit une étincelle. Les spectateurs, enhardis, viennent appliquer leur doigt sur le cylindre et, à son exemple, provoquer l'explosion électrique. On s'empresse autour du cylindre merveilleux qui contient maintenant le feu du ciel ; chacun veut en tirer des éclairs, chacun veut voir étinceler entre ses doigts la substance fulminante descendue des nuages. On joue ainsi impunément une demi-heure avec le tonnerre, lorsque tout à coup une étincelle violente atteint de Romas et le renverse à demi. L'heure du péril est venue : d'épais nuages planent au-dessus du cerf-volant.

De Romas rappelle toute sa fermeté ; il fait rapidement écarter la foule et reste seul à côté de son appareil, au centre du cercle

des spectateurs, que l'épouvante commence à gagner. Il fait jaillir du cylindre métallique d'abord de fortes étincelles, capables de terrasser une personne sous la violence de la commotion, puis des lames de feu qui serpentent comme la foudre et éclatent avec fracas. Ces lames mesurent bientôt une longueur de deux à trois mètres. Celui qu'elles atteindraient périrait infailliblement. De Romas, qui redoute d'un moment à l'autre quelque accident mortel, fait élargir le cercle des curieux. Mais, bravant une mort imminente, il continue ses redoutables observations. Autour de lui, quelque chose bruit comme le souffle d'une forge ; une odeur de soufre brûlé règne dans l'air ; la corde du cerf-volant se couvre d'une enveloppe lumineuse, et figure un ruban de feu joignant le ciel à la terre. Trois longues pailles, gisant par hasard sur le sol, se dressent debout, santillent, s'élancent vers la corde, retombent, s'élancent encore, et pendant quelques minutes égayent les spectateurs de leurs évolutions.

Rappelons-nous que les barbes de plume et les menus morceaux de paille sautent de la même manière entre la feuille de papier électrisée et la table. La feuille de papier frottée recèle donc, mais en petit, la substance même de la foudre.

Désormais on connut l'étroite ressemblance entre la foudre et l'électricité que nous faisons apparaître en frottant certains corps. De Romas faisait sa terrible expérience précisément pour constater cette ressemblance. Mais tout à coup une violente explosion éclate, et la foudre tombe en creusant un large trou dans le sol et en soulevant un nuage de poussière.

De Romas était sauf, il rayonnait de joie. Il venait de prouver que la foudre peut-être amenée des nuages à la portée de l'observateur ; il venait de prouver que le tonnerre a pour cause l'électricité. Ce n'était pas là un mince résultat, propre à satisfaire uniquement notre curiosité. La foudre étant connue dans sa nature, il devenait possible de se garantir de ses ravages.

3. — LE PARATONNERRE.

Un peu avant de Romas, Franklin faisait, aux États-Unis de l'Amérique du Nord, de semblables recherches sur la nature de la foudre. Nous lui devons l'invention du *paratonnerre.*

C'est une longue et forte tige de fer pointue, implantée au sommet de l'édifice que l'on veut défendre de la foudre. De sa base part une grosse tringle, également en

fer, qui longe le toit et les murs, où elle est fixée par des crampons, et plonge dans le sol humide ou mieux dans l'eau d'un puits profond. Si la foudre éclate, elle tombe sur le paratonnerre, qui est l'objet le plus voisin des nuages. Elle suit la tige métallique et va se dissiper dans les profondeurs du sol sans produire de dégâts.

4. — AVANTAGES DE LA FOUDRE ; MOYENS DE PRÉSERVATION.

La décharge électrique, soit d'un nuage à l'autre, soit entre un nuage et la terre, produit une longue étincelle ou trait de feu sinueux que l'on nomme la *foudre*. Le bruit résultant de cette explosion, c'est le *tonnerre ;* et la subite illumination que jette l'étincelle s'appelle l'*éclair*. En général, on ne connaît que la lueur soudaine et le fracas de l'explosion, l'éclair et le tonnerre. Pour voir la foudre elle-même, il faudrait regarder attentivement les nuées, centre de l'orage. D'un moment à l'autre, on voit alors serpenter un trait éblouissant d'une forme sinueuse très irrégulière ; ce ruban de feu est l'étincelle électrique.

Rien n'est plus beau qu'un ciel rougi des feux de l'éclair et plein du roulement du tonnerre, il raconte la gloire de Dieu ; trop

souvent la frayeur étouffe en nous l'admiration. Cependant la foudre est une cause de vie bien plus qu'une cause de mort. Malgré les rares accidents qu'elle occasionne, obéissant en cela aux décrets impénétrables de Dieu, elle est un des plus puissants moyens que la Providence mette en œuvre pour assainir l'atmosphère, pour débarrasser l'air que nous respirons des exhalaisons malsaines. Nous brûlons des torches de paille et de papier dans les appartements dont il faut assainir l'air ; avec ses immenses traits de feu, la foudre produit cet effet dans une immense étendue. Chacun de ces éclairs, chacun de ses coups de tonnerre, est une preuve du grand travail de purification qui s'opère. Après un orage, la poitrine s'emplit d'un air plus pur. Gardons-nous donc d'une folle terreur lorsqu'il tonne, mais élevons notre esprit vers Dieu, de qui le tonnerre et l'éclair ont reçu leur mission. Rien n'arrive, ne l'oublions jamais, sans la permission de notre Père qui est dans les cieux. Une respectueuse crainte de Dieu doit en nous exclure toute autre crainte. Examinons alors de sang-froid le danger que la foudre nous fait courir.

Sachons d'abord que la foudre frappe de préférence les points les plus saillants du

sol, parce qu'ils sont plus rapprochés des nuages orageux. Les édifices élevés, les tours, les clochers, les grands arbres, sont les points les plus exposés au feu du ciel. En rase campagne, il serait très imprudent, pendant un orage, de chercher un refuge contre la pluie sous un arbre, surtout s'il est grand et isolé. Si la foudre doit tomber aux environs, ce sera de préférence sur cet arbre, dont la cime avoisine les nuages. Les tristes exemples de personnes foudroyées qu'on déplore chaque année se rapportent, pour la plupart, à de malheureux imprudents abrités de la pluie sous un grand arbre. Essuyons vaillamment l'averse, si l'orage nous surprend au dehors, et n'allons jamais chercher contre la pluie un refuge qui pourrait nous être fatal. Méfions-nous encore des édifices élevés, clochers et hautes tours, s'ils ne sont pas armés d'un paratonnerre.

Il est d'autres précautions qu'on est dans l'habitude de recommander, comme de ne pas courir lorsqu'on est surpris par un orage, et de fermer les portes et les fenêtres afin d'empêcher les courants d'air, ces soins n'ont aucune espèce de valeur : la direction que suit la foudre n'est en rien influencée par les mouvements de l'air. Les convois des chemins de fer, qui marchent avec une

si grande vitesse et déplacent l'air avec tant de violence, ne sont pas plus exposés à la foudre que les objets immobiles.

Il n'y a donc pas d'autres précautions à prendre que la précaution par excellence : avoir le cœur ferme et s'en remettre à la volonté de Dieu.

XVII

Aimants.

1. — AIMANTS NATURELS ET ARTIFICIELS.

Il existe dans la nature des corps qu'on appelle *aimants*. Ce sont des pierres rougeâtres contenant du fer en grande quantité et douées de la propriété d'attirer à elle le fer.

Il y a dans l'île d'Elbe (Méditerranée) une montagne appelée le mont Calamita, qui n'est qu'une énorme pierre d'aimant dont on détache sans cesse des morceaux.

En frottant une barre d'acier sur une pierre d'aimant, on lui donne la vertu d'attirer le fer comme la pierre elle-même. La pierre est un *aimant naturel* et le barreau d'acier devient ce qu'on appelle un *aimant artificiel*, c'est-à-dire fait par l'art ou l'industrie de l'homme. L'aimant arti-

ficiel agit comme l'aimant naturel ; il enlève des aiguilles, de petits morceaux de fer, etc.

On donne ordinairement aux aimants artificiels la forme d'un fer à cheval.

L'aimant a une autre propriété plus extraordinaire. Suspendez à un fil ou fixez sur un pivot un barreau d'acier aimanté, de manière qu'il puisse se mouvoir librement, il tourne et s'agite jusqu'à ce qu'un de ses bouts soit dirigé vers le nord et l'autre vers le sud.

2. — BOUSSOLE.

Cette propriété qu'a l'aimant de se diriger dans le sens des pôles de la terre est utilisée dans la *boussole*.

Cet instrument, si précieux pour les marins, consiste en une boîte renfermant une aiguille aimantée qui tourne librement sur un pivot. Le pivot est placé au milieu d'un cercle sur lequel sont marqués les points cardinaux et tous les points intermédiaires.

En regardant l'aiguille toujours dirigée du sud au nord, le pilote est averti de la direction qu'il doit suivre pour arriver à sa destination.

Ce sont les Chinois, dit-on, qui ont in-

venté cette propriété de l'aiguille aimantée de se tourner toujours vers le nord ; ce qu'il y a de certain, c'est que cette découverte fut connue en Italie au XIIIe siècle, et on créa la boussole en plaçant la merveilleuse aiguille sur un pivot, et en renfermant le tout dans une petite boîte ; *bossolo* en italien, d'où est venu le nom de *boussole*.

Dans l'antiquité, les navigateurs n'avaient pour se diriger sur l'immense Océan que le ciel et les étoiles souvent cachées par les nuages ; aussi ils osaient à peine se hasarder en pleine mer. Ceux des temps modernes, avec l'inappréciable secours de la boussole, quittent hardiment le rivage, visitent des contrées inconnues et découvrent des mondes nouveaux.

XVIII

Inventions et Découvertes accomplies au XIX[e] Siècle.

1. — MACHINES A VAPEUR.

L'homme, dont les forces s'épuisent vite, cherche à y suppléer par différents moyens. La vapeur est un des principaux.

Il est facile de montrer la force de la va-

peur; si vous placez sur le foyer un vase rempli d'eau et fermé par un couvercle, vous verrez au moment où l'eau aura acquis une certaine chaleur, le couvercle sauter, ou, s'il est fixé solidement, le vase se briser. Cet accident a lieu parce que l'eau se réduit en vapeur et tend à occuper beaucoup plus de place que le liquide lui-même. De là une poussée de la vapeur contre les parois du vase qui la retient prisonnière. C'est ce qu'on appelle *force élastique* ou *force d'expansion*; elle est d'autant plus considérable que la chaleur est plus forte.

La force de la vapeur était connue depuis des milliers d'années, mais on n'avait pas pensé généralement à l'utiliser dans les machines. Le Français Denis Papin, né à Blois en 1647, eut le premier cette idée. « S'il y avait, dit-il, une tige de fer adaptée « au couvercle du vase rempli d'eau bouil« lante, et si l'on arrivait à imprimer à « cette tige, au moyen de la vapeur, un « mouvement rapide et régulier de va-et« vient, on aurait une force qui mettrait en « branle des ressorts et des roues. »

Papin avait trouvé le principe des machines à vapeur, mais il ne réussit qu'imparfaitement à l'appliquer. Cette gloire était réservée à d'autres, parmi lesquels il faut nommer James Watt, né en Écosse en

1736; celui-ci perfectionna si bien les machines essayées avant lui que plusieurs l'en regardent comme l'inventeur. De toutes les forces que le génie de l'homme a mises en jeu, la vapeur est celle dont il retire le plus d'utilité. La vapeur rabote le fer et le réduit en copeaux avec la même facilité qu'elle polit une aiguille; elle soulève, façonne, martelle, les masses les plus pesantes, comme elle tisse la gaze la plus légère; elle lance un convoi sur les rails d'un chemin de fer, comme elle met en mouvement les milliers de bobines d'une usine où se file le coton. Les doigts de la plus habile ouvrière ne peuvent lutter avec elle de dextérité; la tempête et les eaux torrentielles n'ont pas sa force brutale.

Les deux machines à vapeur les plus considérables et les plus connues sont destinées au transport des hommes et des marchandises; sur l'eau, ce sont les *bateaux à vapeur*; sur terre, les *chemins de fer*.

2. — BATEAUX A VAPEUR.

Un tronc d'arbre creusé, quelques planches reliées ensemble, tels furent les premiers navires. L'homme faisait mouvoir ces frêles embarcations par le battement de la *rame*; mais il ne pouvait s'aventurer

bien loin ni porter de bien lourds fardeaux. S'enhardissant peu à peu, il construisit des *canots*, puis des *vaisseaux* ; l'impulsion de la rame ne suffisant plus, il y dressa des *mâts* auxquels il attacha des voiles, et une force plus puissante, celle des vents, poussa les embarcations. A la fin du XIII[e] siècle, il découvrit la boussole dont la pièce principale, comme nous l'avons dit, est l'aiguille qui se tourne toujours vers le nord ; ainsi le marin put s'orienter, et découvrir de nouveaux continents.

Mais l'action des voiles, si précieuse quand le vent est favorable, ne sert pas dans les temps calmes et elle est dangereuse quand les vents sont contraires. On résolut d'appliquer la force de la vapeur à faire avancer les navires. Après beaucoup d'essais, l'Américain Robert Fulton construisit en 1807 un *bateau à vapeur* capable de traverser les mers. A partir de ce moment, cette utile machine ne cessa d'être perfectionnée.

3. — CHEMINS DE FER.

L'invention des *chemins de fer* suivit de près celle des bateaux à vapeur. Au mois de septembre 1830, on vit le premier convoi de voyageurs à grande vitesse sur la route de Manchester à Liverpool.

Ce que nous appelons *chemin de fer*, ou *voie ferrée*, comprend deux choses bien distinctes : une locomotive traînant à sa suite une file de voitures ou wagons, et une voie convenablement disposée.

La *locomotive* constitue la machine à vapeur proprement dite ; elle consiste principalement dans la chaudière, énorme cylindre ou tuyau qui va d'un bout à l'autre, porté sur six roues. La chaudière contient l'eau à réduire en vapeur. En avant, elle se termine par la cheminée ; en arrière par le foyer que le chauffeur alimente avec de la houille et souvent par de petits tuyaux de cuivre qui font circuler le feu du foyer au sein même de l'eau.

Il reste à expliquer comment la vapeur met les wagons en mouvement.

Si nous examinons un moment une locomotive en arrêt, nous apercevons au-dessus de la cheminée un cylindre beaucoup plus court et plus petit que la chaudière ; c'est ce qu'on appelle *corps de pompe*, et c'est là que se rend la vapeur à mesure qu'elle se forme ; il y en a deux, un de chaque côté de la locomotive. A l'intérieur de chacun se trouve un disque épais de fer qui peut glisser dans le cylindre par un mouvement de va-et-vient ; il est muni d'une tige qui

traverse le cylindre et s'allonge au dehors : ce disque et sa tige se nomment *piston.*

La vapeur arrive dans le corps de pompe alternativement en avant et en arrière du piston. Quand il en arrive en avant, le piston recule et refoule la vapeur de l'arrière qui s'échappe par une *soupape.* On appelle ainsi une languette qui s'élève pour donner passage à un gaz ou à un liquide.

Si la vapeur arrive en arrière, le piston avance et refoule la vapeur de l'avant qui s'échappe à son tour par une autre soupape. Ce double jeu imprime au piston et à sa tige un mouvement de va-et-vient. Or, la tige est reliée, hors du corps de pompe, à une autre pièce de fer appelée *bielle* et celle-ci se rattache à une grande roue. Le mouvement passe ainsi du piston à la bielle, la bielle fait tourner la roue, la locomotive marche et entraîne à sa suite le *convoi,* c'est-à-dire toute la file de wagons.

L'autre partie importante d'un chemin de fer, c'est la *voie.*

Cette voie se nomme *voie ferrée.* En effet, de fortes barres de fer, appelées *rails*, y sont solidement fixées, sur toute sa longueur, en deux rangées parallèles sur lesquelles roulent toutes les roues du convoi. Un léger rebord dont les roues sont mu-

nies les empêche de glisser hors des rails.

En outre la voie doit être aussi plane et aussi droite que possible. Une pente trop forte exigerait à la montée une force extraordinaire ; une descente trop rapide ou une courbe trop brusque ferait dérailler le train, c'est-à-dire pousserait la locomotive et les wagons hors des rails.

Tout cela exige des travaux considérables. Ici, il faut un *remblai* qui exhausse le sol ; là, une *tranchée* qui l'abaisse ; plus loin une *chaussée* qui l'affermisse. Sur les rivières et les fleuves, on jette des *ponts*, tantôt en brique ou en pierre, tantôt en métal.

S'il s'agit de traverser une vallée d'une certaine étendue, on construit un *viaduc*, c'est-à-dire un pont à plusieurs arches. Si l'on rencontre une montagne, une colline un peu élevée, on perce une galerie souterraine qui prend le nom de *tunnel*.

Grâce aux chemins de fer et aux bateaux à vapeur, l'homme fait en quelques jours ou en quelques heures le chemin qui demandait des semaines et des années. En 1715, le coche mettait trois jours pour aller de Beauvais à Paris, c'est-à-dire pour franchir une distance de 64 kilomètres ; de Paris à Bordeaux, il fallait six jours de route ; aujourd'hui, sur une voie ferrée, on

fait 50 kilomètres à l'heure en moyenne, et l'on peut faire jusqu'à près de 100 kilomètres en grande vitesse. En moins de deux semaines, on franchit, sur un bateau à vapeur, l'océan qui sépare l'ancien et le nouveau monde. On pourrait, à la rigueur, faire le tour du monde en 80 jours. Les voies ferrées se sont tellement multipliées, qu'ajoutées bout à bout elles feraient plus de sept fois le tour de notre globe.

4. — TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE.

Avant de parler du télégraphe électrique, il est nécessaire de rappeler en quoi consiste l'électricité elle-même.

Nous l'avons vu à l'aide d'expériences très simples :

Lorsqu'avec la main sèche, ou avec de la laine, on frotte des morceaux de résine, de soufre, de verre, des cristaux naturels ou des pierres précieuses, ces substances acquièrent, par le frottement, la propriété d'attirer les corps légers voisins comme barbe de plume, morceaux de papiers légers, etc.; ceux-ci se précipitent sur le corps frotté, et, selon leur nature, y restent attachés ou en sont aussitôt repoussés. Si l'expérience est faite dans l'obscurité et le silence, on aperçoit de petites étincelles, et

l'on entend une légère crépitation. Ces faits avaient déjà été observés par les peuples anciens. Mais bien des siècles se passèrent avant qu'on poursuivît sérieusement cette étude ; depuis cent ans on a fait de grands progrès sur ce point. Nous allons dire un mot des services que rend l'électricité quant à la rapidité des communications.

Le mot *télégraphe* signifie *écrire de loin*. On donne ce nom à tout appareil qui transmet à de grandes distances les nouvelles qu'on veut y faire parvenir. Cela se fait très promptement et par des signes convenus. De tout temps on a cherché à faire arriver le plus vite possible les nouvelles importantes à l'aide de signaux visibles de loin. Les anciens peuples annonçaient les victoires et les défaites par des feux allumés sur les hauteurs et répétés de montagne en montagne. Mais on ne pouvait pas annoncer ainsi les choses qui n'étaient pas convenues d'avance. Plus tard on inventa des signaux qui, au moyen de tiges de métal, prenaient toutes les positions, figuraient des mots, des lettres, etc. Ces signaux se transmettaient de distance en distance sur des hauteurs où l'on élevait une maisonnette qui servait tout à la fois à soutenir les barres de métal dans les

airs et à mettre à couvert ceux qui les faisaient mouvoir. Ainsi Paris recevait une nouvelle de Lille en deux minutes, de Toulon en moins d'un quart d'heure. Cependant le télégraphe aérien avait un grand défaut ; il ne pouvait fonctionner pendant la nuit, ni même par un temps de pluie ou de brouillard. Les choses en étaient là lorsque, vers le milieu de ce siècle, fut inventé le *télégraphe électrique.*

Tout le monde peut remarquer, le long des grandes routes, et surtout des chemins de fer, des poteaux plantés de distance en distance, supportant de gros fils de fer qui vont d'une ville à l'autre. Ce sont les *fils télégraphiques*. Ils servent à transmettre les dépêches avec la rapidité de la pensée, et forment la partie la plus apparente des télégraphes électriques. En passant auprès, surtout en appliquant l'oreille contre un poteau, vous les entendez vibrer. Est-ce une dépêche qui passe, comme le disent les ignorants? Gardez-vous bien de le croire. Les dépêches ne font aucun bruit en voyageant. C'est le vent qui fait vibrer les fils tendus, comme sous l'archet résonnent les cordes d'un violon.

Par quelle force mystérieuse une nouvelle déposée, par exemple, au bureau

télégraphique de Paris arrive-t-elle à Marseille moins d'une seconde après? Cette force, c'est l'électricité que l'on est parvenu à diriger à peu près à volonté. Deux cadrans sont placés, l'un au point de départ, l'autre au point d'arrivée; ils sont reliés ensemble par un long fil de fer, avec une aiguille qui, mise en mouvement par l'électricité, marque non des heures, mais des lettres de l'alphabet. Dès que l'employé de Paris a reçu votre dépêche, il fait jouer sa machine; l'aiguille s'agite et va s'arrêter un instant sur chacune des lettres qui composent la dépêche; l'électricité court le long du fil aussi rapide que l'éclair, et imprime à l'aiguille du cadran de Marseille les mêmes mouvements que vient de faire celle du cadran de Paris; l'employé de Marseille n'a qu'à écrire à la suite toutes les lettres sur lesquelles s'arrête l'aiguille, et la dépêche est écrite en entier.

La marche de l'électricité est si rapide qu'en une seconde elle parcourrait un fil enroulé onze à douze fois autour de la terre. Depuis quelques années on a imaginé une machine qui fait écrire les mots à l'aiguille elle-même sur une bande de papier.

Il faut remarquer que si le fil supporté

par les poteaux les touchait, l'électricité passerait dans ces poteaux et de là se perdrait dans la terre. Pour éviter cet inconvénient, on fixe le fil à un crochet implanté au fond d'une petite cloche de porcelaine clouée au poteau. La porcelaine ne laisse pas passer l'électricité et empêche toute communication entre le fil et le poteau.

Le télégraphe ne porte pas seulement les nouvelles sur la terre ; il traverse aussi les mers. Plusieurs fils de cuivre, recouverts chacun d'un enduit qui empêche la perte de l'électricité, sont enveloppés tous ensemble d'une corde de chanvre goudronnée. Ainsi on forme un énorme *câble* qui repose au fond de l'océan et établit la communication d'un continent à l'autre. Le câble qui, traversant l'Atlantique, relie l'Angleterre aux États-Unis, a une longueur de 4,000 kilomètres et pèse 2 millions 500 mille kilogrammes.

On a calculé que, si l'on ajoutait bout à bout tous les fils télégraphiques déjà posés en Europe, il y en aurait assez pour établir un double fil de la terre à la lune; tous ceux du globe réunis feraient plus de 40 fois le tour de la terre.

5. — TÉLÉPHONE.

Le téléphone, comme son nom l'indique, est un appareil qui transmet la voix humaine à de grandes distances.

Cette invention merveilleuse a été apportée d'Amérique à Paris, par Bell, pendant l'Exposition universelle de 1878.

La parole, comme on le sait, est produite par les *cordes vocales* du larynx. Quand le courant d'air nécessaire à la respiration s'échappe des poumons, ces cordes vibrent au passage de l'air et rendent un son. Les lèvres, les dents, la langue, modifient ce son primitif et lui donnent son caractère, sa forme, en sorte que la voix d'une personne se reconnaît parmi une foule d'autres; mais ce son n'est, en définitive, qu'un mouvement de l'air environnant. Les molécules d'air frappant les unes sur les autres forment ce qu'on appelle les *ondes sonores* qui se communiquent de proche en proche à peu près comme les cercles imprimés sur une eau tranquille par une pierre qu'on y lance. Ces ondes sur l'eau ne vont pas bien loin; à mesure qu'elles mettent le liquide en mouvement, elles perdent de leur force et finissent par s'éteindre. Il en est de même des ondes

dans l'air. A quelques centaines de mètres la voix la plus forte n'est plus entendue. Un instrument appelé *porte-voix* peut la faire arriver à 2 ou 3 kilomètres en renfermant les ondes sonores dans un très petit espace pour empêcher le son de se disperser dans l'air. Mais au delà de ces limites, il est absolument impossible de prolonger les ondes sonores, et, par conséquent, le son. Bell y est parvenu, mais indirectement, en appelant à son aide l'électricité.

Représentez-vous un chandelier renversé; vous aurez à peu près la forme extérieure du téléphone. A l'intérieur se trouve une mince plaque de métal, disposée autour d'un aimant qui est préparé de manière à produire un courant électrique.

Pour opérer, il faut deux téléphones exactement pareils, l'un au point de départ de la voix, à Lyon, par exemple, l'autre à Montbrison, au point d'arrivée. Un fil télégraphique les relie. Si vous approchez les lèvres du téléphone de Lyon, et si vous prononcez distinctement quelques mots, le choc que vous produisez sur l'air le met en vibration; ces vibrations se communiquent à la plaque de métal; l'aimant placé au-dessous en reçoit une influence que les savants n'ont pas encore bien expliquée,

mais qui est réelle. Cette influence, transmise en un instant par le fil télégraphique à l'appareil semblable de Montbrison, fait vibrer la plaque exactement comme vibrait celle de Lyon. Ainsi voyage la parole qui vient de sortir de vos lèvres. L'électricité l'a recueillie et l'a transportée en un clin d'œil. La personne à qui vous vous adressez n'a qu'à approcher de son oreille le bord de son téléphone : elle saisit, elle reconnaît votre parole. Prêtez l'oreille à votre tour et vous entendrez sa réponse. On a ainsi entretenu des conversations distinctes à la distance de 150 kilomètres et plus. Par de nouveaux perfectionnements, on est aussi parvenu à grossir le son d'arrivée qui était très faible à l'origine.

6. — PHONOGRAPHE.

Le *phonographe* est un instrument qui grave les sons produits par la parole, les conserve et les fait revivre quand on veut.

Figurez-vous une *lame* ou membrane métallique, portant à son extrémité un *stylet* ou poinçon d'acier court et rigide; imaginez ensuite un *cylindre* recouvert d'une feuille d'étain placé à la portée de la pointe d'acier, et mu par une *manivelle* qui en le faisant tourner le fait aussi un

peu avancer; telles sont les pièces essentielles du phonographe.

Approchez maintenant vos lèvres de la membrane et prononcez une phrase : les ondes sonores font vibrer la lame; la pointe d'acier s'agite en même temps et trace, à mesure que tourne le cylindre, une série de petits creux sur la feuille d'étain. Voilà les ondes sonores imprimées, voilà la parole gravée sur le métal. — Voulez-vous la faire revivre ? Ramenez le cylindre à son point de départ, et recommencez à le tourner avec la même vitesse qu'auparavant. Le stylet reprendra le même chemin qu'il a déjà parcouru, et comme il y rencontrera successivement les diverses empreintes qu'il a creusées quand les vibrations de la parole venaient frapper la membrane, il sera tour à tour abaissé et soulevé comme il était alors. Il passera donc par les mêmes mouvements et comme il est fixé à la membrane, il fera répéter à celles-ci les mêmes vibrations ; les ondulations de l'air seront les mêmes et par suite, on aura la même parole.

Dans l'état actuel de cette invention extraordinaire, les sons rendus par l'instrument sont beaucoup moins intenses que ceux qu'il a reçus ; mais quoique faibles, ils sont distincts, et ont pu être entendus par

plus de cent personnes réunies dans une salle. Rien n'est plus saisissant que d'entendre cette voix un peu grêle, il est vrai, et comme étouffée, qui semble venir d'outre-tombe.

Avec le phonographe, on peut conserver la voix d'un orateur, les adieux d'un mourant, les paroles d'une personne aimée. Le phonographe a fixé le son, comme la photographie a fixé la lumière.

7. — PHOTOGRAPHIE.

La *photographie*, dont le nom veut dire *dessin par la lumière*, est l'art de fixer par la seule action de la lumière les images des objets sur une surface convenablement préparée.

Un miroir réfléchit l'image des personnes et des choses qu'on lui présente; mais cette image il ne sait pas la garder; elle s'évanouit aussitôt que la personne ou la chose disparaît. Qui ne désirerait avoir des miroirs assez constants pour conserver l'image des personnes que nous aimons, des objets, des paysages que nous avons admirés !

Ces miroirs existent jusqu'à un certain point. En 1839, un Français, nommé Da-

guerre, a trouvé le secret de *rendre les plaques de métal sensibles à la lumière*.

Mettez devant une de ces plaques, une personne, une statue, un bouquet de fleurs, un paysage, un objet quelconque ; en un instant toutes ces choses s'y dessinent et s'y gravent parce que cette plaque a été imbibée d'une substance sensible à l'action de la lumière. Emportez chez vous la plaque merveilleuse et contemplez-la à loisir, aujourd'hui, demain, dans un an, dans dix ans, toujours elle réfléchira l'image avec une parfaite exactitude.

L'invention de Daguerre ou, en d'autres termes, la *photographie sur plaques de métal*, fut appelée, du nom de son auteur, *daguerréotype* ou *daguerréotypie*. Mais les images ainsi obtenues ont un inconvénient, celui de *miroiter* continuellement c'est-à-dire de présenter des reflets brillants qui ne permettent de voir nettement les objets que d'un seul point de vue. On chercha un perfectionnement et, moins de dix ans après, les savants avaient découvert la *photographie sur papier* qui a complètement détrôné la première.

Le procédé de la photographie sur papier comprend deux opérations successives, c'est-à-dire qu'il faut obtenir successive-

ment par l'action de la lumière deux images de la personne ou de l'objet que l'on veut photographier. La première image est reçue sur une plaque recouverte d'une substance impressionnable à la lumière, et placée au fond d'une boîte qu'on appelle *chambre obscure*. On donne à cette première image le nom d'*épreuve négative*. En appliquant ensuite sur cette épreuve une mince feuille de papier convenablement préparée, et en exposant le tout à la lumière, on obtient une seconde image, une *épreuve positive;* c'est ce qu'on appelle *photographie*.

La photographie sur papier a sur l'autre deux grands avantages: l'image ne miroite pas : considérée de tous côtés elle reproduit avec douceur et netteté, non seulement les figures humaines, mais les monuments et les paysages.

En outre, dès que le photographe est en possession d'une épreuve négative, il peut avec elle reproduire des centaines et des milliers d'épreuves positives, sans que la la personne ou la chose ait besoin de poser de nouveau.

XIX

Les Pourquoi et les Parce que.

Pourquoi les astres nous paraissent-ils attachés à une voûte? Bien que les astres soient séparés de nous par des distances très différentes, notre vue, n'ayant aucun moyen d'apprécier ces différences, fait paraître toutes les distances égales, et par conséquent les astres doivent nous sembler attachés à la surface d'une demi-boule creuse dont nous occupons le centre.

Puisque les astres sont isolés dans l'espace, pourquoi ne tombent-ils pas? Les corps que nous voyons tomber sur la terre sont attirés vers son centre; les astres sont trop éloignés de la terre et trop gros pour qu'elle puisse les attirer.

Pourquoi les étoiles ne sont-elles pas visibles en plein jour? Parce que la lumière du soleil impressionne trop vivement notre œil pour qu'il puisse recevoir celle de la lumière des étoiles.

Pourquoi met-on du papier sous les autres combustibles, quand on allume un feu de bois ou de charbon? Parce qu'il prend feu très facilement et que la flamme qui tend toujours à s'élever se communique aux autres matières.

Pourquoi le bois mort brûle-t-il mieux que le bois vert? Parce que dans le bois mort, il n'y a plus d'eau à réduire en vapeur ; ses pores, au contraire, contiennent de l'air sec qui facilite la combustion.

Pourquoi le feu ne brûle-t-il pas aussi bien pendant le dégel que pendant la gelée? Parce qu'en temps de dégel l'air qui alimente le feu est chargé d'humidité, et qu'une partie de la chaleur est employée à réduire cette humidité en vapeur.

Pourquoi l'eau éteint-elle le feu? Parce qu'elle forme autour du combustible une enveloppe qui empêche l'air d'y parvenir et que, d'autre part, elle absorbe de la chaleur en se changeant en vapeur.

Pourquoi le bois s'allume-t-il quelquefois sans toucher le feu? Si l'on tient trop près du feu, pendant quelque temps, un morceau de bois, il s'allumera parce que le feu fait sortir du bois un gaz appelé *hydrogène* qui s'enflamme et allume le bois ; c'est pourquoi le bâtiment voisin d'une maison qui brûle peut prendre feu, quoiqu'il ne soit pas touché par les flammes.

Pourquoi les plafonds des bureaux publics sont-ils souvent noirs de fumée? Parce que l'air échauffé par les calorifères emporte avec lui en s'élevant la poussière et la suie.

Pourquoi la flamme monte-t-elle toujours ? Parcequ'elle échauffe autour d'elle l'air qui, par conséquent, s'élève rapidement et entraîne la flamme avec lui.

Pourquoi est-elle pointue vers le sommet ? Parce que la petite masse de vapeur dont elle est formée se consume de plus en plus.

Pourquoi la main tenue au-dessus de la flamme d'une bougie sent-elle plus de chaleur que lorsqu'on la tient en dessous ou à côté ? Parce que l'air échauffé ascendant vient en contact avec la main tenue au-dessus de la flamme, tandis que ce mouvement de l'air ne se fait pas sentir en dessous ni à côté de la flamme.

Pourquoi une bougie qu'on vient d'éteindre se rallume-t-elle si on l'approche d'une autre bougie allumée, sans qu'il y ait contact ? Parce que la mèche a encore une quantité de chaleur qui suffit pour enflammer l'air environnant, bien que cette chaleur n'eût pas suffi une première fois.

Pourquoi un éteignoir éteint-il une chandelle ou une bougie ? Parce qu'il ne lui laisse qu'une petite quantité d'air et, l'oxygène qui s'y trouve étant consumé au même instant, la flamme n'a plus d'aliment et s'éteint.

Pourquoi la flamme d'une bougie ne met-elle pas le feu au cornet de papier dont on se sert comme d'éteignoir? Parce que la flamme, comme dans le cas précédent, consume instantanément l'oxygène contenu dans l'éteignoir.

Pourquoi une carafe vide, renversée sur une bougie allumée, l'éteint-elle en quelques instants? Pour la même raison, quoique la flamme ne s'éteigne pas aussi promptement, la quantité d'air étant plus considérable.

Pourquoi produit-on une étincelle en frappant un caillou avec un briquet? Parce que les coups produisent assez de chaleur pour enflammer les petites particules de fer détachées du briquet par le choc de la pierre dure.

Pourquoi les chevaux font-ils quelquefois voler les étincelles avec leurs pieds? Parce que les fers des chevaux, en frappant contre les pavés, font l'effet du briquet sur la pierre à feu.

Pourquoi en hiver se frotte-t-on les mains, et bat-on la semelle? Pour se réchauffer: le frottement et le choc font naître la chaleur et rendent plus active la circulation du sang.

Pourquoi les marrons non fendus éclatent-ils avec un grand bruit lorsqu'on

les fait cuire sous la cendre ? Parce qu'ils contiennent une certaine quantité d'air, qui se dilate par la chaleur, et qui, ne pouvant s'échapper, fait éclater l'enveloppe avec explosion. L'écorce en se rompant frappe violemment l'air environnant; cette agitation de l'air est la cause du bruit.

Pourquoi le marron n'éclatera-t-il pas s'il est fendu d'abord ? Parce que l'air échauffé trouve une issue facile à travers la fente faite à l'écorce.

Pourquoi une pomme se fend-elle lorsqu'elle est devant le feu ? A cause de la dilatation de l'air intérieur par la chaleur du feu. De plus, le jus contenu dans la pomme est placé dans de nombreuses petites cellules, comme celles d'une ruche à miel. Ce jus, étant changé en vapeur par la chaleur, s'élance hors de ces cellules, et chasse les parties qui lui résistent à travers les fissures de la peau.

Pourquoi les bûches mises au feu, lancent-elles quelquefois des bouquets d'étincelles qui s'échappent en pétillant ? Parce que l'air, dilaté par la chaleur, s'élance à travers les pores ou les trous du bois, repoussant en même temps ce qui le recouvrait et résistait à son passage. Les petits morceaux de bois enflammé que

l'air chaud pousse en dehors de la bûche sont les étincelles.

Pourquoi un morceau de sapin jette-t-il plus d'étincelles que tout autre bois? Parce que les pores du sapin, sans être visibles, sont plus grands que ceux des autres bois et contiennent plus d'air.

Pourquoi le bois vert craque-t-il moins et jette-t-il moins d'étincelles que le bois sec? Parce que les pores du bois vert sont remplis de sève, et contiennent par conséquent moins de sève que ceux du bois sec.

Pourquoi le bois sec brûle-t-il plus facilement que le bois humide? Parce que les pores du bois sec sont remplis d'air qui alimente la combustion; au contraire les pores du bois mouillé sont remplis d'une humidité qui éteint le feu en absorbant beaucoup de chaleur pour se réduire en vapeur.

Pourquoi un ballon de papier s'enfle-t-il lorsqu'un enfant met le feu à l'éponge trempée dans l'esprit-de-vin et placée au-dessous? Parce que l'air du ballon est dilaté par la flamme: il occupe un volume de plus en plus grand; le ballon se gonfle, et son enveloppe en papier se tend de plus en plus.

Pourquoi le ballon monte-t-il? Parce



que la chaleur triple et quadruple le volume de l'air du ballon qui devient, malgré l'addition du papier, du coton, de l'éponge, etc., plus léger que l'air extérieur.

Pourquoi la chaleur du feu fait-elle courber une feuille de papier ? Parce que la chaleur dessèche le côté exposé au feu ou au soleil et le force à se resserrer ; le côté resserré devient concave ou enveloppé, tandis que le côté non chauffé devient convexe ou enveloppant.

Pourquoi fait-on friser une bande de papier en la grattant avec un couteau ? Parce que le couteau échauffe le côté du papier sur lequel il agit, et le force à se resserrer, par conséquent à se courber, comme dans le cas précédent.

Pourquoi sentons-nous le froid quand nos pieds ou nos vêtements sont humides ? Parce que l'humidité des chaussures ou des vêtements, en s'évaporant, soustrait une certaine quantité de la chaleur de notre corps, ce qui donne la sensation du froid et cause les rhumes ou autres indispositions.

Pourquoi s'enrhume-t-on quelquefois quand on s'endort sur sa chaise pendant le jour sans avoir pris soin de se couvrir la tête ou le corps ? Parce que, dans le sommeil, la respiration est moins active

et la chaleur du corps diminue. C'est pour cette même raison qu'on doit se couvrir pendant la nuit plus que pendant le jour.

Pourquoi une chambre devient-elle plus fraîche quand on l'arrose, pendant les grandes chaleurs ? Parce que l'eau se réduit immédiatement en vapeur, ce qui diminue la chaleur de l'appartement. C'est pour la même raison qu'une grande pluie rafraîchit l'air en été. Elle ne le rafraîchit pas en hiver, parce que l'évaporation est lente.

Pourquoi le pain devient-il dur quand il a été conservé pendant quelques jours ? Parce que l'eau qu'il contenait s'est évaporée, et ainsi les particules solides se sont rapprochées ; ce qui rend le pain mou, c'est l'humidité qu'il renferme.

Pourquoi peut-on faire bouillir de l'eau sur une flamme dans un vase de papier sans que ce vase prenne feu ? Parce que la vapeur d'eau emporte la chaleur, et pourvu que le papier soit très mince sa température ne s'élève pas assez pour qu'il s'enflamme.

Pourquoi une brique enveloppée de flanelle forme-t-elle un très bon chauffe-pieds ? Parce que la brique chauffée conserve longtemps sa chaleur et que sa flanelle aide à cette conservation, en même

temps qu'elle défend les pieds de la trop grande chaleur de la brique.

Pourquoi la peinture conserve-t-elle le bois? Parce que, en couvrant la surface, elle empêche l'air, l'humidité et les insectes de pénétrer dans ses pores.

Pourquoi peut-on en couvrant de sable la paume de la main, y tenir impunément une balle de fer rougie au feu? Parce que le sable étant une substance qui ne conduit pas la chaleur, ne la laisse point arriver à la main à un haut degré.

Pourquoi le sol, au-dessous de la surface de la terre, est-il plus chaud en hiver, et plus frais en été que cette surface elle-même? Parce que la terre est une des substances qui ne conduisent pas la chaleur. Le froid et la chaleur venant de l'extérieur ne pénètrent la terre qu'à une certaine profondeur.

Pourquoi l'eau de fontaine ou de source est-elle froide, même en été? Parce qu'elle vient d'une profondeur à laquelle la chaleur de l'été pénètre à peine. Cette même eau, pour la raison inverse, ne gèle pas en hiver.

Pourquoi un morceau de drap noir mis au soleil sur la neige en fait-il fondre bien plus qu'un morceau de drap blanc de même grandeur? Parce que les cou-

leurs les plus foncées absorbent mieux la chaleur du soleil que les couleurs claires.

Pourquoi la température des îles est-elle plus égale que celle des continents ? Parce que la mer s'échauffe moins en été et tempère la chaleur par l'évaporation de ses eaux; elle se refroidit moins en hiver que le sol lui-même. Il en résulte que le climat des îles est généralement assez doux.

Pourquoi le soleil et la lune paraissent-ils beaucoup plus grands à leur coucher et leur lever qu'au zénith ? Parce que, à l'horizon, nous jugeons le soleil et la lune plus éloignés de nous qu'au zénith; et c'est une tendance invincible de notre esprit de faire plus gros les objets que nous jugeons être plus distants, et réciproquement de faire plus distants les corps que nous savons être plus gros.

Pourquoi l'observateur installé sur le sommet d'une montagne voit-il beaucoup plus d'étoiles ? Parce qu'il n'y a plus entre lui et les étoiles qu'une atmosphère très pure et très transparente; la lumière n'est plus affaiblie ou éteinte, comme elle l'était dans la plaine, par les couches inférieures de l'atmosphère.

Pourquoi peut-on voir les étoiles, même à midi, si l'on se place au fond d'un puits profond ? Parce que, pour l'ob-

servateur placé au fond d'un puits, la lumière de l'étoile a conservé tout son éclat, tandis que la lumière du jour, qui y pénètre à peine, est devenue beaucoup plus faible; la première ne sera donc plus éclipsée, et on verra l'étoile qui l'émet.

Pourquoi le papier et la toile deviennent-ils transparents, lorsqu'on les huile? Parce que l'huile dilate les pores du papier et s'y loge; un liquide transparent a donc pris la place de particules plus épaisses.

Pourquoi, lorsque nous posons devant un miroir, notre image s'approche-t-elle de nous quand nous nous approchons et s'éloigne-t-elle quand nous nous éloignons? Parce que notre image est toujours à la même distance que nous du miroir; plus près si nous sommes plus près, plus loin si nous sommes plus loin.

Pourquoi les vitres des fenêtres paraissent-elles en feu au lever et au coucher du soleil et non à midi? Parce qu'elles renvoient à notre œil les rayons du soleil; ces rayons à midi tombent de trop haut pour que les vitres nous les renvoient.

Pourquoi en descendant dans un bain ou dans une rivière trouve-t-on l'eau plus profonde qu'on ne s'y attendait? Parce que le fond paraît soulevé; et par

suite la profondeur apparente est plus petite que la profondeur réelle. Une rivière est à peu près d'un tiers plus profonde qu'elle ne le paraît. Cette illusion peut être la cause de nombreux accidents.

Pourquoi un charbon rouge agité rapidement produit-il à nos yeux l'apparence d'un ruban de feu ou d'un cercle lumineux entier? Parce que la sensation de la lumière persiste quelque temps après que la cause a cessé. Nous voyons ainsi le charbon à la fois dans les diverses positions qu'il prend successivement. C'est ainsi qu'en faisant tourner rapidement un carton qui porte des figures dont une moitié est à la partie supérieure et l'autre à la partie inférieure, les deux moitiés paraissent se réunir.

Pourquoi ne peut-on pas compter les barreaux d'une grille, les pieux d'une haie, etc., devant lesquels on passe rapidement en voiture ou en wagon? Parce que l'image d'un barreau ou d'un pieux persiste encore sur l'œil au moment où celle du suivant commence.

Pourquoi à la lumière d'une bougie ou d'une lampe, les étoffes bleues paraissent-elles vertes? Parce que la lumière jaunâtre de la bougie ou de la lampe venant s'ajouter à la lumière bleue de l'étoffe, la

modifie, et donne la sensation du vert qui peut être produit par un mélange de jaune et de bleu.

Pourquoi est-il dangereux de s'appuyer contre un mur pendant un orage? Parce que la foudre, si elle parcourait la muraille, pourrait chercher un passage au travers du corps de l'homme.

Pourquoi est-il dangereux de tirer le fil d'une sonnette pendant un orage? Parce que la foudre, qui suit facilement les fils métalliques, pourrait s'écouler en partie par la main et la blesser. L'espagnolette d'une fenêtre présenterait le même danger; le milieu d'une chambre est l'endroit le plus sûr.

Pourquoi n'entend-on le bruit du tonnerre qu'un certain temps après avoir vu l'éclair? Parce que la vitesse de la lumière est bien plus grande que celle du son.

Pourquoi la respiration est-elle difficile et pénible sur le sommet d'une montagne très élevée? Parce que l'air est raréfié et ne fait plus un contre-poids suffisant à celui que nous portons en nous.

Pourquoi la brise de terre est-elle moins salubre que la brise de mer? Parce qu'elle est chargée d'exhalaisons mal-

saines qui s'échappent des matières en décomposition à la surface du sol.

Pourquoi les vents d'Est sont-ils en général froids et secs à Paris? Parce qu'ils traversent les plaines froides du Nord de l'Europe et ne rencontrent sur leur passage que de très petites étendues d'eau; il en est de même des vents du Nord qui viennent des régions polaires à travers des montagnes de neige et des mers de glace.

Pourquoi les vents du Sud sont-ils chauds en France, et amènent-ils souvent la pluie? Parce que, échauffés par les sables brûlants de l'Afrique, ils se chargent, en traversant la mer, de beaucoup de vapeurs humides que le froid de nos climats condense sous forme de pluie. Il en est à peu près de même des vents d'Ouest qui traversent l'Océan Atlantique et passent sur des courants d'eau chaude.

Pourquoi la flamme de la bougie, placée en haut de la porte, se dirigera-t-elle vers l'extérieur, tandis que celle qui est au bas se portera vers l'intérieur de la chambre? Parce que l'air chaud de la chambre monte et se porte au dehors à travers la fente supérieure de la porte, tandis que l'air froid extérieur se dirige dans la chambre à travers la fente infé-

rieure de la porte pour remplir le vide laissé par l'air chaud qui s'échappe.

Pourquoi les nuages se forment-ils souvent à l'entour des montagnes ? Parce que les vapeurs contenues dans l'air humide des vallons où règnent des vents chauds sont attirées en haut par le froid des flancs des montagnes.

Pourquoi la couleur des nuages varie-t-elle? Parce que leur épaisseur et leur position à l'égard du soleil varient sans cesse, ainsi ils réfléchissent de différentes manières les rayons du soleil.

Pourquoi dit-on que le vent chasse les nuages? Parce qu'il les disperse en réduisant en vapeur les petites gouttelettes dont ils sont formés.

Pourquoi est-on plus accablé et plus étouffé, en été, pendant les nuits chaudes, lorsque le ciel est obscurci par les nuages? Parce que la chaleur de la terre arrêtée par les nuages et comme refoulée vers le sol, ne peut se dissiper dans les espaces célestes.

Pourquoi la rosée est-elle plus abondante après un jour de chaleur? Parce que l'air chaud est, en général, plus chargé de vapeurs.

Pourquoi le serein qui remplit quelquefois l'air, en été, après le coucher du

soleil, est-il malsain? Parce qu'il suspend la transpiration, et que d'autre part il renferme des germes nuisibles, des miasmes, et autres exhalaisons insalubres.

Pourquoi la rosée ne mouille-t-elle pas les feuilles et les pétales de certaines plantes? Parce que ces feuilles ou ces pétales sont recouverts, ou d'un duvet très fin, ou d'une poussière très tenue, analogue à la cire, ou d'une huile qui les empêche d'être mouillés. Telles sont les feuilles des capucines, des pavots, des choux, etc.

Pourquoi les vitres des fenêtres se couvrent-elles quelquefois d'eau qui coule à leur surface? Parce que l'air extérieur s'est refroidi et a refroidi les vitres. Au contact des vitres refroidies, les vapeurs humides de l'appartement se réunissent en gouttelettes très fines; celles-ci en descendant par leur propre poids forment par leur réunion des gouttes plus grosses ou des filets d'eau qui coulent à la surface des vitres.

Pourquoi les glaces d'une voiture se couvrent-elles quelquefois de gouttelettes d'eau? Parce que les vapeurs humides et chaudes de l'intérieur de la voiture deviennent liquides au contact des

glaces qui sont refroidies par l'air extérieur.

Pourquoi les vitres sont-elles plus froides que les murailles d'un appartement ? Parce qu'elles sont plus minces, et, d'autre part, toujours en contact avec l'air extérieur auquel elles cèdent leur chaleur.

Pourquoi les murailles d'un vestibule se couvrent-elles d'une humidité qui tombe goutte à goutte sur le pavé, quand le temps se met subitement au dégel ? Parce que les murailles ne peuvent pas changer promptement de température; l'air chaud et humide, entrant dans le vestibule, se condense à la surface froide des murailles et tombe goutte à goutte sur le pavé.

Pourquoi une maison en pierre est-elle plus sujette à cet inconvénient qu'une construction légère ? Parce que les murailles en pierre étant plus épaisses, il se passe plus de temps avant que leur température puisse se mettre en équilibre avec celle de l'air extérieur.

Pourquoi notre haleine est-elle visible en hiver et non pas en été ? Parce que le froid intense de l'hiver condense l'haleine humide, et la rend visible sous forme de petit nuage.

Pourquoi la vapeur sortie des chemi-

nées des locomotives forme-t-elle en l'air des nuages, ou même se condense-t-elle en pluie fine? Parce qu'elle se refroidit subitement au contact de l'air plus froid ou plus frais. Ce refroidissement cause la formation d'un nuage, ou même la précipitation sous forme de pluie, s'il est assez subit et assez intense.

Pourquoi les collines paraissent-elles plus grandes lorsqu'on les voit à travers un brouillard épais? Parce que la présence du brouillard ne permet pas de comparaison entre les divers objets; ceux qu'on voit prennent alors dans leur isolement des proportions plus grandes.

Pourquoi le soleil parait-il rouge pendant un brouillard? Parce que, entre les couleurs qui composent la lumière, le rouge a seul assez de puissance pour percer le brouillard et devenir visible à travers son épaisseur.

Pourquoi les pluies d'automne sont-elles avantageuses? Parce qu'elles préparent la terre à recevoir les semences, et à les rendre productives.

Pourquoi les portes se gonflent-elles par un temps pluvieux? Parce que l'humidité de l'air, pénétrant dans les pores du bois, écarte les fibres les unes des autres, et augmente ainsi les dimensions des por-

tes, au point que quelquefois elles ne peuvent plus se fermer.

Pourquoi les chevaux et certains autres animaux allongent-ils le cou et aspirent-ils l'air par leurs naseaux à l'approche de la pluie ? Parce qu'ils prennent plaisir à respirer le parfum des plantes et des foins qui, à l'approche de la pluie, est plus fort et plus doux, étant propagé à la faveur de l'humidité.

Pourquoi les hirondelles volent-elles fort bas quand la pluie approche ? Parce que les insectes qu'elles recherchent pour leur nourriture sont descendus des régions froides de l'air supérieur pour respirer l'air plus chaud sur la terre et peut-être aussi pour chercher un abri sous les haies et les arbustes.

Pourquoi le proverbe dit-il : Une pie au printemps amène mauvais temps ? Quand le temps est froid et pluvieux, une seule des deux pies quitte le nid pour aller chercher la pâture, tandis que l'autre reste avec les œufs ou la couvée ; au contraire, par un beau temps, quand les œufs ou la couvée ne peuvent pas souffrir du froid, les deux pies sortent ensemble.

Pourquoi les cruches se brisent-elles quelquefois pendant une nuit de gelée ? Parce que l'eau, en devenant solide, aug-

mente de volume, et acquiert assez de force pour briser les parois qui l'enferment.

Pourquoi les pierres, les tuiles des bâtiments, les roches les plus dures, les arbres des forêts, éclatent-ils quelquefois pendant les gelées d'hiver? Parce que l'eau qui s'est infiltrée dans les fissures des pierres, des roches, etc., se congèle et prend plus d'espace. C'est ainsi encore que les pierres des trottoirs se détachent à la suite de la gelée, et que les tuyaux de conduite des eaux se brisent.

Pourquoi une rivière ne se prend-elle pas tout entière et ne devient-elle pas une masse unique de glace? Parce que la glace forme à la surface de la rivière une couche qui empêche le froid de pénétrer jusqu'au fond.

Pourquoi l'eau se gèle-t-elle premièrement à la surface? Parce que la surface de l'eau est en contact avec l'air qui lui enlève sa chaleur.

Pourquoi l'eau de la mer se congèle-t-elle rarement, dans les régions tempérées? Parce que la masse d'eau est si grande qu'elle exigerait un temps énorme pour que sa température pût se refroidir suffisamment. Le flux et le reflux, les mouvements des vagues sont d'ailleurs

un obstacle à la formation de la glace. Il faut remarquer aussi que l'eau salée ne gèle qu'à une température plus basse que celle de l'eau douce.

Pourquoi les eaux de pluie, des puits, des citernes, deviennent-elles toujours au bout de quelque temps fades et même fétides? Parce que les matières organiques qu'elles renferment entrent en décomposition.

Pourquoi certaines eaux minérales sont-elles thermales, c'est-à-dire chaudes et quelquefois bouillantes? La chaleur des eaux minérales dépend de la profondeur et de la nature des terrains qu'elles parcourent. Comme la chaleur souterraine augmente progressivement avec la profondeur, les eaux qui jaillissent d'une plus grande profondeur sont plus chaudes.

Pourquoi le ciel est-il toujours d'un bleu très foncé au sommet d'une haute montagne? Parce que les nuages sont au-dessous de l'observateur qui ne voit que l'atmosphère pure, dont la teinte est azurée.

Pourquoi le bleu du ciel est-il plus foncé pendant l'été, surtout dans les climats chauds? Parce que les vapeurs ne forment pas de nuages; mais elles se répandent dans l'air, et, en cet état, aug-

mentent beaucoup l'intensité de sa couleur bleue.

Pourquoi s'assoupit-on et sent-on du malaise dans les lieux de réunion, les églises, les amphithéâtres, les spectacles et les salles d'assemblées nombreuses? Parce que l'air ne peut se renouveler que très imparfaitement. Il est vicié par la respiration.

Pourquoi un ouvrier fait-il descendre une chandelle allumée dans un puits avant d'y descendre lui-même? Parce qu'un homme peut vivre là où une chandelle brûle tranquillement; au contraire le gaz qui éteint cette flamme est mortel pour l'homme.

Pourquoi l'air de la campagne est-il plus pur que celui des grandes villes? Parce que dans les campagnes, l'agglomération des habitants est moindre; de plus il y a une plus grande quantité d'arbres et de plantes; enfin, la circulation de l'air et de la lumière est plus libre.

Pourquoi les explosions sont-elles fréquentes dans les mines de houille? Elles viennent de la formation d'un gaz très combustible appelé *grisou*. Lorsque l'air des galeries souterraines n'est pas assez renouvelé, et qu'on y introduit une

lumière, le gaz prend feu et cause une explosion.

Pourquoi les vapeurs lumineuses appelées feux follets apparaissent-elles en été dans les marais, les cimetières, etc. ? Parce que les corps en décomposition dégagent certains gaz, entre autres du phosphore, qui s'enflamment au contact de l'air et produisent ces vapeurs lumineuses.

Pourquoi les feux follets n'apparaissent-ils en général que la nuit ? Parce que la lumière que donne le gaz en brûlant n'est pas visible à la clarté du jour.

Pourquoi les feux follets fuient-ils la personne qui les approche ? Parce qu'en marchant elle produit dans la même direction un courant d'air qui suffit pour pousser en avant le gaz léger.

Pourquoi les feux follets poursuivent-ils la personne qui les fuit ? Parce qu'elle laisse derrière elle une sorte de vide ou espace moins rempli d'air qui suffit pour attirer le gaz dans la même direction.

Pourquoi le sillage d'un navire est-il quelquefois lumineux ? Parce que le navire, dans sa course, déplace les mollusques et les infusoires qui flottent à la surface de la mer; ceux-ci émettent une matière lumineuse lorsqu'ils sont troublés ou

effrayés par les vents, par les navires ou d'autres causes.

Pourquoi s'échauffe-t-on en courant? Parce qu'on déploie beaucoup de force musculaire, et cette force se transforme en chaleur.

Pourquoi le proverbe dit-il : « Qui dort dîne? » Parce que le sommeil ralentit la respiration, affaiblit l'action de tous les organes, diminue la chaleur vitale, en sorte que l'appétit n'est que très lentement excité.

Pourquoi des objets tels que des balles de coton, de soie, de lin, de chanvre, etc., prennent-ils feu parfois spontanément, c'est-à-dire sans l'application de la flamme? Parce qu'on les a accumulés dans un lieu humide et que la fermentation, ordinairement lente, est devenue une combustion active avec flamme. C'est ainsi qu'une meule de foin prend feu lorsque le foin n'a pas été séché suffisamment.

FABLES DE LA FONTAINE

L'HIRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX.

Une hirondelle en ses voyages
Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages,
Et devant qu'ils fussent éclos,
Les annonçait aux matelots.
Il arriva qu'au temps où la chanvre se sème,
Elle vit un manant en couvrir maints sillons.
Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons :
Je vous plains ; car, pour moi, dans ce péril extrême,
Je saurai m'éloigner ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
De là naîtront engins à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper,
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison :
Gare la cage ou le chaudron !
C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,
Mangez ce grain et croyez-moi.
Les oiseaux se moquèrent d'elle :
Ils trouvaient aux champs trop de quoi.
Quand la chenevière fut verte,
L'hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin

Ce qu'a produit ce maudit grain ;
Ou soyez sûrs de votre perte.
Prophète de malheur! babillarde, dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes !
Il nous faudrait mille personnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre étant tout à fait crue,
L'hirondelle ajouta : Ceci ne va pas bien :
Mauvaise graine est tôt venue.
Mais puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte, et qu'à leurs blés
Les gens n'étant plus occupés
Feront aux oisillons la guerre ;
Quand reginglettes et réseaux
Attraperont petits oiseaux,
Ne volez plus de place en place ;
Demeurez au logis, ou changez de climat ;
Imitez le canard, la grue ou la bécasse.
Mais vous n'êtes pas en état
De passer comme nous les déserts et les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes :
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr :
C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément
Que faisaient les Troyens quand la pauvre Cas-
Ouvrait la bouche seulement. [sandre
Il en prit aux uns comme aux autres :
Maint oisillon se vit esclave retenu. [nôtres,
Nous n'écoutons d'instinct que ceux qui sont les
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête;
Rien ne manquait au festin;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit.
Le rat de ville détale :
Son camarade le suit.

Le bruit cesse; on se retire;
Rats en campagne aussitôt;
Et le citadin de dire :
Achevons tout notre rôt.

C'est assez, dit le rustique :
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi :

Mais rien ne vient m'interrompre;
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre !

LES VOLEURS ET L'ANE.

Pour un âne enlevé deux voleurs se battaient ;
L'un voulait le garder, l'autre le voulait vendre.
Tandis que coups de poing trottaient
Et que nos champions songeaient à se défendre,
Arrive un troisième larron
Qui saisit maître Aliboron.
L'âne, c'est quelquefois une pauvre province,
Les voleurs sont tel ou tel prince,
Comme le Transilvain, le Turc et le Hongrois.
Au lieu de deux j'en ai rencontré trois :
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la province conquise ;
Un quart voleur survient qui les accorde net
En se saisissant du baudet.

L'ENFANT ET LE MAÎTRE D'ÉCOLE.

Dans ce récit je prétends faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.

Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir
En badinant sur le bord de la Seine.
Le Ciel permit qu'un saule se trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un maître d'école ;
L'enfant lui crie : Au secours ! je péris !
Le magister, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise
De le tancer : Ah ! le petit babouin !

Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise!
Et puis prenez de tels fripons le soin!
Que les parents sont malheureux qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille!
Qu'ils ont de maux! et que je plains leur sort!
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant
Se peut connaître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand:
Le Créateur en a béni l'engeance.
En toute affaire ils ne font que songer
Au moyen d'exercer leur langue.
Hé! mon ami, tire-moi du danger,
Tu feras après ta harangue.

LES FRELONS ET LES MOUCHES A MIEL.

A l'œuvre on connaît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent:
Des frelons les réclamèrent.
Des abeilles s'opposant,
Devant certaine guêpe on traduisit la chose.
Il était malaisé de décider la cause:
Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons
Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
De couleur fort tannée, et tels que les abeilles,
Avaient longtemps paru. Mais quoi! dans les frelons
Ces enseignes étaient pareilles.
La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,
Fit enquête nouvelle; et, pour plus de lumière,
Entendit une fourmilière.

Le point n'en put être éclairci.
De grâce, à quoi bon tout ceci?
Dit une abeille fort prudente ;
Depuis tantôt six mois que la chose est pendante,
Nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel se gâte :
Il est temps désormais que le juge se hâte :
N'a-t-il point assez léché l'ours ?
Sans tant de contredits et d'interlocutoires,
Et de fatras, et de grimoires,
Travaillons, les frelons et nous :
On verra qui sait faire, avec un suc si doux,
Des cellules si bien bâties.
Le refus des frelons fit voir
Que cet art passait leur savoir ;
Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès,
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode !
Le simple sens commun nous tiendrait lieu de code.
Il ne faudrait point tant de frais ;
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
On nous mine par des longueurs ;
On fait tant à la fin que l'huître est pour le juge,
Les écailles pour les plaideurs.

LA CHAUVE-SOURIS ET LES DEUX BELETTES.

Une chauve-souris donna tête baissée
Dans un nid de belette : et, sitôt qu'elle y fût,
L'autre envers les souris dès longtemps courrou-
Pour la dévorer accourut. [cée,
Quoi ! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous pro-
Après que votre race a tâché de me nuire ! [duire,

N'êtes-vous pas souris? parlez sans fiction,
Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas belette.
Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
Ce n'est pas ma profession.
Moi, souris! des méchants vous ont dit ces nou-
Grâce à l'auteur de l'univers, [velles,
Je suis oiseau, voyez mes ailes :
Vive la gent qui fend les airs!
Sa raison plut et sembla bonne.
Elle fait si bien qu'on lui donne
Liberté de se retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément va se fourrer
Chez une autre belette aux oiseaux ennemie.
La voilà derechef en danger de sa vie.
La dame du logis avec son long museau
S'en allait la croquer en qualité d'oiseau,
Quand elle protesta qu'on lui faisait outrage :
Moi, pour telle passer! Vous n'y regardez pas.
Qui fait l'oiseau? c'est le plumage.
Je suis souris, vivent les rats!
Jupiter confonde les chats!
Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.

[geants,
Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe chan-
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la
Le sage (2) dit, selon les gens : [figue (1).
Vive le roi! Vive la ligue!

(1) *Faire la figue* signifie se moquer.

(2) C'est une idée fausse dans la véritable acception attachée au mot *sage*.

LE LIÈVRE ET LES GRENOUILLES.

Un lièvre en son gîte songeait;
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe!)
Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait.
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux
Sont, disait-il, bien malheureux!
Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite;
Jamais un plaisir pur, toujours assauts divers:
Voilà comme je vis: cette crainte maudite
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle,
Eh! la peur se corrige-t-elle?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi.

Ainsi raisonnait notre lièvre,
Et cependant faisait le guet.
Il était douteux, inquiet;
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait [la fièvre.
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit: ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanière.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes;
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.

Oh! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire! Ma présence
Effraie aussi les gens! Je mets l'alarme au camp!
Et d'où me vient cette vaillance!

Comment! des animaux qui tremblent devant moi!
Je suis donc un foudre de guerre?
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

LE COQ ET LE RENARD.

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle,
Un vieux coq adroit et matois.
Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer; descends que je t'embrasse:
Ne me retarde point, de grâce ;
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans man-
Les tiens et toi pouvez vaquer, [quer.
Sans nulle crainte, à vos affaires ;
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux dès ce soir ;
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.
Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais
Apprendre une meilleure et plus douce nouvelle
Que celle
De cette paix :
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers
Qui, je m'assure, sont courriers
Que pour ce sujet on envoie ;
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
Je descends: nous pourrons nous entre-baiser tous.
Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire :
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire

Une autre fois. Le galant aussitôt
Tire ses grègues (1), gagne au haut,
Mal content de son stratagème ;
Et notre vieux coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur ;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

LE PAON SE PLAIGNANT A JUNON.

Le paon se plaignait à Junon :
Déesse, disait-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure ;
Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature :
Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatants,
Est lui seul l'honneur du printemps.
Junon répondit en colère :
Oiseau jaloux, et qui devrais te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies,
Qui te panades, qui déploies
Une si riche queue, et qui sembles à nos yeux
La boutique d'un lapidaire !
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire ?
Tout animal n'a pas toutes propriétés.
Nous vous avons donné diverses qualités :
Les uns ont la grandeur et la force en partage ;

(1) Vieux mot pour dire : tirer ses chausses, s'enfuir.

Le faucon est léger, l'aigle plein de courage,
Le corbeau sert pour le présage,
La corneille avertit des malheurs à venir ;
Tous sont contents de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre ; ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage.

LE MEUNIER, SON FILS ET L'ANE.

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son [fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Allaient vendre leur âne un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit ;
Puis cet homme et son fils le portent comme un [lustre.
Pauvres gens ! idiots ! couple ignorant et rustre !
Le premier qui les vit de rire s'éclata ;
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.
Le meunier, à ces mots, connaît son ignorance ;
Il met sur pied sa bête, et la fait détaler.
L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure ;
Il fait monter son fils, il suit ; et d'aventure
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
Oh là ! ho ! descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise !
C'était à vous de suivre, au vieillard de monter,
Messieurs, dit le meunier, il faut vous contenter.

L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte;
Quand trois filles passent, l'une dit : C'est grand'-
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils, [honte
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.
Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge :
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit : Ces gens sont fous,
Le baudet n'en peut plus : il mourra sous leurs
[coups.
Hé quoi! charger ainsi cette pauvre bourrique!
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
Parbleu, dit le meunier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux;
L'âne se prélassant marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, et dit : Est-ce la mode
Que baudet aille à l'aise, et meunier s'incommode?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers et conservent leur âne!
Nicolas au rebours; car quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête, et la chanson le dit.
Beau trio de baudets! Le meunier repartit :
Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.

LE LOUP ET LE BERGER.

Un loup qui commençait d'avoir petite part
Aux brebis de son voisinage,
Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard,
Et faire un nouveau personnage.
Il s'habille en berger, endosse un hoqueton (1),
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuse.
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »
Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le sycophante (2) approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
Dormait alors profondément;
Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette;
La plupart des brebis dormaient pareillement.
L'hypocrite les laissa faire,
Et, pour pouvoir mener vers son fort les brebis,
Il voulut ajouter la parole aux habits,
Chose qu'il croyait nécessaire.
Mais cela gâta son affaire;
Il ne put du pasteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le mystère.
Chacun se réveille à ce son :
Les brebis, le chien, le garçon.

(1) Sorte de casaque.
(2) *Sycophante*. Trompeur.

Le pauvre loup dans cet esclandre,
Empêché par son hoqueton,
Ne put ni fuir, ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent
[prendre.
Quiconque est loup agisse en loup,
C'est le plus certain de beaucoup.

LE RENARD ET LE BOUC.

Capitaine renard allait de compagnie
Avec son ami bouc des plus hauts encornés;
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez;
L'autre était passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits;
Là chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le renard dit au bouc : Que ferons-nous, compère?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut et tes cornes aussi;
Mets-les contre le mur; le long de ton échine
Je grimperai premièrement;
Puis sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine
De ce lieu-ci je sortirai :
Après quoi je t'en tirerai.
Par ma barbe! dit l'autre, il est bon; et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue.
Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon

Pour l'exhorter à patience :
Si le Ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais pas à la légère
Descendu dans ce puits. Or, adieu, j'en suis hors!
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts;
Car pour moi j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

En toute chose il faut considérer la fin.

LE LOUP ET LA CIGOGNE.

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie (1)
Se pressa, dit-on, tellement,
Qu'il en pensa perdre la vie.
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce loup, qui ne pouvait crier,
Près de là passe une cigogne.
Il lui fait signe; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os, puis pour un si bon tour
Elle demanda son salaire.
Votre salaire! dit le loup :
Vous riez, ma bonne commère!
Quoi! ce n'est pas encore beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou!
Allez, vous êtes une ingrate :
Ne tombez jamais sous ma patte.

(1) Partie de divertissement et de bonne chère.

LE LION ABATTU PAR L'HOMME.

On exposait une peinture
Où l'artisan avait tracé
Un lion d'immense stature,
Par un seul homme terrassé.
Les regardants en tiraient gloire.
Un lion en passant rabattit leur caquet!
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire :
Mais l'ouvrier vous a déçus;
Il avait liberté de feindre.
Avec plus de raison, nous aurions le dessus,
Si mes confrères savaient peindre!

LE RENARD ET LES RAISINS.

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas :
Mais comme il n'y pouvait atteindre :
Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.
Fit-il pas mieux que de se plaindre?

LES LOUPS ET LES BREBIS.

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avecque les brebis.

C'était apparemment le bien des deux partis ;
Car si les loups mangeaient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.
Jamais de liberté ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages : [biens.
Ils ne pouvaient jouir qu'en tremblant de leurs
La paix se conclut donc : on donne des otages,
Les loups leurs louveteaux, et les brebis leurs
[chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
Et réglé par des commissaires, [vats (1)
Au bout de quelque temps que messieurs les lou-
Se virent loups parfaits et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les bergers n'étaient pas,
Étranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
Ils avaient averti leurs gens secrètement.
Les chiens qui, sur leur foi, reposaient sûrement,
Furent étranglés en dormant.
Cela fut sitôt fait, qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux, un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi,
J'en conviens, mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi ?

(1) *Louvats* pour *louveteaux*, jeunes loups.

LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR.

Un amateur de jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédait en certain village
Un jardin assez propre, et le clos attenant;
Il avait de plant vif fermé cette étendue ;
Là croissaient à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
Peu de jasmin d'Espagne et force serpolet.
Cette félicité par un lièvre troublée
Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plai-
Ce maudit animal vient prendre sa goulée [gnit.
Soir et matin, dit-il, et des pièges se rit;
Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit :
Il est sorcier, je crois. — Sorcier, je l'en défie,
Repartit le seigneur; fût-il diable, Miraut,
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bon homme, sur ma vie. —
Et quand? — Et dès demain, sans tarder plus long-
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens. [temps.
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine. —
De quand sont vos jambons? ils ont fort bonne
[mine. —
Monsieur, ils sont à vous. — Vraiment, dit le sei-
Je les reçois, et de bon cœur. [gneur,
L'embarras des chasseurs succède au déjeuné.
Chacun s'anime et se prépare.
Les trompes et les cors font un tel tintamarre,
Que le bon homme est étonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager; adieu, planches, carreaux,

Adieu, chicorée et poireaux,
Adieu de quoi mettre au potage.
Le lièvre était gîté dessous un maître choux.
On le quête, on le lance : il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée horrible et large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du seigneur, car il eût été mal
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
Le bon homme disait : Ce sont là jeux de prince!
Mais on le laissait dire; et les chiens et les gens
Firent plus de dégâts en une heure de temps,
Que n'en auraient fait en cent ans
Tous les lièvres de la province.

Petits princes, videz vos débats entre vous :
De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres.

L'ANE ET LE PETIT CHIEN.

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce :
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne saurait passer pour galant.
Peu de gens que le ciel chérit et gratifie
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas ressembler à l'âne de la fable,
Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.
Comment! disait-il en son âme,
Ce chien, parce qu'il est mignon,

Vivra de pair à compagnon
Avec monsieur, avec madame.
Et j'aurai des coups de bâton !
Que fait-il ? Il donne la patte,
Puis aussitôt il est baisé :
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien malaisé.
Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne tout usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
Oh ! oh ! quelle caresse ! et quelle mélodie !
Dit le maître aussitôt. Holà ! Martin-bâton (1) !
Martin-bâton accourt : l'âne change de ton.
Ainsi finit la comédie.

LE COMBAT DES RATS ET DES BELETTES.

La nation des belettes,
Non plus que celle des chats,
Ne veut aucun bien aux rats :
Et sans les portes étroites
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En ferait, je m'imagine,
De grandes destructions.
Or une certaine année
Qu'il en était à foison,

(1) Valet armé d'un bâton.

Leur roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les belettes, de leur part,
Déployèrent l'étendard.
Si l'on croit la renommée,
La victoire balança :
Plus d'un guéret s'engraissa
Du sang de plus d'une bande;
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits
Sur le peuple souriquois.
Sa déroute fut entière,
Quoi que pût faire Artapax,
Psicarpax, Méridarpax (1),
Qui, tout couverts de poussière,
Soutinrent assez longtemps
Les efforts des combattants.
Leur résistance fut vaine,
Il fallut céder au sort :
Chacun s'enfuit au plus fort,
Tant soldat que capitaine.
Les princes périrent tous.
La racaille, dans les trous
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail ;
Mais les seigneurs sur leur tête
Ayant chacun un plumail,
Des cornes ou des aigrettes,
Soit comme marque d'honneur,
Soit afin que les belettes
En conçussent plus de peur,

(1) Noms de rats plaisamment inventés par Homère.

Cela causa leur malheur.
Trou, ni fente, ni crevasse,
Ne fut large assez pour eux :
Au lieu que la populace
Entrait dans les moindres creux.
La principale jonchée
Fut donc des principaux rats.
Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.

Les petits en toute affaire
Esquivent fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire.

L'HOMME ET L'IDOLE DE BOIS.

Certain païen chez lui gardait un dieu de bois,
De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des [oreilles :
Le païen cependant s'en promettait merveilles.
Il lui coûtait autant que trois :
Ce n'étaient que vœux et qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.
Jamais idole, quel qu'il fût (1),
N'avait eu cuisine si grasse ;
Sans que, pour tout ce culte, à son hôte il échût
Succession, gain au jeu, nulle grâce.

(1) *Idole* est ici masculin, ainsi qu'au vers dix-septième. Ce mot est depuis longtemps féminin.

Bien plus, si pour un sou d'orage en quelque en-
S'amassait d'une ou d'autre sorte, [droit,
L'homme en avait sa part, et sa bourse en souffrait:
La pitance du dieu n'en était pas moins forte.
A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pièces l'idole,
Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole?
Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.
Tu ressembles aux naturels
Malheureux, grossiers et stupides :
On n'en peut rien tirer qu'avec le bâton.
Plus je te remplissais, plus mes mains étaient
J'ai bien fait de changer de ton. [vides.

LE GEAI PARÉ DES PLUMES DU PAON.

Un paon muait : un geai prit son plumage ;
Puis après se l'accommoda ;
Puis parmi d'autres paons tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué,
Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte;
Même, vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.
Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui ;
Ce ne sont pas là mes affaires.

LE CHAMEAU ET LES BATONS FLOTTANTS.

Le premier qui vit un chameau
S'enfuit à cet objet nouveau ;
Le second approcha ; le troisième osa faire
Un licou pour le dromadaire.
L'accoutumance ainsi nous rend tout familier.
Ce qui nous paraissait terrible et singulier
S'apprivoise à notre vue,
Quand ce vient à la continue.
Et puisque nous voici tombés sur ce sujet,
On avait mis des gens au guet,
Qui, voyant sur les eaux, de loin, certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'était un puissant navire.
Quelques moments après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, et puis ballot,
Enfin bâtons flottants sur l'onde.

J'en sais beaucoup de par le monde
A qui ceci conviendrait bien :
De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.

PAROLE DE SOCRATE.

Socrate un jour faisant bâtir,
Chacun censurait son ouvrage :
L'un trouvait les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage ;
L'autre blâmait la face ; et tous étaient d'avis
Que les appartements en étaient trop petits.
Quelle maison pour lui ! l'on y tournait à peine.

Plût au Ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine !
Le bon Socrate avait raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami ; mais fou qui s'y repose :
Rien n'est plus commun que le nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

LE VIEILLARD ET SES ENFANTS.

Toute puissance est faible, à moins que d'être unie :
Écoutez là-dessus l'esclave de Phrygie.
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie ;
Je suis trop au-dessous de cette ambition.
Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire :
Pour moi, de tels pensers me seraient mal séants.
Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.
Un vieillard près d'aller où la mort l'appelait :
Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parlait),
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble :
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.
L'aîné les ayant pris et fait tous ses efforts,
Les rendit en disant : Je le donne aux plus forts.
Un second lui succède, et se met en posture,
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps, le faisceau résista :
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
Faibles gens! dit le père; il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se moquait ; on sourit, mais à tort ;
Il sépare les dards et les rompt sans effort.

Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde : [de.
Soyez joints, mes enfants, que l'amour vous accor-
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin, se sentant près de terminer ses jours :
Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères;
Adieu ; promettez-moi de vivre comme frères :
Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant.
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains, il meurt. Et les trois frères
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'af-
Un créancier saisit, un voisin fait procès : [faires.
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.
Le sang les avait joints, l'intérêt les sépare :
L'ambition, l'envie, avec les consultants,
Dans la succession entrent en même temps.
On en vient au partage, on conteste, on chicane :
Le juge sur cent points tour à tour les condamne.
Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
Les frères désunis sont tous d'avis contraire : [re.
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien fai-
Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis, et pris à part.

L'AVARE QUI A PERDU SON TRÉSOR.

L'usage seulement fait la possession.
Je demande à ces gens de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogène là-bas est aussi riche qu'eux ;

Et l'avare ici-haut, comme lui, vit en gueux.
L'homme au trésor caché, qu'Ésope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.
Ce malheureux attendait
Pour jouir de son bien une seconde vie;
Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait.
Il avait dans la terre une somme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant autre déduit
Que d'y ruminer jour et nuit,
Et rendre sa chevance à lui-même sacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court, à moins qu'il ne songeât
A l'endroit où gisait cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs; il gémit, il soupire,
Il se tourmente, il se déchire.
Un passant lui demande à quel sujet ses cris. —
C'est mon trésor que l'on m'a pris. —
Votre trésor! où pris?-Tout joignant cette pierre.—
Eh! sommes-nous en temps de guerre,
Pour l'apporter si loin? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet,
Que de le changer de demeure?
Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure.—
A toute heure! bon Dieu! ne tient-il qu'à cela?
L'argent vient-il comme il s'en va?
Je n'y touchais jamais.—Dites-moi donc, de grâce,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant:
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
Mettez une pierre à la place;
Elle vous rendra tout autant.

L'ŒIL DU MAÎTRE.

Un cerf, s'étant sauvé dans une étable à bœufs,
Fut d'abord averti par eux
Qu'il cherchât un meilleur asile.
Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :
Je vous enseignerai les pâtis les plus gras :
Ce service vous peut quelque jour être utile,
Et vous n'en aurez point regret.
Les bœufs, à toute fin, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire et prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,
Comme l'on faisait tous les jours.
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même; et pas un d'aventure
N'aperçut ni cor, ni ramure,
Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déjà grâce aux bœufs, attend dans cette étable
Que, chacun retournant au travail de Cérès,
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des bœufs ruminant lui dit : Cela va bien ;
Mais quoi! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa
Je crains fort pour toi sa venue : [revue.
Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien.
Là-dessus le maître entre, et vient faire sa ronde.
Qu'est ceci? dit-il à son monde ;
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
Cette litière est vieille, allez vite aux greniers.
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées:
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées?
Ne saurait-on ranger ces jougs et ces colliers?

En regardant à tout, il voit une autre tête
Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.
Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu;
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne sauraient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjouit d'être.

Il n'est, pour voir, que l'œil du maître.

LE PETIT POISSON ET LE PÊCHEUR.

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie.
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie :
Car de le rattraper il n'est pas trop certain.

Un carpeau qui n'était encore que fretin,
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin;
Voilà commencement de chère et de festin :
Mettons-le en notre gibecière.
Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :
Que ferez-vous de moi? je ne saurais fournir
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi carpe devenir :
Je serai par vous repêchée;
Quelque gros partisan m'achètera bien cher.
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat: quel plat! croyez-moi, rien qui vaille.
Rien qui vaille! eh bien! soit, répartit le pêcheur,
Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur :

Vous irez dans la poêle ; et vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire.
Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas. [l'auras.

LES MÉDECINS.

Le médecin Tant-Pis allait voir un malade
Que visitait aussi son confrère Tant-Mieux.
Ce dernier espérait, quoique son camarade
Soutînt que le gisant irait voir ses aïeux.
Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,
Leur malade paya tribut à la nature
Après qu'en ses conseils Tant-Pis eut été cru.
Ils triomphaient encor sur cette maladie.
L'un disait : Il est mort; je l'avais bien prévu.
S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie.

LE LION S'EN ALLANT EN GUERRE.

Le lion dans sa tête avait une entreprise :
Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts,
Fit avertir les animaux.
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise :
L'éléphant devait sur son dos
Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire :
L'ours s'apprêter pour les assauts,
Le renard ménager de secrètes pratiques,
Et le singe amuser l'ennemi par ses tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes qui sont lourds,
Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.

Point du tout, dit le roi; je les veux employer;
Notre troupe sans eux ne serait pas complète :
L'âne effraîra les gens, nous servant de trompette,
Et le lièvre pourra nous servir de courrier.
Le monarque prudent et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
Et connaît les divers talents.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS.

Deux compagnons pressés d'argent
A leur voisin fourreur vendirent
La peau d'un ours encor vivant, [dirent,
Mais qu'ils tueraient bientôt, du moins à ce qu'ils
C'était le roi des ours : au compte de ces gens,
Le marchand à sa peau devait faire fortune;
Elle garantirait des froids les plus cuisants;
On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut (1) prisait moins ses moutons qu'eux [leur ours.
Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, et se mettent en quête,
Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au [trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre :
D'intérêts contre l'ours on n'en dit pas un mot :

(1) Marchand de moutons sévèrement puni pour avoir insulté Panurge et mis à trop haut prix sa marchandise, comme le rapporte plaisamment Rabelais.

L'un des deux compagnons grimpe au faîte d'un
[arbre;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
Ayant quelque part ouï dire
Que l'ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut ni ne respire.
Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce pan-
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie; [neau;
Et, de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire au passage de l'haleine.
C'est, dit-il, un cadavre; ôtons-nous, car il sent.
A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
Eh bien! ajouta-t-il, la peau de l'animal?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?
Car il t'approchait de bien près,
Te retournant avec sa serre. —
Il m'a dit qu'il ne faut jamais [terre.
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par

LE COCHET, LE CHAT ET LE SOURICEAU.

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère :
J'avais franchi les monts qui bornent cet État,
Et trottais comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière,

Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
L'un doux, bénin et gracieux;
Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude;
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air,
Comme pour prendre sa volée;
La queue en panache étalée.
Or c'était un cochet dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
Il se battait, dit-il, le flanc avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas
Que moi qui, grâce aux dieux, de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très bon cœur.
Sans lui j'aurais fait connaissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux.
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats, car il a des oreilles
En figures aux nôtres pareilles.
Je l'allais aborder, quand d'un son plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat
Qui, sous un minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,

Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger les gens sur la mine.

LE RENARD, LE SINGE ET LES ANIMAUX.

Les animaux, au décès d'un lion,
En son vivant prince de la contrée,
Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on.
De son étui la couronne est tirée.
Dans une chartre un dragon la gardait.
Il se trouva que, sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenait :
Plusieurs avaient la tête trop menue,
Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.
Le singe aussi fit l'épreuve en riant,
Et, par plaisir la tiare essayant,
Il fit autour force grimaceries,
Tours de souplesse et mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux animaux cela sembla si beau,
Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.
Le renard seul regretta son suffrage,
Sans toutefois montrer son sentiment.
Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au roi : Je sais, Sire, une cache,
Et ne crois pas qu'autre que moi la sache ;
Or tout trésor, par droit de royauté,
Appartient, Sire, à votre majesté.
Le nouveau roi bâille après la finance :
Lui-même y court, pour n'être pas trompé.

C'était un piège : il y fut attrapé.
Le renard dit au nom de l'assistance :
Prétendrais-tu nous gouverner encor,
Ne sachant pas te conduire toi-même?
Il fut démis, et l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diadème.

LE VILLAGEOIS ET LE SERPENT.

Ésope conte qu'un manant,
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'hiver se promenant
A l'entour de son héritage,
Aperçut un serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, perclus, immobile, rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure;
Et, sans considérer quel sera le loyer
D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdi sent à peine le chaud,
Que l'âme lui revient avecque la colère;
Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt;
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur et son père.
Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire!
Tu mourras. A ces mots, plein d'un juste courroux,
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête;
Il fait trois serpents de deux coups,
Un tronçon, la queue et la tête.
L'insecte, sautillant, cherche à se réunir,
Mais il ne peut y parvenir.

Il est bon d'être charitable;
Mais envers qui? C'est là le point.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable.

LE LION MALADE ET LE RENARD.

De par le roi des animaux
Qui dans son antre était malade,
Fut fait savoir à ses vassaux
Que chaque espèce en ambassade
Envoyât gens le visiter,
Sous promesse de bien traiter
Les députés, eux et leur suite,
Foi de lion très bien écrite :
Bon passe-port contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'édit du prince s'exécute :
De chaque espèce on lui députe.
Les renards gardent la maison;
Un d'eux en dit cette raison :
Les pas empreints sur la poussière
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa tanière;
Pas un ne marque le retour :
Cela nous met en méfiance.
Que Sa Majesté nous dispense :
Grand merci de son passe-port,
Je le crois bon; mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.

LE CHIEN QUI LACHE SA PROIE POUR L'OMBRE.

Chacun se trompe ici-bas :
On voit courir après l'ombre
Tant de fous, qu'on n'en sait pas
La plupart du temps le nombre.
Au chien dont parle Ésope il faut les renvoyer.
Ce chien, voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image, et pensa se noyer ;
La rivière devint tout d'un coup agitée ;
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

LE CHARLATAN.

Le monde n'a jamais manqué de charlatans :
Cette science, de tout temps,
Fut en professeurs très fertile.
Tantôt l'un en théâtre affronte l'Achéron,
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un passe-Cicéron.

Un des derniers se vantait d'être
En éloquence si grand maître,
Qu'il rendrait disert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud;
Oui, Messieurs, un lourdaud, un animal, un âne.
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,
Je le rendrai maître passé,
Et veux qu'il porte la soutane.
Le prince sut la chose : il manda le rhéteur :

J'ai, dit-il, en mon écurie
Un fort beau roussin d'Arcadie :
J'en voudrais faire un orateur.
Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.
On lui donna certaine somme.
Il devait au bout de dix ans
Mettre son âne sur les bancs ;
Sinon il consentait d'être en place publique
Guindé la hart au col, étranglé court et net,
Ayant au dos sa rhétorique,
Et les oreilles d'un baudet.
Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence
Il voulait l'aller voir ; et que, pour un pendu,
Il aurait bonne grâce et beaucoup de prestance,
Surtout qu'il se souvînt de faire à l'assistance
Un discours où son art fût au long étendu,
Un discours pathétique, et dont le formulaire
Servît à certains Cicérons
Vulgairement nommés larrons.
L'autre reprit : Avant l'affaire,
Le roi, l'âne ou moi, nous mourrons.

Il avait raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie.

L'ÉLÉPHANT ET LE SINGE DE JUPITER.

Autrefois l'éléphant et le rhinocéros,
En dispute du pas et des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en était pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le singe de Jupiter,
Portant un caducée, avait paru dans l'air.

Ce singe avait nom Gille, à ce que dit l'histoire.
Aussitôt l'éléphant de croire
Qu'en qualité d'ambassadeur
Il venait trouver sa grandeur.
Tout fier de ce sujet de gloire,
Il attend maître Gille et le trouve un peu lent
A lui présenter sa créance.
Maître Gille enfin, en passant,
Va saluer son excellence.
L'autre était préparé sur la légation :
Mais pas un mot. L'attention
Qu'il croyait que les dieux eussent à sa querelle
N'agitait pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du firmament
Qu'on soit mouche ou bien éléphant?
Il se vit donc réduit à commencer lui-même :
Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un assez beau combat, de son trône suprême ;
Toute sa cour verra beau jeu.
Quel combat? dit le singe avec un front sévère.
L'éléphant repartit : Quoi! vous ne savez pas
Que le rhinocéros me dispute le pas,
Qu'Éléphantide (1) a guerre avec Rhinocère (2)?
Vous connaissez ces lieux, ils ont quelque renom.
— Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit maître Gille : on ne s'entretient guère
De semblables sujets dans nos vastes lambris.
L'éléphant, honteux et surpris,
Lui dit : Eh! parmi nous que venez-vous donc [faire? —

(1) Capitale des éléphants.
(2) Capitale des rhinocéros.

Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis ;
Nous avons soin de tout. Et quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux :
Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux.

LE COCHE ET LA MOUCHE.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moine, vieillards, tout était descendu ;
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine ;
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant à chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule et qu'elle a tout le soin ;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire :
Il prenait bien son temps ! Une femme chantait :
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut.
Respirons maintenant, dit la mouche aussitôt :

J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés.

LE CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée,
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses penates, un jour
Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours.
La belette avait mis le nez à la fenêtre.
O dieux hospitaliers! que vois-je ici paraître?
Dit l'animal chassé du paternel logis.
Holà! madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays.
La dame au nez pointu répondit que la terre
Était au premier occupant.
C'était un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant!
Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi

A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
Jean lapin allégua la coutume et l'usage :
Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean transmis.
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage?
Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
C'était un chat vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chattemite,
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.
Grippeminaud leur dit : Mes amis, approchez,
Approchez ; je suis sourd, les ans en sont la cause.
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et [l'autre.
Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportant aux rois.

LA TÊTE ET LA QUEUE DU SERPENT.

Le serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête et queue ; et toutes deux
Ont acquis un nom fameux

Auprès des Parques cruelles :
Si bien qu'autrefois entre elles
Il survint de grands débats
Pour le pas.
La tête avait toujours marché devant la queue.
La queue au Ciel se plaignit,
Et lui dit :

Je fais mainte et mainte lieue
Comme il plaît à celle-ci :
Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi?
Je suis son humble servante.
On m'a faite, Dieu merci,
Sa sœur, et non sa suivante.
Toutes deux de même sang,
Traitez-nous de même sorte :
Aussi bien qu'elle je porte
Un poison prompt et puissant (1).
Enfin voilà ma requête :
C'est à vous de commander
Qu'on me laisse précéder
A mon tour ma sœur la tête.
Je la conduirai si bien
Qu'on ne se plaindra de rien.

Le Ciel eut pour ses vœux une bonté cruelle.
Souvent sa complaisance a de méchants effets :
Il devrait être sourd aux aveugles souhaits.
Il ne le fut pas lors; et la guide nouvelle,
Qui ne voyait, au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,

(1) Outre que cela est très faux, c'était une mauvaise raison à alléguer au Ciel.

Donnait tantôt contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre ;
Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur.
Malheureux les États tombés dans son erreur.

LE MORT ET LE MOURANT.

La mort ne surprend point le sage ;
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas! embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut; tous sont de son domaine;
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur,
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse :
La mort ravit tout sans pudeur.
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse :
Il n'est rien de moins ignoré,
Et, puisqu'il faut que je le die,
Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant qui comptait plus de cent ans de vie,
Se plaignait à la Mort que précipitamment
Elle le contraignait de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure
Au pied levé? dit-il : attendez quelque peu ;

Ma femme ne veut pas que je parte sans elle;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle!

Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris;
Tu te plains sans raison de mon impatience :
Eh! n'as-tu pas cent ans? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux, trouve-m'en dix en
[France.

Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose :
J'aurais trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
Du marcher et du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi? Plus de goût, plus d'ouïe :
Toute chose pour toi semble être évanouie,
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourants, ou malades :
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement?
Allons, vieillard, et sans réplique.
Il n'importe à la république
Que tu fasses ton testament.

La mort avait raison : je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet :
Car de combien peut-on retarder le voyage?
Tu murmures, vieillard! vois ces jeunes mourir,
Vois-les marcher, vois-les courir

A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier; mon zèle est indiscret :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

L'OURS ET L'AMATEUR DES JARDINS.

Certain ours montagnard, ours à demi léché,
Confiné par le sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellérophon (1), vivait seul et caché.
Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire
N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés.
Il est bon de parler, et meilleur de se taire ;
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avait affaire
Dans les lieux que l'ours habitait,
Si bien que, tout ours qu'il était,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livrait à la mélancolie,
Non loin de là certain vieillard
S'ennuyait aussi de sa part.
Il aimait les jardins, était prêtre de Flore,
Il l'était de Pomone encore.
Ces deux emplois sont beaux ; mais je voudrais parmi
Quelque doux et discret ami.
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre.
De façon que, lassé de vivre
Avec des gens muets, notre homme, un peu matin,
Va chercher compagnie et se met en campagne.

(1) Prince valeureux qui, après avoir essuyé les plus terribles aventures, accablé d'une noire mélancolie, se retira dans un désert pour rompre tout commerce avec les hommes.

L'ours, porté d'un même dessein,
Venait de quitter sa montagne.
Tous deux, par un cas surprenant,
Se rencontrent en un tournant. [faire?
L'homme eut peur : mais comment esquiver, et que
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
Est le mieux : il sût donc dissimuler sa peur.

L'ours, très mauvais complimenteur,
Lui dit: Viens-t'en me voir. L'autre reprit: Seigneur,
Vous voyez mon logis; si vous me vouliez faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre re-
J'ai des fruits, j'ai du lait: ce n'est peut-être pas [pas,
De nos seigneurs les ours le manger ordinaire;
Mais j'offre ce que j'ai. L'ours accepte, et d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver;
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble;
Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
Comme l'ours en un jour ne disait pas deux mots,
L'homme pouvait sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'ours allait à la chasse, apportait du gibier,
Faisait son principal métier
D'être bon émoucheur; écartait du visage
De son ami dormant ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé. [somme,
Un jour que le vieillard dormait d'un profond
Sur le bout de son nez une allant se placer,
Mit l'ours au désespoir; il eut beau la chasser.
Je t'attraperai bien, dit-il, et voici comme.

Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche;

Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;
Mieux vaudrait un sage ennemi.

LES DEUX AMIS.

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa.
L'un ne possédait rien qui n'appartînt à l'autre.
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.
Une nuit que chacun s'occupait du sommeil,
Et mettait à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux amis sort du lit en alarme ;
Il court chez son intime, éveille les valets :
Morphée avait touché le seuil de ce palais.
L'ami couché s'étonne : il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre, et dit : Il vous arrive peu
De courir quand on dort ; vous me paraissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme :
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu?
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée ; allons. Vous ennuyez-vous point?
Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point.
Je vous rends grâces de ce zèle.
Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu ;
J'ai craint qu'il ne fût vrai ; je suis vite accouru :
Ce maudit songe en est la cause.
Qui d'eux aimait le mieux? Que t'en semble, lecteur?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose!

Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même ;
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

L'ANE ET LE CHIEN.

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature.
L'âne un jour pourtant s'en moqua,
Et ne sais comme il y manqua ;
Car il est bonne créature.
Il allait par pays accompagné du chien,
Gravement, sans songer à rien,
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître,
Il était alors dans un pré
Dont l'herbe était fort à son gré :
Point de chardons pourtant; il s'en passa pour [l'heure :
Il ne faut pas toujours être si délicat :
Et, faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure.
Notre baudet s'en sut enfin
Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,
Lui dit : Cher compagnon, baisse-toi, je te prie,
Je prendrai mon dîné dans le panier au pain.
Point de réponse, mot : le roussin d'Arcadie
Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdît un coup de dent :
Il fit longtemps la sourde oreille ;
Enfin il répondit : Ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;

Car il te donnera sans faute à son réveil
Ta portion accoutumée :
Il ne saurait tarder beaucoup.
Sur ces entrefaites un loup
Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée.
L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.
Le chien ne bouge, et dit : Ami, je te conseille
De fuir en attendant que ton maître s'éveille :
Il ne saurait tarder ; détale vite, et cours.
Que si le loup t'atteint, casse-lui la mâchoire ;
On t'a ferré de neuf ; et, si tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours,
Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

L'AVANTAGE DE LA SCIENCE.

Entre deux bourgeois d'une ville
S'émut jadis un différend :
L'un était pauvre, mais habile ;
L'autre riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent
Voulait emporter l'avantage ;
Prétendait que tout homme sage
Était tenu de l'honorer.
C'était tout homme sot ; car pourquoi révérer
Des biens dépourvus de mérite ?
La raison m'en semble petite.
Mon ami, disait-il souvent
Au savant,
Vous vous croyez considérable :
Mais, dites-moi, tenez-vous table ?

Que sert à vos pareils de lire incessamment?
Ils sont toujours logés à la troisième chambre,
Vêtus au mois de juin comme au mois de décem-
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.[bre,
La république a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien !
Je ne sais d'homme nécessaire
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
Nous en usons, Dieu sait ! notre plaisir occupe
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, et vous qui dédiez
A messieurs les gens de finance
De méchants livres bien payés.
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils méritaient.
L'homme lettré se tut; il avait trop à dire!
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
Mars détruisit le lieu que nos gens habitaient.
L'un et l'autre quitta sa ville.
L'ignorant resta sans asile;
Il reçut partout des mépris :
L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix.

LES DEUX CHIENS ET L'ANE MORT.

Les vertus devraient être sœurs,
Ainsi que les vices sont frères.
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file; il ne s'en manque guères;

J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous un même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit
Toutes en un sujet éminemment placées,
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt; l'autre est prudent,
[mais froid.
Parmi les animaux, le chien se pique d'être
Soigneux et fidèle à son maître;
Mais il est sot, il est gourmand :
Témoin ces deux mâtins qui, dans l'éloignement,
Virent un âne mort qui flottait sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignait de nos chiens.
Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens:
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes.
J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf, un
[cheval?
Eh! qu'importe quel animal?
Dit l'un de ces mâtins; voilà toujours curée.
Le point est de l'avoir, car le trajet est grand;
Et de plus il nous faut nager contre le vent.
Buvons toute cette eau; notre gorge altérée
En viendra bien à bout : ce corps demeurera
Bientôt à sec, et ce sera
Provision pour la semaine.
Voilà mes chiens à boire; ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie; ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'instant.
L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparaît à son âme.
Combien fait-il de vœux! combien perd-il de pas,
S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire!
Si j'arrondissais mes États!
Si je pouvais remplir mes coffres de ducats!

Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire!
Tout cela, c'est la mer à boire.
Mais rien à l'homme ne suffit.
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudrait quatre corps : encor, loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureraient :
Quatre Mathusalem bout à bout ne pourraient
Mettre à fin ce qu'un seul désire.

LES DEUX PIGEONS.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux,
Non pas pour vous, cruel! Au moins que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor si la saison avançait davantage!
Attendez les zéphirs; qui vous presse? Un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut;
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte, et le reste?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur.
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point;

Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite;
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère;
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étais là; telle chose m'advint.
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Une seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de [pluie,
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès; cela lui donne envie,
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lacs
Les menteurs et traîtres appâts.
Le lacs était usé, si bien que de son aile,
De ses pieds, de son bec l'oiseau le rompt enfin:
Quelque plume y périt, et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut, pour ce coup, que ses malheurs
Finiraient par cette aventure.
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)

Prit sa fronde, et du coup tua plus qu'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pié,
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna ;
Que bien, que mal, elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints, et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amis, heureux amis, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau.

LE SINGE ET LE LÉOPARD.

Le singe avec le léopard
Gagnaient de l'argent à la foire.
Ils affichaient chacun à part.
L'un deux disait : Messieurs, mon mérite et ma [gloire
Sont connus en bon lieu : le roi m'a voulu voir,
Et si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, et mouchetée.
La bigarrure plaît : partant, chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait ; bientôt chacun sortit.
Le singe de sa part disait : Venez, de grâce,
Venez, Messieurs ; je fais cent tours de passe-[passe.
Cette diversité dont on vous parle tant
Mon voisin léopard l'a sur soi seulement ;

Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
Cousin et gendre de Bertrand,
Singe du pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois bateaux, exprès pour vous parler ;
Car il parle, on l'entend ; il sait danser, baller,
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux ; et le tout pour six blancs (1) ;
Non, Messieurs, pour un sou ; si vous n'êtes contents,
Nous rendrons à chacun son argent à la porte.
Le singe avait raison : ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît ; c'est dans l'esprit.
L'une fournit toujours des choses agréables ;
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.
Oh ! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talents !

JUPITER ET LE PASSAGER.

Oh ! combien le péril enrichirait les dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire !
Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guère
De ce qu'on a promis aux cieux ;
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier ;
Il ne se sert jamais d'huissier.

(1) Deux sous six deniers. *Blanc*, espèce de petite monnaie qui valait cinq deniers. Il n'est plus d'usage qu'au pluriel et avec le mot *six*.

Eh ! qu'est-ce donc que le tonnerre ?
Comment appelez-vous ses avertissements ?

Un passager pendant l'orage
Avait voué cent bœufs au vainqueur des Titans.
Il n'en avait pas un : vouer cent éléphants
N'aurait pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage.
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il, prend mon vœu ; le voilà :
C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part ; je ne te dois plus rien.
Jupiter fit semblant de rire ;
Mais, après quelques jours, le dieu l'attrapa bien,
Envoyant un songe lui dire
Qu'un tel trésor était en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu.
Il trouva des voleurs, et n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talents d'or,
Bien comptés, et d'un tel trésor ;
On l'avait enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs ; de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit : Mon camarade,
Tu te moques de nous ; meurs, et va chez Pluton
Porter tes cent talents en don.

LE CHAT ET LE RENARD

Le chat et le renard, comme beaux petits saints,
S'en allaient en pèlerinage.
C'étaient deux vrais tartufs, deux archipatelins,
Deux francs patte-pelus, qui des frais du voyage,

Croquant mainte volaille, escroquant maint fro-
S'indemnisaient à qui mieux mieux. [mage,
Le chemin était long, et partant ennuyeux ;
Pour l'accourcir ils disputèrent.
La dispute est d'un grand secours ;
Sans elle on dormirait toujours.
Nos pèlerins s'égosillèrent.
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
Le renard au chat dit enfin :
Tu prétends être fort habile ;
En sais-tu tant que moi? J'ai cent ruses au sac.
Non, dit l'autre, je n'ai qu'un tour dans mon bis-
Mais je soutiens qu'il en vaut mille. [sac ;
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,
Une meute apaisa la noise.
Le chat dit au renard : Fouille en ton sac, ami ;
Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagème sûr : pour moi, voici le mien.
A ces mots sur un arbre il grimpa bel et bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
Tous les confrères de Brifaut.
Partout il tenta des asiles ;
Et ce fut partout sans succès :
La fumée y pourvut, ainsi que les bassets.
Au sortir d'un terrier, deux chiens aux pieds agiles
L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire :
On perd du temps au choix, on tente, on veut tou
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon. [faire

LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS.

Une tortue était, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers, on fait cas d'une terre étrangère;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux canards à qui la commère
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire.
Voyez-vous ce large chemin?
Nous vous voiturerons par l'air en Amérique;
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple, et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant. On ne s'attendait guère
A voir Ulysse en cette affaire.
La tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pèlerine.
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
Serrez bien, dirent-ils, gardez de lâcher prise.
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
La tortue enlevée, on s'étonnait partout
De voir aller en cette guise
L'animal lent et sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre oison.
Miracle! criait-on, venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues. —
La reine! vraiment oui; je la suis en effet;
Ne vous en moquez point. — Elle eût beaucoup [mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,

Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage :
Ce sont enfants tous d'un lignage.

LE BERGER ET LE ROI.

Un roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grâce aux soins du berger, de très notables sommes.
Le berger plut au roi par ses soins diligents.
Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens :
Laisse-là tes moutons, viens conduire les hommes :
Je te fais juge souverain.
Voilà notre berger la balance à la main.
Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,
Son troupeau, ses mâtins, le loup, et puis c'est tout,
Il avait du bon sens, le reste vint ensuite :
Bref il en vint fort bien à bout.
L'ermite, son voisin, accourut pour lui dire :
Veillé-je, et n'est-ce point un songe que je vois?
Vous, favori! vous, grand! défiez-vous des rois;
Leur faveur est glissante : on s'y trompe ; et le pire
C'est qu'il en coûte cher; de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.
Vous ne connaissez pas l'attrait qui vous engage
Je vous parle en ami; craignez tout. L'autre rit,
Et notre ermite poursuivit :
Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage
Je crois voir cet aveugle à qui, dans un voyage,

Un serpent engourdi de froid
Vint s'offrir sous sa main : il le prit pour un fouet;
Le sien s'était perdu tombant de sa ceinture.
Il rendait grâce au ciel de l'heureuse aventure,
Quand un passant cria : Que tenez-vous ? Dieux!
Jetez cet animal traître et pernicieux,
Ce serpent! — C'est un fouet. — C'est un serpent, vous [dis-je:
A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige?
Prétendez-vous garder ce trésor? — Pourquoi non?
Mon fouet était usé, j'en retrouve un fort bon :
Vous n'en parlez que par envie.
L'aveugle enfin ne le crut pas;
Il en perdit bientôt la vie :
L'animal dégourdi piqua son homme au bras.
Quant à vous, j'ose vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque chose de pire. —
Eh! que me saurait-il arriver que la mort? —
Mille dégoûts viendront, dit le prophète ermite.
Il en vint en effet; l'ermite n'eut pas tort.
Mainte peste de cour fit tant par maint ressort,
Que la candeur du juge ainsi que son mérite
Furent suspects au prince. On cabale, on suscite
Accusateurs et gens grevés par ses arrêts.
De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais.
Le prince voulut voir ces richesses immenses.
Il ne trouva partout que médiocrité,
Louange du désert et de la pauvreté :
C'étaient là ses magnificences.
Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :
Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures.
Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris
Tous les machineurs d'impostures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,

L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
Et, je pense, aussi sa musette.

Doux trésors, ce dit-il, chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends : sortons de ces riches palais
Comme l'on sortirait d'un songe!
Sire, pardonnez-moi cette exclamation;
J'avais prévu ma chute en montant sur le faite.
Je m'y suis trop complu; mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition?

LE MARCHAND, LE GENTILHOMME, LE PATRE ET LE FILS DU ROI.

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus échappés à la fureur des ondes,
Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de roi,
Réduits au sort de Bélisaire,
Demandaient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leurs misères.
De raconter quel sort les avait assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent [nés,
C'est un récit de longue haleine.
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :
Là, le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le prince s'étendit sur les malheurs des grands.
Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée,
Chacun fit de son mieux, et s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.

La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme?
Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à
Un pâtre ainsi parler ! Ainsi parler ! Croit-on [Rome.
Que le Ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit et de la raison;
Et que de tout berger, comme de tout mouton,
Les connaissances soient bornées?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.
L'un, c'était le marchand, savait l'arithmétique :
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
J'enseignerai la politique,
Reprit le fils de roi. Le noble poursuivit :
Moi je sais le blason; j'en veux tenir école :
Comme si devers l'Inde on eût eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon frivole !

Le pâtre dit : Amis, vous parlez bien; mais quoi !
Le mois a trente jours, jusqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous, par votre foi?
Vous me donnez une espérance
Belle, mais éloignée; et cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au diné de demain?
Ou plutôt sur quelle assurance
Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui?
Avant tout autre c'est celui
Dont il s'agit. Votre science
Est courte là-dessus : ma main y suppléera.

A ces mots, le pâtre s'en va
Dans un bois : il y fit des fagots dont la vente,
Pendant cette journée et pendant la suivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fît tant,
Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours;
Et grâce aux dons de la nature,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

LE LION, LE SINGE ET LES DEUX ANES.

Le lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit un beau jour amener
Le singe, maître ès arts chez la gent animale.
La première leçon que donna le régent
Fut celle-ci : Grand roi, pour régner sagement,
Il faut que tout prince préfère
Le zèle de l'État à certain mouvement
Qu'on appelle communément
Amour-propre; car c'est le père,
C'est l'auteur de tous les défauts
Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
Ce n'est pas chose si petite
Qu'on en vienne à bout en un jour :
C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
Par là votre personne auguste
N'admettra jamais rien en soi
De ridicule ni d'injuste.
Donne-moi, repartit le roi,
Des exemples de l'un et l'autre.
Toute espèce, dit le docteur,
Et je commence par la nôtre,
Toute profession s'estime dans son cœur,
Traite les autres d'ignorantes,

Les qualifie impertinentes,
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré su-[prême
On porte ses pareils, car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soi-même.
De tout ce que dessus j'argumente très bien
Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,
Cabale, et certain air de se faire valoir,
Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

L'autre jour, suivant à la trace
Deux Ânes qui, prenant tour à tour l'encensoir,
Se louaient tour à tour comme c'est la manière,
J'ouïs que l'un des deux disait à son confrère :
Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
L'homme, cet animal si parfait? Il profane
Notre auguste nom, traitant d'âne
Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot :
Il abuse encore d'un mot,
Et traite notre rire et nos discours de braire :
Les humains sont plaisants de prétendre exceller
Par-dessus nous! Non, non, c'est à vous de parler,
A leurs orateurs de se taire :
Voilà les vrais braillards. Mais laissons là ces gens :
Vous m'entendez, je vous entends ;
Il suffit. Et quant aux merveilles
Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomène est, au prix, novice dans cet art :
Vous surpassez Lambert (1). L'autre baudet repart :

(1) C'est le fameux musicien dont il est question dans la troisième satire de Boileau :

Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole.

Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.
Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés,
S'en allèrent dans les cités
L'un l'autre se prôner : chacun d'eux croyait faire,
En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honneur en reviendrait sur lui.

J'en connais beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les baudets, mais parmi les puissances,
Que le Ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
Qui changeraient entre eux les simples excellences,
S'ils osaient, en des majestés.
J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose
Que votre majesté gardera le secret.
Elle avait souhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fît voir, entre autre chose,
L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.
L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps.
Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire
S'il traita l'autre point, car il est délicat;
Et notre maître ès arts, qui n'était pas un fat,
Regardait ce lion comme un terrible sire.

LE LOUP ET LE RENARD.

Mais d'où vient qu'au renard Ésope accorde un point,
C'est d'exceller en tours plein de matoiserie?
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
Quand le loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en sait-il pas autant que lui?
Je crois qu'il en sait plus; et j'oserais, peut-être
Avec quelque raison, contredire mon maître.

Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut
La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisaient le liquide élément :
Notre renard, pressé par un faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenait suspendu.
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine,
Et voyant sa perte prochaine;
Car comment remonter, si quelque autre affamé,
De la même image charmé,
Et succédant à sa misère,
Par le même chemin ne le tirait d'affaire?
Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vînt au [puits.
Le temps, qui toujours marche, avait pendant [deux nuits
Échancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire.
Sire renard était désespéré.
Compère loup, le gosier altéré,
Passe par là; l'autre dit : Camarade,
Je veux vous régaler : voyez-vous cet objet?
C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait :
La vache Io donna le lait.
Jupiter, s'il était malade,
Reprendrait l'appétit en tâtant un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure;
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,

Le loup fut un sot de le croire :
Il descend, et son poids emportant l'autre part,
Reguinde en haut maître renard.
Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

LE CHAT ET LES DEUX MOINEAUX.

A Mgr le Duc de Bourgogne.

Un chat, contemporain d'un fort jeune moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau :
La cage et le panier avaient mêmes pénates.
Le chat était souvent agacé par l'oiseau :
L'un s'escrimait du bec, l'autre jouait des pattes.
Ce dernier toutefois épargnait son ami,
Ne le corrigeant qu'à demi :
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa férule.
Le passereau, moins circonspect,
Lui donnait force coups de bec;
En sage et discrète personne,
Maître chat excusait ces jeux :
Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux.
Comme ils se connaissaient tous deux dès leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenait;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournait :
Quand un moineau du voisinage
S'en vint les visiter, et se fit compagnon
Du pétulant Pierrot et du sage Raton.

Entre les deux oiseaux il arriva querelle;
Et Raton de prendre parti :
Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,
D'insulter ainsi notre ami!
Le moineau du voisin viendra manger le nôtre!
Non, de par tous les chats! Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger. Vraiment, dit maître chat,
Les moineaux ont un goût exquis et délicat!
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait?
Sans cela toute fable est un œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits; mais leur ombre [m'abuse.
Prince, vous les aurez incontinent trouvés;
Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma [muse;
Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

LA FORÊT ET LE BUCHERON.

Un bûcheron venait de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avait emmanché sa cognée.
Cette perte ne put sitôt se réparer
Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.
L'homme enfin la prie humblement
De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche,
Afin de faire un autre manche :
Il irait employer ailleurs son gagne-pain;
Il laisserait debout maint chêne et maint sapin
Dont chacun respectait la vieillesse et les charmes.

L'innocente forêt lui fournit d'autres armes :
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer.
Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
De ses principaux ornements.
Elle gémit à tous moments :
Son propre don fait son supplice.
Voilà le train du monde et de ses sectateurs.
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages
Soient exposés à ces outrages,
Qui ne se plaindrait là-dessus?
Hélas! j'ai beau crier et me rendre incommode,
L'ingratitude et les abus
N'en seront pas moins à la mode.

LE RENARD, LE LOUP ET LE CHEVAL.

Un renard jeune encor, quoique des plus madrés,
Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain loup franc novice : Accourez,
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand; j'en ai la vue encor toute ravie.
Est-il plus fort que nous? dit le loup en riant.
Fais-moi son portrait, je te prie.
Si j'étais quelque peintre ou quelque étudiant,
Repartit le renard, j'avancerais la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez. Que sait-on? Peut-être est-ce une
Que la fortune nous envoie. [proie
Ils vont; et le cheval qu'à l'herbe on avait mis,
Assez peu curieux de semblables amis,

Fut presque sur le point d'enfiler la venelle (1).
Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs
Apprendraient volontiers comment on vous appel-
Le cheval, qui n'était dépourvu de cervelle, [le.
Leur dit : Lisez mon nom, vous le pouvez, Mes-
[sieurs :
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle.
Le renard s'excusa sur son peu de savoir :
Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire;
Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout
[avoir :
Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre
Le loup, par ce discours flatté, [à lire.
S'approcha. Mais sa vanité
Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre
Un coup, et haut le pied. Voilà mon loup par terre,
Mal en point, sanglant et gâté.
Frère, dit le renard, ceci nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit :
Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
Que de tout inconnu le sage se méfie.

LE RENARD ET LES POULETS D'INDE.

Contre les assauts d'un renard
Un arbre à des dindons servait de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vu chacun en sentinelle,
S'écria : Quoi ! ces gens se moqueront de moi !
Eux seuls seront exempts de la commune loi !

(1) Espèce de proverbe pour dire : *prendre la fuite.*

Non, par tous les dieux, non ! Il accomplit son dire.
La lune, alors luisant, semblait contre le sire
Vouloir favoriser la dindonnière gent.
Lui, qui n'était novice au métier d'assiégeant,
Eut recours à son sac de ruses scélérates,
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes ;
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Arlequin n'eût exécuté
Tant de différents personnages.
Il élevait sa queue, il la faisait briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller,
L'ennemi les lassait en leur tenant la vue
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tombait quelqu'un ; autant de pris,
Autant de mis à part : près de moitié succombe.
Le compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

LE PHILOSOPHE SCYTHE.

Un philosophe austère, et né dans la Scythie,
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
Un sage assez semblable au vieillard de Virgile,
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.
Son bonheur consistait aux beautés d'un jardin :
Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,

De ses arbres à fruit retranchait l'inutile,
Ébranchait, émondait, ôtait ceci, cela,
Corrigeant partout la nature,
Excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda
Pourquoi cette ruine ; était-il d'homme sage
De mutiler ainsi ces pauvres habitants?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage;
Laissez agir la faux du temps :
Ils iront assez tôt border le noir rivage.
J'ôte le superflu, dit l'autre; en l'abattant,
Le reste en profite d'autant.
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute [heure,
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abatis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son verger contre toute raison,
Sans observer temps ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit et tout meurt.

Ce Scythe exprime bien
Un indiscret Stoïcien :
Celui-ci retranche de l'âme
Désirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocents souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort :
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

FABLES DE FLORIAN

LES DEUX VOYAGEURS.

Le compère Thomas et son ami Lubin
Allaient tous deux à pied à la ville prochaine.
Thomas trouve sur son chemin
Une bourse de louis pleine;
Il l'empoche aussitôt. Lubin, d'un air content,
Lui dit : Pour nous, la bonne aubaine !
Non, répond Thomas froidement. [rent.
Pour nous n'est pas bien dit : pour moi, c'est diffé-
Lubin ne souffle plus : mais, en quittant la plaine,
Ils trouvent des voleurs cachés au bois voisin.
Thomas tremblant, et non sans cause,
Dit : Nous sommes perdus ! Non, lui répond Lubin,
Nous n'est pas le vrai mot; mais toi, c'est autre cho-
Cela dit, il s'échappe à travers les taillis. [se.
Immobile de peur, Thomas est bientôt pris :
Il tire la bourse et la donne.
Qui ne songe qu'à soi quand sa fortune est bonne,
Dans le malheur n'a point d'amis.

LE CHAT ET LE MIROIR.

Philosophes hardis, qui passez votre vie
A vouloir expliquer ce qu'on n'explique pas,
Daignez écouter, je vous prie,
Ce trait du plus sage des chats.

Sur une table de toilette
Ce chat aperçut un miroir;
Il y saute, regarde, et d'abord pense voir
Un de ses frères qui le guette.
Notre chat veut le joindre, il se trouve arrêté.
Surpris, il juge alors la glace transparente,
Et passe de l'autre côté,
Ne trouve rien, revient et le chat se présente.
Il réfléchit un peu : de peur que l'animal,
Tandis qu'il fait le tour, ne sorte,
Sur le haut du miroir il se met à cheval,
Une patte par-ci, l'autre par-là; de sorte
Qu'il puisse partout le saisir.
Alors, croyant bien le tenir,
Doucement, vers la glace, il incline la tête,
Aperçoit une oreille, et puis deux... A l'instant,
A droite, à gauche, il va jetant
Sa griffe qu'il tient toute prête :
Mais il perd l'équilibre, il tombe et n'a rien pris.
Alors, sans davantage attendre,
Sans chercher plus longtemps ce qu'il ne peut com- [prendre,
Il laisse le miroir et retourne aux souris :
Que m'importe, dit-il, de percer ce mystère?
Une chose que notre esprit,
Après un long travail n'entend, ni ne saisit,
Ne nous est jamais nécessaire.

LA CARPE ET LES CARPILLONS.

Prenez garde, mes fils, cotoyez moins le bord,
Suivez le fond de la rivière;
Craignez la ligne meurtrière,
Où l'épervier plus dangereux encor.

C'est ainsi que parlait une carpe de Seine
A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.
C'était au mois d'avril : les neiges, les glaçons,
Fondus par les zéphyrs, descendaient des monta-
Le fleuve enflé par eux s'élève à gros bouillons[gnes;
Et déborde dans les campagnes.
Ah! ah! criaient les carpillons,
Qu'en dis-tu carpe radoteuse?
Crains-tu pour nous les hameçons?
Nous voilà citoyens de la mer orageuse;
Regarde : on ne voit plus que les eaux et le ciel,
Les arbres sont cachés sous l'onde.
Nous sommes les maîtres du monde,
C'est le déluge universel.
Ne croyez pas cela, répond la vieille mère,
Pour que l'eau se retire, il ne faut qu'un instant :
Ne vous éloignez point, et, de peur d'accident,
Suivez, suivez toujours le fond de la rivière.
Bah! disent les poissons, tu répètes toujours
Mêmes discours.
Adieu! nous allons voir notre nouveau domaine!
Parlant ainsi, nos étourdis
Sortent tous du lit de la Seine,
Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.
Qu'arriva-t-il? Les eaux se retirèrent,
Et les carpillons demeurèrent;
Bientôt ils furent pris
Et frits.
Pourquoi quittaient-ils la rivière?
Pourquoi? Je le sais trop, hélas!
C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère,
C'est qu'on veut sortir de sa sphère,
C'est que... c'est que... je ne finirais pas.

LE CALIFE.

Autrefois, dans Bagdad, le calife Almamon
Fit bâtir un palais plus beau, plus magnifique,
Que ne le fut jamais celui de Salomon.
Cent colonnes d'albâtre en formaient le portique;
L'or, le jaspe, l'azur, décoraient le parvis;
Dans les appartements embellis de sculpture,
Sous des lambris de cèdre, on voyait réunis
Et les trésors du luxe et ceux de la nature;
Les fleurs, les diamants, les parfums, la verdure,
Les myrtes odorants, les chefs-d'œuvre de l'art,
Et les fontaines jaillissantes
Roulant leurs ondes bondissantes
A côté des lits de brocart.
Près de ce beau palais, juste devant l'entrée,
Une étroite chaumière, antique et délabrée,
D'un pauvre tisserand était l'humble réduit.
Là, content du petit produit
D'un grand travail, sans dette et sans soucis pé-
Le bon vieillard, libre, oublié, [nibles,
Coulait des jours doux et paisibles;
Point envieux, point envié.
J'ai déjà dit que sa retraite
Masquait le devant du palais.
Le visir veut d'abord, sans forme de procès,
Qu'on abatte la maisonnette;
Mais le calife veut que d'abord on l'achète.
Il fallut obéir : on va chez l'ouvrier.
On lui porte de l'or. Non, gardez votre somme,
Répond doucement le pauvre homme.
Je n'ai besoin de rien avec mon atelier.

Et, quant à ma maison, je ne puis m'en défaire ;
C'est là que je suis né, c'est là qu'est mort mon père ;
Je prétends y mourir aussi.
Le calife, s'il veut, peut me chasser d'ici,
Il peut détruire ma chaumière ;
Mais, s'il le fait, il me verra
Venir, chaque matin, sur la dernière pierre
M'asseoir et pleurer ma misère.
Je connais Almamon, son cœur en gémira.
Cet insolent discours excita la colère
Du visir, qui voulait punir ce téméraire
Et sur-le-champ raser sa chétive maison.
Mais le calife lui dit : Non.
J'ordonne qu'à mes frais elle soit réparée,
Ma gloire tient à sa durée :
Je veux que mes neveux, en la considérant,
Y trouvent de mon règne un monument auguste,
En voyant le palais ils diront : Il fut grand ;
En voyant la chaumière ils diront : il fut juste.

LES DEUX JARDINIERS.

Deux frères jardiniers avaient pour héritage
Un jardin dont chacun cultivait la moitié ;
Liés d'une étroite amitié,
Ensemble ils faisaient leur ménage,
L'un deux, appelé Jean, bel esprit, beau parleur,
Se croyait un très grand docteur ;
Et Monsieur Jean passait sa vie
A lire l'almanach, à regarder le temps
Et la girouette et les vents.
Bientôt, donnant l'essor à son rare génie,

Il voulut découvrir comment d'un pois tout seul
Des milliers de pois peuvent sortir si vite;
Pourquoi la graine du tilleul, [petite
Qui produit un grand arbre, est pourtant plus
Que la fève, qui meurt à deux pieds du terrain;
Enfin par quel secret mystère
Cette fève, qu'on sème au hasard sur la terre,
Sait se retourner dans son sein,
Place en bas sa racine et pousse en haut sa tige.
Tandis qu'il rêve et qu'il s'afflige
De ne point pénétrer ces importants secrets,
Il n'arrose point son marais;
Ses épinards et sa laitue
Sèchent sur pied; le vent du Nord lui tue
Ses figuiers qu'il ne couvre pas. [bourse
Point de fruits au marché, point d'argent dans la
Et le pauvre docteur avec ses almanachs
N'a que son frère pour ressource.
Celui-ci, dès le grand matin,
Travaillait en chantant quelque joyeux refrain;
Bêchait, arrosait tout, du pêcher à l'oseille.
Sur ce qu'il ignorait sans vouloir discourir,
Il semait bonnement pour pouvoir recueillir.
Aussi, dans son terrain, tout venait à merveille,
Il avait des écus, des fruits et du plaisir.
Ce fut lui qui nourrit son frère,
Et quand Monsieur Jean, tout surpris,
S'en vint lui demander comment il savait faire :
Mon ami, lui dit-il, voici tout le mystère :
Je travaille, et tu réfléchis;
Lequel rapporte davantage?
Tu te tourmentes, je jouis;
Qui de nous deux est le plus sage?

LE LIERRE ET LE THYM.

Que je te plains, petite plante !
Disait un iour le lierre au thym :
Toujours ramper, c'est ton destin ;
Ta tige chétive et tremblante
Sort à peine de terre et la mienne dans l'air,
Unie au chêne altier que chérit Jupiter,
S'élance avec lui dans la nue.
Il est vrai, dit le thym, ta hauteur m'est connue,
Je ne puis sur ce point disputer avec toi :
Mais je me soutiens par moi-même ;
Et sans cet arbre, appui de ta faiblesse extrême,
Tu ramperais plus bas que moi.

Traducteurs, éditeurs, faiseurs de commentaires,
Qui nous parlez toujours de grec ou de latin,
Dans vos discours préliminaires,
Retenez ce que dit le thym.

LE TROUPEAU DE COLAS.

Dès la pointe du jour, sortant de son hameau,
Colas, jeune pasteur d'un assez beau troupeau,
Le conduisait au pâturage.
Sur sa route il trouve un ruisseau
Que la nuit précédente un effroyable orage
Avait rendu torrent; comment passer cette eau ?
Chien, brebis et berger, tout s'arrête au rivage.
En faisant un circuit l'on eût gagné le pont;
C'était bien le plus sûr; mais c'était le plus long,

Colas veut abréger : d'abord il considère
Qu'il peut franchir cette rivière;
Et, comme ses béliers sont forts,
Il conclut que, sans grands efforts,
Le troupeau sautera. Cela dit, il s'élance;
Son chien saute après lui, béliers d'entrer en danse.
A qui mieux mieux; courage, allons!
Après les béliers, les moutons;
Tout est en l'air, tout saute; et Colas les excite
En s'applaudissant du moyen.
Les béliers, les moutons, sautèrent assez bien;
Mais les brebis vinrent ensuite,
Les agneaux, les vieillards, les faibles, les peureux,
Les mutins, corps toujours nombreux,
Qui refusaient le saut ou sautaient de colère,
Et soit faiblesse, soit dépit,
Se laissaient choir dans la rivière.
Il s'en noya le quart; un autre quart s'enfuit
Et sous la dent du loup périt.
Colas, réduit à la misère,
S'aperçut, mais trop tard, que pour un bon pasteur,
Le plus court n'est pas le meilleur.

LE BOUVREUIL ET LE CORBEAU.

Un bouvreuil, un corbeau, chacun dans une cage,
Habitaient le même logis.
L'un enchantait par son ramage
La femme, le mari, les gens, tout le ménage;
L'autre les fatiguait sans cesse de ses cris;
Il demandait du pain, du rôti, du fromage,
Qu'on s'empressait de lui porter,

Afin qu'il voulût bien se taire.
Le timide bouvreuil ne faisait que chanter,
Et ne demandait rien : aussi, pour l'ordinaire,
On l'oubliait ; le pauvre oiseau
Manquait souvent de grain et d'eau.
Ceux qui louaient le plus de son chant l'harmonie
N'auraient pas fait le moindre pas
Pour voir si l'auge était remplie. [pas.
Ils l'aimaient bien pourtant, mais ils n'y pensaient
Un jour on le trouva mort de faim dans sa cage.
Ah ! quel malheur ! dit-on : las ! il chantait si bien ;
De quoi donc est-il mort? Certes, c'est grand [dommage,
Le corbeau crie encore et ne manque de rien.

L'ENFANT ET LE MIROIR.

Un enfant élevé dans un pauvre village
Revint chez ses parents et fut surpris d'y voir
Un miroir.
D'abord il aima son image
Et puis, par un travers bien digne d'un enfant
Et même d'un être plus grand,
Il veut outrager ce qu'il aime,
Lui fait une grimace et le miroir la rend ;
Alors son dépit est extrême :
Il lui montre un poing menaçant,
Il se voit menacé de même.
Notre marmot fâché s'en vient, en frémissant,
Battre cette image insolente ;
Il se fait mal aux mains. Sa colère en augmente,
Et, furieux, au désespoir,
Le voilà, devant ce miroir,

Criant, pleurant, frappant la glace.
Sa mère, qui survient, le console, l'embrasse,
Tarit ses pleurs, et doucement lui dit :
N'as-tu pas commencé à faire la grimace
A ce méchant enfant qui cause ton dépit?
— Oui. — Regarde à présent : tu souris, il sourit;
Tu tends vers lui les bras, il te les tend de même;
Tu n'es plus en colère, il ne se fâche plus :
De la société tu vois ici l'emblème;
Le bien, le mal nous sont rendus.

LE CHEVAL ET LE POULAIN.

Un bon père cheval, veuf, et n'ayant qu'un fils
L'élevait dans un pâturage
Où les eaux, les fleurs et l'ombrage
Présentaient à la fois tous les biens réunis.
Abusant pour jouir, comme on fait à cet âge,
Le poulain tous les jours se gorgeait de sainfoin,
Se vautrait dans l'herbe fleurie,
Galopait sans objet, se baignait sans envie,
Ou se reposait sans besoin.
Oisif et gras à lard, le jeune solitaire
S'ennuya, se lassa de ne manquer de rien :
Le dégoût vint bientôt : il va trouver son père :
Depuis longtemps, dit-il, je ne me sens pas bien;
Cette herbe est malsaine et me tue,
Ce trèfle est sans saveur, cette onde est corrompue,
L'air qu'on respire ici m'attaque les poumons;
Bref, je meurs, si nous ne partons.
— Mon fils, répond le père, il s'agit de ta vie.
A l'instant même il faut partir.

Sitôt dit, sitôt fait, ils quittent leur patrie.
Le jeune voyageur bondissait de plaisir ;
Le vieillard, moins joyeux, allait un train plus sage ;
Mais il guidait l'enfant et le faisait gravir
Sur des monts escarpés, arides, sans herbages,
    Où rien ne pouvait le nourrir.
    Le soir vint, point de pâturage ;
    On s'en passa. Le lendemain,
Comme l'on commençait à souffrir de la faim,
On prit du bout des dents une ronce sauvage.
On ne ne galopa plus le reste du voyage ;
A peine, après deux jours, allait-on même au pas.
    Jugeant alors la leçon faite,
    Le père va reprendre une route secrète
    Que son fils ne connaissait pas,
    Et le ramène à la prairie,
Au milieu de la nuit. Dès que notre poulain
    Retrouve un peu d'herbe fleurie,
    Il se jette dessus : ah ! l'excellent festin,
La bonne herbe ! dit-il : comme elle est douce et tendre !
    Mon père, il ne faut pas s'attendre
    Que nous puissions rencontrer mieux ;
Fixons-nous pour jamais dans ces aimables lieux ;
Quel pays peut valoir cet asile champêtre ?
Comme il parlait ainsi, le jour vint à paraître :
Le poulain reconnaît le pré qu'il a quitté ;
Il demeure confus. Le père, avec bonté,
Lui dit : Mon cher enfant, retiens cette maxime :

Quiconque jouit trop est bientôt dégoûté ;
    Il faut au bonheur du régime.

L'ÉDUCATION DU LION.

Enfin, le roi lion venait d'avoir un fils;
Partout dans ses États on se livrait en proie
Aux transports éclatants d'une bruyante joie :
Les rois heureux ont tant d'amis!
Sire lion, monarque sage,
Songeait à confier son enfant bien-aimé
Au soin d'un gouverneur vertueux, estimé,
Sous qui le lionceau fît son apprentissage.
Vous jugez qu'un choix pareil
Est d'assez grande importance
Pour que longtemps on y pense.
Le monarque indécis assemble son conseil :
En peu de mots il expose
Le point dont il s'agit et supplie instamment
Chacun des conseillers de nommer franchement
Celui qu'en conscience il croit propre à la chose.
Le tigre se leva : Sire, dit-il, les rois
N'ont de grandeur que par la guerre.
Il faut que votre fils soit l'effroi de la terre :
Faites donc tomber votre choix
Sur le guerrier le plus terrible,
Le plus craint, après vous, des hôtes de ces bois
Votre fils saura tout, s'il sait être invincible.
L'ours fut de cet avis : il ajouta pourtant
Qu'il fallait un guerrier prudent,
Un animal de poids, de qui l'expérience
Du jeune lionceau sût régler la vaillance
Et mettre à profit ses exploits.
Après l'ours, le renard s'explique,
Et soutient que la politique

Est le premier talent des rois;
Qu'il faut donc un Mentor d'une finesse extrême
Pour instruire le prince et pour le bien former.
Ainsi, chacun sans se nommer,
Clairement, s'indiqua soi-même :
De semblables conseils sont communs à la cour.
Enfin le chien parle à son tour :
Sire, dit-il, je sais qu'il faut faire la guerre,
Mais je crois qu'un bon roi ne la fait qu'à regret;
L'art de tromper ne me plaît guère :
Je connais un plus beau secret,
Pour rendre heureux l'État, pour en être le père,
Pour tenir ses sujets sans trop les alarmer
Dans une dépendance entière;
Ce secret, c'est de les aimer.
Voilà pour bien régner la science suprême;
Et si vous désirez la voir dans votre fils,
Sire, montrez-la lui vous-même.
Tout le conseil resta muet à cet avis.
Le lion court au chien : Ami, je te confie
Le bonheur de l'État et celui de ma vie :
Prends mon fils, sois son maître, et, loin de tout flatteur,
S'il se peut, va former son cœur.
Il dit, et le chien part, avec le jeune prince.
D'abord à son pupille il persuade bien
Qu'il n'est point lionceau, qu'il n'est qu'un pauvre chien,
Son parent éloigné; de province en province
Il le fait voyager, montrant à ses regards
Les abus du pouvoir, des peuples la misère,
Les lièvres, les lapins mangés par les renards,
Les moutons par les loups, les cerfs par la panthère;
Partout le faible terrassé,
Le bœuf travaillant sans salaire

Et le singe récompensé.
Le jeune lionceau frémissait de colère :
Mon père, disait-il, de pareils attentats
Sont-ils connus du roi? Comment pourraient-ils [l'être?
Disait le chien : les grands approchent seuls du [maître,
Et les mangés ne parlent pas.
Ainsi, sans raisonner de vertu, de prudence,
Notre jeune lion devenait tous les jours
Vertueux et prudent; car c'est l'expérience
Qui corrige, et non les discours.
A cette bonne école il acquit avec l'âge :
Sagesse, esprit, force et raison.
Que lui fallait-il davantage?
Il ignorait pourtant encor qu'il fût lion;
Lorsqu'un jour qu'il parlait de sa reconnaissance
A son maître, à son bienfaiteur,
Un tigre furieux, d'une énorme grandeur,
Paraissant tout à coup, contre le chien s'avance.
Le lionceau plus prompt s'élance ;
Il hérisse ses crins, il rugit de fureur,
Bat ses flancs de sa queue, et ses griffes sanglantes
Ont bientôt dispersé les entrailles fumantes
De son redoutable ennemi.
A peine il est vainqueur qu'il court à son ami :
Oh! quel bonheur pour moi d'avoir sauvé ta vie!
Mais quel est mon étonnement!
Sais-tu que l'amitié dans cet heureux moment
M'a donné d'un lion la force et la furie?
— Vous l'êtes, mon cher fils, oui, vous êtes mon roi,
Dit le chien tout baigné de larmes,
Le voilà donc venu ce moment plein de charmes,
Où, vous rendant enfin tout ce que je vous dois,

Je peux vous dévoiler un important mystère !
Retournons à la cour, mes travaux sont finis.
Cher prince, malgré moi, cependant je gémis,
Je pleure, pardonnez, tout l'État trouve un père
Et moi je vais perdre mon fils.

LA JEUNE POULE ET LE VIEUX RENARD.

Une poulette jeune et sans expérience
En trottant, cloquetant, grattant,
Se trouva, je ne sais comment,
Fort loin du poulailler, berceau de son enfance.
Elle s'en aperçut qu'il était déjà tard.
Comme elle y retournait, voici qu'un vieux renard
A ses yeux troublés se présente.
La pauvre poulette tremblante
Recommande son âme à Dieu.
Mais le renard, s'approchant d'elle,
Lui dit : Hélas ! mademoiselle,
Votre frayeur m'étonne peu.
C'est la faute de mes confrères,
Gens de sac et de corde, infâmes ravisseurs.
Dont les appétits sanguinaires
Ont rempli la terre d'horreurs.
Je ne puis les changer, mais du moins je travaille
A préserver par mes conseils
L'innocente et faible volaille
Des attentats de mes pareils.
Je ne me trouve heureux qu'en me rendant utile;
Et j'allais de ce pas jusque dans votre asile
Pour avertir vos sœurs qu'il court un mauvais [bruit.

C'est qu'un certain renard, méchant autant qu'habile,
Doit vous attaquer cette nuit,
Je viens veiller pour vous. La crédule innocente
Vers le poulailler le conduit;
A peine est-il dans ce réduit,
Qu'il tue, égorge, et sa griffe sanglante
Entasse les mourants sur la terre étendus
Comme fit Diomède au quartier de Rhésus.
Il croqua tout, grandes, petites,
Coqs, poulets et chapons; tout périt sous ses dents.
La pire espèce de méchants
Est celle des vieux hypocrites.

LE ROI DE PERSE.

Un roi de Perse certain jour
Chassait avec toute sa cour;
Il eut soif, et dans cette plaine
On ne trouvait point de fontaine!
Près de là seulement était un grand jardin
Rempli de beaux cédras, d'oranges, de raisin :
A Dieu ne plaise que j'en mange!
Dit le roi, ce jardin courrait trop de danger :
Si je me permettais d'y cueillir une orange
Mes visirs aussitôt mangeraient le verger.

L'INONDATION.

Des laboureurs vivaient paisibles et contents
Dans un riche et nombreux village;
Dès l'aurore ils allaient travailler à leurs champs;
Le soir ils revenaient chantants

Au sein d'un tranquille ménage;
Et la nature bonne et sage,
Pour prix de leurs travaux, leur donnait tous les
De beaux blés et de beaux enfants. [ans
Mais il faut bien souffrir, c'est notre destinée.
Or il arriva qu'une année,
Dans le mois où le blond Phébus
S'en va faire visite au brûlant Sirius,
La terre, de sucs épuisée,
Ouvrant de toutes parts son sein,
Haletait sous un ciel d'airain.
Point de pluie et point de rosée.
Sous un sol crevassé l'on voit noircir le grain;
Les épis sont brûlés, et leurs têtes penchées
Tombent sur leurs tiges séchées.
On tremble de mourir de faim;
La commune s'assemble. En hâte on délibère :
Et chacun, comme à l'ordinaire
Parle beaucoup et rien ne dit.
Enfin quelques vieillards, gens de sens et d'esprit,
Proposèrent un parti sage :
Mes amis, dirent-ils, d'ici vous pouvez voir
Ce mont peu distant du village :
Là se trouve un grand lac, immense réservoir
Des souterraines eaux qui s'y font un passage.
Allez saigner ce lac; mais sachez ménager
Un petit nombre de saignées,
Afin qu'à votre gré vous puissiez diriger
Ces bienfaisantes eaux dans vos terres baignées.
Juste quand il faudra nous les arrêterons.
Prenez bien garde au moins... Oui, oui, courons,
S'écrie aussitôt l'assemblée. [courons,
Et voilà mille jeunes gens

Armés d'hoyaux, de pics, et d'autres instruments,
Qui volent vers le lac : la terre est travaillée
Tout autour de ses bords; on perce en cent
A la fois : [endroits
D'un morceau de terrain chaque ouvrier se charge :
Courage, allons! point de repos!
L'ouverture jamais ne peut être assez large.
Cela fut bientôt fait. Avant la nuit, les eaux
Tombent de tout leur poids sur leur digue affaiblie,
De partout roulent à grands flots
Transports et compliments de la troupe ébahie,
Qui s'admire dans ses travaux.
Le lendemain matin ce ne fut pas de même :
On voit flotter les blés sur un océan d'eau,
Pour sortir du village il faut prendre un bateau;
Tout est perdu, noyé. La douleur est extrême,
On s'en prend aux vieillards. C'est vous, leur
Qui nous coûtez notre moisson; [disait-on,
Votre maudit conseil... Il était salutaire, [faire
Répondit un d'entre eux; mais ce qu'on vient de
Est fort loin du conseil comme de la raison.
Nous voulions un peu d'eau, vous nous lâchez la
[bonde.
L'excès d'un très grand bien devient un mal très
Le sage arrose doucement, [grand;
L'insensé tout de suite inonde.

LE ROI ALPHONSE.

Certain roi qui régnait sur les rives du Tage,
Et que l'on surnomma le sage,
Non parce qu'il était prudent,
Mais parce qu'il était savant,

Alphonse, fut surtout un habile astronome.
Il connaissait le ciel bien mieux que son royaume,
Et quittait souvent son conseil
Pour la lune ou pour le soleil.
Un soir qu'il retournait à son observatoire,
Entouré de ses courtisans,
Mes amis, disait-il, enfin j'ai lieu de croire
Qu'avec mes nouveaux instruments
Je verrai, cette nuit, des hommes dans la lune,
— Votre majesté les verra,
Répondait-on ; la chose est même trop commune,
Elle doit voir mieux que cela.
Pendant tous ces discours, un pauvre, dans la rue,
S'approche en demandant humblement, chapeau
Quelques maravédis ; le roi ne l'entend pas [bas,
Et sans le regarder son chemin continue.
Le pauvre suit le roi, toujours tendant la main,
Toujours renouvelant sa prière importune.
Mais, les yeux vers le ciel, le roi, pour tout refrain,
Répétait : Je verrai des hommes dans la lune.
Enfin le pauvre le saisit
Par son manteau royal, et gravement lui dit :
— Ce n'est pas de là-haut, c'est des lieux où nous
Que Dieu vous a fait souverain. [sommes
Regardez à vos pieds : là vous verrez des hommes,
Et des hommes manquant de pain.

LA BALANCE DE MINOS.

Minos, ne pouvant plus suffire
Au fatigant métier d'entendre et de juger
Chaque ombre descendue au ténébreux empire,
Imagina, pour abréger,

De faire faire une balance,
Où dans l'un des bassins il mettait à la fois
Cinq ou six morts, dans l'autre un certain poids
Qui déterminait la sentence.
Si le poids s'élevait, alors plus à loisir,
Minos examinait l'affaire;
Si le poids baissait au contraire,
Sans scrupule il faisait punir.
La méthode était sûre, expéditive et claire;
Minos s'en trouvait bien. Un jour en même temps,
Au bord du Styx la mort rassemble
Deux rois, un grand ministre, un héros, trois savants.
Minos les fait peser ensemble :
Le poids s'élève; il en met deux,
Et puis trois, c'est en vain; quatre ne font pas mieux.
Minos, un peu surpris, ôte de la balance
Ces inutiles poids, cherche un autre moyen;
Et, près de là, voyant un pauvre homme de bien
Qui dans un coin obscur attendait en silence,
Il le met seul en contrepoids :
Les six ombres s'élèvent à la fois.

LE PARRICIDE.

Un fils avait tué son père
Ce crime affreux n'arrive guère
Chez les tigres, les ours; mais l'homme le commet.
Ce parricide eut l'art de cacher son forfait.
Nul ne le soupçonna : farouche et solitaire,
Il fuyait les humains et vivait dans les bois,
Espérant échapper aux remords comme aux lois.

Certain jour, on le vit détruire à coups de pierre
Un malheureux nid de moineaux.
Eh! que vous ont fait ces oiseaux?
Lui demande un passant, pourquoi tant de colère?
— Ce qu'ils m'ont fait, répond le criminel,
Ces oisillons menteurs, que confonde le ciel,
Me reprochent d'avoir assassiné mon père!
Le passant le regarde : il se trouble, il pâlit,
Sur son front son crime se lit :
Conduit devant le juge, il l'avoue et l'expie.

O des vertus dernière amie,
Toi qu'on voudrait en vain éviter ou tromper,
Conscience terrible, on ne peut t'échapper.

LE PERROQUET CONFIANT.

Cela ne sera rien, disent certaines gens,
Lorsque la tempête est prochaine.
Pourquoi nous affliger avant que le mal vienne?
Pourquoi? Pour l'éviter s'il en est encore temps.
Un capitaine de navire,
Fort brave homme, mais peu prudent,
Se mit en mer malgré le vent,
Le pilote avait beau lui dire
Qu'il risquait sa vie et son bien,
Notre homme ne faisait qu'en rire,
Et répétait toujours : « cela ne sera rien. »
Un perroquet de l'équipage,
A force d'entendre ses mots,
Les retint et les dit pendant tout le voyage.
Le navire égaré voguait au gré des flots.
Quand un calme plat vous l'arrête,

Les vivres tiraient à leur fin;
Point de terre voisine, et bientôt plus de pain,
Chacun des passagers s'attriste, s'inquiète;
Notre capitaine se tait.
« Cela ne sera rien », criait le perroquet.
Le calme continue; on vit vaille que vaille,
Il ne reste plus de volaille :
On mange les oiseaux, triste et dernier moyen!
Perruches, cardinaux, catakois, tout y passe;
Le perroquet, la tête basse,
Disait plus doucement : « cela ne sera rien. »
Il pouvait encor fuir, sa cage était trouée,
Il attendit; il fut étranglé bel et bien,
Et mourant, il criait d'une voix enrouée :
« Cela... cela ne sera rien! »

LE SAVANT ET LE FERMIER.

Que j'aime les héros dont je conte l'histoire!
Et qu'à m'occuper d'eux je trouve de douceur!
J'ignore s'ils pourront m'acquérir de la gloire,
Mais je sais qu'ils font mon bonheur.
Avec les animaux je veux passer ma vie;
Ils sont si bonne compagnie!
Je conviens cependant, et c'est avec douleur,
Que tous n'ont pas le même cœur.
Plusieurs que l'on connaît, sans qu'ici je les nomme,
De nos vices ont bonne part : [l'homme;
Mais je les trouve encor moins dangereux que
Et fripon pour fripon je préfère un renard.
C'est ainsi que pensait un sage,
Un bon fermier de mon pays.
Depuis quatre-vingts ans, de tout le voisinage,

On venait écouter et suivre ses avis;
Chaque mot qu'il disait était une sentence:
Son exemple surtout aidait son éloquence:
Et, lorsque environné de ses quarante enfants,
Fils, petits-fils, brus, gendres, filles,
Il jugeait les procès ou réglait les familles,
Nul n'eût osé mentir devant ses cheveux blancs.
Je me souviens qu'un jour, dans son champêtre
Il vint un savant de la ville [asile,
Qui dit au bon vieillard : mon père, enseignez-moi
Dans quel auteur, dans quel ouvrage,
Vous apprîtes l'art d'être sage,
Chez quelle nation, à la cour de quel roi,
Avez-vous été comme Ulysse
Prendre des leçons de justice?
Suivez-vous de Zénon la rigoureuse loi?
Avez-vous embrassé la secte d'Epicure,
Celle de Pythagore ou du divin Platon?
— De tous ces messieurs-là je ne sais pas le nom,
Répondit le vieillard: mon livre est la nature;
Et mon unique précepteur
C'est mon cœur.
Je vois les animaux, j'y trouve le modèle
Des vertus que je dois chérir :
La colombe m'apprit à devenir fidèle;
En voyant la fourmi, j'amassai pour jouir;
Mes bœufs m'enseignent la constance,
Mes brebis la douceur, mes chiens la vigilance;
Et si j'avais besoin d'avis
Pour aimer mes filles, mes fils,
La poule et ses poussins me serviraient d'exemple
Ainsi dans l'univers tout ce que je contemple
M'avertit d'un devoir qu'il m'est doux de remplir:

Je fais souvent du bien pour avoir du plaisir,
J'aime et je suis aimé, mon âme est tendre et pure;
Et, toujours selon ma mesure,
Ma raison sait régler mes vœux :
J'observe et je suis la nature,
C'est mon secret pour être heureux (1).

LE PERROQUET.

Un gros perroquet gris, échappé de sa cage,
Vint s'établir dans un bocage;
Et là, prenant le ton de nos faux connaisseurs,
Jugeant tout, blâmant tout d'un air de suffisance,
Au chant du rossignol il trouvait des longueurs,
Critiquait surtout sa cadence.
Le linot, selon lui, ne savait pas chanter:
La fauvette aurait fait quelque chose peut-être,
Si de bonne heure il eût été son maître,
Et qu'elle eût voulu profiter.
Enfin, aucun oiseau n'avait l'art de lui plaire,
Et, dès qu'ils commençaient leurs joyeuses chan-
[sons,
Par des coups de sifflet répondant à leurs sons,
Le perroquet les faisait taire.
Lassés de tant d'affronts, tous les oiseaux du bois
Viennent lui dire un jour: mais parlez donc, beau sire
Vous qui sifflez toujours, faites qu'on vous admire,
Sans doute, vous avez une brillante voix,
Daignez chanter pour nous instruire.
Le perroquet, dans l'embarras,
Se gratte un peu la tête et finit par leur dire :
Messieurs, je siffle bien, mais je ne chante pas.

(1) Morale insuffisante.

LE PACHA ET LE DERVIS.

Un Arabe à Marseille autrefois m'a conté
Qu'un pacha turc dans sa patrie
Vint porter certain jour un coffret cacheté
Au plus sage dervis qui fût en Arabie.
Ce coffret, lui dit-il, renferme des rubis,
Des diamants d'un très grand prix.
C'est un présent que je veux faire
A l'homme que tu jugeras
Etre le plus fou de la terre.
Cherche bien, tu le trouveras.
Muni de son coffret notre bon solitaire
S'en va courir le monde. Avait-il donc besoin
D'aller loin ?
L'embarras de choisir était sa grande affaire :
Des fous toujours plus fous venaient de toutes parts
Se présenter à ses regards.
Notre pauvre dépositaire
Pour l'offrir à chacun saisissait le coffret :
Mais un pressentiment secret
Lui conseillait de n'en rien faire,
L'assurant qu'il trouverait mieux.
Errant ainsi de lieux en lieux,
Embarrassé de son message,
Enfin, après un long voyage,
Notre homme et le coffret arrivent un matin
Dans la ville de Constantin.
Il trouve tout le peuple en joie,
Que s'est-il donc passé ? — Rien, lui dit un iman ;
C'est notre grand visir que le Sultan envoie,
Au moyen d'un lacet de soie,

Porter au prophète un firman.
Le peuple rit toujours de ces sortes d'affaires,
Et comme ce sont des misères,
Notre empereur souvent lui donne ce plaisir.
— Souvent? — Oui. — C'est fort bien. Votre nou-
[veau visir
Est-il nommé? — Sans doute et le voilà qui passe.
Le dervis, à ces mots, court, traverse la place,
Arrive et reconnaît le pacha son ami.
Bon! te voilà dit celui-ci :
Et le coffret? — Seigneur, j'ai parcouru l'Asie :
J'ai vu des fous parfaits, mais sans oser choisir.
Aujourd'hui ma course est finie;
Daignez l'accepter, grand visir.

LES DEUX PAYSANS ET LE NUAGE.

Guillot, disait un jour Lucas
D'une voix triste et lamentable,
Ne vois-tu pas venir là-bas
Ce gros nuage noir? C'est la marque effroyable
Du plus grand des malheurs. Pourquoi? répond
[Guillot
—Pourquoi? Regarde donc, ou je ne suis qu'un sot
Ou ce nuage est de la grêle
Qui va tout abîmer, vigne, avoine, froment,
Toute la récolte nouvelle
Sera détruite en un moment.
Il ne restera rien, le village en ruine
Dans trois mois aura la famine,
Puis la peste viendra, puis nous périrons tous.
La peste! dit Guillot : doucement, calmez-vous;

Je ne vois point cela, compère;
Et s'il faut vous parler selon mon sentiment,
C'est que je vois tout le contraire.
Car ce nuage assurément,
Ne porte point de grêle, il porte de la pluie.
La terre est sèche dès longtemps,
Il va bien arroser nos champs;
Toute notre récolte en doit être embellie.
Nous aurons le double de foin.
Moitié plus de froment, de raisins abondance:
Nous serons tous dans l'opulence,
Et rien, hors les tonneaux, ne nous fera besoin.
— C'est bien voir que cela! dit Lucas en colère.
— Mais chacun a des yeux, lui répondit Guillot.
— Oh! puisqu'il est ainsi, je ne dirai plus mot;
Attendons la fin de l'affaire.
Rira bien qui rira le dernier. — Dieu merci,
Ce n'est pas moi qui pleure ici.
Ils s'échauffaient tous deux; déjà dans leur furie
Ils allaient se gourmer, lorsqu'un souffle de vent
Emporta loin de là le nuage effrayant:
Ils n'eurent ni grêle, ni pluie.

LES DEUX LIONS.

Sur les bords africains, aux lieux inhabités
Où le char du soleil roule en brûlant la terre,
Deux énormes lions, de la soif tourmentés,
Arrivèrent au pied d'un rocher solitaire.
Un filet d'eau coulait, faible et dernier effort
De quelque naïade expirante.
Les deux lions courent d'abord
Au bruit de cette eau murmurante.

Ils pouvaient boire ensemble; et la fraternité,
Le besoin, leur donnaient ce conseil salutaire :
Mais l'orgueil disait le contraire,
Et l'orgueil fut seul écouté.
Chacun veut boire seul : d'un œil plein de colère
L'un l'autre ils vont se mesurant,
Hérissent de leur cou l'ondoyante crinière;
De leur terrible queue ils se frappent les flancs
Et s'attaquent avec de tels rugissements
Qu'à ce bruit, dans le fond de leur sombre tanière,
Les tigres d'alentour vont se cacher tremblants.
Égaux en vigueur, en courage.
Ce combat fut plus long qu'aucun de ces combats
Qui d'Achille ou d'Hector signalèrent la rage;
Car les dieux ne s'en mêlaient pas.
Après une heure ou deux d'efforts et de morsures,
Nos héros, fatigués, déchirés, haletants,
S'arrêtèrent en même temps.
Couverts de sang et de blessures,
N'en pouvant plus, morts à demi,
Se traînant sur le sable, à la source ils vont boire.
Mais, pendant le combat, la source avait tari;
Ils expirent auprès.

Vous lisez votre histoire,
Malheureux insensés dont les divisions,
L'orgueil, les fureurs, la folie,
Consument en douleurs le moment de la vie;
Hommes, vous êtes ces lions;
Vos jours, c'est l'eau qui s'est tarie.

LA GUÊPE ET L'ABEILLE.

Dans le calice d'une fleur
La guêpe, un jour, voyant l'abeille,
S'approche en l'appelant sa sœur.
Ce nom sonne mal à l'oreille
De l'insecte plein de fierté,
Qui lui répond : Nous, sœurs! ma mie,
Depuis quand cette parenté ?
— Mais c'est depuis toute la vie,
Lui dit la guêpe avec courroux ;
Considérez-moi, je vous prie ;
J'ai des ailes tout comme vous,
Même taille, même corsage ;
Et s'il vous en faut davantage,
Nos dards sont aussi ressemblants.
— Il est vrai, répondit l'abeille,
Nous avons une arme pareille,
Mais pour des emplois différents.
La vôtre sert votre insolence,
La mienne repousse l'offense ;
Vous provoquez, je me défends.

POÉSIES DIVERSES

LE CHIEN DE CHASSE ET LE CHIEN DE BERGER.

Un bon chien de berger au coin d'une forêt
Rencontre un jour un chien d'arrêt.
On a bientôt fait connaissance :
A quelques pas d'abord on s'est considéré,
L'oreille en l'air ; puis on s'avance ;
Puis enfin l'entretien commence.
Vous ici ? dit avec un ris des plus malins
Au gardeur de brebis le coureur de lapins :
Qui vous amène au bois ? Si j'en crois votre race,
Mon ami, ce n'est pas la chasse.
Tant pis ! c'est un métier si noble pour un chien !
Il exige, il est vrai, l'esprit et le courage,
Un nez aussi fin que le mien,
Et quelques mois d'apprentissage.
S'il est ainsi, répond d'un ton simple et soumis
Au coureur de lapins le gardeur de brebis,
Je bénis d'autant plus le sort qui nous rassemble :
Un loup, la terreur du canton,
Vient de nous voler un mouton ;
Son fort est près d'ici, donnons-lui chasse en-
Si vous avez quelque loisir, [semble.
Je vous promets gloire et plaisir :
Les loups se battent à merveille ;
Vingt fois par eux au cou je me suis vu saisir ;
Mais on peut au fermier rapporter leurs oreilles :

Notre porte en fait foi. Marchons donc! — Qui fut
[pris?
Ce fut le chien d'arrêt. Moins courageux que traître,
Comme aux lapins parfois il chassait aux perdrix;
Mais encor fallait-il qu'il fût avec son maître.
— Serviteur! à ce jeu je n'entends rien du tout:
J'aime la chasse et non la guerre.
Tu cours sur l'ennemi debout,
Et moi j'attends qu'il soit par terre.

ARNAULT.

LE FLEUVE.

Un grand fleuve parcourt le monde:
Tantôt lent, il serpente entre des prés fleuris,
Les embellit et les féconde;
Tantôt rapide, il s'enfle, il se courrouce, il gronde,
Roulant, précipitant au milieu des débris
Son eau turbulente et profonde.
A travers les cités, les guérets, les déserts,
Il va, distribuant à mesure inégale,
Aux avides humains dont ses bords sont couverts,
Les trésors de son urne avare et libérale.
Ainsi, tandis que l'un, dans son repos,
Bénit la main de la nature,
Qui dans son héritage a fait passer les flots,
Ou les lui donne pour ceinture,
L'autre maudit le sol dont les flancs déchirés
Reproduisent sans cesse et le roc et la pierre,
Indestructible digue, éternelle barrière
Assise entre le fleuve et ses champs altérés.
Mais le plaisant de cette histoire,
C'est de voir certain compagnon,

Plongé dans l'eau jusqu'au menton;
Plus il a bu, plus il veut boire,
Infatigable, et dans son bain,
Cent fois moins heureux et moins sage [dain,
Qu'un homme qui tout près, sans désirs, sans dé-
Regardant l'eau couler, n'en prend pour son usage,
Que ce qui peut tenir dans le creux de sa main.
Homme rare sur ma parole !
Avec moi vous en conviendrez,
Mes bons amis, quand vous saurez
Que notre fleuve est le Pactole.

LE MÊME.

LE CHIEN ET LE CHAT.

Pataud jouait avec Raton, [frère,
Mais sans gronder, sans mordre, en camarade, en
Les chiens sont bonnes gens, mais les chats, nous
Sont justement tout le contraire. [dit-on,
Aussi bien qu'il jurât toujours
D'avoir fait patte de velours,
Raton, et ce n'est pas une histoire apocryphe,
Dans la peau d'un ami, comme fait maint plai-
Enfonçait tout en s'amusant, [sant,
Tantôt la dent, tantôt la griffe.
Pareil jeu dut cesser bientôt :
— « Eh quoi, Pataud, tu fais la mine !
Ne suis-je pas ton bon ami ?
— Prends un nom qui convienne à ton humeur
Raton, ne soit rien à demi, [maligne,
J'aime mieux un franc ennemi
Qu'un bon ami qui m'égratigne. »

LE MÊME.

LE CHÊNE ET LES BUISSONS.

Le vent s'élève, un gland tombe dans la poussière;
Un chêne en sort. — Un chêne! Osez-vous appeler
Chêne cet avorton qu'un souffle fait trembler?
Ce fétu près de qui la plus humble bruyère
Serait un arbre? — Et pourquoi non?
Je ne m'en dédis pas, docteur; cet avorton,
Ce fétu, c'est un chêne; un vrai chêne, tout comme
Cet enfant qu'on berce est un homme.
Quoi de plus naturel, d'ailleurs, que vos propos?
Vous n'avez rien dit là, docteur, qu'en leur lan-
Tous les buissons du voisinage [gage
Sur mon chêne, avant vous, n'aient dit en d'autres
[mots:
Quel brin d'arbre, en rampant sous notre abri se
Quel germe inutile, égaré, [range?
A nos pieds végète enterré
Dans la poussière et dans la fange? [flus,
— Messieurs, leur répondait, sans discours super-
Le germe, au fond du cœur, chêne dès sa naissance,
Messieurs, pour ma jeunesse, ayez plus d'indul-
[gence.
Je crois, ne vous déplaise, et vous ne croissez
Le germe raisonnait fort juste. [plus...
Le temps qui détruit tout fait tout croître d'abord.
Par lui, le faible devient fort,
Le petit, grand; le germe, arbuste.
Les buissons indignés qu'en une année ou deux
Un chêne devînt grand comme eux,
Se récriaient contre l'audace
De cet aventurier, qui, comme un champignon,

Né d'hier, et de quoi? sans gêne ici se place,
Et prétend nous traiter de pair à compagnon !
L'égal qu'ils dédaignaient cependant les surpasse;
D'arbuste il devient arbre, et les sucs généreux
Qui fermentent sous son écorce,
De son robuste tronc à ses rameaux nombreux
Renouvelant sans cesse et la vie et la force,
Il grandit, il grossit, il s'allonge, il s'étend,
Il se développe, il s'élance;
Et l'arbre comme on en voit tant
Finit par être un arbre immense:
De protégé qu'il fut le voilà protecteur,
Abritant, nourrissant des peuplades sans nombre;
Les troupeaux, les chiens, le pasteur,
Vont dormir en paix sous son ombre;
L'abeille dans son sein vient déposer du miel,
Et l'aigle suspendre son aire
A l'un des mille bras dont il perce le ciel,
Tandis que mille pieds l'attachent à la terre.
L'impétueux Eurus, l'Aquilon mugissant,
En vain contre sa masse ont déchaîné leur rage,
Il rit de leurs efforts, et leur souffle impuissant
Ne fait qu'agiter son feuillage.
Cybèle aussi n'a pas de nourrissons;
De l'orme le plus fort au genêt le plus mince,
Qui des forêts en lui ne respecte le prince! [sons.
Tout l'admire aujourd'hui, tout, hormis les buis-
L'orgueilleux, disent-ils, il ne se souvient guère
De notre ancienne égalité;
Enflé de sa prospérité,
A-t-il donc oublié que les arbres sont frères?
— Si nous naissions égaux, repart avec bonté

L'arbre de Jupitier, dans la même mesure
Nous ne végétons pas, et ce tort, je vous jure,
Est l'ouvrage de la nature,
Et non pas de ma volonté.
Le chêne, vers les cieux portant un front superbe,
L'arbuste qui se perd sous l'herbe,
Ne font qu'obéir à sa loi.
Vous la voulez changer, ce n'est pas mon affaire.
Je ne dois pas, en bonne foi,
Me rapetisser pour vous plaire.
Mes frères, tâchez donc de grandir comme moi.

LE MÊME.

LEÇON DONNÉE PAR LOUIS XII A UN SEIGNEUR.

Je vais, mes chers amis, d'un de nos meilleurs rois,
De Louis Douze, ici, vous conter une histoire ;
De ce Père du Peuple on chérit la mémoire :
La bonté sur les cœurs ne perd jamais ses droits.
Il sut qu'un grand seigneur, peut-être une Excel-
De battre un laboureur avait eu l'insolence: [lence,
Il mande le coupable, et, sans rien témoigner,
Dans son palais un jour le retint à dîner.
Par un ordre secret que le monarque explique,
On sert à ce seigneur un repas magnifique,
Tout ce que de meilleur on peut imaginer,
Hors du pain, que le roi défend de lui donner.
Il s'étonne, il ne peut concevoir ce mystère.
Le roi passe et lui dit : Vous a-t-on fait grand'chère ?
— On m'a bien servi, sire, un superbe festin ;
Mais je n'ai point dîné : pour vivre, il faut du pain.

— Allez, répond Louis, avec un front sévère,
Comprenez la leçon que j'ai voulu vous faire ;
Et puisqu'il faut, Monsieur, du pain pour vous nour-
Songez à bien traiter ceux qui le font venir. [rir !

ANDRIEUX.

LA VISITE ACADÉMIQUE.

Pour entrer à l'Académie
Un candidat allait trottant,
En habit de cérémonie,
De porte en porte visitant,
Sollicitant et récitant
Une banale litanie,
Demi-modeste, en mots choisis.
Il arrive enfin au logis
D'un doyen de la compagnie.
Il monte, frappe à petits coups :
Hé, Monsieur ! que demandez-vous ?
Lui dit une bonne servante,
Qui tout en larmes se présente.
— Pourrais-je pas avoir l'honneur,
De dire deux mots à Monsieur ?
— Las ! quand il vient de rendre l'âme...
— Il est mort ? — Vous pouvez d'ici
Entendre les cris de Madame :
Il ne souffre plus, Dieu merci.
— Ah ! bon Dieu ! je suis tout saisi !
Ce cher !... ma douleur est si forte !
Le candidat, parlant ainsi,
Referme doucement la porte,

Et sur l'escalier dit : Je vois
Que l'affaire change de face ;
Je venais demander sa voix :
Je m'en vais demander sa place.

LE MÊME.

LES ÉCOLIERS ET LA FAUVETTE.

Aux branches d'un tilleul, une jeune fauvette
Avait de ses petits suspendu le berceau.
D'écoliers turbulents une troupe inquiète,
Cherchant quelque plaisir nouveau,
Aperçut en passant le nid de la pauvrette.
Le voir, être tenté, l'assaillir à l'instant,
Chez ce peuple enclin à mal faire
Ce fut l'ouvrage d'un moment.
Tous sans pitié lui déclarent la guerre.
Le pauvre nid vingt fois pensa faire le saut.
Il n'était si petit marmot
Qui ne fit de son mieux pour y lancer sa pierre.
L'alarme cependant était grande au logis.
La fauvette voyait l'instant où ses petits
Allaient périr ou subir l'esclavage,
Un esclavage, hélas ! pire que le trépas.
Les gens qu'elle voyait là-bas
Étaient assurément quelque peuple sauvage
Qui ne les épargnerait pas.
Que faire en ce péril extrême ?
Mais que ne fait-on pas pour sauver ce qu'on aime ?
Elle vole au-devant des coups ;
Pour sa famille elle se sacrifie,
Espérant que ces gens, dans leur affreux courroux,
Se contenteraient de sa vie.

Aux yeux du peuple scélérat,
Elle va, vient, vole et revole,
S'élève tout à coup, et tout à coup s'abat,
Fait tant qu'enfin cette race frivole
Court après elle, et laisse là le nid.
Elle amusa longtemps cette maudite engeance,
Les mena loin, fatigua leur constance;
Et pas un d'eux ne l'atteignit.
L'amour sauva le nid, le ciel sauva la mère.
A ses petits elle en devint plus chère.
Dieu sait la joie, et tout ce qu'on lui dit,
A son retour, de touchant et de tendre !
Comme ils avaient passé tout ce temps sans rien
[prendre,
Elle apaisa leur faim ; puis chacun s'endormit.

LE MÊME.

LES DEUX RATS.

Certain rat de campagne, en son modeste gîte,
De certain rat de ville eut un jour la visite.
Ils étaient vieux amis : quel plaisir de se voir !
Le maître du logis veut, selon son pouvoir,
Régaler l'étranger; il vivait de ménage,
Mais donnait de bon cœur, comme on donne au
[village.
Il va chercher au fond de son garde-manger
Du lard qu'il n'avait pas achevé de ronger,
Des noix, des raisins secs. Le citadin à table
Mange du bout des dents, trouve tout détestable :
« Pouvez-vous bien, dit-il, végéter tristement,
Dans un trou de campagne enterré tout vivant?
Croyez-moi, laissez là cet ennuyeux asile ;

Venez voir de quel air nous vivons à la ville.
Hélas! nous ne faisons que passer ici-bas;
Les rats, petits et grands, marchent tous au trépas,
Ils meurent tout entiers, et leur philosophie
Doit être de jouir d'une si courte vie,
D'y chercher le plaisir. Qui s'en passe est bien fou.
L'autre, persuadé, saute hors de son trou.
Vers la ville à l'instant ils trottent côte à côte.
Ils arrivent de nuit : la muraille était haute,
La porte était fermée; heureusement nos gens
Entrent sans être vus, sous le seuil se glissant.
Dans un riche logis nos voyageurs descendent;
A la salle à manger promptement ils se rendent :
Sur un buffet ouvert trente plats desservis
Du souper de la vieille étalaient les débris.
L'habitant de la ville, aimable et plein de grâce,
Introduit son ami, fait les honneurs, le place;
Et puis, pour le servir, sur le buffet trottant,
Apporte chaque mets, qu'il goûte en l'apportant.
Le campagnard, charmé de sa nouvelle aisance,
Ne songeait qu'au plaisir et qu'à faire bombance,
Lorsqu'un grand bruit de porte épouvante nos rats :
Ils étaient au buffet, ils se jettent en bas,
Courent, mourants de peur, tout autour de la salle :
Pas un trou!... De vingt chats une bande infernale
Par de longs miaulements redouble leur effroi.
« Oh! oh! ce n'est pas là ce qu'il me faut, à moi,
Se dit le campagnard; mon humble solitude
Me garantit du bruit et de l'inquiétude;
Là je n'ai rien à craindre, et si j'y mange peu,
J'y mange en paix, du moins, et j'y retourne...
[Adieu! »

LE MÊME.

LE SAGE ET LE CONQUÉRANT.

Sorti vainqueur de cent combats,
Et fier d'avoir porté le deuil et les alarmes
Jusques aux plus lointains climats,
Un nouveau Tamerlan visitait les États
Soumis au pouvoir de ses armes.
Un sage, par hasard, accompagnait ses pas;
Sage, qui ne le flattait pas;
Mais on vantait son talent oratoire.
Et l'adroit conquérant l'admettait à sa cour,
Espérant le charger un jour
Du soin d'écrire son histoire.
Épuisés de fatigue, ils arrivent tous deux
Au sommet d'un roc sourcilleux,
Où le Tartare enfin s'arrête,
Jaloux de contempler sa dernière conquête :
C'étais jadis une vaste cité,
Qu'embellissaient les arts, enfants de l'opulence;
Mais en proie au pillage, à la férocité,
Ce n'était plus alors qu'une ruine immense.
Le sage, à cet aspect, se sent glacé d'horreur.
« Regarde, lui dit le vainqueur,
C'est là que j'ai livré dix assauts, vingt batailles;
Là que les ennemis surpris
M'ont abandonné leurs murailles;
Ici, que par milliers des soldats aguerris
Ont rencontré leurs funérailles.
Quels beaux titres de gloire! Ils sont partout écrits.
Ah! lui répond le sage, osez-vous bien le croire?
Non, je ne vois autour de ces remparts
Que cendres, que débris et qu'ossements épars.
Vainement j'y cherche la gloire!

LE BAILLY.

L'ARAIGNÉE ET LE VER A SOIE.

L'araignée en ces mots raillait le ver à soie :
Bon Dieu ! que de lenteur dans tout ce que tu fais !
Vois combien peu de temps j'emploie
A tapisser un mur d'innombrables filets.
Soit, répondit le ver : mais ta toile est fragile ;
Et puis à quoi sert-elle ? A rien.
Pour moi, mon travail est utile :
Si je fais peu, je le fais bien.

LE MÊME.

LE CHEVAL ET LE TAUREAU.

Un cheval vigoureux, monté par un enfant,
Semblait s'en amuser au milieu d'une plaine,
Tantôt effleurant l'herbe à peine,
Tantôt sautant, caracolant.
Quoi ! lui dit un taureau mugissant de colère,
Un écuyer pareil te gouverne à son gré !
Comment n'en être pas outré !
Va, fais-lui mordre la poussière.
Moi ! répond le noble coursier;
Ce serait là vraiment un bel exploit de guerre !
Aurais-je à me glorifier
De jeter un enfant par terre ?

LE MÊME.

L'ENFANT ET L'ANGUILLE.

Aux bords d'un étang peu profond
Sautillait une anguille au corps fluet et long.
Un enfant l'aperçoit et d'une main furtive
Vous la saisit au premier bond :

Ma belle, je vous tiens, vous voici ma captive.
Comme il disait ces mots, l'anguille fugitive
S'agite, se replie et glisse entre ses doigts.
Mon espiègle de la poursuivre :
Il la guette, il l'atteint une seconde fois.
La prisonnière se délivre;
Elle se voit reprise, et par cent nouveaux tours
Échappe à l'ennemi, qu'elle trompe toujours.
Celui-ci se dépite; il pleure, il se lamente,
Puis se ravise, et d'un figuier voisin
Détache une feuille gluante,
Qu'il étend au creux de sa main;
Puis, tandis que l'anguille et tournoie et serpente
Au bord du cristal argentin, [plonge,
Tantôt nage à fleur d'eau, tantôt s'enfonce et
Remonte, redescend, se ramasse, s'allonge,
L'enfant la suit de l'œil, s'en approche, et soudain
Enveloppe son corps de la feuille qu'il presse :
C'en est fait, de l'étang il déloge l'hôtesse;
L'enfile au bout d'un long bâton,
Et joyeux, Dieu le sait! l'emporte en sa maison.

Ne précipitons rien; par trop d'impatience
L'homme fait tous les jours avorter ses projets :
Pour en garantir le succès
Il n'est que la persévérance.

LE MÊME.

L'ENFANT ET LE MARIN.

Un enfant s'égayait aux bords d'une rivière,
Lorsqu'il aperçut un marin
Qui, le gouvernail à la main,
Conduisait sur les eaux une barque légère;

Parbleu, dit-il, cet homme est un grand sot
De se tourmenter de la sorte!
Hé quoi! pour entraîner un si frêle canot,
L'eau seule n'est pas assez forte?
Je ne suis qu'un enfant; mais à ce vieux routier
Je veux apprendre son métier :
Oui, barbon, tu n'en es qu'à ton apprentissage.
A peine achève-t-il ces mots,
Que sur une chaloupe attachée au rivage
Il descend, lève l'ancre et vogue au gré des flots.
Notez que dans son cours rapide
La rivière cachait plus d'un écueil perfide.
Le marin voit l'enfant et frémit pour ses jours :
Il l'exhorte à grands cris à regagner la rive,
Ne pouvant assez tôt voler à son secours.
Mais le jeune imprudent laisse la rame oisive :
Il chante, il se croise les bras
Et se rit du danger qu'il ne soupçonne pas.
Tout à coup le bateau fragile
Tombe dans un large courant :
Le péril alors est pressant.
Aux conseils du barbon désormais plus docile,
L'enfant porte une main débile
Tantôt au gouvernail, tantôt à l'aviron;
Vains efforts : il succombe épuisé hors d'haleine;
Et la barque, en suivant le torrent qui l'entraîne,
Conduit tout droit mon fanfaron
Sur les rives de l'Achéron. —

L'enfant, c'est l'homme en proie à ses caprices.
Le gouvernail, c'est la raison
Et le torrent, ce sont les vices.

LE MÊME.

LE ROI DE PERSE ET LE COURTISAN.

Possesseur d'un trésor immense,
Mais plus riche encore en vertus,
Un monarque persan, émule de Titus,
Signalait chaque jour son auguste puissance
Par mille traits de bienfaisance.
Instruit dans son conseil qu'un mal contagieux
De ses États alors ravageait la frontière,
Il y vole soudain, veut voir tout par ses yeux.
Sa première visite est pour l'humble chaumière :
Combien d'infortunés il arrache au trépas !
Soulager le malheur est son unique affaire ;
Il croit n'avoir rien fait tant qu'il lui reste à faire.
Aussi, comme on bénit la trace de ses pas !
Au milieu de la nuit, le roi veillait encore :
« Reposez-vous enfin, seigneur, il en est temps,
Lui dit un de ses courtisans.
Demain, au lever de l'aurore,
Vous reviendrez...—Non pas, répond le souverain,
Ne différons jamais d'obliger le prochain,
Car on n'a pas toujours occasion pareille.
Le bien que l'on fait la veille
Fait le bonheur du lendemain. »

LE MÊME.

L'AUTOMNE.

Voici le riche automne,
Où le bon Dieu nous donne
Tous les fruits les plus beaux.
La grappe s'est mûrie,

Et la pomme rougie
Pend à mille rameaux.

Leur feuille s'est dorée,
Et la terre est parée
Des plus vives couleurs ;
Et, dans le fond des plaines,
Les montagnes lointaines
Sont comme des vapeurs.

Les troupeaux des montagnes,
Descendus aux campagnes,
Y paissent lentement :
Tandis que la charrue
Avec effort remue
Le sillon qu'elle fend.

Sur l'eau du lac tranquille
Glisse la barque agile
Du robuste pêcheur;
Et, parmi la bruyère,
Fuit la perdrix légère,
Que poursuit le chasseur.

Le fléau qu'on balance,
Retombant en cadence,
Frappe et foule le grain;
Et Dieu, toujours fidèle,
De sa main paternelle
Nous donne notre pain.

C'est aussi sa puissance
Qui garde la semence
Qu'on a mise au sillon;
Tandis que sur la haie

Il fait croître la baie
Qui nourrit l'oisillon.

Ainsi notre bon Père
Féconde cette terre,
Et comble tous nos vœux!
Mais qu'est cette richesse
Au prix de l'allégresse
Qu'il nous prépare aux cieux!

MALAN.

L'HIVER.

Plus de feuillage sur la branche,
Plus d'herbe verte en nos vallons;
Sur le coteau la neige blanche,
Et, sur le fleuve, les glaçons.

Les jours sont courts, le ciel est sombre:
On dirait, fuyant la clarté,
Que la lumière veut dans l'ombre
Cacher sa triste nudité.

Petits oiseaux, pour vous repaître
En vain cherchez-vous quelque grain;
Accourez tous sur ma fenêtre,
Petits oiseaux, voici du pain.

Hélas! dans ce temps de détresse,
Que de malheureux vont souffrir!
A notre cœur leur voix s'adresse;
Hâtons-nous de les secourir.

LE MÊME.

L'HIRONDELLE.

Dis-moi, légère hirondelle,
Quand le printemps renouvelle
La parure de nos champs,
De quelles terres lointaines
Reviens-tu jusqu'en nos plaines
Répéter tes jolis chants?

L'an passé, quand la verdure
Se fanait par la froidure,
Tu nous faisais tes adieux.
Mais elle vient de renaître,
Et tu viens de reparaître
Avec ton babil joyeux.

Mais, dis-moi, dans ton voyage,
Quel guide fidèle et sage
T'a conduite en ton chemin ?
Dis-moi, gentille hirondelle,
Est-ce sa voix qui t'appelle
Et t'éveille au grand matin?

Qui te montre la contrée
Où ta place est préparée,
Plus loin que la vaste mer ?
Qui te dit qu'en nos campagnes,
Nos hameaux et nos montagnes,
A fini le froid hiver ?

Je le sais, vive hirondelle,
C'est Celui qui renouvelle
Les ouvrages de ses mains.

Oui, c'est Dieu, c'est Dieu lui-même,
C'est le monarque suprême
De la terre et des humains.

LE MÊME.

A MON RUISSEAU.

Joli ruisseau ! que mes années
Ont de rapport avec ton cours !
Sous de semblables destinées
S'écoulent tes eaux et mes jours.

Tu rencontres, dans tes voyages,
Des champs féconds, de frais bocages,
Et des bords chéris du berger ;
Quelquefois des plages désertes,
De ronces, d'épines couvertes,
Où l'homme craint de s'engager.

Lorsqu'à midi de leurs haleines
Les vents d'été brûlent nos plaines,
Tu désaltères nos troupeaux ;
Mais pour prix de ta bienfaisance,
Souvent leur ingrate imprudence
D'un noir limon couvre tes eaux.

Une roche aride et sauvage
Parfois s'élève à ton passage
Et voudrait suspendre ton cours ;
Laissant une lutte inutile
Tu poursuis ta course fertile
En prenant de légers détours.

Crains ce fleuve qui de son onde,
Dans le sein d'une mer profonde,

Porte les superbes tributs.
Loin de son passage rapide,
Fuis, ruisseau modeste et timide,
Si tu l'approches, tu n'es plus.

Ah ! vois son faste sans envie ;
En vain sa vague enorgueillie
Insulte à ton obscurité :
Il porte le luxe en nos villes ;
Dans nos champs tes dons plus utiles
Répandent la fécondité.

Loin des jardins de l'opulence,
Tu promènes ton inconstance
Sur un lit pur bordé de fleurs ;
Dans le marbre ton eau captive
Sans doute eût regretté sa rive,
Son sable d'or et ses erreurs.

Longtemps, dans sa course inégale
Eludant la pente fatale,
Tu fuis et reviens tour à tour ;
Mais enfin ton onde limpide
Tombe dans l'océan avide,
Où tu disparais sans retour.

O. DUBOS.

L'AMITIÉ.

Tu viens charmer notre existence,
Douce amitié, par tes attraits !
Par des chants de reconnaissance,
Nos voix célèbrent tes bienfaits ;

Car tu répands à pleine main
Des roses sur notre chemin,

Douce amitié,
Don précieux,
Tu nous rapproches des cieux !

L'amitié ! c'est Dieu qui l'envoie
Comme un trésor pour notre cœur.
Elle prend part à notre joie,
Gaîment dans les jours de bonheur.
Elle sourit à nos plaisirs,
Elle embellit tous nos loisirs.

Douce amitié, etc.

Quand vient le temps de la souffrance,
Elle verse avec nous des pleurs :
Elle adoucit par sa présence
Nos maux, nos tourments, nos douleurs.
Plus nous sentons l'adversité,
Plus nous éprouvons sa bonté.

Douce amitié, etc.

Elle soutient, elle encourage
Dans le sentier de la vertu ;
Elle apporte dans l'esclavage
La paix au pécheur abattu.
Elle offre le pardon promis
Par le plus tendre des amis.

Douce amitié, etc.

L. Rœhrich.

L'HOMME ET LA MARMOTTE.

La marmotte venait de finir son long somme;
Sommeil de six mois seulement.
« N'as-tu pas honte, lui dit l'homme,
De dormir si profondément?
— Te n'en parles que par envie,
Répondit la marmotte, et tu me fais pitié;
J'aime encor mieux dormir la moitié de ma vie,
Que d'en perdre en plaisirs, comme toi, la moitié. »

PESSELIER.

LE CÈDRE.

Le cèdre du Liban s'était dit à lui même :
« Je règne sur les monts; ma tête est dans les cieux;
J'étends sur les forêts mon vaste diadème;
Je prête un noble appui à l'aigle audacieux; [trage
A mes pieds l'homme rampe!...» Et l'homme qu'il ou-
Rit, se lève, et d'un bras trop longtemps dédaigné
Fait tomber sous la hache et la tête et l'ombrage
De ce roi des forêts, de sa chute indigné.

E. LEBRUN.

LES DEUX ÉPIS.

Un enfant s'en allait aux champs avec son père :
« Vois-tu, lui disait-il, ces deux épis là-bas? [re,
L'un est ferme, debout, tout haut; l'autre, au contrai-
Baisse, plie et fléchit. — Mon enfant, suis mes pas;
Cueillons-les; et d'abord celui-ci. Belles graines!
— Et puis cet autre? — Rien; des apparences vaines!
— Voilà l'humble, mon fils, et voici l'orgueilleux :
Quel est celui qui vaut le mieux? »

FR. CHABAU.

L'HOMME ET LE GRAIN.

L'HOMME.

Le pauvre petit grain de froment ou de mil
Que devient-il
Lorsque le laboureur l'enfouit dans la terre ?

LE GRAIN.

Et toi ?
Que deviens-tu, dis-moi,
Lorsque la pâle mort te couche dans la bière ?
Moi, je meurs en hiver pour renaître en été !

L'HOMME.

Moi, je vais par la tombe à mon éternité !

LE MÊME.

LE CHÊNE ET L'ARBRISSEAU.

Après avoir pris sa leçon de grammaire,
Un jeune enfant avec son père
Se promenait dans un jardin,
Lorsqu'ils trouvèrent en chemin
Un arbrisseau dont la tempête
Avait courbé la tige et fait plier la tête.
A l'aspect de cet accident,
Le père, qui voulait à son fils, en passant,
Donner un avis salutaire :
« Voyez, dit-il, mon fils, cet arbrisseau ;
Il était droit, il fait à présent le berceau :
Allez le rétablir dans sa forme première.

— Volontiers, papa, dit l'enfant. »
Aussitôt il le prend, et sans beaucoup de peine,
Il le redresse au même instant.
« Fort bien, dit le mentor; mais regardez ce chêne,
Que son poids vers le sol entraîne :
Quoique déjà fort avancé,
Il aurait bien besoin d'être un peu redressé.
Allez, allez aussi lui rendre ce service.
— Oh ! oh ! dit l'enfant en riant,
Papa, pour moi quel exercice !
Je le tenterais vainement;
L'arbre est trop vieux pour qu'il fléchisse;
Je me serais chargé de la commission,
Lorsqu'il était encore à son enfance;
Mais de le redresser ce n'est plus la saison,
Et, quand même j'aurais la force de Samson,
Je ne pourrais jamais vaincre sa résistance.
— Oui, mon fils, vous avez raison,
Reprit alors le père ; et cette expérience
Pour vous doit être une leçon.
Ces deux arbres sont notre image :
Nos penchants vicieux, pendant le premier âge,
Sont faciles à corriger ;
Mais on ne peut plus les changer,
Lorsqu'ils sont affermis par le temps et l'usage. »

REYRE.

LE VER A SOIE.

Qu'il est adroit, cet insecte admirable,
Dont le travail, toujours inimitable,
nous fournir un tissu précieux
it charmer et nos doigts et nos yeux !

Le tisserand même le plus habile,
Et la fileuse et son rouet mobile,
Restent, hélas! dans leur propre métier,
Bien au-dessous de ce ver ouvrier.

Sans atelier, sans fatigue apparente,
Il sait tirer de sa bouche agissante
Le fil léger, aux reflets de satin,
Dont il construit son vêtement si fin.

Ses instruments sont ses pieds et sa bouche.
Quand il travaille, il défend qu'on le touche;
Mais son instinct lui suffit à souhait
Pour façonner un ouvrage parfait.

Rien n'est égal à la frêle souplesse
Du blanc cocon qu'il tisse avec adresse,
Et dans lequel, en moins de quatre jours,
Le ver mourant s'enferme pour toujours.

Puis, ô prodige ! et croirez-vous la chose ?
Le ver finit, il se métamorphose,
Et sous l'aspect d'un gros papillon blanc
Sort du réduit qui le gardait dormant.

— Le ver à soie est l'éloquente image
Du sort divin qui nous est en partage;
Car au tombeau nous ne resterons pas :
Jésus brisa l'aiguillon du trépas.

Un jour aussi, tout rayonnants de gloire,
Et sur la mort remportant la victoire,
Nous revivrons, immortels, triomphants !...
Un pauvre ver le rappelle aux enfants !

LE NID.

De ce buisson de fleurs, approchons-nous ensem-
Vois-tu ce nid posé sur la branche qui tremble? [ble;
Pour le couvrir vois-tu ces rameaux se ployer?
Les petits sont cachés dans leur couche de mousse:
Ils sont tous endormis... Oh! viens, ta voix est
Ne crains pas de les effrayer. [douce,

De ses ailes encore la mère les recouvre,
Son œil appesanti se referme et s'entr'ouvre,
Et son amour longtemps lutte avec le sommeil;
Elle s'endort enfin... Vois comme elle repose!
Elle n'a rien pourtant qu'un nid sous une rose,
Et sa part de notre soleil.

Vois, il n'est point de vide en son étroit asile :
A peine s'il contient sa famille tranquille ;
Mais là, le jour est pur et le sommeil est doux,
C'est assez! Elle n'est ici que passagère,
Chacun de ses petits peut réchauffer son frère
Et son aile les couvre tous.

ÉM. SOUVESTRE.

LE CHANT DES OISEAUX.

Que chantez-vous, petits oiseaux?
Je vous regarde et vous écoute.
C'est Dieu qui vous a faits si beaux ;
Vous le chantez sans doute.

Son nom vous anime en ces bois :
Vous n'en célébrez jamais d'autre.
Faut-il que mon ingrate voix
  N'imite pas la vôtre ?

Vos airs si tendres et si doux
Lui rendent tous les jours hommage.
Je le bénis bien moins que vous,
  Et lui dois davantage.

P. DE LATOUR.

L'OISEAU-MOUCHE.

Il est si petit qu'il se perd,
Quand du soir souffle la risée ;
Par une goutte il est couvert,
Par une goutte de rosée.

Du chasseur il brave le plomb,
Car où l'atteindre? il est si frêle
Et si léger qu'un cheveu blond
Pèse plus à l'air que son aile.

Il s'endort au milieu des fleurs :
Quand il vole de tige en tige,
Avec son chant et ses couleurs
Il semble une fleur qui voltige.

Il voit pâlir son vermillon
Si la main d'un enfant le touche.
Il est moins grand qu'un papillon,
Un peu moins petit qu'une mouche.

L. GOZLAN.

LE LEVER DU SOLEIL.

Déjà l'astre du jour s'est emparé du ciel;
Il lance par faisceaux ses rayons sur la terre,
Et je découvre à sa lumière
Les prodiges sortis des mains de l'Éternel.
Mon âme, élance-toi vers cette clarté pure;
Des portes du matin admire la nature,
Et remplis-toi de son auteur.
Ah! si nos yeux pouvaient, sans blesser leur pau-
Approcher du soleil, contempler sa splendeur, [pière
Et s'enfoncer dans sa lumière,
Ils ne verraient qu'un océan de feux,
Qui ne rencontre aucuns rivages,
Que tourbillons brûlants, luttant sans cesse entr'-
Et dès la naissance des âges [eux,
Embrasant les plaines des cieux.
La pierre se dissout, bouillonne avec furie,
Au sein de ses foyers ardents;
La flamme roule par torrents;
La lumière par flots jaillit et tombe en pluie,
C'est aux clartés de tant de feux divins
Que marchent les saisons, qu'agissent les humains.
Mais, grand Dieu! cet amas de lumière éternelle,
Qu'est-il devant tes yeux? A peine une étincelle.
Ce disque dont tes mains ont arrondi les bords,
Dont jamais les feux ne s'épuisent,
Colore seulement la surface des corps
Où ses rayons se brisent.
Ton œil plus pénétrant perce leurs profondeurs,
Réunit sous un point les déserts de l'espace;
Il ne parcourt pas, il embrasse,
Et du même regard il sonde tous les cœurs.

LE MIÈRE.

LA LINOTTE.

Une étourdie, une tête à l'évent,
Une linotte, c'est tout dire,
Sifflant à tout propos, et tournant à tout vent,
Quitta sa mère et voulut se produire,
Se faire un sort indépendant.
Un nid chez soi vaut mieux souvent
Que ne vaut ailleurs un empire.
Il s'agit de trouver un bel emplacement.
Ma folle un jour s'arrêta près d'un chêne.
« C'est, dit-elle, ce qu'il me faut;
Je serai là comme une reine;
On ne peut se nicher plus haut. »
En un moment le nid s'achève :
Mais deux jours après, ô douleur!
Par tourbillons le vent s'élève,
L'air s'embrase, un nuage crève :
Adieu les projets de bonheur!
Notre linotte était absente.
A son retour, Dieu! quels dégâts!
Plus de nid, le chêne en éclats!
« Ho, ho! je serai plus prudente,
Dit-elle, logeons-nous six étages plus bas. »
Des broussailles frappent sa vue.
« La foudre n'y tombera point.
J'y vivrai tranquille, inconnue;
Et ceci, pour le coup, est mon fait de tout point. »
Elle y bâtit son domicile.
Moins d'éclat, sans plus de repos :
La poussière et les vermisseaux
L'inquiètent dans cet asile :
Il faut prendre congé; mais, sage à ses dépens,

D'un buisson qui domine, elle gagne l'ombrage,
Y trouve des plaisirs constants,
Et s'y préserve en même temps
De la poussière et de l'orage.
Si le bonheur nous est permis,
Il n'est point sous le chaume, il n'est point sur le [trône.
Voulons-nous l'obtenir, amis,
La médiocrité le donne.

DORAT.

L'AUTRUCHE.

« Rangez-vous tous, je vais voler, »
Criait une autruche pesante.
Et les oiseaux de reculer
Dans la plus curieuse attente.
— « Allons, suivez-moi bien des yeux,
« Vous verrez si je tiens parole.
« Je vais fendre l'azur des cieux :
« C'est pour le coup que je m'envole;
« Gare! gare! » — En disant ces mots
Que sifflent l'alouette et quelques hirondelles,
Elle étend lourdement ses ailes
Trop courtes de moitié pour des projets si beaux.
Infructueux efforts ! Cramponnée à la terre,
Ses pieds servent mal ses projets ;
Elle sillonne la poussière,
Et s'agitant toujours, ne s'élève jamais.
Ces disgrâces sont ordinaires :
Et chez le peuple auteur, on ne voit que cela.
Combien d'autruches littéraires
Disent : je vole, et restent là.

LE MÊME.

LES DEUX ALMANACHS.

Un almanach de l'an passé
tant sur mon bureau côte à côte placé
Près de l'almanach de l'année, [fait,
ui disait : « Cher voisin, quel crime ai-je donc
Qu'on ait si brusquement changé ma destinée?
Mon maître, chaque jour, m'ouvrait, me consultait.
« Et maintenant ma basane fanée,
A la poussière, aux vers demeure abandonnée,
« Tandis que le capricieux [yeux. »
Semble avoir pour toi seul et des mains et des
'autre almanach, tout frais, doré sur tranche,
Lui répondit : « Mon pauvre ami,
Tu n'es plus de ce temps et le tien est fini,
« Quand nous en sommes au Dimanche,
« Tu n'es encore qu'au samedi.
« Ne t'en prends qu'à ton millésime.
« Si grâce au mien, je suis ce que tu fus,
« J'aurai mon tour; et mon seul crime
« Sera d'avoir compté douze lunes de plus. »
insi tout passe et change en ce monde fragile,
'être plus de son temps, c'est comme n'être pas.
es hommes sont charmants tant qu'on leur est
ui ne l'est plus ne voit que des ingrats. [utile.
Résignez-vous à ces tristes pensées.
Gens d'autrefois, puissances renversées,
Vieux serviteurs, anciens soldats,
Princes trahis, beautés passées,
Vous êtes de vieux almanachs.

VIENNET.

LE ROITELET

Roitelet, petit roi des bocages épais,
Toi qui règnes sans trouble et qui trônes en paix
Au pied d'un houx, au creux d'un chêne;
Toi que nul changement de ta cour ne bannit,
Roitelet, petit roi, ton palais est un nid,
Une cépée est ton domaine.

A d'autres les longs vols et les courses dans l'air :
Ton bosquet te suffit et ton arbre t'est cher;
Tu vas rampant de tige en tige;
Sur l'écorce des troncs tu grimpes lentement;
Sans même remuer le feuillage dormant,
Ton corps fluet saute et voltige.

J'aime ton léger cri, ton cri sec et plaintif,
Et ton vol saccadé qui se coule, furtif,
Sous les profondeurs de l'ombrage;
J'aime ton petit bec, au pillage empressé;
J'aime tes yeux vivants, et ton col enfoncé
Dans ta pelisse de plumage.

Ton corps n'est qu'un atome et ton chant n'est qu'un
Mais nul n'est revêtu d'un attrait plus mignon, [son;
Ni de grâces plus favorites;
Dieu verse avec amour dans ton être chétif
Ce charme qu'il a fait plus piquant et plus vif
Dans les choses les plus petites.

Le ciel venge ta mort, bel oiseau du bon Dieu!
Malheur au meurtrier qui t'arrête au milieu
De ta charmante destinée!
Sire, Dieu vous protège en sa toute bonté;
Et qui porte la main sur votre majesté,
Subit sa peine dans l'année.

Donc, régnez, petit roi, sur les ormes obscurs,
Sur les buissons pendus aux fentes des vieux murs
Sur les saules trempés dans l'onde,
Sur les pins chevelus, aux longs bras inclinés;
Par la grâce de Dieu, régnez, sire, régnez
Sur tous les arbres de ce monde.

MORDRET.

LE MENDIANT ET L'OISEAU

LE MENDIANT

« Où vas-tu donc, petit oiseau,
Ainsi volant à tire-d'aile?
Viens me chanter ta ritournelle,
L'air est si pur, le ciel si beau!

L'OISEAU

— Je vais chercher la nourriture
Que Dieu me garde quelque part;
Mais toi, hâte tes pas, vieillard,
La nuit ramène la froidure.

LE MENDIANT

— J'erre seul depuis ce matin,
Et nul n'entend ma voix qui pleure;
Tes chants pourraient me faire, une heure,
Oublier mon triste destin.

L'OISEAU

— Mais dans cette saison cruelle,
L'oiseau fait taire tous ses chants.
Vois, la neige couvre les champs :
Comment chanter ma ritournelle?

LE MENDIANT

— Oiseau, tu vis en paix du moins !
La nuit, tu trouves un asile,
Et, le jour, la graine facile
Qui doit suffire à tes besoins.

Moi, je frappe de gîte en gîte,
Implorant et criant, hélas !
Et le soir, quand je suis bien las,
Je n'ai pas un toit qui m'abrite.

L'OISEAU

— Du pauvre, Dieu seul est l'appui ;
C'est lui qui soutient ma faiblesse.
Jamais sa bonté ne délaisse
Quiconque espère et croit en lui.

LE MENDIANT

— Quand le printemps nous rend ses charmes,
Oiseau, tu vis libre et joyeux ;
Mais pour moi, pauvre, faible et vieux,
Au monde il n'est plus que des larmes.

L'OISEAU

— Dieu ne laisse pas avoir faim
Une humble et faible créature :
Il me garde un grain pour pâture,
A toi, vieillard, un peu de pain.

LE MENDIANT

— Oiseau, ce grain, Dieu te le donne ;
Et des refus, tu n'en crains pas :
Trop heureux qui peut ici-bas
Ne rien demander à personne !

L'OISEAU

— Ce grain, je le cherche, vieillard;
Comme toi je mendie et j'erre.
Sans peine on n'a rien sur la terre,
Et je ne dois rien au hasard.

LE MENDIANT

— Miné par la faim et par l'âge,
Succombant à mon triste sort,
Un soir on me trouvera mort
A quelque cent pas du village.

L'OISEAU

— Je puis mourir loin de mon nid :
Faut-il que je m'en épouvante?
Pauvre vieillard, espère et chante :
Dieu seul est grand; qu'il soit béni ! »

DEVOILLE.

L'ANGE GARDIEN.

Cet ange de l'enfance
Vole, vole en tout lieu ;
Il traverse en silence
Les plaines du ciel bleu ;
Oui, c'est un messager de Dieu,
Et sa patrie est le ciel bleu.
Dans la chambre entr'ouverte
Il entre en se glissant ;
S'il fait la découverte
D'un sage et doux enfant,
C'est là que d'un œil caressant
Il veille, invisible et présent.

Avec l'enfant il joue,
Et puis il faut le voir,
D'un baiser sur la joue,
L'animer au savoir :
A son pupitre il vient s'asseoir,
Et donne du charme au devoir !
Au soir, l'enfant se couche :
Près du lit bienfaisant,
L'ange, un doigt sur sa bouche,
S'assied en souriant.
Puis, quand l'aube va blanchissant,
Il le réveille en l'embrassant.

TOURNIER

LE LION DE FLORENCE

OU LE COURAGE MATERNEL.

De l'étroite prison qui rassemble à grands fra
Les monstres des déserts, les hôtes des forêts
Un lion s'échappa ; tout fuyait à sa vue.
Dans le commun désordre, une mère éperdue
Emportait son enfant... Dieu ! ce fardeau chér
De ses bras échappé, tombe : elle pousse un c
S'arrête et l'aperçoit sous la dent affamée.
Elle reste immobile et presque inanimée,
Le front pâle, l'œil fixe et les bras étendus.
Elle reprend ses sens un moment suspendus ;
La frayeur l'accablait : la frayeur la ranime.
O prestige d'amour ! ô délire sublime !
Elle tombe à genoux : « Rends-moi, rends-moi m
Ce lion si farouche est ému par ses cris, [fils
La regarde, s'arrête, et la regarde encore :
Il semble deviner qu'une mère l'implore.

Il attache sur elle un œil tranquille et doux,
Lui rend ce bien si cher, le pose à ses genoux,
Contemple de l'enfant le paisible sourire,
Et dans le fond des bois lentement se retire.

MILLEVOYE.

ÉPÎTRE A MON PETIT ÉCU.

Reste de mon léger trésor,
O toi, ma dernière ressource,
Toi qui du moins peuples encor
La solitude de ma bourse,
Écu modeste, il faut partir.
Je l'avouerai de bonne foi :
Je te regretterai sans cesse,
Ami fidèle, auprès de moi
A peu près seul de ton espèce.
Depuis longtemps j'avais sur toi
Réuni toute ma tendresse.
Pauvre écu, quel sera ton sort?
Iras-tu courir par la ville,
Ou languir dans le coffre-fort
D'un vieil Harpagon imbécile ?
En un seul jour te verra-t-on
Passer d'une course rapide,
Du pauvre à l'opulence avide,
Ou de l'honnête homme au fripon ?
Par une affreuse destinée,
Devras-tu, partout dédaigné,
Aller, invalide et rogné,
Finir tes jours à la Monnaie ?
Ou bien, de ce riche nouveau

Habitant les énormes caisses,
Te perdre, mince filet d'eau,
Dans l'océan de ses richesses ?
Que d'écueils s'offrent devant toi !
Pour tes mœurs je tremble d'avance.
Tu rempliras plus d'un emploi
Bien à charge à ta conscience...
Viendras-tu siéger sans remord
Sur ce tapis maudit du sort,
Dont la couleur est l'espérance
Et dont les effets sont la mort ?
Encore si par toi l'opulence
Avec mystère secourait
La noble et timide indigence,
Cette image du moins pourrait
Me consoler de ton absence...
Vœux inutiles, vains regrets !
On parle tant de bienfaisance
Qu'on se dispense du bienfait.
Mais déjà tu fuis loin de moi.
J'entends sonner l'heure funeste.
Adieu, cher écu, souviens-toi
Du meilleur ami qui te reste.
Si tu reviens un jour loger
Dans mon asile poétique,
Je te promets de rédiger
Ton voyage philosophique.

LE MÊME.

TOUT LOUE ET BÉNIT DIEU.

Sur le rocher le plus sauvage,
Dans les forêts, dans les déserts,
Le cri des oiseaux, leur ramage
Bénit le Dieu de l'univers.
Sur les montagnes solitaires,
Il répand les eaux salutaires
Des torrents cachés dans les cieux ;
Et, dans les plaines arrosées,
Il fait, par d'utiles rosées,
Germer des fruits délicieux.

Le souverain de la nature
A prévenu tous nos besoins ;
Et la plus faible créature
Est l'objet de ses tendres soins.
Il verse également la sève
Et dans le chêne qui s'élève,
Et dans les humbles arbrisseaux;
Du cèdre voisin de la nue
La cime orgueilleuse et touffue
Protège le nid des oiseaux.

Que le jour commence à paraître,
Ou qu'il s'éteigne dans les mers,
Mon Créateur, mon divin Maître,
Sera l'objet de mes concerts.
Trop heureux si, dans sa clémence,
Il écoute avec complaisance
Les chants que je forme pour lui ;
Fidèle à marcher dans sa voie,
En lui seul je mettrai ma joie,
Mon espérance et mon appui.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

MAIN TOUTE-PUISSANTE.

J'ai rappelé dans ma mémoire
Des bontés du Seigneur l'inaltérable cours.
Mon cœur méditera sa gloire,
Et ma bouche aux mortels l'annoncera toujo

Eh ! quel Dieu plus grand que le nôtre ?
Quel Dieu peut égaler sa force et son pouvoi
Israël n'en aura point d'autre,
Lui seul de nos tyrans a confondu l'espoir.

Dieu puissant, du sein de la nue
Ta main guidait Jacob par l'Égypte investi ;
Les flots troublés l'ont reconnue,
Et du son de ta voix leur gouffre a retenti.

Tes cris, semblables au tonnerre,
Jusqu'au fond de l'abîme ont porté la terreur
Et les fondements de la terre
Par ta course ébranlés ont tressailli d'horreu

Le tourbillon qui t'environne
Vient des traits brûlants qui répandent l'effro
Ses éclairs brillent, le ciel tonne,
La mer frémit, recule et s'ouvre devant toi.

Ton char, dans ces routes profondes,
Ne laisse point de trace et court à l'autre bor
Pharaon le suit dans les ondes,
Il y cherche ton peuple : il y trouve la mort.

LE MÊME.

PRIEZ POUR MOI

Dans la solitaire bourgade,
Languissait un pauvre malade
D'un long mal qui va consumant.
Il disait : « Gens de la chaumière,
Voici l'heure de la prière
Et les tintements du beffroi :
Vous qui priez, priez pour moi.

Mais quand vous verrez la cascade
Se couvrir de sombres rameaux,
Vous direz : « Le jeune malade
Est délivré de tous ses maux ! »
Lors revenez sur cette rive
Chanter la complainte naïve ;
Et quand tintera le beffroi,
Vous qui priez, priez pour moi.

Quant à la haine, à l'imposture,
J'oppose mes mœurs et le temps,
D'une vie honorable et pure
Le terme approche : je l'attends.
Il fut court, mon pèlerinage !
Je meurs au printemps de mon âge ;
Mais du sort je subis la loi :
Vous qui priez, priez pour moi. »

MILLEVOYE.



TABLE DES MATIÈRES

Pag

I.

Imp. Goupy, G. Maurin succʳ, rue de Rennes, 7

